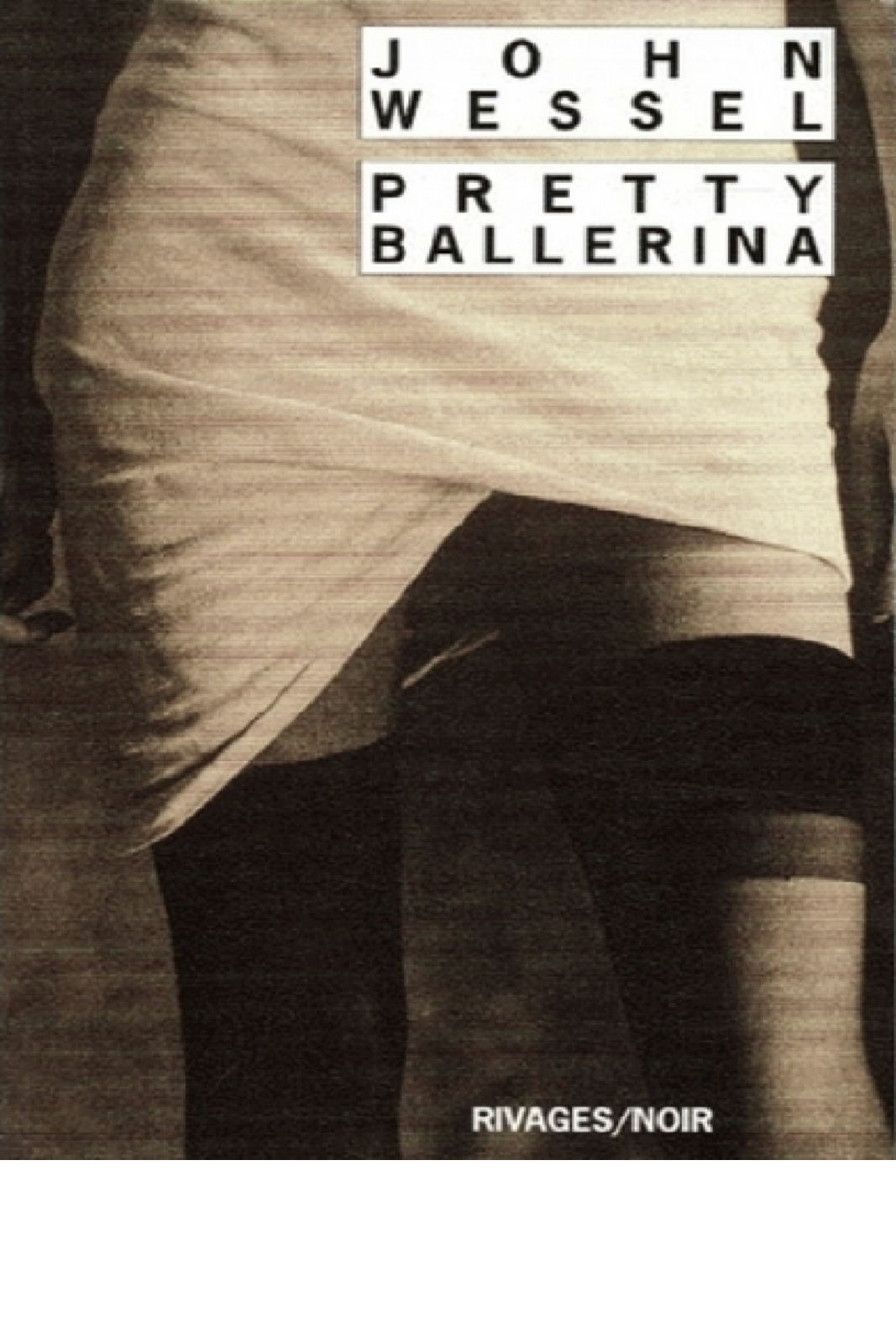


Pretty ballerina

Wessel, John

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



J O H N
W E S S E L

P R E T T Y
B A L L E R I N A

RIVAGES/NOIR

John Wessel

Pretty Ballerina

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Pierre Bondil

*Collection dirigée par
François Guérif*

Rivages/Thriller

Titre original : *Pretty Ballerina*

© 1998, John Wessel

© 2002, Éditions Payot & Rivages
pour la traduction française
106, bd Saint-Germain – 75006 Paris

ISBN : 2-7436-0971-0

ISSN : 0990-3151

Tout est pour Susan

Remerciements

Merci une fois de plus à Molly Friedrich, Bob Mecoy, Simon & Schuster, et à l'agence littéraire Aaron Priest pour le temps et les efforts qu'ils m'ont consacrés, la générosité et la bienveillance qu'ils ont témoignées à mon égard. Un auteur ne pourrait être entre meilleures mains.

Le délice le plus intense pour le collectionneur consiste à enfermer chaque objet individuellement à l'intérieur d'un cercle magique où il trouve sa place lorsque le frisson final, le frisson de l'acquisition, passe sur eux... Il suffit d'observer un collectionneur manipulant les trésors qu'il a dans sa vitrine. Tandis qu'il les tient entre ses mains, il semble voir à travers eux leur lointain passé...

Walter Benjamin, *Illuminations*

Ma paume gardait en son creux l'ivoire de Lolita.

Nabokov, *Lolita*

Personne n'assure contre les vices inhérents.

Gaddis, *The Récognitions*

— Qu'est-ce qui vous fait peur, Harding ? me demande Cassie dont les doigts tapent avec nervosité sur le volant de sa Lumina orange foncé.

C'est la première chose qu'elle me dit de toute la matinée. La pluie s'abat en voiles noirs. Le ciel est bas et bouché. Nous roulons dans le comté des Lacs, au nord-ouest de Chicago, par un dimanche de fin juillet, dans l'œil délavé d'un ouragan estival qui n'a pas reçu de nom. Même le soleil semble détrempé. Mais Cassie, elle, brille de mille feux : son imperméable en plastique est orange fluo, de même que ses bottes, ses boucles d'oreilles, ses ongles longs tout droit sortis du drugstore. Dix points de couleur vive clignotent sur le pourtour du volant tels des signaux de détresse.

— Il y a bien quelque chose qui peut vous coller des sueurs froides, insiste-t-elle de sa voix rauque de fumeuse. À part cette chierie de temps.

Ses cheveux ont le chatolement d'un glaçage artificiel sur un sapin de Noël. C'est une Asiatique blonde, garantie peroxydée.

— Alors, c'est quoi ? Les cauchemars ? Les araignées ?

— Les femmes, dis-je en tendant la main vers ma ceinture de sécurité tandis que nous franchissons une nouvelle intersection.

Sa manière de conduire est la seule chose qui m'angoisse pour le moment. Les routes sont glissantes, mélange d'huile et d'eau, et Cassie n'a pas arrêté de boire des mélanges, vodka-orange surtout, de toute la matinée. J'ignore pourquoi elle a insisté pour tenir le volant. J'ignore pourquoi j'ai accepté. Une nonne en Volvo nous coupe la route ; Cassie baisse sa vitre, brandit son majeur. Elle n'est pas d'humeur à parler.

Elle était un peu plus diserte sur mon répondeur la nuit dernière, vers deux heures du matin. Je venais de rentrer de l'un de ces petits boulots sur lesquels je teste actuellement mon intelligence, une combine pour samedi soir qui consiste à me trimbaler des touristes étrangers autour du Loop dans la Yellow de mon cousin en faisant tourner le compteur de mon Circuit de l'authentique Chicago du Crime (Dillinger, Capone, Gacy) que j'achève par le bar peu connu où

tous trois aimaient boire et échanger des anecdotes, Gacy jouant les Falstaff dans son costume de clown, amusant Al avec son numéro délirant. Les représentants de commerce allemands aiment suffisamment cette partie de la visite pour rajouter cinquante dollars au compteur. Ils adorent les détails vrais que je leur fournis. Ajoutés aux vingt billets que le tenancier me remet pour transiter par son bar les jours où il n'y a pas foule, et étant donné les problèmes que les Allemands rencontrent avec la monnaie américaine, la soirée ne manque pas d'intérêt.

Il n'avait pas été dans mes intentions de me lancer aussi tôt dans l'univers excitant des voyages et du tourisme (je n'ai que quarante ans et je gardais cette idée en réserve pour ma retraite, comme une sorte de plan numéro 401-k), mais mes autres boulots ne peuvent absolument pas prétendre au statut d'étapes comptant dans la carrière professionnelle de quiconque. J'ai commencé comme détective privé quelque part au cours du Moyen Âge. Il y a dix ans, on m'a retiré mon autorisation d'exercer, mon permis de port d'arme ainsi que la majorité de mes clients respectables en raison d'une condamnation pour homicide et d'une peine d'emprisonnement de dix-huit mois, dans le Sud. Depuis, j'ai mis au point une technique en patchwork appliquée au monde du travail : je crois que les spécialistes en gestion des entreprises appellent ça la « flexibilité ». Ma copine Alison appelle ça le chômage.

Il m'arrive à l'occasion de remplir le rôle de détective officieux, acceptant les affaires que la plupart de mes collègues refusent (aux franges de la légalité, aux confins de l'impossible) et qui me sont transmises par des hommes de loi ou des sociétés de sécurité travaillant pour le compte d'entreprises. Et donc il m'arrive souvent, en rentrant tard le soir, de trouver quelqu'un qui m'attend, une voix sur mon répondeur, une silhouette solitaire en bas, dans le restaurant grec qui me sert de bureau. Je reçois des appels venant de partout. La plupart, je les ignore.

Je n'en reçois pas souvent qui ressemblent à celui de Cassie.

Je savais qui elle est, bien sûr, j'ai une certaine érudition dans le domaine du cinéma moderne et, par conséquent, je connais les œuvres qu'elle a tournées à la fin des années soixante-dix (*Les Motardes de l'enfer*, *Les Zombies aux bonnets D*, *Lesbiennes vampires*, ou son chant du cygne, *Baisée à mort*, un épanchement d'hémoglobine shakespearien réalisé des années avant que Pacino et McKellen ne sautent en marche sur le train Richard III). Et je savais qu'elle venait en ville (signer quelques autographes, boire du faux sang) pour un soir seulement,

une apparition exceptionnelle organisée par mon ami Richie Dugan.

Richie tient un magasin de films cultes à l'enseigne des Sauvages de la Vidéo. Le mémoire rédigé dans le cadre de son école de cinéma sur les films de lutte mexicaine (inachevé et sous-estimé) n'a toujours pas trouvé d'éditeur. Le savoir cinématographique représente la seconde carrière de Richie, après qu'une brève passion pour les souvenirs sportifs (achat et vente, fabrication, contrefaçon) l'a laissé en possession d'une impressionnante vitrine de trophées et de quantités d'amis bizarres ; deux arrestations, aucune condamnation. Richie adore discuter de la meilleure recette à appliquer pour donner de l'âge à un « authentique » maillot de baseball : mélanger à de la paille, du vin et de l'urine, cuire à basse température. Une année, je crois, il a été finaliste de la coupe James Beard, pour avoir trafiqué une balle de baseball. Mais depuis plusieurs semaines, il ne parle plus que de Cassie Rayn.

Inventions de journaux à scandales essentiellement. Cela fait maintenant des années qu'elle n'est plus sous les feux de la rampe. Elle n'a pas tourné de film depuis le milieu des années quatre-vingt... comme Richie, elle a eu deux carrières, dont aucune dans les courants dominants de la société. Et son lointain passé est un peu trouble. La bio du monde du show-biz que Richie m'a fournie ne révèle pas son vrai nom, précise qu'elle habite à L.A. où elle vit avec un boa appelé Serpent et un rottweiler baptisé Vincent Price, et attribue sa célèbre beauté exotique à une ascendance hawaïenno-cherokee. Elle a pris sa retraite brusquement à l'âge de vingt-cinq ans, alors qu'elle était toujours sublime, après une carrière débutée très jeune, à seize ans, lorsqu'elle fut nommée vice-vice-détentrice du titre de Miss Maui tee-shirt mouillé, déterminée à assumer pleinement son devoir dans le cadre d'un droit successoral complexe.

Bien sûr, je savais à quoi cette compétition l'avait conduite : la véritable origine de sa célébrité, gardée sous silence dans sa bio. Le mois qu'elle avait passé après ce concours en Californie du Sud, les films qu'elle avait tournés sous le nom de Cassie Rayn (des films encore légaux en Europe mais étiquetés marchandise pédophile ici et, par conséquent, très prisés des collectionneurs), objets de la convoitise des inspecteurs des douanes, des procureurs locaux et des clients de Richie. Les problèmes d'éthique liés à la vente et à l'achat d'enregistrements vidéo reproduits frauduleusement, montrant une actrice principale qui n'a pas l'âge légal soulèvent d'aussi fiévreuses polémiques sur la toile que la particularité anatomique qui a inspiré son nom d'artiste^[1]. Elle a tourné dans autant de films cochons qu'il y

a eu de salopards, mais au-delà de ces douze persistent des rumeurs de trésors égarés. Quand l'un d'eux refait effectivement surface, c'est généralement sous un titre différent, sans les scènes réalisées avec Cassie, engendrant des ruptures de continuité que seul remarquerait ou déplorerait un collectionneur. Sur les sites spécialisés, un courrier anonyme détaillant la résurgence d'un film de Cassie Rayn perdu est comparable à l'annonce, par un érudit du cinéma, de la découverte de bobines disparues des *Rapaces* ou de *La Splendeur des Ambersons*. Une excitation folle s'empare de tous.

Certains des clients de Richie payent des sommes colossales pour ce genre de marchandises, en dépit du fait que les images de synthèse et les orientations concurrentielles de Hong-Kong rendent les contrefaçons très fréquentes. Quand de fait Richie tient un acheteur intéressé par une de ces raretés de haute valeur marchande, je l'accompagne souvent, juste pour porter l'argent et faire en sorte que tout le monde garde son calme. Un autre de ces petits emplois temporaires qui représente cent dollars gagnés facilement, ce qui me permet de franchir le seuil de chez Charlie Trotter, à condition de ne pas faire de folies sur le vin.

Ma copine Alison ne voit pas les choses de la même façon. « Tu traites avec des pervers et des faussaires », me dit-elle parfois tard dans la nuit, son long corps lové contre le mien, en se réveillant d'un mauvais rêve. Elle est propriétaire d'un magasin de photographe, participe à la gestion d'une galerie dans Hyde Park (performances d'artistes, vidéos signées Paik, multimédia, rien de tellement différent, en fait, des Sauvages de la Vidéo), et enseigne le kick boxing et le tai chi. Elle est détentrice de deux ceintures noires. Il y a très peu de choses qui l'effraient. Mais tout le monde est sujet à des cauchemars.

— Tu t'imagines que ça ne déteindra pas sur toi ? C'est ce qui se produit mon amour. C'est un mauvais karma.

— Tu ne vas pas tourner new âge, Alison.

— D'accord... c'est une mauvaise *physique*. Souviens-toi que toute action entraîne une réaction égale. Les gens ripostait. Tu pourrais prendre des coups.

Elle s'échauffe aussi quoique d'une manière différente de Richie. C'est un sacré spectacle. Je fais de mon mieux pour la calmer.

Ainsi donc, je connaissais un peu Cassie. Si tant est qu'on puisse connaître quelqu'un par l'intermédiaire des journaux à scandales ou des rôles interprétés à l'écran. Je connaissais assurément sa voix caractéristique, ce murmure sensuel qui, la veille, avait eu exactement la tonalité qu'il fallait quand j'étais rentré à mon appartement plongé

dans le noir. J'avais écouté son message à deux reprises. Cependant, aussi agréable que soit le son de sa voix (elle parlait à mon petit Panasonic comme à un copain de beuverie) et aussi facile que soit la stimulation produite, il n'était pas possible de nier les graves implications de sa requête : j'allais devoir sortir du lit un dimanche matin.

Bonjour... Harding, c'est bien Harding ? C'est votre nom ? Je m'appelle Cassie Rayn, nous ne nous sommes jamais rencontrés et j'ai perdu le bout de papier où j'avais noté votre adresse mais l'amie d'une amie d'une amie d'une... attendez, j'en suis à trois ou quatre amies... c'est comme au blackjack, je perds toujours le compte des numéros... enfin bon, elle s'appelle Marcie, vous la connaissez, vous devez vous souvenir d'elle, vous avez couché avec elle... Marcie m'a donné votre numéro et Dieu me pardonne de vous téléphoner aussi tard, mais il y a quelque chose qu'il faut que je fasse demain, en dehors de Chicago, je ne peux pas le faire toute seule et le consensus semble être : « Demande à Harding, il t'aidera, c'est un mec bien »... ce qui franchement m'a fichu un choc de l'enfer de Dieu, je croyais que les mecs bien ne dépassaient pas l'âge de dix ans... le problème c'est que je prends la route pour le sud vraiment tôt, alors est-ce qu'on pourrait se retrouver devant cette boutique pourrie, les Sauvages de la Vidéo, vers neuf heures ? Et est-ce que vous voulez bien, s'il vous plaît, ne mentionner cet appel à personne ? Je serais ravie de pouvoir compter sur votre compagnie et, bien sûr, je vous paierai ce que vous voudrez... en plus j'apporte toujours des cadeaux... des posters avec mon autographe, des cartes à échanger... les cartes marchent super bien en ce moment, les gosses d'aujourd'hui sont de sales petits obsédés... tout sauf mes petites culottes, Harding, je suis désolée... les propres, j'en ai un besoin pressant, les sales sont destinées à mon club de fans...

— Elle était là il y a une minute, tu viens de la rater.

C'est ce que m'a dit Richie ce matin quand je l'ai déniché dans son petit bureau, sur l'arrière, en train de préparer une cassette audio pour l'apparition publique de Cassie (*Splish Splash, Stormy, Surf's Up*,

Walkin' in the Rain)... ça m'a fait plaisir d'entendre les Fortunes, les Everly Brothers aussi, mais quand Neil Sedaka a commencé à rire sous la pluie, j'ai baissé le volume.

— Elle est allée informer le motel de son arrivée et elle revient tout de suite. Tu veux manger quelque chose ? Un sandwich au fromage chaud ? Moi, je m'en fais un au micro-ondes.

J'ai fait non de la tête, me suis versé un café involontairement frappé contenu dans la Thermos de Richie, ai écouté le bourdonnement de son micro-ondes. J'avais peut-être dormi une heure et je gardais dans les oreilles la discussion animée entre les représentants de commerce munichois concernant l'attrait fatal qu'avait ressenti Dillinger pour Richard Speck.

J'étais de bonne humeur, néanmoins. Le présentateur de la météo avait prédit de la pluie toute la semaine, mais j'aime bien la pluie. L'été s'annonçait paresseux, lent et doux. Mes factures étaient payées, ma relation du style ça-remarque, ça-recasse, avec Alison était sur marche avant toute, et elle rentrait après trois semaines passées à Tucson. Mon appartement était propre. Sans tenter le diable, qu'est-ce que je pouvais demander de plus ?

Pour se préparer à fêter Cassie, la boutique était fermée, mais il y avait quelqu'un dans la devanture, perché inconfortablement devant le Trinitron que Richie s'était procuré sur le marché parallèle : un homme de petite taille au type asiatique, âgé d'environ cinquante-cinq ans. Il fumait une cigarette marron courte qui avait une odeur de feuilles brûlées, buvait un Coke Classic à la paille, regardait *La Prisonnière du désert* sur TNT. Un Stetson marron clair était accroché au coin de l'écran comme si le Duke venait de s'absenter pour une minute.

— Devine qui c'est, m'a chuchoté Richie.

— Comment veux-tu que je sache ? Son agent ?

— Non, non, c'est un de ses fans. Machin bidule Quanh. Il est thaïlandais, je crois. Ou cambodgien. Quanh. Avec un h muet.

— Merci, Richie.

— Il était là quand j'ai ouvert, j'ai été obligé de le laisser entrer pour qu'il se mette à l'abri de la pluie. Je prie pour que ce ne soit pas un malade. Mais tu te rends compte... il a une cassette de *Pretty Ballerina* à vendre.

— Je croyais que c'était un faux.

— Moi aussi. Mais ça a l'air tout ce qu'il y a d'authentique. Marché noir de Taipei ; repiqué de PAL en 8 mm puis en Super VHS. J'ai déjà un acheteur sur les rangs. Et si je parviens à la faire

autographier par Cassie, je peux en tripler le prix. Parce qu'elle est la seule qui puisse affirmer si c'est un faux ou non.

— Elle le fera ? Je croyais qu'elle n'aimait pas parler de cet aspect de son passé.

— Ben, je ne lui ai pas encore posé la question, a-t-il reconnu. Elle n'est restée que deux minutes dans le magasin. Mais elle participe à une tournée de promotion... elle va peut-être effectuer un come-back.

Le micro-ondes a émis son impatiente sonnerie. Richie a ajouté :

— Ne va pas lui dire, à ce type, que je t'en ai parlé, d'accord ? il a une crainte paranoïaque de se faire arrêter par les flics.

Je suis allé dans le magasin et ai regardé le western.

M. Quanh avec le h muet était plus vieux que je ne l'avais pensé à première vue, même si sa petite moustache, ses lunettes à double foyer et sa chemise militaire au col relevé me rappelaient John Lennon sur la pochette de Sgt Pepper's. Il s'est présenté, m'a serré la main. Il ne m'a pas fait l'impression d'être thaï ou cambodgien, mais je ne suis pas parvenu à identifier son accent. Son anglais était excellent, meilleur que le mien en réalité, quoique un peu compassé.

— Je pleure toujours à la fin, m'a-t-il dit en reniflant un peu, quand il porte Natalie Wood dans la maison avant qu'il ne remonte en selle et qu'ils ne ferment la porte...

J'ai acquiescé de la tête en lui tendant un Kleenex. C'est un bon film, mais il était un peu tôt dans la journée pour verser une larme sur le sort de John Wayne. M. Quanh s'est tamponné les yeux avec le mouchoir en papier, il s'est assis sur la chaise inconfortable de Richie avec les jambes qui oscillaient d'avant en arrière, et il a regardé le générique de fin. Le cendrier de Richie, dédié à la mémoire de Natalie Wood (un minuscule bateau de sauvetage en céramique), était presque plein de ces petites cigarettes marron.

Je suis retourné dans le bureau à la demande de Richie. Son meuble de travail disparaissait sous les piles de magazines et de tabloïds tel le *Weekly World News* : le Garçon des Cavernes, un enfant sauvage découvert dans le Tennessee, avait à nouveau les honneurs de la couverture... encore un sujet que Dan et les grands réseaux télévisuels avaient trouvé moyen de rater. La mention prix Pulitzer était déjà inscrite en travers.

Pretty Ballerine défilait sur un petit écran de montage. La femme ne ressemblait pas beaucoup à Cassie. Elle portait une tenue que je n'avais vue sur aucune danseuse de Joffrey ou de Ziegfeld : collants blancs et body minimal, beaucoup de dentelle, peu de dessous. Longs

gants blancs, talons aiguilles en guise de pointes. Les hommes étaient américains et bardés d'accessoires... montres, chaussettes noires, pilosité corporelle trop importante. *Queues américaines tellement plus grosses*, répétait à satiété la femme, dont la voix tournait en circuit fermé. Elle était doublée. En dépit de tous les efforts qu'elle déployait, ni l'un ni l'autre de ses partenaires ne semblait disposé à prouver la véracité de ses dires.

— Qu'est-ce que tu en penses ? s'est enquis Richie. Vingt ans, tu changes les cheveux et le maquillage, tu rajoutes la silicone. Tu as vu certains de ses premiers films, non ?

— Combien ?

— Cinq cents. Deux mille si elle le dédicace et si elle affirme que c'est un vrai.

— Tu as ce genre de somme ?

— J'ai déjà un client, mon oncle Léo Minsk, le Roi du Rythme... en réalité, je ne suis que l'intermédiaire, dans cette transaction. Il est prêt à monter à trois mille. C'est dingue, je sais, mais c'est le prix du marché. Il va probablement le revendre, de toute façon. Qu'est-ce qu'il y a ? Tu ne penses pas que c'est un vrai ?

— Je ne saurais me prononcer, Richie. Je n'ai pas ton œil exercé de conservateur de musée, pour ces choses-là.

Je l'ai regardé se verser un nouveau Dr Pepper diététique (il les boit tièdes), et mordre à pleines dents dans son pain bornage. La graisse coulait sur ses doigts.

— Je me méfiera, c'est tout, avant de fourguer un nouvel attrape-couillon à Léo, même si c'est ton oncle...

— Ce n'est pas un attrape-couillon, Harding, c'est de l'authentique. Regarde Quanh, là-bas, il est authentique...

— Ouais, exactement comme ta bande de Woodstock, celle avec Joan Baez, le trampoline et l'âne...

— Cette bande m'avait été garantie par la sœur du cousin d'un type qui faisait les tournées et qui a travaillé pour Clara en personne sur Rolling Thunder^[2]...

— Tu vois, c'est là que ton système s'écroule, Richie. Oublie les experts. Oublie les certificats et les lettres d'authenticité. Qu'est-ce qui a bien pu te faire croire qu'il pouvait y avoir un âne et un trampoline dans les coulisses de Woodstock ? Je veux dire, qu'est-ce qu'ils auraient fait là ?

— L'effet du LSD Orange Sunshine. Tu vieillis, Harding.

— En plus, la femme qui rebondit sur le trampoline ne ressemble absolument pas à Joan Baez...

— Elle tient une guitare sèche, Harding. Elle chante *Joe Hill*...

— *Elle a au moins soixante-deux ans, Richie. Elle a le type suédois. Ce putain d'âne a l'air suédois.*

— Et c'est là que ton système à toi s'écroule, Harding. C'est dans les détails que Dieu se révèle et il faut prêter l'oreille à l'arrière-fond sonore, à l'ambiance. Quand tu mets des contre-filtres, que tu appliques un système de réduction du son à l'enregistrement, et que tu écoutes *très, très* attentivement, tu peux entendre Hendrix jouer l'hymne national. Mais il faut être un professionnel pour parvenir à repérer un détail comme ça. Un collectionneur.

— Tu as peut-être raison, parce que moi, je n'entends pas Hendrix. Je n'entends pas Joan Baez. Tout ce que j'arrive à entendre, c'est cette saloperie d'âne.

Parfois je me dis que Richie a vu trop de films de lutte mexicaine.

— Est-ce que Cassie était seule tout à l'heure ? ai-je demandé.

— Tu veux dire, est-ce qu'elle était avec son amant ? La réponse est non. Personne. Nada. Elle avait l'air superbe, Harding. Vraiment superbe. On aurait dit une grosse sucette fluo. Elle était assise sur mon bureau, avec la jupe qui lui remontait à peu près ici. Elle a flirté avec moi, a regardé mon courrier. Tu as une matinée d'enfer devant toi. J'espère que tu prends régulièrement tes vitamines.

— Elle ne peut pas voyager seule. Il y a forcément un garde du corps, un agent ou quelqu'un qui l'accompagne.

— Elle était seule ce matin. J'ai parlé à Bearmelt Bob hier soir (le gars qui tient VidéoRose, juste à côté du centre commercial Mall of America, tu te souviens ?), il m'a dit que Cassie s'était comportée comme une chatte de gouttière en chaleur, là-bas, qu'elle se frottait contre tout le monde, qu'elle allait s'envoyer tout le personnel. Du magasin, pas de la galerie marchande. Quoique ça aurait fait une super promotion. On verrait plus de vieux messieurs dans les circuits organisés en car.

— À ce que raconte Bearmelt Bob.

— Tu oublies comme elle était chaude, même à seize ans... un vrai animal en cage. Elle baisait avec une *intensité*...

— Chez une actrice, Richie, ça s'appelle jouer.

— Tu ne peux pas faire semblant, pour ça. Est-ce que tu es sûr d'avoir le temps de me rendre ce service, d'aller voir Léo ? J'irais bien, mais je ne peux pas laisser le magasin.

— J'ai le temps.

— Parce que j'ai essayé de repousser la date, mais Léo m'a

répondu non, il faut impérativement que ce soit aujourd'hui...

— Pas de problème, Richie. Je te l'ai dit. Comment M. Quanh avec un h muet t'a-t-il contacté, pour *Pretty Ballerina* ?

— J'ai répondu à une petite annonce anonyme.

Il m'a jeté une page déchirée dans un magazine, avec une petite annonce entourée en rouge.

PRETTY BALLERINA – ORIGINAL RÉCEMMENT DÉCOUVERT – PRODUCTION HALF MOON POUR PUBLIC AVERTI – TOUS PARTICIPANTS CLAIREMENT ET FACILEMENT IDENTIFIABLES – POUR ACQUÉREUR SACHANT CE QU'IL CHERCHE...

— Putôt bizarre, comme annonce.

— Ouais, bon... qui est-ce qui va aller mettre dans *Inches* une annonce parlant franchement de porno ? Je ne suis pas sûr qu'il savait vraiment ce qu'il avait entre les mains. Et il est étranger, tu sais ? Je ne crois pas qu'il connaisse si bien l'anglais.

Il a récupéré le papier, lui a fait regagner le désordre du bureau, a repris :

— Je suis quand même embêté à cause de ton emploi du temps d'aujourd'hui, avec Cassie et tout... à quelle heure est-ce qu'il arrive, l'avion d'Alison ?

— Pas avant vingt-trois heures, s'il n'y a pas de retard. Elle a pris Air Tucson, l'élastique pourrait casser.

— Vingt-neuf ans, ce n'est pas rien. Tu as un cadeau pour elle, à part ses trois semaines au camp d'entraînement de baseball ?

— J'ai fait le ménage de l'appartement de fond en comble.

— Tu devrais lui organisa une fête-surprise. Les femmes adorent ça.

Richie est prêt à sortir avec toutes celles qui acceptent son argent : employées, danseuses dénudées pour hommes seuls. Il adore me donner des leçons sur les techniques de séduction.

— Alison déteste ça, elle.

— Alors tu devrais lui offrir un caillou, pas la première pierre venue. Au grand minimum, tu pourrais lui offrir cette batte de baseball de collection dont je t'ai parlé. Signée par l'équipe des Cubs 1945 au grand complet, avec tous les documents d'authentification. Je pourrais probablement mettre la main sur une, avant la fin de la journée.

— Non merci. La dernière fois que tu t'es servi de ton kit pour vieillir le bois en le chauffant, tu as failli réduire le magasin en cendres.

Richie a arrêté le film. Plus je regardais et moins la femme

ressemblait à Cassie Rayn. Assurément, la passion dont parlait Richie n'y était pas. Cette Cassie énonçait son texte entre des lèvres sèches, elle était mal doublée, c'était une Asiatique passive, aux yeux marron humides levés vers le ciel dans une extase supposée, cachant difficilement son ennui... préliminaires rituels, kabuki sur futon. Dans la pièce voisine, M. Quanh a allumé une autre de ses cigarettes marron, attendant le second film du double programme Éperons d'Argent, sur TNT, *Les Deux Cavaliers*.

— Dis-moi la vérité, Harding. Pourquoi elle t'a appelé ?

— Elle prétend que quelqu'un lui a donné mon nom. Ce sont des choses qui arrivent.

— Tu as dû la rencontrer quelque part.

— À mon avis, je m'en souviendrais, non ? Et tout à l'heure, alors ? Elle ne t'a rien dit quand elle est venue ?

— Rien. Salut, bonjour. Je pense qu'elle est juste entrée pour utiliser les toilettes et le téléphone et pour savoir quand tu serais là. « Où est Harding ? » elle m'a demandé. « Quand est-ce qu'il va arriver, Harding ? »

— Il est là.

Un klaxon a corné deux fois. J'ai ouvert la porte sur l'arrière, senti la pluie tiède qui transperçait la moustiquaire. La Mazda de Richie était garée sur l'emplacement réservé aux invalides. Une Lumina orange m'a fait un appel de phares. Je me suis emparé d'une mallette décorative destinée à me donner l'air plus professionnel... celui de quelqu'un qui sait vraiment ce qu'il fait. Richie m'a lancé un ultime conseil romantique : Trojan lubrifiés.

— T'as intérêt à prendre un parapluie, Harding, m'a-t-il conseillé en enfournant le restant de son sandwich dans sa bouche. Cette salope de pluie, elle rigole pas.

Nous faisons une halte pour prendre de l'essence et acheter des cigarettes, puis prenons vers le nord-ouest en traversant des pièges pour adeptes de l'excès de vitesse dont les noms n'ont pas coûté trop de nuits de sommeil à leurs auteurs. Grayslake, Fox Lake, Round Lake. Cassie fume des Marlboro à la chaîne, tripote le bouton de la radio (country, funk, alternative), rien ne la satisfait. Par moments, je crois qu'elle a même oublié que je suis dans la voiture. Voilà une femme qui a appris à nier le monde en coupant le son.

À mes essais de conversation elle répond par un petit sourire ; elle évite la ou les deux questions que je lui adresse, cache ses yeux derrière des cyber lunettes de soleil. Se coiffe d'une casquette de baseball Team-Sexx. Quand elle me révèle enfin notre destination, la maison de sa famille dans Gaines Road, près de Stillwater, et notre mission top secrète, sortir plusieurs boîtes de la cave, je ne sais pas trop quoi dire. Je ne parviens pas à m'imaginer qu'elle ait pu grandir à moins de mille cinq cents kilomètres d'ici, mais son histoire est trop banale pour être inventée. Dans ce genre de situation il vaut mieux garder l'œil ouvert, et avec Cassie ce n'est pas très difficile. En réalité, il est quasiment impossible de ne pas la dévorer du regard. À trente-cinq ans, elle est toujours sublime, plus petite qu'elle n'y paraît à l'écran, dotée d'un corps légèrement disproportionné. À l'instant présent, son imperméable est ouvert jusqu'à la taille. Un éclair de Lycra rouge se montre entre les boutons du chemisier. Une partie de ses cuisses très bronzées dépasse sous une jupe en vinyle retroussée. Ses cheveux teints en blond, ses ongles acidulés et son rouge à lèvres s'affichent fluo, davantage de couleurs que je n'en ai l'habitude... Alison aime le noir. Alison porte du noir sous la douche.

Pendant que nous poursuivons notre toute vas l'ouest, elle m'indique des hauts lieux de sa jeunesse, des écoles, des églises.

— Ma mère était extrêmement croyante. Mon père, lui, n'allait jamais à l'église. Mais il passait son temps à nous conduire quelque part... il adorait arriver sans prévenir, après l'école ou à la fin d'un match, pour nous faire la surprise, et il avait toujours un but de promenade à proposer.

Elle arrête la voiture près d'un bâtiment de briques rouges où elle me dit qu'elle prenait des cours de danse classique deux fois par semaine. Cassie voulait être danseuse étoile.

— J'étais un vrai fil de fer, à l'époque, me raconte-t-elle. Mais ça n'a pas duré.

Les cours de danse non plus ; je ne vois plus rien, dans cet immeuble, à l'exception de dentistes et d'agents d'assurances.

— Une fois par an, à Noël, on arrivait à présenter un vrai spectacle dans le gymnase de l'école, avec des vrais musiciens et des costumes. Pas seulement *Casse-Noisette*... on a aussi monté *Heidi*. On a monté *Timbeline*. On a monté *Blanche-Neige*...

— Je crois avoir vu votre version cinématographique de *Blanche-Neige*...

Nous descendons de voiture et contournons une petite rivière pour atteindre un distributeur de Pepsi, à l'extérieur du bâtiment. Je n'ai plus de monnaie. C'est Cassie qui offre.

— ... Je n'ai pas le souvenir qu'il y avait beaucoup de costumes, n'empêche, ni beaucoup de danses.

— Est-ce que vous saviez que vous violez une cinquantaine de lois locales et fédérales, en regardant ce film ?

Elle sourit en prononçant ces mots, ôte la casquette, repousse ses lunettes de soleil sur ses cheveux. Un sourire absolument éblouissant.

— En réalité, c'est un policier qui me l'a montré. Je crois qu'il est juge, maintenant.

C'est une machine à boisson d'autrefois, elle distribue des petites bouteilles de vingt-cinq centilitres. On les boit sur place ou alors on laisse la consigne correspondante.

— Quand avez-vous arrêté la danse ?

— Quand j'avais une douzaine d'années. Quand les changements biologiques ont commencé. Mais ces cours m'ont été utiles par la suite... pour mes premiers tournages.

— Vraiment ?

— Il n'y a pas une telle différence. Quand on danse, il faut sourire et paraître plus légère que l'air, alors qu'en réalité on endure une inflammation des muscles extenseurs de la jambe, on a des crampes et mal aux genoux. Quand on est *Blanche-Neige*, il faut s'allonger sous une bande de nains qui sentent mauvais et faire comme si on ne pouvait plus s'arrêter de jouir.

— Je vois la ressemblance.

Elle place sa bouteille de Pepsi dans le réceptacle métallique, retourne à la voiture. Fin de la discussion. Cassie ne ressent pas de

nostalgie.

Nous roulons à nouveau depuis une heure quand elle engage la Lumina sur une voie ombragée large comme une piste cyclable. Gaines Road. Une nouvelle bifurcation, une allée de graviers plus courte. Elle avance jusque sur le devant de la maison, met le levier des vitesses au point mort, laisse la radio à plein volume, fixe longtemps et intensément la ferme déserte à quinze mètres de nous. À la façon dont elle la regarde, on croirait qu'en réalité la distance est de cent kilomètres. C'est Al Green qu'on entend à la radio, il prêche les Évangiles :

Take me to the river

— Je peux vous poser une question ? dit-elle.

La maison est délabrée, elle se cache derrière deux ormes gigantesques, une barrière de guingois dans le style kentuckien : la peinture s'écaille sur le revêtement mural, les volets et le panneau À VENDRE fabriqué à la main s'incline vers le sorgho d'Alep telle une inscription au-dessus d'une tombe. L'habitation la plus proche se trouve sur la crête suivante, elle a tout d'une casse : une demi-douzaine de véhicules reposait sur le devant, camions, camionnettes blanches, un petit bulldozer, tous rouillés, tous enfoncés dans la boue. Il y a une cabane ou une remise dans le vallon proche, à moitié dissimulée par les résineux. Autrement, rien en vue à l'exception de quelques vaches. Je ne suis pas venu dans la région depuis des années, depuis le jour où Alison m'avait traîné à la fête d'un village en quête de clichés couleur locale dans le style Diane Arbus. Nous étions rentrés bredouilles. La Femme-Lézard ne s'était pas montrée coopérative. Quant aux gnomes, ce devait être leur journée de congé.

— Bien sûr.

— Est-ce qu'il vous arrive d'avoir peur ?

— Tout le temps.

— Allez... Je veux dire, vraiment peur...

— Je suis sérieux.

— Et qu'est-ce qui vous fait peur ?

— Tout. Je suis quelqu'un qu'il est facile d'effrayer.

— Oui, eh bien, ça ne m'aide pas beaucoup.

Elle rit. Il y a dans ses yeux une lueur que la caméra ne capte pas.

— Essayez d'être un peu plus sélectif.

— Pourquoi me posez-vous cette question ? J'aurais pensé que vous étiez experte en la matière après avoir tourné *L'Ange à la tronçonneuse*, *Les Mille-Pattes de l'horreur*, *l'Embaumeur I, II et III...*

— Ce ne sont que des films, dit-elle. Les films vous font peur ?

— Bien sûr. Même les vieux films fantastiques de la Hammer m'empêchaient de dormir. Quoique c'était peut-être à cause des actrices... elles portaient toujours des chemises de nuit, dans ces films.

— Est-ce qu'il y avait un endroit, dans le quartier où vous habitez, où vous aviez peur d'aller ?

— Confessionnal excepté ? Vous voulez dire une maison hantée, ce genre de choses ? Non, pas dans le South Side. Pourquoi ?

— Quand j'avais huit ans, les Wilder ont bâti cette maison, là sur la colline, celle où il y a toutes les voitures. La cabane y était déjà, à la limite de leur propriété. Nous leur avons expliqué, nous l'avons expliqué à leurs enfants, que pour nous la cabane était hantée. Personne, je veux dire, absolument personne n'y entrait. Pas même les Wilder. Je crois qu'ils avaient peur de la démolir. Cela faisait rire les autres voisins, mais je ne les ai jamais vus y entrer non plus. Et c'étaient des fermiers, des gens qui tondaient les moutons, qui sortaient avec leurs mains nues des veaux mort-nés.

Elle passe les siennes en arrière dans ses cheveux comme une nageuse olympique. Puis elle ajoute :

— Ça me paraît tellement loin, maintenant... les Wilder... presque dans une autre vie.

— Les maisons hantées ne vous font plus peur ?

— Plus rien ne me fait peur, dit-elle doucement. Que ce soit une bonne chose ou non, je ne saurais l'affirmer... Écoutez, merci d'être venu, un dimanche en plus, et en étant prévenu à la dernière minute. C'est probablement votre jour de congé.

— Hé, je n'aurais surtout pas voulu rater ça.

— Je vous payerai la somme que vous demandez d'habitude pour ce genre de chose.

— D'accord, je vais appliquer mon tarif habituel « cartons sortis de la cave ».

Elle mordille la branche de ses lunettes de soleil en regardant les vaches. Elles aussi ruminent, et nous regardent. Un énorme chat blanc et noir choisit l'endroit où il pose ses pattes, dans les herbes en bordure du pré.

— Vous vous demandez probablement comment je connais Marcie, et ce qu'elle m'a révélé sur vous.

— Je suis un peu curieux, c'est vrai. Dans la mesure où je ne connais personne qui s'appelle Marcie.

— Bien sûr que si. Elle travaillait dans un club où vous étiez videur. Dans le Wisconsin. Une grande blonde avec un corps

fantastique.

Ce qui ne réduit pas énormément le champ des possibilités.

— Allez, Harding... elle portait un uniforme de boy-scout, elle se servait d'une lampe torche ? « Regarde, M'man, sans les mains » ?

— J'ai connu une rousse qui faisait ça, mais elle s'appelait Sookie...

— C'est elle.

— Elle a changé de nom ? Et de couleur de cheveux ?

— Elle a changé bien plus que ça. Souvent. Elle vous a recommandé en des termes très chaleureux.

— Ah bon ?

— Elle m'a affirmé que vous étiez tout simplement stupéfiant. Elle m'a dit qu'il fallait que j'aille vous voir, que vous étiez exactement la personne dont j'avais besoin.

Je crois que les vaches ont cessé de brouter, elles ne veulent pas en perdre un mot. L'un des boutons du chemiser de Cassie s'est ouvert. Soit elle a des pointes de seins incroyables, soit elle porte je ne sais quel bijou.

— Et n'essayez pas de prétendre le contraire. Ça m'a été confirmé de manière indépendante par deux autres danseuses, Alexa et Lisa Ann.

— Écoutez, Cassie, je n'ai absolument aucune envie de prétendre le contraire. Je vous assure. Mais je ne me souviens ni de l'une ni de l'autre.

— Et Nikki, alors, Giselle et un cireur de chaussures qui s'appelait Joey ? Harding, vous n'allez pas me faire croire que vous ignoriez le côté PM de Sookie.

— Elle est dans la police militaire ?

— *Personnalité multiple*. Elle s'envoie Alexa. Sookie a une demi-taille de bonnets en plus, elle ramasse de meilleurs pourboires. Joey est plus fort, il la protège. Marcie est le cerveau, une sorte de PDG. Vous le saviez forcément, Harding.

Je secoue la tête. Je ne me souviens que de Sookie. Les types du premier rang adoraient son exhibition. Et elle était inflexible question authenticité, elle insistait pour utiliser le modèle réglementaire des boy-scouts. Nous avons passé deux ou trois nuits ensemble, sans provoquer un feu d'artifice d'affinités, à un moment où Alison et moi étions séparés. Je n'avais pas idée d'une telle multiplicité.

Je jette un coup d'œil en douce à ma montre, essayant de m'imaginer où Alison se trouve en ce moment. Elle prépare probablement sa valise. Je ne suis pas trop sûr de ce que je fais ici, au

milieu de ces champs de maïs, avec Cassie Rayn. Et il faut encore que j'aille dans le Wisconsin pour voir Léo. C'est un trajet très agréable.

— On devrait peut-être passer aux choses sérieuses, je reprends. Avant qu'il ne recommence à pleuvoir.

Cassie trouve Tina Turner à la radio, *Rolling on the River*, ça secoue et c'est bon à la fois. Elle laisse sa main posée sur le siège entre nous. Ma mallette est par terre, entre mes jambes ; à l'intérieur se trouvent un bloc-notes de type réglementaire, un stylo, un paquet de beurre de cacahuètes avec des crackers au fromage, et les Trojan de Richie.

— Je serais désolé que vous ratiez vos fans à la boutique de vidéos. C'est la dernière étape de votre tournée, n'est-ce pas ? À l'exception d'une convention de l'épouvante, en dehors de Chicago ?

— La Fête du Gore 98, me confirme-t-elle.

Elle allume une nouvelle cigarette, fixe les vaches, sourcils froncés. Elle n'aime peut-être pas les animaux. Elle est peut-être allergique au lactose.

— Vous n'avez pas envie de le faire, hein ?

Tout à coup la voilà contrariée, elle passe la marche arrière, se retourne sur son siège.

Elle a des changements d'humeur abrupts.

— Bon Dieu, continue-t-elle, je n'arrête pas de faire ça... de demander des services à des types... c'est vraiment gênant... c'était vraiment idiot de vous amener jusqu'ici...

— On part ?

— C'était idiot, idiot, idiot, poursuit-elle en se tapant le front avec la paume de la main.

Les roues patinent sur le gravier.

— Attendez une minute.

Ma main touche sa cuisse. Le muscle tressaille. Elle me regarde, étonnée.

— Une autre fois peut-être... dis-je.

— Comment ça ?

— Ça vous ennuerait de me redonner ma chance, de reporter la rencontre pour cause de pluie ? Vraiment, je suis flatté, mais j'ai quelqu'un en ce moment... c'est un peu difficile à expliquer... elle est ceinture noire et je n'ai pas envie qu'elle s'énerve...

— Quoi ?

— Une autre fois peut-être...

— Oh, Harding, non, pas vous... dit-elle tandis qu'un sourire s'inscrit lentement sur son visage.

— Pas moi ?

— Qu'est-ce que vous avez pensé, Harding ? Que je vous avais conduit ici... que je voulais baiser ?

— Non, non, bien sûr que non.

Même les vaches sont gênées pour moi.

— Sookie m'a raconté comment vous vous acquittiez de votre travail de videur, Harding. Au club où elle dansait. Et comment, un soir, il y avait une pleine tablée de motards qui l'embêtaient et vous les aviez tous virés à coups de pied, vous leur aviez vraiment botté le cul, à toute la table. Et comment une autre fois il y avait un gars qui ne voulait pas payer ce qu'il avait éclusé au bar alors vous vous êtes introduit dans sa Ferrari et c'était totalement hallucinant parce qu'elle était équipée de peut-être trois cents alarmes...

— J'ai juste coupé quelques fils.

Je me sens un peu bête et je me demande si je dois lui expliquer que les motards en question étaient membres de Tonnerre Doré, un club de fanas de Harley réservé aux femmes de plus de soixante-cinq ans. Je décide de laisser courir. Si on compare à quantité d'autres rixes qui se produisent dans des bars, ce n'était pas beau à voir. Ma main est de retour sur ma propre cuisse, qu'elle n'aurait pas dû quitter.

— Toutes mes excuses, Cassie.

Elle les balaie du bras comme si je n'avais fait qu'effleurer sa manche.

— Marrie... Sookie m'a dit que vous êtes détective privé.

— Je l'ai été, à une époque, ouais. Je ne le suis plus. On m'a retiré ma licence. Il faut que vous soyez rentrée pour quatre heures, c'est bien ça ?

Elle fait oui de la tête.

— Alors on devrait peut-être passer aux choses sérieuses.

— Oui. Absolument Sauf que je semble éprouver des difficultés à descendre de la voiture.

Al Green, encore, à la radio. Al qui dit : « Laisse-moi être celui vers lequel tu cours te réfugier. » Al Green, on ne s'en lasse jamais.

— La maison est vide ?

Elle acquiesce.

— Vous avez de la famille quelque part dans le coin ?

— Non, non, ils sont morts depuis longtemps maintenant.

— Et vos voisins, les Wilder. Il doit bien y avoir quelqu'un, par ici, que vous avez envie de voir...

— Je ne crois pas qu'il reste qui que ce soit. Leur maison est vide, elle aussi.

— Et vous m'avez dit qu'il y avait des boîtes...

— Bon Dieu, j'espère qu'elles y sont toujours. Avec la maison qui est vide comme ça, et moi qui n'arrête pas de voyager en repoussant ça depuis tellement longtemps...

— Pourquoi ne pas me laisser aller les chercher ? Ça ne sert à rien que nous nous fassions tremper tous les deux.

— Vous n'êtes pas obligé, si vous n'en avez pas envie.

— Si, si, j'ai envie de vous aider. Donnez-moi juste les clefs, j'insiste...

— Il faut que vous rentriez à Chicago, je comprends très bien. Je m'arrangerai autrement...

— Cassie, nous ne partirons pas avant que j'aie récupéré ces boîtes. Donnez-moi les clefs.

— Je ne les ai pas, dit-elle.

— Quoi ?

— Je n'ai pas les clefs. Je ne vous l'avais pas dit ? Les agents immobiliers ou la banque, ce sont eux qui ont tout. Elle ne m'appartient plus à proprement parler. La maison, je veux dire.

— Pas de clefs ?

Elle secoue la tête, puis elle me regarde droit dans les yeux. C'est une bonne chose que ma main ne soit plus sur sa cuisse.

— Vous pouvez me faire entrer ?

Richie va adorer ça.

— C'est pour ça que vous m'avez demandé de venir avec vous ? Pour que je m'introduise par effraction dans la maison de vos parents ?

— La porte de derrière est probablement la plus facile, me répond-elle.

La pluie ne veut pas s'arrêter. Je prends mon coupe-vent et je cours d'abord jusqu'au petit perron en passant devant des rangées de fleurs qui se meurent de leur seconde mort de la saison : record de froid et de neige tout l'hiver, déluges de printemps et d'été. Le perron penche légèrement sur la gauche. L'auvent de bardeaux s'est partiellement détaché d'un côté. Il y a un paillason sale en herbe synthétique, un M cursif au centre du grillage métallique de la porte-tempête, orné d'un croissant, sans doute un signe astrologique. Ou peut-être juste une lune. Et des vers de terre partout, qui rampent sur le béton abrité. Les vers de terre adorent la pluie.

Je regrette maintenant de ne pas avoir mis des chaussures plus anciennes. L'herbe est épouvantablement glissante sur le côté de la maison. Elle a été tondue récemment, mais pas ratissée ; mes talons ramassent des touffes épaisses, lourdes comme des mottes. Je glisse deux ou trois fois, manquant de m'étaler : les vaches me contemplent avec satisfaction, heureuses que quelqu'un vienne enfin leur proposer un spectacle. Il y a une longue véranda sur l'arrière, partiellement close, un tas de bois de chauffage recouvert de champignons et de mousse verte. Des pots d'argile sont posés tout du long avec des dessous assortis, telles des tasses et des soucoupes.

La porte de derrière a été peinte mais on distingue encore les traces de griffes et les éraflures laissées par les chiens de la famille. Il n'y a que le trou de la serrure : pas de verrou, pas de fermeture d'appoint posée par l'agence immobilière. Cassie m'a donné ses instructions ainsi qu'un sac à linge sale de motel rempli d'outils bon marché qu'elle avait dissimulé sous son siège (je crois que c'est pour cette raison qu'elle tenait à conduire), mais elle ne veut pas que je casse de vitres ni que j'enfonce de portes.

— Je ne tiens pas à ce qu'on sache que je suis venue, dit-elle.

Dans la mesure où je ne range pas dans mon portefeuille le matériel du parfait cambrioleur, le mieux qu'il me reste à faire consiste à fouiller dans le jardin et sur l'arrière jusqu'à ce que je trouve un bout d'aluminium fin qui s'est planté dans le parterre après avoir été charrié par la gouttière ; l'occasion fait le larron. Il s'inscrit à

la perfection dans l'espace étroit comme un cil, entre porte et chambranle. Le pêne cède et recule ; la porte s'ouvre devant moi. Je me sers du même fragment de métal pour nettoyer mes chaussures avant de le replacer dans la boue, comme si je remettais une clef sous son paillason.

La maison est vide, silencieuse comme la tombe ; murs nus, étonnamment moisissés en dépit de ce qui ressemble à de la peinture récente. Quand je passe mon doigt dans l'arrière-cuisine blanche, les années de poussière et de crasse se détachent tel un glaçage couleur d'ardoise. La salle à manger est pleine de toiles d'araignée ; ni Pip, ni Miss Havisham^[3]. Comme la majorité des vraies fermes, en dehors de celles qu'on voit à la télé ou dans des revues pour tables basses du genre *Country Style*, elle a été construite à l'économie. Les pièces sont très exiguës. L'effet est claustrophobique.

Je comprends pourquoi Cassie a décidé d'attendre dans la voiture. Avec la pluie et l'électricité qui est coupée, l'habitation dégage une indéniable tristesse. Elle est restée inhabitée trop longtemps. Les appareils électroménagers ont déserté la cuisine depuis des années même si l'on peut encore distinguer leurs contours sur les murs. Les meubles de rangement y sont toujours, ainsi que les plans de travail. Le sol est un linoléum bleu clair. Il porte les marques d'une table et de chaises, en Formica peut-être, avec des pieds chromés, des coussins en vinyle sur les sièges ; fin de la période Eisenhower. Une lampe torche est posée à côté de l'évier, un peu plus grosse que celle qu'utilisait Sookie. *Immobilière 6-vile. Nous vendons votre bien.* Le directeur d'agence doit aimer les chansons de Prince. La lumière vacille, faible mais toujours vivante.

La cave est noire et fraîche. Il y a une chaudière au gaz silencieuse, un sol un peu granuleux, des murs de pierre. Cassie m'a fourni une indication succincte sur la distribution de l'espace, mais cette section possède des cloisons disposées autrement que je ne l'avais envisagé. Je pose mon sac d'outils à même le sol bétonné et braque la torche vers l'autre extrémité de la pièce. Sur ma gauche, il y a une porte fermée à clef ; les deux suivantes sont ouvertes mais ne révèlent que des placards. La plus lointaine est encadrée de panneaux de bois bon marché, près d'une pompe de puisard rouillée. Elle me conduit à une série de pièces étroites, semblables à des chambres d'appoint. Cette partie est surélevée d'une bonne dizaine de centimètres, sur du pin non traité, avec des contre-murs en pierres sèches recouverts de papier peint Cassie l'a mentionnée mais ne m'a pas parlé de l'armoire en fer qui se dresse à l'endroit où je suis censé

creuser. Elle est fixée au mur à l'aide de boulons. Je retourne chercher les outils.

Les portes métalliques s'ouvrent quand je soulève légèrement comme avec un casier de gymnase. Le bas n'est pas fixé, juste plaqué, et il vient facilement quand j'insère un tournevis entre le meuble et ce qu'il y a dessous : une vieille moquette à poils longs, puis des lattes de parquet clouées mais pas très solidement. Il y a une fine couche de terre. Deux cartons à chaussures reposent dans le vide sanitaire, enveloppés à la va-vite dans du plastique jaune et protégés par une mise en garde enfantine : NE PAS TOUCHER S.V.P. ! ÇA INCLUT TOUT LE MONDE ET SURTOUT TOI, KIM ! Des élastiques semblables à des vers de terre desséchés, recroquevillés, adhèrent au plastique. Un insecte noir rampe sur mes doigts. PROPRIÉTÉ DE KALANI. Je remets le plastique dans sa tombe, à fleur de sol, replace les planches, la moquette, et referme l'armoire.

C'est au moment où je remonte les escaliers que je commence à penser à la première porte, celle qui est fermée à clef. C'est une mauvaise habitude que j'ai. Ça ne me pose aucun problème de ne pas fouiller dans les boîtes à chaussures. Mais pour les portes, je suis curieux comme un chat. En plus, le plan du sous-sol est délirant. Il est impossible que ce ne soit qu'un placard. Alors de quoi s'agit-il ? D'une autre chambre ? D'une sorte d'espace où l'on peut se glisser pour réparer les installations ? Je cours à la voiture, annonce à Cassie que j'en ai encore pour quelques minutes. Elle hoche la tête, elle a les yeux fermés. Elle est passée des Marlboro à l'herbe. Une odeur douceâtre et humide imprègne tout. Le morceau d'aluminium est récupéré dans le jardin. Au bout d'un petit moment, il prend le meilleur sur la porte du placard qui s'ouvre pour révéler une deuxième porte beaucoup plus intéressante que la première.

Celle-là est en métal terne, scellée dans le béton, avec une serrure à combinaison sous une poignée en acier. Elle s'ouvre en résistant. L'air à l'intérieur est tiède, il soit le renfermé. Je laisse le faisceau de ma torche errer dans la pièce. Un projecteur de secours est accroché à un clou dans un angle, équipé d'un accumulateur de type industriel. Il reste quelques provisions en conserve. Pas d'eau en bouteille, pas de tenues protégeant des radiations. Pas de fusil. C'est mon premier abri antiatomique. Ils ne représentaient pas une priorité absolue à l'endroit où j'ai grandi, dans le South Side. Même lorsque mes parents avaient entendu dire que nous serions les premiers touchés, ils avaient continué à s'inquiéter davantage du tailleur russe de South Kedzie, qui surfacturait les retouches.

Il y a dans cet abri quelque chose qui suscite un souvenir, probablement dû aux photos qui s'épalaient dans le magazine *Life* quand j'étais enfant, aussi obsessionnelles à leur manière que celles scrutées dans *Playboy*. Je n'arrive pas à retrouver ce dont il s'agit exactement. Quand je porte les cartons à la voiture et que j'ouvre la portière arrière, c'est à peine si Cassie tourne la tête. La radio passe les *Smashing Pumpkins*, si fort que les gouttes de pluie dansent sur le toit de tôle comme de la graisse sur une plaque chauffante, une chanson qui parle de rats en cage.

L'une des boîtes s'affaissait déjà un peu et la pluie, ajoutée à l'humidité, la rend encore plus fragile : on croirait une tapisserie retrouvée dans la tombe d'un pharaon, soudain exposée au soleil. Une rafale de vent soulève le couvercle et l'emporte de l'autre côté de l'allée vers une mare qui se forme dans la cour. Afin de le récupérer, je pose le pied sur un amas de feuilles mouillées et d'herbe qui a l'aspect d'une feuille de nénuphar, et je trouve une coupure de presse pliée et jaunie scotchée à l'intérieur du couvercle. Une femme asiatique souriante, en chemisier à col haut, est assise dans un fauteuil à bascule : *Une famille du comté des Lacs dort dans des lits d'un autre temps. Même les chiens boivent dans des bols en étain d'époque.*

— Un dernier petit voyage, dis-je à Cassie.

— Pourquoi ? Il y a un problème ? Vous avez rencontré des difficultés ?

— Aucune difficulté. Il faut simplement que je referme. Après on pourra peut-être trouver un endroit où manger. Il doit y avoir un restaurant de poissons, par ici, avec tous ces fichus lacs.

— Je boirais volontiers quelque chose.

— Moi aussi. Mais il faut bien que quelqu'un nous ramène chez nous.

Elle hoche la tête, ses doigts tambourinent sur le tableau de bord.

— Chez moi, je crois que j'y suis, réplique-t-elle en me tendant son joint.

La foudre fend le ciel : une fusée éclairante lancée par un soldat. Je repars sur l'allée. Les nuages tourbillonnent maintenant en une étude floue de mouvements, juste derrière le toit de la ferme : nuages bleu-gris, guerres civiles célestes. La pluie me cingle le visage. *Une famille du comté des Lacs part en congés.* Le paysage s'anime brièvement, le tonnerre ébranle le sol comme un tir d'artillerie. *La famille Moon entière dort.* Le ciel plonge vers le sol, bas et lourd. La terre se précipite à ma rencontre.

Et c'est à ce moment-là que je comprends où je suis.

Je me trouvais à un million de kilomètres quand ça s'était produit, j'étais dans l'armée, mais j'avais eu l'œil attiré par cette histoire. Quand vous êtes coincé sous la mousson à Bangkok, jour après jour, vous cherchez toutes les nouvelles possibles du pays, et, pendant vingt-quatre ou quarante-huit heures, celle-ci avait sacrément fait crépiter les téléspectateurs nationaux. Je n'avais jamais mis les pieds à Stillwater, je ne connaissais pas du tout le paysage, mais je pouvais encore le voir. Par la suite, de retour au pays, j'avais même discuté avec un policier, un agent en uniforme nommé Tommy Mullaney, qui avait participé à l'enquête, détaché par les forces de police de Chicago. Je connaissais donc l'histoire, certains de ses aspects en tout cas. Et j'en avais un souvenir assez vivace. Ce que je ne savais pas, c'est qu'il s'agissait de l'histoire de Cassie.

Cette fois, quand j'ouvre la porte principale, les charnières protestent doucement, la porte-tempête s'ouvre un peu plus lentement. La maison a une odeur plus ancienne. Mon cœur bat un peu plus vite. Les traces de pas qui persistent sur le plancher de la cuisine semblent moins l'effet du hasard. Quelqu'un a dû vivre ici, quand même, depuis tout ce temps-là... est-il possible que la ferme soit vraiment restée inhabitée pendant vingt années ? Je ne me souviens plus si les stores vénitiens étaient ouverts il y a cinq minutes à peine. Je les baisse complètement, après quoi je referme la porte de derrière. La plupart des gens du coin avaient probablement grandi en donnant fenêtres ouvertes, portes non verrouillées. Je suppose qu'ils les ferment maintenant.

Les marches du sous-sol craquent à la demande ; le vent secoue le revêtement extérieur. Je traverse la salle à manger, le salon, le séjour. Mes empreintes disparaissent dans la nouvelle moquette ; la matière dont elle se compose est élastique. Chaque bruit déclenche un écho. *Toute action entraîne une réaction.*

J'ouvre les portes de tous les placards. Il n'y a pas de courant mais j'actionne chacun des interrupteurs.

Puis j'entre dans la chambre du fond.

C'est là que ça s'est passé.

Une famille du comté des Lacs...

Le nom du père était Ellis Moon. Il était du comté des Lacs. La mère était de Shanghai. Les enfants de Corée, du Cambodge, du Vietnam... foyers d'accueil et refuges pour orphelins, de l'autre côté des mers et ici. Ellis avait servi dans la marine et avait résigné à deux reprises. C'était en mer de Chine méridionale, mais bien après la fin de la guerre. Cela semblait ridicule d'expliquer ce qui avait eu lieu ici en se référant au stress post-traumatique différé du combattant, ou à l'agent Orange, mais les services du shérif avaient quand même essayé lorsqu'ils n'étaient pas parvenus à rejeter la responsabilité sur quelque chose, ou sur quelqu'un, d'autre. Par ailleurs, le fusil avait été retrouvé près de lui, ainsi que la corde, et il y avait un trop grand nombre d'empreintes, laissées au fil des ans par les amis et la famille, pour pouvoir affirmer avec exactitude qui était présent ce jour-là...

Affaire classée.

Tuerie suivie d'un suicide dans une ferme du comté des Lacs.

La chambre se trouve dans un coin sombre de la maison. C'est une petite pièce, pour une chambre principale, une boîte carrée, en fait, avec une seule fenêtre, une minuscule salle de bains adjacente. Ils avaient dû se sentir pris au piège là-dedans, comme des rats en cage. J'essaie de me représenter la chambre telle qu'elle était ce soir-là, remplie de meubles anciens volumineux, d'un déferlement de fureur, *un vrai champ de bataille à l'intérieur*, je parcours avec ma lampe les murs blancs et propres, tentant de reconstituer le décor. *Auto-asphyxie*, m'avait précisé plus tard le policier Tommy Mullaney, dans un bar du South Side, en savourant à la fois son verre et cette description. *Et je ne te parle pas d'une connerie de bagnole dans un garage.*

Le lit était là, contre le mur. On avait retrouvé la mère sous les draps, les bras croisés sur le ventre. Une des filles avait été découverte près de la fenêtre de la salle de bains, roulée en boule par terre. *Elle essayait peut-être de s'enfuir, on n'a pas pu le déterminer. Ou d'appeler au secours. Sauf qu'il n'y avait rien dehors à part ces putains de champs de maïs.* Un fils à pli ventre ici, sur un tapis ovale. Et les chiens, des colleys de berger et des beagles, morts à la porte de derrière et même, pour l'un d'entre eux, poursuivi dans la grange où il avait été abattu. *On a trouvé les chiens d'abord*, m'avait raconté Tommy Mullaney, *et après on a trouvé les valises.* Un lot de Samsonite dépareillées posées bien en ordre dans le salon, préparées pour un départ aux aurores le lendemain matin. Du matériel de camping déjà chargé dans le break. Les noms cousus sur tous les sous-vêtements des gosses qui portaient de mignonnes petites médailles pour chiens autour du cou, au cas où

l'un d'eux s'égarerait.

Quoi d'autre ? Des douilles vides partout. Aucune arme à l'exception du calibre .44 noir du père. Pas d'empreintes inexplicables, aucune trace d'effraction, juste un assassin qui avait rechargé méthodiquement à deux reprises et qui avait raté ses cibles aussi souvent qu'il les avait atteintes, même de très près. Quantité de questions en dépit de la corde, de la chaise au milieu de la chambre et de ce qui pouvait être la trace de vieilles brûlures causées par un lien autour du cou de la mère. *Ce n'était pas la première fois, ils sont allés juste un peu trop loin ce soir-là.* Quantité de questions. *Pourquoi les enfants*, même si le corps d'Ellis se trouvait dans le couloir, une unique balle logée au fond de la gorge, le calibre .44 à son côté. Et moins d'articles dans les journaux qu'on n'aurait pu s'y attendre après le choc initial, peut-être parce que la composante sexuelle n'avait pas été signalée dans les quotidiens, mais aussi parce qu'il s'agissait d'enfants adoptés et que, bon, ils n'étaient pas de chez nous. *Ce n'étaient pas vraiment ses enfants, en réalité, hein ?* L'affaire avait été classée, assassinat suivi d'un suicide, tragédie familiale, un petit article à l'occasion, dans les éditions locales, à chaque date anniversaire, accompagné d'une déclaration d'un voisin ou d'un policier à la retraite qui se demandait comment pareille chose pouvait se produire dans le comté des Lacs, pourquoi le sort de la ferme se trouvait encore entre les mains de la justice, les prés livrés aux mauvaises herbes, et qui s'interrogeait sur ce qu'il avait pu advenir de la gamine qui avait survécu en se réfugiant dans le sous-sol, bouclée dans l'abri antiatomique où la police l'avait découverte deux jours plus tard, épouvantablement terrorisée mais indemne...

Qu'était-il advenu d'elle ?

— Vous n'avez jamais vraiment répondu à ma question, Harding...

Cassie se tient dans le couloir et je sursaute. La pluie dégouline de son ciré. Son visage reflète une intensité féroce ; ses yeux brillent. Les images fantomatiques que j'ai fait surgir du passé se dissipent. Celles que Cassie introduit dans la maison sont beaucoup plus fortes.

— ... sur ce qui peut vous effrayer.

Elle tient à la main un petit parapluie qui ressemble à une fleur écrasée par le soleil. Les boutons-pressure de son imperméable sont maintenant fermés du haut jusqu'en bas.

— Je ne sais pas revenue depuis que ça s'est passé...

Elle se tient près de la porte de la cuisine et elle regarde la pluie tomber.

— ... vingt ans...

Sa voix est plus douce ici, ses yeux un peu fous à cause de l'herbe et de l'alcool, et peut-être de l'unique et rapide coup d'œil qu'elle jette sur la chambre. Pas étonnant qu'elle boive. La pluie s'infiltré par la porte-moustiquaire mais je ne pense même pas qu'elle s'en aperçoive.

— On m'a expédiée chez mes grands-parents, à Topeka. Sauf que j'ai raté le car... Je ne voulais pas vraiment y aller. L'agent immobilier, Sheldon, était un ami de la famille et c'est lui qui me conduisait à la gare routière quand on l'a appelé, alors on s'est arrêtés ici en chemin. Il y avait une équipe d'ouvriers mexicains qui repeignaient et je suppose qu'ils se débrouillaient bien, ils recouvraient les traces de ce carnage avec de la peinture tout en écoutant une radio espagnole. Et puis il s'est passé quelque chose, ils se sont arrêtés pour déjeuner et ils n'ont jamais voulu reprendre, et quand nous sommes arrivés sur place ils étaient tous devant, sur la pelouse, sous la pluie, ils se disputaient, alors Sheldon me dit : « Attends ici, ma chérie », et il s'avance dans l'herbe détrempée, il commence à gueuler, mais il ne parle pas un mot d'espagnol. Une minute plus tard, ils fichent tous le camp... *coño ! jamas, jamas...* Sheldon leur court après sur l'allée, il essaye de récupérer son fric.

Elle cherche ses cigarettes dans son sac, trouve le paquet mais n'en prend pas.

— Je connaissais un peu d'espagnol que j'avais appris à l'école, mais je n'avais pas trop envie de traduire. Ils disaient que c'était un lieu sacré, la chambre. À cause de tout le sang.

Aller dire ça à une enfant.

— Seigneur, Cassie, si c'était vrai, la moitié de la ville serait sacrée. Le South Side serait un nouveau Stonebenge.

Elle ferme les yeux.

— Nous avons pris la voiture pour aller dans une droguerie, Sheldon et moi... lui, il m'expliquait que la maison allait se vendre,

c'était sûr, qu'en fait une certaine... sorte de gens aimait acheter ce genre d'endroit. Le facteur curiosité malsaine. J'avais quatorze ans. Toute ma famille était morte et il me parlait stratégie de vente. Nous avons acheté un pistolet à peinture et Sheldon a terminé lui-même. Je l'ai aidé, un peu. Nous n'avons même pas lessivé les murs. Il nous a fallu quatre couches, dans la chambre...

— Qui est au courant, Cassie ?

— Pour la peinture ?

— Que votre nom est Kalani Moon ?

— Deux ou trois personnes. Pas beaucoup. (Elle détourne le regard.) Je le cache.

— Et le reste de votre famille ?

— Mes grands-parents sont morts six mois après mon arrivée à Topeka, Grand-père est décédé une semaine, Grand-mère la suivante. Seulement parce qu'il lui manquait. Et je n'ai jamais connu ma vraie famille, aucun d'entre nous ne connaissait la sienne. J'ai été adoptée, Harding. Dans une agence de Bangkok. Vous savez comment c'est. Vous y êtes allé.

— Qui vous a dit que je suis allé à Bangkok ? Sookie ?

Elle acquiesce. J'avais dû boire ce jour-là. Je ne me souviens pas de lui avoir confié autre chose que le numéro de ma messagerie.

— Alors vous êtes seule ?

— Quasiment, réplique-t-elle avant de marquer un silence. Une histoire merveilleuse, non ? C'est pour ça que je ne vous ai pas tout dit... Je n'étais pas sûre que vous viendriez. Ce n'est pas tout à fait une promenade de santé.

Sans y faire attention, elle ouvre un placard, puis un autre, tire sur un vieux fragment de protection d'étagère qui dépasse comme une croûte sur une ancienne blessure.

— Vous avez dû revenir, avant aujourd'hui.

— Pas dans la maison. Je suis passée devant une ou deux fois, je me suis fait conduire en taxi jusqu'ici depuis l'aéroport de Midway, mais je n'ai jamais eu le courage d'entrer à l'intérieur. Ils n'ont pas réussi à la vendre. Moi, j'ai commencé à faire des cauchemars. Quelqu'un l'a couverte de graffiti, des idioties sataniques totalement dépourvues de sens, mais je n'avais pas envie d'y entrer toute seule. À plus forte raison de descendre au sous-sol. Ou d'aller là-bas dans le fond. Et il n'y a plus personne dans les environs que je connaissais à l'époque ; tous les voisins sont partis.

— Vous en êtes sûre ? Cette famille dont vous m'avez parlé, les Wilder...

— Partis depuis longtemps, je suppose... personne n'habite plus là-haut. On dirait une décharge.

— Et votre maison est restée inhabitée tout ce temps ? Vingt ans ? Qui a payé les impôts ?

— Les banques, sûrement. Je crois que pendant un temps elle est restée bloquée par décision de justice. Il y avait une ou deux hypothèques dessus. Elle n'a jamais été à moi ; elle est revenue directement aux banques. Sheldon s'est sûrement fait avoir.

Un éclair d'orage remplit la pièce. L'onde de choc du tonnerre qui survient à peine une seconde plus tard me fait sursauter, mais Cassie contemple un plafond nuageux beaucoup plus bas.

— Je ne sais pas comment ils pouvaient espérer la vendre dans cet état, reprend-elle en pointant le doigt vers le haut Regardez toutes ces vacances.

— Toutes ces quoi ?

— C'est comme ça que mon père appelait les endroits où il oubliait de passer quand il peignait. De près, ça ne se voit pas. À cause du reflet. Il me demandait de me placer en dessous de lui, sur l'échelle, avec une torche.

Je ne les vois pas. Je ne vois plus non plus la petite fille, ni son père... seulement Cassie Rayn dans une vieille maison abandonnée. Je ne parviens même pas vraiment à me souvenir de la tête qu'avait Ellis, son père. Ni des autres.

La famille du comté des Lacs dort...

— Le réfrigérateur était ici, continue-t-elle.

Elle trace une ligne effacée sous la peinture la plus récente, une esquisse cachée sous la dernière couche : l'image antérieure d'un Norge.

— Vous voyez le sommet arrondi ? De nos jours, ce sont tous des blocs rectangulaires. Et nous avons une machine à laver la vaisselle, là-bas, une vieille machine portable, notre seul luxe. Tous les soirs, ma mère la poussait sur ses roulettes jusqu'à l'évier, et elle la branchait sur le robinet... ça faisait un boucan incroyable, un grondement, et ça brouillait la réception de la télé...

— Où avez-vous été, ces dix dernières années ? Depuis que vous avez arrêté de tourner dans des films d'horreur ?

— Danse, strip-tease, toutes sortes de choses. Sous différents noms. J'ai eu ma phase new âge écolo, dans une communauté, ma période de défonce à Hollywood Nord, et le centre de désin...

Elle ouvre le parapluie avec un petit bruit sec qui me surprend, s'assied sur le linoléum bleu.

— On les emmerde, les superstitions, d'accord ?

Elle fouille dans son sac ; je suppose qu'elle cherche des allumettes. À la place, elle me tend un vieux cliché Polaroid.

— C'est pour ça que nous sommes là, m'annonce-t-elle.

Le garçon est maigre, le teint foncé, vêtu d'un tee-shirt et d'un short coupé dans un pantalon, blancs tous les deux, il sourit à l'appareil.

— Il s'appelle Kim, ajoute-t-elle.

— Il est mignon.

— C'est vrai, hein ?

— Ouais.

Je ne sais pas quoi lui dire d'autre. Ce nom figurait sur la boîte à chaussures, mais est-ce que le frère ne s'appelait pas Éric ou Ethan... est-ce qu'il n'était pas plus âgé que ça...

— Joey m'a dit que Sookie lui a dit que vous avez travaillé à la CIA.

— Quoi ?

— C'est ce qu'il m'a dit. Qu'elle lui avait dit.

Elle se mouche, s'essuie les yeux. Reprend.

— Ce n'est pas vrai ?

— Non, pas tout à fait. Il a sans doute... elle voulait dire CID, Cassie. La police militaire. C'est ça que j'ai fait, pendant mes deux années à Bangkok... j'allais dans les bars récupérer les GI qui n'étaient pas rentrés dans leurs unités au terme de leur permission. Je n'étais pas James Bond.

— C'est encore mieux. Vous savez comment retrouver les gens.

Je hoche la tête. Je n'aime pas beaucoup ça. Un sentiment d'accablement me noue le ventre.

— Le garçon de la photo ?

— Kim, confirme-t-elle. Mais ce n'est pas un garçon, plus maintenant. La photo est trompeuse, mais c'est la seule que j'ai... Est-ce que vous avez déjà entendu parler de garçons, des garçons d'origine asiatique, qui disparaissent ? Dans le Kentucky, l'Ohio, l'Illinois, tout le Middle West ? Non ? Il paraît qu'il y aurait des listes ?

Je secoue la tête.

— Je veux que vous le retrouviez pour moi, Harding. Je vous payerai, bien entendu, quelle que soit la somme que ça coûtera...

Maintenant, les cigarettes sortent du sac. Avec la fumée, je remarque d'autres odeurs, de celles que l'on ne peut recouvrir avec de la peinture, laissées par les gens ou les animaux domestiques qui ont vécu là, les chaudes journées estivales.

L'idée me vient que c'est vraisemblablement elle qui a dû identifier les corps.

— Qui est-ce, Cassie ?

— Mon frère, me répond-elle simplement. Mon petit frère.

— Je ne me souviens pas de lui, dis-je, un peu égaré, dans aucun des articles de presse...

— C'est parce qu'il n'était déjà plus là. Depuis deux ans. La police a prétendu que c'était une fugue. Mais je n'y ai jamais vraiment cru. Il était dans un car avec toute une bande d'autres enfants et un pasteur de notre congrégation. Il est descendu du bus et il n'y est pas remonté. Ça a brisé le cœur de ma mère. Elle est chinoise. La famille représente tout. Mon père l'a cherché partout mais il est demeuré introuvable. Disparu. Il avait treize ans.

Pour la première fois, elle s'éloigne de la porte-moustiquaire. Mais elle ne va pas loin, elle s'assied simplement sur le plan de travail, à gauche de l'évier. Elle tourne toujours le dos à la chambre du fond. Elle donne des petits coups de pied dans le vide avec nervosité.

— Les enfants font constamment des fugues, Cassie. Surtout à cet âge-là.

Surtout les enfants adoptés, voilà ce que je pense, mais je me garde bien de l'exprimer.

— C'est ce que tout le monde a expliqué : ça arrive tout le temps, s'il veut rentrer, il rentrera, s'il ne veut pas, et s'il est intelligent... il est possible que nous ne le retrouvions jamais. Ils n'ont rien fait, en réalité. Les gens de l'église ont distribué des affichettes, ils ont imprimé son portrait sur une bouteille de lait. Il était parti avec une bande d'autres gosses pour réparer une vieille église... c'était juste un peu au sud. Il n'était pas le genre de gosse à fuguer.

— Vous ne vous êtes pas mise à sa recherche avant aujourd'hui ?

— Non, répond-elle en aspirant brusquement. Dieu me pardonne. Mon père oui, mais après... j'ai cru qu'il était mort, moi aussi. Quand il n'est pas rentré. *Tout le monde* a dit qu'il devait être mort. Ou fou.

— Qu'est-ce qui vous a incitée à changer d'avis ?

Elle écrase sa cigarette dans l'évier.

— Vous allez vous moquer de moi.

— Je ne vais pas me moquer de vous.

— Parce que je sais l'impression que ça donne, c'est pour ça que je ne peux pas aller trouver la police, pas avec ça, et si j'engage

quelqu'un de connu à L.A., ça va se retrouver dans tous les journaux à scandales... j'ai commencé à recevoir ça.

Elle saute au bas de son perchoir, sort de son sac à main en plastique une enveloppe marron de la taille d'une lettre. Le sac est orange vif, lui aussi, un modèle que seuls pourraient convoiter des prostituées et des collectionneurs masculins excentriques.

— J'ai commencé à les recevoir chez moi, à L.A. Après, j'en ai vu partout où je suis allée en tournée... il y en avait une à Denver, à Minneapolis et à Madison, et quand je suis entrée dans ce magasin ce matin, j'en ai vu une autre sur le bureau de je ne sais pas comment il s'appelle...

— Richie ?

L'adresse de l'expéditeur indique « Bureau administratif/ Enregistrement des prestations » avec quantité de dénis de responsabilités inscrits en caractères minuscules. L'ensemble veut donner l'impression qu'il y a à l'intérieur un chèque correspondant à des droits sociaux, mais bien sûr il n'y a qu'une lettre de l'agence de voyages Rêves familiaux adressée à « Chère amie des voyages » : une de ces arnaques de vacances qui vous promettent une semaine gratuite en Floride ou dans les Smoky Mountains. *Nous allons réaliser vos rêves familiaux.*

— Vous voyez d'où ça vient ? dit-elle d'un ton excité. Au bas de la page, en tout petits caractères ?

— « SunnySide Vistas : le nouveau paradis de vacances des Promoteurs Lost Moon... »

— C'est un signe. Je veux dire, je ne suis pas folle, Harding, mais, bon Dieu, j'attrape la chair de poule rien qu'à le lire. Vous voyez, maintenant, hein ? Vous comprenez ?

— Le nom ? Juste le nom ?

— Non, non, regardez là... ça porte le tampon de Chicago mais à l'intérieur ça dit que la compagnie est plus au sud de l'État, en tout cas, cette branche y est, le « Bureau des frais de vacances »... Pékin, Illinois, c'est très proche de l'endroit où il a disparu. *Lost Moon*, Harding.

Je fais oui de la tête. J'ouvre la fenêtre pour laisser entrer de l'air dans la cuisine. C'est encore pire que l'histoire de Sookie.

— Cassie, ce genre de papiers, j'en reçois tout le temps, tout le monde en reçoit. Le nom n'est qu'une coïncidence. « Lost Moon »... il y a des dizaines de sociétés qui portent ce nom. Full Moon, Rising Moon, Productions Moonlight... c'est une arnaque, c'est tout. Ils veulent que vous achetiez un appartement en multipropriété, une

semaine par an, ou cinq hectares de terrain marécageux...

— Non, non, répond-elle avec la même excitation en se tenant tout près de moi. Vous voyez ce numéro de téléphone ? J'ai essayé d'appeler mais personne ne répond. Si c'était une arnaque, pourquoi personne ne répondrait ?

— Parce qu'ils ont quitté la ville. Ou parce qu'ils font du porte-à-porte, comme les gens du voyage qui proposent aux résidents de leur réparer leur allée. Cassie, ça ne vous est même pas adressé personnellement.

— Je sais, mais... regardez cette ligne, là... « dîner spectacle avec des stars hollywoodiennes », et après « Lost Moon »... quelles chances y a-t-il de tomber sur pareille coïncidence ?

Je hausse les épaules.

— J'en ai d'autres, continue-t-elle en sortant des enveloppes identiques.

Elle est si excitée que la moitié d'entre elles tombent sur le sol... toutes portant la même destinataire mais expédiées vers des villes différentes, des envois en nombre, à chaque fois. Il ne serait pas facile d'en retrouver l'origine. Sur le linoléum bleu, on dirait des îles au milieu d'un fleuve.

— Vous en avez reçu une, vous ? veut-elle savoir.

— Probablement. Je n'ouvre même pas ce genre de courrier... j'ai sans doute jeté les miennes...

— Vous voyez, c'est sur ça qu'ils doivent compter. Seuls les gens qui comprennent peuvent savoir de quoi il s'agit. Et *tout le monde* n'en reçoit pas. J'ai demandé à droite et à gauche et la majorité des gens n'ont même jamais entendu parler de ça. J'ai été jusqu'à appeler une agence de voyages et la femme m'a répondu qu'elle n'avait jamais entendu parler de Lost Moon ni de Rêves familiaux, que ça ne valait pas la peine de donner suite.

— Elle a raison.

— Mais vous ne comprenez donc pas ? Si ça n'existe pas, ça n'en a que davantage de signification.

Je sors sur la véranda. Cassie reste dans la maison. Elle s'assied à nouveau sur le plan de travail, tire sur sa jupe. Quand je la regarde à travers la vitre, je la vois se pencher en arrière sous les meubles hauts, son visage disparaissant presque dans les ombres. Tout ce que je vois, ce sont ses jambes qui s'agitent dans le vide.

Ça sent l'humus, les feuilles qui pourrissent. J'essuie mes chaussures sur un paillason marron et rentre dans la maison.

— Cassie, c'est de la paranoïa. Avec cette façon de penser, tout

prend une grande signification.

Elle ne dit rien pendant un instant ou deux. Puis elle se penche en avant.

— Vous croyez que je suis folle ?

— Non, non, pas folle.

Je me tais une minute. Elle a besoin d'être rassurée. Je ne suis pas doué pour ça. Je freine, j'essaie de choisir mes mots prudemment.

— Je crois seulement que vous avez eu une vie dure, très dure. Je crois que vous cherchez une réponse ou une raison alors qu'il n'y en a vraisemblablement aucune.

Elle hoche la tête, ne dit rien.

— Je suis incapable de m'imaginer ce que ça me ferait de perdre toute ma famille comme ça. (C'est le genre de réponse qu'elle a entendu des centaines de fois.) S'il lui est arrivé quelque chose il y a vingt ans, il serait pratiquement impossible maintenant de découvrir quoi. Et s'il est vivant... il serait adulte, il aurait dans les trente-cinq ans...

— Ce qui signifie que vous ne voulez pas m'aider.

— Vous n'avez pas besoin de mon aide, Cassie. Pas pour ça. Admettons que cette lettre vienne bien de Kim ; il a décidé de vous contacter au bout de vingt ans en vous proposant par courrier une semaine de vacances gratuite. C'est délirant mais je suppose qu'on a vu des choses plus étranges se produire. Pourquoi ne pas aller vérifier par vous-même ? Acceptez ces trois jours et deux nuits de vacances extraordinaires. Je ne crois pas à la présence de Kim, mais je doute qu'il se passe quoi que ce soit de désagréable. N'emportez pas votre carnet de chèques, c'est tout. Et ne signez rien sans consulter un conseiller juridique.

— Je préférerais y aller avec vous. Vous n'êtes pas du tout curieux de savoir ? Et s'il y a effectivement des gens, dans la région, qui enlèvent ces enfants...

— Laissez-moi vous recommander quelqu'un. Je connais du monde à Springfield et à Carbondale...

— Sookie m'a déjà recommandé quelqu'un, *vous*, Harding. Vous ne vous rendez pas compte à quel point ça a été dur de venir ici aujourd'hui et de tout vous raconter ? Seigneur, il y a des types que j'ai pratiquement *épousés* et à qui je n'ai jamais ne serait-ce que parlé de ça. Et vous avez raison, j'aurais dû faire quelque chose avant. Bon Dieu, je n'arrive pas à dormir la nuit en pensant qu'il est blessé, ou en danger... et si c'est lui qui m'envoie un message, ou les gens qui l'ont enlevé...

— Cassie... soyez raisonnable. Cela fait vingt ans.

Elle ne dit rien.

— S'il avait voulu vous contacter avant aujourd'hui... enfin quoi, on ne peut pas dire que vous vous soyez particulièrement cachée.

— Vous pensez qu'il est mort.

Cette fois, c'est à mon tour de garder le silence.

— Ça ne fait rien, reprend-elle. Je veux dire, je suis capable d'affronter ça. Ce serait préférable à ne pas savoir.

— Les gens affirment toujours ça. Je ne suis pas sûr que ce soit vrai. De toute façon, vous pouvez faire mieux, Cassie, croyez-moi. Il y a de meilleurs détectives que moi.

— Sookie dit qu'Alexa dit que Marcie dit que vous êtes quelqu'un de bien.

— Laquelle est-ce, qui dit ça ?

— Elles le prétendent toutes. Vous êtes quelqu'un de bien. Il n'y en a pas tant que ça, surtout dans votre métier.

— Ouais, je suis un prince, dis-je en me demandant comment me sortir de ce guêpier. Je suis un ancien taulard, Cassie. Je n'ai plus l'autorisation d'exercer. Et je ne suis pas doué pour rechercher des personnes disparues... je suis en dehors du circuit, les flics ne m'aiment pas...

— Je sais.

— J'ai purgé une peine de dix-huit mois dans un pénitencier, pour homicide... et c'est parce que je m'étais mis à la recherche d'une fugueuse...

— Je sais.

— Ce genre de travail réclame nombre de démarches et d'allées et venues. Ça peut prendre une éternité et n'aboutir quand même strictement à rien. Je serais obligé de suivre les pas de Kim, d'aller dans une demi-douzaine de villes, de vous facturer une petite fortune... et ça ne m'empêcherait probablement pas d'avoir les mains vides à l'arrivée. Vous comprenez ? C'est immoral.

— C'est ce que Sookie et Marcie m'ont dit que Joey avait dit.

— Elle a dit ça, hein ? Il a dit ça ?

— Oui-oui, répond-elle en souriant pour la deuxième fois de la journée. En réalité, c'est à ce moment-là que votre nom a été prononcé pour la première fois.

Cette bonne vieille Sookie. J'ai beaucoup de questions à poser mais à quoi bon ? Je ne veux pas de ce travail. Tout ce à quoi je parviens à penser, c'est au long trajet qui m'attend pour me rendre chez Léo, et à l'avion d'Alison qui va décoller de Tucson. À la façon

dont les longues jambes d'Alison ne parviennent jamais à s'insérer confortablement sous les sièges en classe normale. Alors cette fois je lui ai pris un billet en première classe. Je la vois vautrée dans son fauteuil, les jambes posées sur l'accoudoir du siège voisin, à boire du champagne. À lire les tableaux des résultats dans le *Sporting News*, à repousser les avances d'hommes d'affaires mariés.

Cassie descend de son perchoir et bloque la porte. Elle me tend la photo de Kim.

Si je veux sortir de cette maison aujourd'hui, je n'ai pas d'autre choix. Je prends la photo. Je prends le dépliant publicitaire de Lost Moon. Et je prends le seul autre élément d'information dont Cassie dispose, une lettre du pasteur qui se trouvait dans le car avec Kim il y a vingt-deux ans, le révérend Lawrence Miner, adressée à leur père, datée de la même année que la tuerie. Je ne lui demande pas d'où la lettre a été envoyée ni pourquoi elle n'a que ça... je ne lui demande pas le numéro de sécurité sociale de Kim, pas plus que l'agence d'adoption, si elle connaît le moindre détail sur les parents biologiques de son frère ni où pourraient se trouver ses dossiers médicaux et dentaires... rien sur tous ces renseignements qui pourraient permettre de le retrouver. Je fourre seulement la lettre dans ma poche revolver. Cassie sourit. Elle m'embrasse, s'excuse pour le rouge à lèvres orange qu'elle efface sur ma joue.

— Dommage que vous ayez une petite amie. Pas de report à cause de la pluie, Harding. Vous ne pourriez plus vous débarrasser de moi.

C'est vraiment la dernière chose à laquelle elle pense : elle a le regard fixé sur le couloir. Qui donc parlait de ne pas avoir peur ? À moins que ce ne soit davantage une forme de respect une génuflexion... je lui accorde une seconde, pensant qu'elle va vouloir jeter un dernier coup d'œil. Si c'était ma maison, après vingt ans, je voudrais y rester un moment trouver les initiales gravées par mes soins dans une porte, quelque part. Mais elle est enracinée sur place. Je me rends compte que je ne lui ai presque rien demandé sur sa famille et sur les meurtres, et qu'elle ne m'a rien dit de son propre chef... ses mots concernant le lieu sacré sonnent juste ; le sujet semble tabou. Si je n'accepte pas réellement ce travail, cela n'a pas d'importance. Je me livre donc à une ultime inspection, je replace la lampe torche et referme à nouveau la maison, la laissant exactement dans l'état où je l'ai trouvée. Quels que soient les secrets qu'elle cache, ils resteront sous clef une journée de plus.

C'est elle qui part en premier, attendant sur la minuscule

véranda que j'aie refermé. Je n'avais pas encore étudié attentivement la porte principale ; il y a de petites éraflures autour du corps de la serrure, de celles que provoquent soit des années d'utilisation, soit quelques minutes d'activité nerveuse avec un outil servant à crocheter les serrures. Cassie m'observe. Je décide de ne pas ajouter à sa paranoïa. Nous battons en retraite vers sa voiture, réfugiés sous nos parapluies respectifs. Celui que j'utilise doit avoir survécu aux barbecues de l'été dernier... il sent tellement les braises qui couvent que je suis surpris de ne pas entendre la pluie chuintier en ricochant sur la toile.

— Vous voulez bien conduire ? me demande-t-elle.

— C'est ce que j'avais l'intention de faire.

Je jette les deux parapluies dans le coffre que je referme en le claquant.

Quand je relève les yeux, je vois un pick-up Ford rouge arrêté au bout de l'allée, trop loin pour que je puisse distinguer autre chose que des ombres sur le siège avant. Un râtelier à fusil derrière. Et des cercueils jumeaux boulonnés sur le plateau.

Une vache m'observe elle aussi. Pas plus elle que moi n'avons assez de bon sens pour nous abriter de la pluie.

— J'ai cinq cents dollars sur moi. Autrement je peux vous faire un chèque... Mes fonds sont un peu bas en ce moment.

— Gardez votre argent dans l'immédiat, d'accord ?

— Non, il faut que vous acceptiez quelque chose. Prenez trois cents. Pour aujourd'hui, au moins.

— Attendez que j'aie obtenu un résultat.

Mais elle insiste, alors je prends. C'est toujours comme ça que ces histoires-là débutent. Nous montons dans la voiture. Je recule le siège, j'ajuste les rétroviseurs. Il fait trop noir pour l'affirmer, mais j'ai l'impression que quelqu'un nous épie. Comme si les voitures et camions présents dans la cour du voisin étaient disposés autrement. Je deviens aussi fou que Cassie qui frissonne maintenant, et ce n'est pas en raison du froid. Je crois qu'elle est davantage bouleversée ici, dehors, qu'elle ne l'était à l'intérieur de la maison.

— Quand comptez-vous commencer ? s'enquiert-elle.

— Je ne sais pas, Cassie.

— Il y a un billet, dans l'enveloppe... vous pourriez emmener votre petite amie en vacances.

Je hoche la tête. Elle poursuit :

— Le problème, c'est que... je pars, là, jusqu'à mardi soir. Je dors chez une amie... est-ce que vous avez son nom et son numéro de

téléphone ? Non, bien sûr que non.

Mais maintenant je l'ai ; elle prend ma main et l'écrit sur mon poignet, en travers, comme une gourmette : Rikki ou Nikki quelque chose. Il semble que ça soit considéré comme sexy, en ce moment, d'ajouter des consonnes à son prénom.

— Je reviens à Chicago mardi soir pour la convention, c'est la dernière étape de la tournée. Après, je suis libre. Nous pourrions descendre à Carbondale ou ailleurs pour chercher Kim.

— Je ne vais pas à Carbondale en voiture.

J'en suis à me dire que je pourrais passer deux ou trois coups de téléphone tout de suite, avant de récupérer Alison, puis appeler Cassie ce soir et me retirer sans grande élégance. Je sais déjà ce que je vais trouver : Lost Moon sera un cul-de-sac ; le révérend Lawrence Miner sera dans un hospice quelque part. C'est une trop grosse somme pour un travail aussi minime mais je trouverai un moyen de m'accommoder de ma culpabilité.

— Écoutez, vous n'avez qu'à me retrouver à mon hôtel mardi soir. Le Holiday Inn de Libertyville. C'est là que se tient la convention.

— Cassie...

— Je ne vous engage que pour me servir de garde du corps, pour empêcher les pervers de m'approcher. Et il y en aura un paquet vous pouvez me croire, puisque c'est la dernière étape... Ces manifestations les font vraiment surgir des boiseries. Je pourrai vous donner davantage quand je vous verrai mardi.

— Laissez-moi vous appeler ce soir, d'accord ? Aux Sauvages de la Vidéo. J'ai un peu de temps, là, pour vérifier deux ou trois choses, je vous ferai savoir, pour mardi et la convention. D'accord ? On décidera à ce moment-là.

— Vous ne venez pas au magasin, ce soir ? me demande-t-elle d'un ton déçu.

— Non, je suis désolé. Je ne peux pas.

— Alors promettez-moi que vous m'appellerez.

— Je vous appellerai.

— Et promettez-moi que vous penserez à Kim, et à ce qui a pu lui arriver.

Le Ford effectue un demi-tour et disparaît dans la pluie. Maintenant c'est moi qui deviens paranoïaque.

— C'est exactement ce que je suis en train de faire.

L'oncle de Richie, Léo Minsk, est le fondateur et le franchiseur des Magasins de musique Léo Minsk, il s'est autoproclamé Roi du Rythme, un Harold Hill^[4] ambitieux qui, à une époque, régnait sur un empire d'altos et de trompettes d'occasion vendus comme neufs à des écoles des quartiers défavorisés, moyennant un profit d'un lyrisme assuré. Il était entré dans le monde de la musique en faisant se produire des artistes dans des restaurants et des bars (cela se passait à Milwaukee, vers 1958, quand la ville avait encore les Braves et Warren Spahn, et qu'elle appartenait à Lew Burdette) et s'était orienté vers autre chose quand il avait vu poindre un futur envahi de synthétiseurs et de guitares électriques. Mais Léo est de Chicago et son premier amour c'est le cinéma, pas les trombones : c'est pour ça qu'il collectionne tout ce qui touche à l'industrie du film. Et c'est pour ça qu'il a construit la salle de cinéma Mémorial Mindy Minsk dans le sous-sol de sa résidence du Wisconsin.

Elle est dans un style que je qualifierais de post-démolition, meublée et décorée d'éléments qu'il a volés ou sauvés dans les palais cinématographiques de Chicago datant de l'âge d'or. Le comptoir des rafraîchissements vient du Granada. C'est là que j'attends précisément, en me servant un verre du scotch maison que Léo présente dans des carafes de Chivas décoratives. Il a une belle brochette d'invités aujourd'hui pour sa fête, un rassemblement de têtes couronnées. Cela fait dix minutes que je suis là et tout le monde a déjà essayé de me vendre quelque chose ; tout le monde m'a remis une carte de visite gravée en relief d'une couronne ou d'un sceptre de dessin animé. Le Roi du Donut est là ; de même que le Roi des Transmissions, le Roi des Bassins, le Roi du Crédit EZ, le Duc des Remises en gros. Je les connais presque tous en raison des publicités qu'ils font diffuser en fin de soirée à la télé, tous sauf le Roi des Bassins. Je ne sais pas trop si son titre se réfère aux chutes de reins ou à la plongée sous-marine.

Ce sont des personnages de dessins animés mais ils représentent tous un joli paquet de dollars, Léo y compris. Son immense demeure insensée, sur le lac Geneva, était l'idée de sa femme (je ne pense même pas qu'il sache nager), mais depuis qu'elle est décédée il l'a

progressivement réaménagée, ajoutant une serre, bâtissant une maison de gardien où un pompier à la retraite nommé Jake peut demeurer en retrait, manger des sandwiches au jambon, faire signe aux gens d'entrer. J'attends que Léo achève sa visite guidée, à laquelle j'ai moi-même eu droit bon nombre de fois. La salle de projection est copiée sur le Tivoli, un des hauts lieux de son enfance. Les tapis proviennent de l'Oriental, les rideaux du Granada, l'éclairage du Norshore. Derrière l'un des jeux de draperies se trouve un jacuzzi d'où Léo et une invitée très privilégiée peuvent assister à un double programme. Mais le fin du fin, ce sont les toilettes hommes, qu'il a sorties en douce, morceau par morceau, du Chicago Theater, grâce à une détermination digne de *La Grande Évasion*.

— Le Chicago est toujours ouvert, lui objecte quelqu'un qui pourrait être le Roi des Emprunts fonciers lorsqu'il arrive au clou de la visite. Le Chicago n'a jamais été fermé.

— Vous avez raison, lui répond Léo, il est ouvert. Mais avec de nouvelles toilettes. Celles qu'ils ont maintenant sont cent pour cent plastique, rien n'y a été fait dans les règles de l'art Étudiez les miennes en détail, vous verrez que même les raccords de plomberie sont d'origine, jusques et y compris les dépôts calcaires.

Léo a l'œil du vrai collectionneur pour le détail. Il baisse les lumières et lance la projection (un des films de monstres tournés par Cassie pour être distribués dans les drive in) puis il souhaite à ses hôtes de bien s'amuser, il revient tout de suite. Il a une petite affaire à régler. L'un après l'autre, ils s'installent confortablement dans ses fauteuils de velours rouge luxueux (dérobés au Playboy Theater) et s'immergent dans *Les Esclaves de l'amour en bikini venues de Mars*. Cassie doit tenir le rôle du Spartacus des esclaves de l'amour ; c'est elle qui mène la révolte, brandissant un AK-47 au-dessus de sa tête.

Léo et moi montons dans sa chambre, une chambre de veuf typique : toujours impeccable, lit fait chaque matin à la première heure. Je crois qu'une femme de ménage vient une fois par mois, mais elle n'a jamais beaucoup de travail. Jake arrive de sa maison de gardien et ils s'installent tous les trois pour dévorer des sandwiches et jouer aux cartes.

De l'autre côté du lit double il y a une grande photo encadrée, extraite d'un film de Busby Berkeley restauré, qui représente une nageuse nue.

— Elle avait des seins de danseuse, commente Léo qui admire la photo tout en faisant basculer le cadre contre le mur. Pas de chirurgie esthétique. Si tu voulais des seins comme ça, il fallait travailler pour

les avoir.

Il y a une petite cheminée qui marche au gaz et, sur le manteau blanc au-dessus, une rangée de récompenses : un Oscar, deux Golden Globes, d'autres trophées de diverses branches professionnelles ; aucun ne porte le nom de Léo, bien sûr. Il en a une dizaine encore en réserve ; il aime bien établir un roulement, comme un gosse qui joue avec ses petits soldats. Ils sont peut-être vrais, je ne sais pas. Je ne crois pas qu'il se les soit procurés auprès de Richie. Il a une collection de couteaux cérémoniels et un sabre japonais acheté, me semble-t-il, à la télévision tard le soir, peut-être au Roi des Sabres.

Léo oublie un instant où il en est, puis il actionne les boutons de la combinaison avant que je n'aie pu détourner poliment le regard. Ce n'est pas que j'aurais besoin des numéros : son coffre est tellement digne de Mickey Mouse que n'importe qui pourrait l'arracher du plâtre, mais je suppose que sa seule présence le rassure. C'est à ça que sert la majorité des alarmes individuelles, de toute façon.

— Tu as dû avoir une sacrée matinée. Cassie Rayn, en chair et en os. Dis-moi un truc. Est-ce qu'elle est toujours aussi belle que dans *Le Cercle de feu du Pacifique* ?

— Je l'ai trouvée bien.

— Qu'est-ce qu'elle sentait ?

— Elle sentait bon, Léo. Je ne me suis pas approché autant que ça.

— Richie m'a dit que tu as fait une balade en voiture avec elle.

— Dans une grande voiture, Léo. Avec des sièges larges.

Par la fenêtre de sa chambre je vois une piscine antique, peut-être construite par les Romains : pas de fibre de verre bleue qui brille, juste des pierres grises, du béton caillouteux, maintenant recouvert de mousse et de lierre. Elle ressemble davantage à une mare. Léo devrait y lâcher des truites.

— Richie m'a dit que c'est toi qui l'as convaincue d'authentifier le film... tu as dû être plus près que ça. Il t'en a accordé tout le mérite. Ce n'est pas dans ses habitudes.

Je hausse les épaules, j'attends mon argent.

Léo sourit, il veut une réponse. Il est très soigné aujourd'hui, comme toujours : veste sport estivale, mocassins marron, un peu d'eau de toilette, pas un cheveu qui dépasse. Il me faut une minute pour comprendre quelle est la question.

— Tu ne l'as pas baisée ? demande-t-il finalement.

— Je ne l'ai pas baisée, Léo.

— C'est une chose que tu regretteras quand tu auras mon âge,

quand tu seras grand-père. Essaie de t'envoyer en l'air avec des prothèses articulaires.

Il sort une enveloppe du coffre, imprime une rotation au bouton de la combinaison, remet la photo à sa place.

— Richie a dit deux et demi, c'est bien ça ?

— Je crois qu'il a dit trois, Léo.

— Trois, tu es sûr ?

— Ouais, tout à fait sûr. Tu veux l'appeler ?

— Non, non, je te fais confiance.

— C'est ton neveu, Léo.

— C'est pour ça que j'ai davantage confiance en toi. Tu as visionné la cassette ?

— Si tu me demandes si elle est fausse ou non, je ne pourrai pas te le dire. C'est ton domaine.

— Je me demandais si Richie en avait tiré une copie. Je lui ai dit non, mais il ne m'écoute jamais.

— Je n'en ai aucune idée.

Je suis pressé de partir mais il a tout son temps. L'argent est toujours sans sa main.

— Léo, je ne suis que le coursier.

— Tu ne crois pas qu'il soit authentique ?

— Je ne l'ai pas regardé.

— Bien sûr que si, qu'il l'est. Je ne paierais pas trois mille dollars pour un faux, pas vrai ?

— Il y a une certaine logique dans ce que tu dis, il faut croire.

— Et j'ai ta parole, hein ?

— Je ne l'ai pas vue signer le papier, Léo. J'attendais dehors dans la voiture. Je ne suis pas huissier.

— Mais tu as passé toute la journée avec elle. Tu dois lui plaire. Et ça me suffit.

Il me paye les trois mille dollars en billets de cent craquant neufs. Celui du dessus, cependant paraît légèrement humide, comme éclaboussé par l'eau de la photographie.

— Et je suis sûr, poursuit-il, que ça va suffire à Marty, le Roi des Bassins.

— Tu le revends déjà ?

Léo opine.

— Six mille cinq. Ne le dis pas à Richie, ça lui briserait le cœur.

J'aurais préféré qu'il ne me le dise pas à moi ; mon pourcentage est calculé sur le bénéfice réalisé par Richie, pas sur le sien.

— Et ne va pas raconter non plus que je te l'ai dit. J'ai juré de

garder le secret. Marty est persuadé que les flics des mœurs vont effectuer une descente dans sa société de piscines. Tu veux du café ? Je peux te faire un instantané, ce n'est pas un problème.

Je secoue la tête.

— Qu'est-ce que tu dirais d'apporter des fleurs à Alison ? J'ai un rosier blanc, là-dehors, qu'il faut que je coupe sinon il va crever...

— Elle n'aime pas les fleurs coupées.

— Elle est difficile.

— Ça oui.

— Est-ce que Richie t'a dit comment il s'est procuré ce truc, là, ce *Pretty Ballerina* ?

— Non.

— Il ne t'a pas dit à qui il l'a acheté ?

— Je te l'ai dit, Léo, je ne suis que l'intermédiaire.

— Chaque fois que j'entends ce terme dans une publicité, c'est pour signaler que quelqu'un élimine les intermédiaires. Qu'est-ce qu'ils deviennent, tous ces putains d'intermédiaires ?

En redescendant, il essaie une fois de plus de m'intéresser à une Eldorado (avant, il collectionnait les voitures) qui, d'après lui, exprime son contentement chaque fois que j'ouvre la bouche pour respirer. Je lui dis non. Je ferme la bouche. Il m'agite les clefs sous le nez.

— Prends-la pour l'essayer, Harding. Il y a un léger problème d'huile, facile à réparer.

Je lui dis non. Les voitures, pour moi, ça sert à vous transporter d'un point à un autre et à vous causer des ennuis. Il y a toujours un moteur qui a besoin d'un réglage de rien du tout, ou un léger problème d'huile, facile à réparer.

Nous retournons au Mémorial Mindy Minsk. Cassie est sur l'écran, dans un bikini déchiré, repoussant un monstre préhistorique avec un fusil-mitrailleur Thompson. Pour je ne sais quelle raison, elle s'exprime en italien. Le monstre crache du feu. Il n'est pas doublé.

— Marty, je veux te présenter quelqu'un, dit Léo.

Le Roi des Bassins se lève. Il a à peu près le même âge que lui (un peu plus de soixante ans), mais en plus lourd, avec une épaisse toison de cheveux. Il porte un blazer rouge qui devait lui aller quand il était à l'université. À l'instar de beaucoup d'hommes, il vous serre la main comme s'il s'agissait d'un concours. Ce n'est pas un genre de compétition qui m'ait jamais plu.

— Un vieil ami, dit Léo.

De qui parle-t-il exactement, cela n'est pas clair.

— Harding, reprend Marty. Où ai-je entendu ce nom ?

— Je ne sais pas. Vous m'avez peut-être vu sur la couverture de *Time*.

— C'est Harding qui a apporté le Cassie Rayn dont je t'ai parlé.

Marty sourit. C'est davantage un rictus, les yeux plissés comme s'il regardait le soleil en face. J'aimerais bien que Léo ne m'implique pas dans ses transactions.

— C'est vous qui avez passé le week-end avec elle ? me demande le Roi des Bassins.

— Juste une heure ou deux.

— Léo m'a dit que vous aviez passé tout le week-end avec elle, que c'est une vieille amie à vous. Vous n'avez pas dû vous embêter.

— Elle est très agréable.

— Vous l'avez trempé ? Je parie que vous l'avez trempé.

— Il ne l'a pas trempé, répond Léo en s'asseyant dans un fauteuil inclinable.

— M. Devlin est un collectionneur de premier plan, Harding. Cassie Rayn, de A à Z Un véritable expert.

— Quelle perte... dit Marty en secouant la tête.

Ça vient droit du cœur.

— ... quelle perte ça nous a fait dans l'industrie du film pour adultes, quand Cassie Rayn a pris sa retraite.

— Je ne savais pas que vous étiez dans l'industrie, dis-je.

— Le Roi des Seins-bas, intervient Léo, il y a trente ans, les peep-shows de Wells Street et de State Street tous sans exception, venaient des entreprises Marty Devlin.

— Vous aviez la double couronne, dis-je. C'est une terrible responsabilité.

— C'était avant que je me lance dans les piscines, précise Devlin. On prenait des films de remise en forme suédois, on les découpait en boucles de sept minutes. Les temps changent. L'industrie du sexe change. Il y a une seule chose qui ne change pas : les gens auront toujours envie de sauter dans un bassin. Au-dessus du sol, en dessous du sol, chacun son goût.

Il fait frais dans le sous-sol, mais Devlin transpire ; je pense que c'est le genre de type à transpirer dès l'instant où il sort de la douche.

— Y a-t-il une chance que cette petite tournée de Cassie signifie qu'elle quitte sa retraite ? demande-t-il.

— Qu'elle refasse du porno ? J'en doute.

— Alors pourquoi fait-elle ça ? Pourquoi cette tournée ?

— Je ne sais pas. Pour l'argent, probablement.

— Vous êtes de vieux amis, tous les deux ?

Je secoue la tête.

— Un talent comme le sien, c'est un don du ciel, dit Devlin. C'est comme jouer du violon. Abandonner, c'est presque un sacrilège. C'est une insulte à la face de Dieu.

— Elle a demandé au Vatican avant, Marty, dis-je. Le Pape a apposé sa signature.

— De nos jours, intervient Léo, avec toutes les maladies qui traînent, je ne sais pas comment ils arrivent à trouver des filles qui sont partantes.

Il déplace ses mocassins de droite et de gauche sur la barre du repose-pied. Il voit que je remarque son geste.

— Bursite. Si je reste debout trop longtemps au même endroit, le sang arrête de circuler. J'attrape des crampes dans les jambes, quelque chose d'horrible.

— Maintenant je me souviens, dit Devlin. Harding, l'ex-taulard. Vous avez beaucoup d'activités dans le domaine de la sécurité, non ? Nous nous sommes rencontrés il y a dix ans environ, quand je lançais mon affaire et que j'auditionnais les entreprises de sécurité...

— Vous avez bonne mémoire.

— Non. C'est juste que je me souviens de votre patron, Donnie Wilson, qui récitait son baratin pendant qu'il y avait un gars assis dans le coin... un de ses « agents qualifiés » comme il disait, sauf que quand j'ai mené mon enquête j'ai découvert que vous aviez fait dix-huit mois de prison. Nous avons donné le contrat à quelqu'un d'autre. Comment il va, Donnie, par les temps qui courent ?

— Il prospère.

— Vous travaillez toujours pour lui ?

— Je le vois de temps en temps, ouais. Léo, il faut que j'y aille...

— Vous ne pouvez pas rester ? interroge Devlin. J'adorerais vous entendre parler de Cassie.

— Des détails, Harding, renchérit Léo. Nous voulons des détails. Est-ce qu'elle portait des bas ? Une culotte ? Comment était-elle assise ?

— Une autre fois peut-être, dis-je.

Léo, ce ne sont pas les détails qui l'intéressent, il veut juste que je l'aide à sceller son marché avec Devlin, il veut m'intégrer dans son boniment. Et les questions de Devlin sur Donnie Wilson et mon passé m'ont irrité, même si j'ai fait de mon mieux pour ne pas le montrer. Sinon il voudra des détails là-dessus aussi.

— Je vais vous donner ma carte, me propose Devlin. Je serais ravi de vous consentir un prix avantageux sur une piscine.

La carte de visite du Roi des Bassins comprend une couronne, affublée de bras et de jambes minuscules, qui s'élance d'un plongoir. Il me donne aussi un aimant pour réfrigérateur, avec la même image et le slogan des Bassins et Piscines Devlin. *Nager pour la vie.*

— Ils viennent de sortir. Nous avons une promotion en ce moment sur notre AquaWonder 2000. Revêtement en fibre de verre intégral, dernier cri de la construction.

— Merci, mais j'habite sur Broadway Nord. Mon propriétaire est même opposé aux matelas remplis d'eau.

— Vous avez bien fait de la taule dans le Kentucky, hein ? insiste Devlin. C'est le pays du cheval.

— À ce qu'il paraît.

— J'ai essayé de vendre au gouverneur l'idée de piscines dans les prisons de son État. Excellente thérapie, tout le monde serait infiniment moins crade.

— Tu aurais dû engager Harding comme consultant suggère Léo.

— Je suppose qu'ils n'avaient pas de bassin, dans le trou à rats où vous avez purgé votre peine, hein ?

— Les chiottes refoulaient dans les douches une ou deux fois par semaine... si c'est à ça que vous pensez ?

Devlin ricane.

— Vous ne travaillez pas seulement pour Donnie, hein ? Vous bossez à votre compte ?

— Pourquoi ?

— Il se peut que j'aie quelque chose pour vous.

Au moment où je pars, Léo entame la deuxième partie de la visite, expliquant comment pour lui, le Tivoli est devenu une telle icône... comment à l'âge de dix-huit ans il a détourné sa cousine germaine Mindy Minsk de sa répétition de danse pour venir voir le double programme du samedi dans cette salle et comment il l'a tirée au balcon du Tivoli. La dernière fois, en dehors de son mariage, où il n'a pas été obligé de payer pour s'envoyer en l'air.

— Je dois être un sentimental, conclut-il.

Le révérend Lawrence Miner réside à Waukegan, un lieu enchanteur. C'est la partie du comté des Lacs habitée par les cols bleus, là où les bonnes et les jardiniers qui entretiennent les demeures de Lake Forest et de Winnetka louent des appartements ou investissent dans des lotissements bon marché et rêvent la nuit de différents moyens pour trancher la gorge de leurs employeurs. Chaque nom de rue comprend Chêne, Orme ou Érable, mais les arbres sont morts il y a bien longtemps. C'est le coin que je préfère dans le comté des Lacs, le seul endroit du North Shore qui conserve l'aspect, les bruits et les odeurs de Chicago. Un jour, j'ai rapporté chez un concessionnaire du coin une Mazda qui présentait un défaut dans la transmission, et Del, le responsable du service après-vente, m'a donné le choix : plein tarif pendant les heures ouvrables ; demi-tarif la nuit, pris sur son temps à lui, avec ses propres outils. Étant donné que la voiture était sous garantie, cette proposition n'avait pas grand sens jusqu'à ce que j'entende la suite : si je laissais Del effectuer la réparation de nuit, si je le réglais en liquide, je gardais mon lecteur audio. Et je récupérais ma voiture. Elle avait continué à tirer sur la gauche pendant à peu près un an avant que j'en achète une neuve avec reprise sur l'ancienne.

J'avais obtenu l'adresse de Miner en appelant l'église méthodiste de Stillwater, celle qui était mentionnée dans la lettre de Cassie remontant à vingt années, et voilà que je tombe sur un pasteur chargé des jeunes, extrêmement empressé, qui n'a jamais entendu parler de Miner ni des Moon mais qui a accès aux archives de l'église et qui, comme moi, a plusieurs heures à tuer avant le service du dimanche soir. J'ai préparé une demi-douzaine de fausses raisons pour expliquer en quoi j'ai besoin de ces renseignements mais aucune ne se révèle nécessaire. Je crois qu'il me fait confiance. Cela me prend un peu par surprise ; ce n'est pas une chose à laquelle je suis habitué. Tout ce qu'il me demande, c'est d'emmener ma femme et mes enfants à l'église dans un futur proche.

— Nous avons un merveilleux office ce soir, à la lumière des cierges, me propose-t-il.

Mais comme je dois récupérer Alison, je lui explique que je ne

manquerais assurément pas de faire mes actes de dévotion, mais que l'autel en sera différent. Ça ne lui pose aucun problème.

— Nous avons tous notre manière de servir le Seigneur, déclare-t-il.

La lettre que Miner avait envoyée au père de Cassie est remplie de précisions concernant une réunion de la commission des finances ; tous deux siégeaient au conseil d'administration. Au terme de trois paragraphes de lamentations relatives à une décision permettant de consacrer des fonds de charité, prélevés sur le programme d'aide sociale, à l'achat d'un nouveau climatiseur, Miner change brusquement de sujet.

... sert pas à grand-chose de poursuivre dans cette voie, Ellis, je crois qu'il n'y a rien à faire sinon accepter que s'il souhaite revenir il reviendra, et mettre notre foi en Dieu pour qu'Il veille sur lui depuis ces mêmes deux d'où Il veille sur vous et moi... Dans l'immédiat, bien franchement, mes inquiétudes vont davantage vers vous (une assistance psychologique, peut-être, ou un médecin différent pourraient contribuer à vous rendre le moral), car assurément l'obsession que vous entretenez de le retrouver vous a soumis à très rude épreuve, vous et votre famille, et vos soupçons vous ont aliéné amis et voisins... les Wilder et les Lee, tous les habitants de SunnySide... et maintenant j'apprends que vous vous apprêtez à repartir une fois de plus... Quel bien peut-il en sortir ? Ce sera votre septième voyage ?

Cela ne m'apprend pas grand-chose, hormis le fait que Miner était inquiet pour la santé d'Ellis. Il serait possible d'y lire plus de choses, concernant l'état d'esprit d'Ellis, mais il y a encore un pas de géant entre ça et le meurtrier psychopathe. Il a consacré sept voyages à tenter de retrouver Kim. Cela ne ressemble pas vraiment à l'attitude de quelqu'un qui a l'intention de massacrer le reste de sa famille.

Le pasteur de l'église de Stillwater ne connaissait pas bien SunnySide, il m'a confirmé ce que je savais des Wilder : ils avaient été les voisins de Cassie mais il ne possédait pas leur adresse actuelle. En revanche il était au courant pour ce qui concernait la famille du docteur Arthur Lee : ils habitaient toujours à proximité, à Lake Forest. Lee siégeait toujours au conseil d'administration de l'église. Je m'y

suis arrêté avant de rendre visite à Miner, mais j'ai trouvé la maison, une énorme demeure coloniale dans une rue ombragée, sombre et silencieuse. Toute la rue était silencieuse, le calme du North Shore. Les gens payent très cher pour jouir de ce calme-là. Rien ne me surprend autant que l'immobilier.

En voiture, Waukegan n'est qu'à une courte distance de Lake Forest, mais beaucoup plus bruyant. Les quartiers changent rapidement. Les explosions que vous entendez en franchissant la limite de la ville correspondent à la valeur du mètre carré qui plonge à la vitesse du son. L'adresse du révérend Miner s'avère être un vieil immeuble composé d'appartements sur cour, briques jaunes et climatiseurs bourdonnant telles des cigales de dix-sept ans. Comme je ne vois son nom sur aucune des bottes aux lettres, je fais le tour vers l'arrière où une allée vire en direction du garage en sous-sol et je trouve un homme d'une quarantaine d'années qui, assis sur un tabouret, répare des maillages de portes et de fenêtres. Il a des vêtements de travail. Une grande tasse à café en céramique est posée sur le sol en ciment, près d'une grosse tache d'huile. Quand je me renseigne sur Miner, il me répond que la femme a déménagé le mois dernier, bon débarras, merci du cadeau.

— C'est M. Miner que je cherchais, celui qui était homme d'église.

— Il doit s'agir du frère de Selma.

— C'est ça.

Il pose son ouvrage, tend la main vers son café. La tasse proclame FAIS AUX AUTRES... ET PRENDS TES JAMBES À TON COU.

— Ce sont des bonnes ou des mauvaises nouvelles ?

— Je veux seulement parler.

— Vous êtes homme de loi ?

— Non.

— Docteur ?

— Non.

— Vous n'êtes personne ?

— Vous avez trouvé. Tout mon portrait.

— Hé ben, il est pas là. Il est parti, ça fait presque un an, après qu'il soit resté cinq ans au moins, à habiter avec sa sœur... j'arrêtais pas de me dire tout le temps qu'il allait partir, mais elle avait plus de place qu'elle en avait besoin, et lui, sûrement qu'il avait besoin d'un endroit où loger. Quand ils l'ont laissé sortir. Vous savez.

— Ouais.

J'attends une seconde mais il est trop intéressé par ses écrans de

protection pour m'aider davantage.

— Ça a pas été rien, reprend-il finalement. Quand ils l'ont laissé sortir.

— Comment ça ?

— Je me rappelle juste un truc, dans les journaux...

Il lève les yeux vers moi, fronce les sourcils.

— Vous y croyez, vous, à ce que vous lisez dans les journaux ?

— Pas toujours, non.

Il a déjà reporté son attention sur son ouvrage. Cette conversation risque de prendre toute la journée. Je demande :

— Vous n'avez pas cru qu'il y avait un seul truc de vrai dans ce qu'ils ont raconté sur lui ?

— Ils ont jamais prouvé qu'il avait molesté personne. C'est tout ce que je vois.

— Absolument.

— Il a juste un peu perdu la boule, c'est tout. C'est pas que j'excuse ce genre de truc.

— Certainement pas.

— C'est sa sœur qu'ils auraient dû enfermer.

— Selma ?

Il acquiesce.

— Complètement marteau. Elle s'imagine tout le temps que des gens l'épient. Chaque fois que je la vois, j'ai envie de lui dire qu'elle a de la nourriture ou je sais pas quoi sur la figure à cause de la petite verrue qu'elle a au-dessus de la lèvre, avec ses deux petits poils...

— Où habite le révérend maintenant ?

— Il est à deux rues d'ici, dans Cyprès. Je connais pas le numéro mais c'est la maison avec le drapeau. On est censé le rentrer quand il pleut mais Miner le retire jamais, lui. Il l'a cloué. Il devrait l'enlever quand il pleut.

— Vous le connaissiez très bien ?

— Tous les deux. Elle plus que lui... elle est restée beaucoup plus longtemps. C'est leur grillage que je répare. Elle a balancé un de ses fers à repasser en plan dedans. Mlle Miner collectionne les fers à repasser. Elle en a des centaines. Un des déménageurs s'est effondré sur l'herbe, devant l'immeuble, je crois qu'il porte un bandage herniaire maintenant. L'appartement est vide... vous connaissez quelqu'un qui cherche un endroit ?

Je secoue la tête.

— Non, non, juste leur courrier publicitaire, ils le font pas suivre. Je le ferais moi-même sauf que j'ai toutes ces moustiquaires à réparer.

C'est vraiment une sale année, pour les moustiques. C'est ça que j'aurais aimé étudier à l'école. Si j'y étais allé. Les bestioles, je veux dire. Les insectes. Comme ça, je pourrais voir les grillages pareil qu'ils les voient, eux. Avoir une approche différente. Regarder de l'extérieur.

— Comment vous vous y prenez exactement pour réparer une moustiquaire ?

— Pour le faire bien ? C'est un sacré travail, tout un art, comme tisser un tapis ou canner une chaise. Prenez les amish, par exemple. Les amish, ils savent s'y prendre pour les moustiquaires.

— Et vous ?

— Moi, je suis unitarien. J'étale de la colle partout dessus, comme ça, j'en fais plus ou moins une sorte de bouillie, j'espère que ça va tenir. C'est ma méthode.

J'abonde en son sens.

— C'est généralement comme ça que je m'y prends pour réparer les objets. Où est-ce qu'elle habite, Selma, maintenant ?

— Quelque part en Floride, probablement qu'elle s'occupe à épiler ses deux poils avec de la cire...

Je porte le courrier à mon camion et y jette un coup d'œil pendant que je franchis les deux rues qui me séparent de Cyprès. La maison du révérend Miner abrite deux appartements au milieu d'une douzaine d'autres habitations en triste état. Je n'ai aucune difficulté pour trouver une place de stationnement. Il y a une boîte aux lettres toute en hauteur, le genre qui contient peut-être une facture de gaz à la fois, accrochée à un clou à côté de la porte. Le nom de Miner figure sur un bout de ruban adhésif qui ne tient plus bien. Le rez-de-chaussée a la jouissance de la véranda fermée. Miner, lui, a droit à la vue sur le centre-ville de Waukegan.

La porte d'entrée n'est pas fermée à clef, après quoi se présente une longue cage d'escalier. Je frappe et j'entends quelqu'un qui essaye de ne pas faire de bruit. Je frappe à nouveau et la porte s'ouvre de deux ou trois centimètres. Il est dix-sept heures mais Miner est en peignoir. Je ne crois pas l'avoir réveillé. Je crois que le peignoir doit lui servir quasiment à plein temps. J'espère qu'il porte quelque chose dessous. Le clergé défroqué me rend nerveux.

— Je ne suis pas Miner.

Il me dit ça tout de suite, comme si cela pouvait suffire : oh, ah bon, désolé de vous avoir dérangé. Il est plus âgé que je ne m'y attendais. La maison tout entière sent le gaz de cuisson.

— Allez, révérend, ouvrez la porte. Qu'avez-vous fait de votre esprit évangélique ? Je veux juste vous poser des questions sur

quelqu'un.

— Vous ne représentez pas la ville ?

Je secoue la tête.

— Si c'est une citation à comparaître que vous avez à la main, vous perdez votre temps parce que Miner n'est pas là.

— Ce n'en est pas une, dis-je d'un ton patient.

— Ce n'est pas l'avocat de ma sœur qui vous envoie ? L'avocat de Miner ? Je veux dire, l'avocat de la sœur de Miner ?

— Du calme, vous allez vous faire du mal.

Je pose le courrier par terre derrière moi, sors de mon portefeuille la photo de Kim et la montre dans les deux centimètres et demi que Miner daigne m'octroyer. Il regarde davantage le portefeuille que la photo.

— Vous vous souvenez ?

— Non.

— Si je vous donne dix dollars, vous ouvrirez la porte ?

— Vingt.

Avec son peignoir, il a tout d'une publicité pour Nyquil.

— La porte est parfois dure à ouvrir, ajoute-t-il.

— Quinze, dis-je en lui tendant l'argent et je vais rester ici, dehors. Ça vous va ? Vous vous souvenez de lui ?

— Je vous ai expliqué que non.

Mais quelque chose sur son visage m'indique qu'il s'en souvient très bien.

— Il s'appelle Kim Moon. Vous l'avez emmené lors d'une excursion en car, il y a vingt-deux ans.

— Vingt-deux ans ?

Il a un rire qui se mue en accès de toux sèche. Il s'essuie la bouche sur sa manche.

— Vous êtes fou ? J'ai suffisamment de mal à me souvenir de ce que j'ai fait hier.

— Voilà de quoi il s'agit, Miner... Je parie qu'hier il ne s'est pas passé énormément de choses. Mais ça, vous devriez vous en souvenir. Ce gamin a disparu. Bon, je sais que vous étiez dans le car. Répondez juste à mes questions et je ne dirai pas à votre sœur où vous habitez.

— Vous avez parlé à ma sœur ?

— Je suis au courant de tout... la bagarre avec le fer à repasser, tout.

— Elle vous a dit que je l'avais frappée avec le fer ? Elle vous a dit ça ?

— Regardez seulement ce cliché, révérend. Et calmez-vous.

Il se tait, étudie le courrier sur le sol. Il ne regarde pas la photo. Un chien commence à aboyer dans une pièce du fond. Miner abandonne la porte sans ôter la chaîne et part engueuler le chien qui se précipite vers moi en bondissant. C'est un pitbull dont la tête ressemble à une boîte de conserve écrasée. Je ne vois ni laisse ni collier. Je n'aime pas les pitbulls. Ils ont tendance à refermer leurs mâchoires sur la jambe des petits enfants.

— Assis ! ordonne Miner avec une autorité dans la voix dont je ne le savais pas capable.

Le chien obéit. J'aimerais bien me trouver une chaise, moi aussi.

— C'est la seule photo que vous avez ? me demande-t-il au bout d'une minute.

— Je le crains.

— Rien qu'on vous ait donné à l'église, avec les autres enfants ? Pour que je puisse me souvenir mieux ?

— Non.

Il marque une pause.

— On l'aurait retrouvé ?

— Merveilleux, vous vous souvenez.

— Je n'ai pas dit ça. Comment m'avez-vous trouvé, déjà ? Je ne suis pas dans l'annuaire.

— Ça n'était pas très dur. Allez, Miner. Quelqu'un est à la recherche de ce gamin.

Ce n'est pas une nouvelle agréable pour lui.

— Vous avez une cigarette ?

Ses deux mains sont enfoncées dans les poches de son peignoir. Je réponds par un signe de tête négatif. Je sors la lettre qu'il a écrite à Ellis, même si l'idée me vient que son auteur a disparu de manière presque aussi complète que Kim.

— Il faut que vous compreniez que je n'ai pas repensé à ça depuis des années, c'est tout. Je ne fais plus partie de la paroisse...

— J'avais bien compris. Qu'est-ce qui s'est passé, révérend... une crise de la foi ou juste quelques petites coupes de vin consacré de trop ?

— J'avais besoin de me reposer. Qui vous envoie, déjà ? L'hôpital ?

— Non.

Il regarde dans la direction de la photo.

— Qui est-ce qui recherche ce garçon ?

— Moi. Je le cherche. Dites-moi seulement ce qui s'est passé et je disparaîs de votre vie.

— Il ne s'est rien passé.

Il me dévisage à chacune de ses phrases, comme s'il attendait quelque chose. Probablement un verre à boire.

— Il a fait une fugue. C'est exactement à cause de ça que j'ai fini par partir, c'était trop, d'avoir à s'inquiéter pour les enfants comme lui, de courir après les garçons qui n'arrêtaient pas de fuguer... et pas seulement lui. Sa sœur aussi.

— Kalani ?

— La petite traînée. Donnez-moi le reste de l'argent. J'ai ma soupe qui bout.

— J'ai apporté une lettre que vous avez écrite au père de Kim...

— Quoi ?

— Jetez-y un coup d'œil.

Il l'applique contre le battant. Ses lèvres remuait doucement pendant qu'il lit.

— Comment vous avez eu ça ?

— Par un ami de la famille.

— Il n'y avait plus de famille, réplique-t-il en me scrutant du regard. Sauf une personne. Dites-moi qui vous envoie.

— Qu'est-ce que vous vouliez dire à cet endroit-là, quand vous parliez des Wilder et des Lee...

— Je ne me souviens pas. Je ne savais rien à l'époque, j'en sais encore moins aujourd'hui. Je veux seulement qu'on me fiche la paix.

— Une toute dernière question.

— J'ai raconté tout ça à la police il y a des années. Vous ne faites pas partie de la police ?

— Non. Est-ce que Kim avait un ami, quelqu'un à qui il aurait pu se confier ?

— Comment voulez-vous que je le sache ?

— Avec qui était-il assis dans le car ?

— Vous voulez rire ? Il y a vingt-deux ans ? Maintenant je vous préviens : vous retirez votre pied de la porte ou je vous verse de la soupe chaude dessus. Je ne suis plus un homme d'église. C'est ma maison ici, ma propriété. En plus, tout le monde vous le dira... je suis fou à lier, je suis capable de faire n'importe quoi. Et cette soupe est chaude...

— Prenez ma carte.

J'en trouve une dans mon portefeuille, sur laquelle figure le nom de Jack Wallace, expert en assurances, et j'inscris mon véritable numéro de téléphone dessus.

— Appelez-moi si votre humeur s'améliore. Oh, et voilà votre

courrier. Vous devriez relever votre boîte plus souvent.

— Expert en assurances ? s'enquiert-il en tournant ma carte entre ses doigts. Il y a de l'argent derrière ça ?

— Juste les quinze dollars.

— Il doit y en avoir pour que vous veniez jusqu'ici, après tout ce temps.

— Appelez-moi si votre mémoire vous revient, Miner. Nous pourrions en discuter.

Il réfléchit pendant que je lui tends son courrier. La majeure partie se compose de publicités, de coupons et de liquidations dans des grands magasins, mais une carte postale m'intrigue suffisamment pour que je la laisse tomber par terre où je peux mieux la voir. J'ai dû omettre de regarder le côté où le texte est écrit, tout à l'heure.

N'oubliez pas de nettoyer vos mansardes et vos sous-sols en prévision du vide-grenier annuel organisé au profit du centre aéré de SunnySide.

Ce qui m'attire l'œil est le logo en forme de croissant de lune, dans le coin... ce n'est qu'une coïncidence mais il me rappelle celui qui se trouvait sur l'une des portes-tempête chez Cassie. Toutes les lunes se ressemblent beaucoup, pas vrai ?

Apportez-nous vos objets dans celui des quatre établissements de SunnySide qui vous convient le mieux.

Je pose encore trois ou quatre questions à Miner pendant qu'il parcourt son courrier. Il paraît légèrement plus inquiet que quand nous avons commencé à parler. J'ai l'impression que ses doigts tremblent un peu. Peut-être cela est-il dû à l'éclairage du couloir. Peut-être à mon imagination.

Il me laisse seul à la porte. J'essaie de discuter encore avec lui mais sa température grimpe de plusieurs degrés. La flamme de sa cuisinière à gaz aussi. Je lui demande comment il a pu laisser un gosse aussi jeune disparaître comme ça. Comment il a pu vivre avec sa conscience, lui, un homme de Dieu, en laissant un des membres de son troupeau s'égarer ainsi. Tout à coup, l'entretien est terminé. Je redescends les marches en quête d'une serviette-éponge. La soupe est au poulet et au riz.

— Je ne sais pas qui c'était, mais elle ne sait pas embrasser, constate Alison en me frottant la figure avec un Kleenex mouillé.

Apparemment, je me suis baladé partout avec du rouge à lèvres orange sur la joue.

— Elle a raté ta bouche de cinq bons centimètres. Et je déteste son parfum. Tu sens la soupe au poulet.

— C'était un baiser de gratitude de la part d'une cliente. D'une cliente potentielle. Elle s'imagine que je l'aide pour un truc qu'elle m'a demandé.

— Et ce n'est pas vrai ?

Je secoue la tête.

— L'argent que tu m'as glissé dans mon sac à main ne vient pas d'elle ?

— La plus grande partie vient de Richie, pas de Cassie.

— Elle porte du rouge à lèvres orange nacré ?

— Elle est dans le monde du spectacle. Elle y était.

— Est-ce qu'il y a une raison pour qu'elle t'ait écrit ça sur le poignet ?

— C'est de l'ornementation corporelle, Alison. Elle a suggéré un piercing dans un appendice différent mais j'ai dit non, le Bic bleu passé, c'est mon maximum.

Nous sommes à O'Hare, accrochés l'un à l'autre, juste à l'extérieur du salon Skycap, coincés au milieu d'une foule de voyageurs fidélisés. L'avion d'Alison a été l'un des derniers à atterrir, avant que la plus grande partie de l'aéroport ne ferme en raison d'une conjonction de pluies et de brouillards nocturnes. Elle est assise sur sa valise, elle boit un Gatorade au prix exorbitant porte un maillot de baseball noir et un short très très rouge, très très court... elle paraît toute en jambes, toute bronzée par le soleil d'Arizona, ses longs cheveux noirs lui tombait plus bas que les épaules. Chaque fois que je traverse l'aérogare pour me servir du téléphone, un type différent essaie de la draguer. Si au moins elle en laissait un payer son Gatorade.

— Je croyais que nous allions rentrer fêter mon anniversaire, dit-

elle. Ça fait trois semaines.

— Je sais. J'ai acheté des draps neufs. En soie.

— C'est vrai ?

— Et j'ai nettoyé l'appartement.

— Oh, Seigneur...

— J'ai même fait la poussière.

— Harding, tu n'as pas le droit de me faire marcher...

— Tu reprendras bien un Gatorade.

— Qu'est-ce qu'on attend ?

— Richie m'a appelé sur mon boîtier, il y a une heure. Sa ligne est encore occupée.

— Appelle-le du 4x4.

— Je déteste les téléphones portables. Je n'en ai pas pour longtemps, je te le promets.

— C'est encore un de ses marchés ? Tu devrais arrêter de l'aider. Trouver quelque chose de mieux.

— Ouais-ouais.

Pour la détourner de ce genre de réflexions, je lui tends une carte postale qui est arrivée hier, envoyée par son père, Stan. Elle représente un poisson albinos.

— « C'est moi, à Mammoth Cave. » Un voyage organisé de plus. Il passe trop de temps en compagnie de personnes âgées.

— Il a soixante-deux ans, il est retraité. Tu voudrais qu'il aille lever des jeunes femmes dans les bars ?

Il fait chaud dans l'aéroport ; trop de monde. Le terminal de United ressemble à une immense serre. Alison retire sa casquette, repousse ses cheveux en arrière, essuie son front sur sa manche. Ses boucles d'oreilles sont neuves, je crois ; en argent fin... j'ai du mal à conserver le souvenir des boucles d'oreilles à moins qu'il ne soit nécessaire de les ôter dans certaines situations.

— Il dit que la température du lac est de neuf degrés toute l'année. D'une limpidité absolue, comme une source. Tu imagines, plonger dans une eau comme ça ?

— On ne te laisse pas nager à Mammoth Cave, Alison. Ce n'est pas une station balnéaire. Et il y a des chauves-souris dans ces grottes, des vampires. Tu n'as jamais vu *Morsures* ? Ni *Life-force* ?

— Ça va te surprendre, Harding, mais les gens partent souvent en vacances sans se faire massacrer de manière totalement aléatoire par des vampires.

— Pas dans mon monde à moi. Soit dit en passant, c'est ce que le guide prétend toujours pendant la visite, Alison. Avec un gloussement

rassurant. Juste avant que la chauve-souris ne lui gobe les yeux. Tu en veux un autre ?

— S'il te plaît.

Je vais lui chercher un deuxième Gatorade au bar puis je traverse le hall de l'aérogare, ma mallette à la main pour avoir l'air d'un homme d'affaires. Sans mallette dans un aéroport on n'est rien d'autre qu'un touriste. Il y a quatre rangées de téléphones à proximité ; les files d'attente sont légèrement plus courtes que celles des toilettes. Les W. -C. et les bars sont aussi bondés que les pistes sont vides ; vols annulés, aéroports fermés : trop de pluie, de brouillard, d'inondations. Alison a eu de la chance ; elle vient de Tucson où la pluie est un mythe indien. Ça commence à donner l'impression que le Middle West va s'abîmer dans l'océan bien avant la Californie.

Le numéro que j'essaie d'obtenir correspond à la ligne du bureau des Sauvages de la Vidéo. Alison a raison : j'aurais pu appeler Richie du 4x4. Mais étant donné qu'il ne s'agit pas de son numéro personnel, ça a probablement un rapport avec Cassie, et je préférerais élucider ce point sans attendre. Moins nous serons interrompus ultérieurement, mieux ce sera. Cette fois, Richie finit par répondre. À l'entendre, il a dû modérer sa consommation d'alcool.

— Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas, Richie ?

— Elle ne s'est pas pointée, voilà ce qui ne va pas. J'ai un magasin rempli de types en manque et pas de Cassie. Qu'est-ce que vous fabriquez, tous les deux, bordel ?

— Nous ne fabriquons rien du tout, dis-je en tentant de me souvenir des toutes dernières choses qu'elle m'a dites. Tu as appelé sa chambre de motel ?

— Bien sûr que oui. Elle en est partie il y a des heures. Apparemment, elle ne l'a même pas occupée, pas vraiment. Elle n'a jamais mis les pieds dedans.

— Cela n'a aucun sens. Sa voiture n'est plus là ?

— Évidemment qu'elle n'est plus là, Harding... Cassie n'est plus là...

— Et l'agence qui avait organisé son séjour ?

— On est dimanche soir, Harding. Il n'y a personne chez eux. Il n'y a personne nulle part Sauf ici... *tout le monde* est ici.

— Du calme, Richie. Tu présentes tes excuses, tu distribues des vieilles cassettes que tu as beaucoup louées et du pop-corn...

— Je ne crois pas que tu comprennes. Il y a une centaine de personnes ici, pour moitié des dingues de films d'horreur, pour moitié des dingues de films porno ; certains sont vêtus de cuir et de PVC et

pourraient se ranger dans l'une comme dans l'autre de ces catégories. Et il y en a qui sont vraiment âgés, Harding, ils ont attendu toute la journée dans la chaleur et l'humidité... il ne me manque plus que quelqu'un se tape une embolie, s'écroule raide mort et m'attaque en justice. Je n'ai pas d'assurance, pour ça. Il n'y a que toi qui connaites les techniques de réanimation.

— Tu ne lui as pas parlé, quand nous sommes revenus ?

— Elle est entrée, elle a dédicacé le film, elle est partie, elle m'a dit qu'il fallait qu'elle se change, qu'elle prenne une douche.

— Elle n'a pas non plus regardé le film ?

— Non... qui en a quelque chose à foutre de cette connerie de film ?

— Toi, je croyais. C'est pour ça qu'il a fallu que je me tape la route jusque chez Léo.

— C'est l'argent qui m'intéresse. Tu l'as, mon fric ?

— Ouais.

— Dieu merci. Au moins, j'ai dégagé des bénéfices sur cet aspect-là de son voyage.

— Léo aussi.

— Il le vend ? Combien ?

— Tu ne tiens pas à le savoir. Je ne voulais pas en parler.

— Trois et demi ?

— Cinq.

Je n'ai pas le courage de lui avouer la vérité.

— Putain, dit-il. Cinq. Qui paierait une somme pareille pour un film de Cassie Rayn ?

— Un type nommé Devlin. Le Roi des Bassins.

— Qui ?

— Je ne comprends pas, Richie. Cassie m'avait paru bien, sur le trajet du retour. Un peu défoncée, mais de manière générale plus heureuse qu'à l'aller.

— Eh bien, il s'est passé quelque chose. C'est toi le détective, trouve-la. Écoute, il faut que j'y aille ; la foule commence à s'agiter. Je croyais les avoir contenus derrière les disques laser, mais ils forment une sorte de catapulte humaine... je vais peut-être être obligé de dormir ici ce soir.

— Bienvenue dans le monde du spectacle, Richie.

La personne qui se trouve derrière moi veut le téléphone. Je pourrais partir, sans doute... si Cassie a pris le large, mes obligations aussi. Maintenant, je regrette d'avoir accepté son argent. J'insère une nouvelle pièce de vingt-cinq cents dans l'appareil et je compose le

numéro de Lost Moon. Appelez dès aujourd'hui pour un message qui changera peut-être votre vie ! Cassie m'a dit que personne ne répondait mais j'obtiens un enregistrement.

C'est un jeune garçon qui s'exprime.

Merci de nous appeler sur le numéro d'urgence de Lost Moon ! Afin de vous aider à en savoir davantage sur qui nous sommes, nous avons réalisé une vidéo qui ne manquera pas de répondre à toutes vos questions et qui inclut de rares images historiques de la région. Elle n'est pas encore disponible mais le sera prochainement... surveillez bien vos journaux locaux ! Et souvenez-vous... Lost Moon s'adresse aux familles !

À ce point le type qui est derrière moi tousse pour marquer son impatience : je lui dis que ma mère vient d'être victime d'une attaque cardiaque, que c'est une urgence familiale alors qu'il me lâche. Ça ne l'impressionne pas.

— Ma mère ai a eu trois, dit-il. Ce n'est pas pour ça que j'ai accaparé les téléphones.

J'essaie de joindre le centre aéré de SunnySide, peine perdue. J'appelle deux agences de voyages mais elles sont toutes fermées jusqu'à lundi matin. J'ai bien l'intention d'être au lit à ce moment-là, avec la femme qui m'observe maintenant de l'autre bout du hall. Elle commence à se demander ce que je fabrique ici, ce que Richie a à me dire qui puisse être si intéressant. Je pourrais sûrement continuer à suivre la piste de la lettre d'Ellis, chercher plus sérieusement à retrouver ses voisins, les Wilder, découvrir assez d'éléments pour convaincre Cassie, à condition qu'elle me contacte, que son frère n'est plus avec nous depuis longtemps ; il n'y a pas plus d'enfant Moon perdu que de société portant ce nom ; il n'y a pas de kidnappeur en série qui s'attaque aux jeunes garçons asiatiques...

— Je sens un esprit troublé, me dit une femme qui vient tout à coup de se matérialiser à côté de moi.

Elle est habillée style grande prêtresse sadomaso, hautes bottes de cuir, décolleté plongeant à l'avenant.

— La Médium Volante vous soulage de toutes vos frayeurs. Elle connaît le vent. Elle connaît le ciel. Elle prédit la pluie, le brouillard dense, elle maîtrise les prévisions nationales et celles de votre région.

Ce qu'elle voit, c'est mon tas de pièces de monnaie. La Médium Volante a un accent slave qui se manifeste par intermittence et des ongles longs capables de crever un pneu.

— Donnez-moi votre main, me propose-t-elle en la prenant avant que je n'aie pu m'y opposer. Vous ne tenez pas à savoir si votre avion va se poser sans encombre ? Pour un dollar seulement ?

Les autres types veulent regarder, eux aussi... pas ma main, la Médium Volante. Comme escroquerie, j'ai déjà vu pire. Pour la seconde fois de la journée, je m'efforce de ne pas fixer les seins d'une femme.

— Je vois beaucoup de choses intéressantes, poursuit-elle. Beaucoup de lignes. Elles vont ici, elles vont là. Que disent-elles ? Que nous racontent-elles ? Des mises en garde venues du Gardien de la Porte, du Maître de la Clef, du soleil, de la lune... oh, non, regardez celle-là...

— Je n'ai pas un dollar.

— La Médium Volante voit un dollar dix-sept cents en petite monnaie.

— D'accord. Mais si vous étiez vraiment médium vous sauriez à quel point vous embêtez les gens.

Les pièces disparaissent quelque part dans la manche de sa robe. Elle lâche ma main comme si c'était une pierre.

— Tout va bien pour vous, affirme-t-elle.

— C'est tout ?

— C'est tout.

— Et la mise en garde du Gardien de la Porte ?

— Vingt-huit dollars si vous égarez votre ticket. (Son accent aussi bat de l'aile.) La Médium Volante ne recommande pas le parking courte durée.

Pendant qu'elle s'éloigne, un homme qui se tient près de moi déclare : « Elle a un joli petit cul », et un autre rit et ajoute : « Mon cher, c'est ce que j'appelle lire dans mes pensées », et nous regardons tous la façon dont son derrière remue dans l'étroite robe noire.

Pendant que quelqu'un me vole ma mallette.

Il n'y a rien à l'intérieur mais je déteste me faire avoir aussi bêtement. Ils vont être furieux quand ils vont l'ouvrir. Ce genre d'opération nécessite généralement trois complices (probablement l'un des hommes qui sont derrière moi, la femme déguisée pour Halloween et un troisième, celui qui est maintenant en possession de la mallette), ça fait une quantité de travail monstrueuse pour ce qu'il y a dedans. S'ils sont bons, la femme a changé de vêtements et ils se dirigent vers leur voiture et le Gardien de la Porte. J'espère qu'ils auront égaré leur ticket. Tout ce qu'ils vont pouvoir faire avec le contenu, c'est manger des crackers au beurre de cacahuètes et prendre des notes tout en ayant des rapports protégés.

Je descends à la recherche des toilettes, en essayant d'échapper à d'autres spécialistes de l'arnaque (des hordes de Hare Krishna et

d'adeptes de Moon en quête de la voie), je leur dis : « Oui, les chiottes c'est juste là », puis je passe devant la zone de retrait des bagages et me dirige vers l'escalier roulant pour monter. Partout où je regarde, je vois des malles noires. Quand j'arrive en haut, je vois quelqu'un qui sort d'un escalier roulant parallèle et qui me rappelle le client de Richie, M. Quanh. Ou plutôt, je vois un chapeau de cow-boy, flottant au milieu de la foule près du service clientèle.

En raison des inondations et des vols annulés, des cercles de voyageurs se concentrent sous les écrans d'affichage où ils attendent que les numéros changent : on se croirait à la Bourse, le Mardi Noir. Le chapeau de cow-boy disparaît derrière l'un de ces cercles. Je laisse un flot de personnes me contourner, je patiente, mais quand j'aperçois le chapeau la fois suivante, c'est sur le sol, près d'un local d'entretien, sans son propriétaire. Je m'avance, le ramasse et l'époussette, marque le pli du rebord, je me fais un peu l'effet d'être Glenn Ford. L'instant d'après, la présence d'un petit pistolet se fait sentir contre mes côtes.

— Un vieux truc qu'utilisait Hopalong Cassidy, m'explique Quanh.

— Et très efficace, en plus.

Alison avait raison. J'aurais dû téléphoner du 4x4.

— Entrons là-dedans, dit-il en m'indiquant le local d'entretien.

Il a une main sur mon coude. Moi, je tiens le chapeau.

La pièce est petite, remplie de balais mécaniques, de balais normaux, plus une table pour déjeuner. Ça sent la nourriture à emporter. Seule l'une des lumières fonctionne. Quanh me fait signe de m'approcher du mur, me contraint à écarter les jambes avec son pied et me fouille à corps comme quelqu'un qui sait ce qu'il fait. Il est vieux mais encore assez fort. Parfois, ce sont les types les plus âgés qui vous causent le plus de désagréments.

— Si vous êtes à la tête d'un gang de voleurs de mallettes, vous devriez dire à vos gars que normalement ils doivent les *échanger*, les mallettes. Maintenant je n'en ai plus, moi.

Il continue à vérifier que je n'ai pas de revolver ; autour de mes jambes, sous mes bras. Ça chatouille un peu. Je crois qu'il est surpris de constater que je ne suis pas armé. Une réaction fréquente.

— De quoi s'agit-il, alors ? Si ça vous a rendu furieux que Cassie ne soit pas venue, je ne peux rien pour vous.

Il écarte un peu plus mes jambes avec son pied, s'empare de mon portefeuille.

— Harding, lit-il.

Son haleine a l'odeur des cigarettes brunes. Il poursuit :

— Pourquoi êtes-vous ici ce soir ? Vous me suivez ?

— Je ne suis personne.

Son petit pistolet est enfoncé dans mon flanc. Il pourrait s'agir d'un Derringer : en dehors des rediffusions de *Wild Wild West*, je n'en ai en fait jamais vu. Le Stetson est posé sur une table pliante, à côté de moi.

— Vous êtes fou, de sortir un flingue dans un aéroport.

— Vous ne me suivez pas.

— J'ai vu votre chapeau, c'est tout. J'ai cru que vous l'aviez perdu, cette saloperie de galure. Je jouais les bons Samaritains.

— Avec qui êtes-vous ?

— Personne. Rangez votre putain de flingue.

— Vous avez rendez-vous avec quelqu'un ?

— Non.

Laissons Alison en dehors de ça.

— Vous venez juste à l'aéroport comme ça, sans raison.

— Ouais. Je suis un peu bizarre, vous savez.

D'un coup de pied, il écarte davantage une de mes jambes. Ma tête heurte le mur en béton. Je me tourne légèrement : son expression n'a pas changé. La mienne si, juste un peu.

— Si vous refaites ça encore une fois, lui dis-je calmement, vous feriez mieux d'être prêt à utiliser votre arme.

Il regarde mon permis de conduire, retourne mes poches. J'espère qu'il fait trop noir pour qu'il puisse pratiquer la lecture des poignets.

— Étiez-vous au magasin, ce matin, parce que vous travaillez pour Richard ?

— Non.

— Pour quelle raison, en ce cas ?

— Je venais lui rendre la cassette des *Bérêts verts* que j'avais louée.

Il m'a fallu tout ce temps pour identifier son accent vietnamien, enseveli sous son anglais guindé.

— Monsieur Quanh, quelqu'un va entrer par cette porte incessamment, et quand ils vont voir que vous avez un revolver, vous allez avoir des ennuis sérieux. Nous ne sommes pas à Tan Son Nhat, ici.

— Vous avez fait la guerre ?

Il me le demande plus par politesse que par intérêt réel. À l'exception du haut de ma tête cognant contre le mur et du pistolet qu'il me braque dessus, c'est à un interrogatoire poli qu'il procède.

Je secoue la tête.

— « Jack Wallace, agent d'assurances », « Robert Lamb, avocat devant les tribunaux », « J. R. Andrews, vice-président d'agence bancaire ». Dans mon pays, voyez-vous (il tente de comprendre quelque chose à mes cartes de crédit), tout le monde faisait la guerre. (Il abandonne, les remet bien en ordre dans mon portefeuille.) Quel est votre métier exactement, monsieur Harding ?

— Je vends des revêtements en aluminium. L'ARA tient sa convention annuelle à l'hôtel Hilton.

— L'ARA ?

— L'Association des revêtements en aluminium. Quel est votre métier exactement, monsieur Quanh ?

— Quelle coïncidence ! Moi aussi, je suis vendeur.

— Ça alors.

— Si vous me disiez pour qui vous travaillez ?

— Dans l’immédiat, je suis un petit peu, comment dire, entre deux boulots.

Il y a des voix dans le couloir mais personne n’essaye d’ouvrir.

— Parlons du film que vous avez transporté aujourd’hui, me demande-t-il. Comment vous êtes-vous retrouvé mêlé à ça ?

— Là, je ne sais plus de quoi vous parlez.

— Qui a acheté ce film ?

— Je devrais vraiment retourner à ma convention.

— Vous avez passé un moment en compagnie d’un certain Martin Devlin, n’est-ce pas ?

— Non.

— Peut-être travaillez-vous pour M. Devlin ?

Je secoue la tête.

— Êtes-vous un associé de Mason ?

— J’ignore de qui vous parlez.

— Vous ne connaissez pas Mason, ni M. Devlin ?

— Est-ce qu’ils sont membres de l’Association des revêtements ?
Écoutez, pourquoi vous ne venez pas avec moi... je pourrai vous parrainer, comme ça vous pourrez adhérer.

Il me rend mon portefeuille. Le pistolet n’a pas bougé.

— Croyez-vous que j’obtiendrais de très bons résultats ? Dans la vente des revêtements en aluminium ?

— Vous vous débrouilleriez très correctement.

— Très correctement, pas davantage ?

— Si je me base sur ce que j’ai vu ce soir, je dirais que vos techniques de vente sont peut-être un tout petit peu agressives. J’insisterais davantage sur le côté énigmatique, je me débarrasserais peut-être du pistolet. L’ARA ne voit pas d’un bon œil l’utilisation des armes de poing, dès le premier entretien de vente en tout cas.

Il sourit. Ce n’est pas terrible comme sourire. Ses dents ont la couleur de la paille.

— Je sais que Cassandra vous a contacté...

— Tiens donc, et comment le savez-vous ?

— Et je sais que vous êtes détective privé, au moins de réputation. Vous avez accompagné Cassandra aujourd’hui. Alors vous devez savoir pourquoi elle a annulé son apparition au magasin. Ce que je ne parviens pas à déterminer, c’est si vous l’aidez ou non.

— Et c’est ce que vous essayez de faire ? L’aider ?

— Absolument.

— Vous ne l’avez pas vue quand elle est venue au magasin ?

— Très brièvement seulement. De loin. Vous devez savoir où elle

est allée.

— Désolé. Je ne peux pas vous aider.

Il y a plus de voix maintenant Quanh se dirige vers la porte, il garde le pistolet braqué sur moi. Il a à nouveau le Stetson sur la tête.

— Un petit conseil...

— Oh, parfait.

— Je crains que vous ignoriez dans quoi vous mettez les pieds.

— Vraiment ? Vous venez seulement de vous en rendre compte ?

Quelqu'un essaye d'ouvrir, dit : « Merde » en trouvant la porte fermée. J'entends le merveilleux cliquetis d'un trousseau de clefs.

— Vous seriez bien avisé de surveiller vos arrières, me dit-il. Il y a quantité de gens impliqués là-dedans, en plus de Devlin ou de Mason...

— Je vous l'ai dit je ne connais personne de ce nom.

— Ça ne tardera pas, me répond-il d'une voix douce.

C'est tout ce qu'il a le temps de dire : deux hommes en costume bleu impeccable franchissent le seuil. Pas des flics, juste des portiers. Je peux devenir un danger mortel si je le veux, avec un balai entre les mains, mais en un éclair il a disparu. La foule l'engloutit. Le chapeau a disparu lui aussi. Extrêmement énigmatique.

Quand je reviens dans le salon Skycap, une meute de types entoure Alison. Elle a un siège, maintenant. Et des fleurs. Et un stylo... au début je crois qu'elle signe la facture du bar mais l'un des types remonte son polo pour qu'elle puisse écrire sur sa poitrine. Je n'aperçois le chapeau de cow-boy nulle part.

— Merci, les gars, dit Alison.

Elle se lève, s'étire, déplie des lunettes de soleil bleues qu'elle glisse au-dessus de ses oreilles.

— Il faut que j'y aille. Grosse séance photos avec Herb Ritts demain matin.

— Bon Dieu, Tawnni merci...

— N'oubliez pas de m'envoyer une photo, Tawnni, s'il vous plaît...

Je soulève la valise de Tawnni.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Ils s'imaginent que je suis une des filles de Playboy qui voyage incognito... pas mal pour quelqu'un qui frôle la trentaine, hein ? Je crois que c'est parce que je suis bronzée. Ça ne m'était encore jamais arrivé. Tu ne peux pas bronzer dans Hyde Park, tu passes directement

de la peau blanche au mélanome avancé.

— C'est à cause des retards dans les vols. Ces types sont ici depuis tellement longtemps qu'ils commencent à halluciner. Tu es comme un mirage.

À tout moment je m'attends à voir Quanh. Je ne sais pas comment on peut arriver à cacher un chapeau comme le sien. Si ce n'est que l'aérogare est tellement bondé qu'il donne l'impression générale d'être un bazar marocain. Et à cause de la pluie, tout le monde a un chapeau. Et une mallette.

Je pourrais me lancer à sa poursuite mais je ne suis pas sûr de ce que je ferais si je le retrouvais. Et je suis bien décidé à ne rien laisser de tout ça me gâcher ma nuit avec Alison. Ça attendra le matin.

— Il y a un problème ? me demande-t-elle.

— Non.

— Je suis là.

— Excuse-moi. Je croyais avoir aperçu quelqu'un que je connais...

— Je peux rentrer avec Doug si tu as d'autres projets.

— Qui est Doug ?

— Celui qui a le tee-shirt Armani.

— Le court ?

— Arrête de mater les mecs virils, Harding. En plus, ne viens pas te plaindre, c'est Doug qui a payé notre note de bar. Et il m'a laissé entrevoir une soirée très spéciale, si je peux échapper à mes agents : dîner, danse, et un médicament qu'il s'est procuré au labo Abbott et que la FDA^[5] pourrait voir arriver aux alentours de 2010, ça multiplie ta libido à la puissance trois ou quatre. Nous nous apprêtons à prendre tranquillement le chemin de chez lui dans sa toute nouvelle Porsche afin de vérifier si son algèbre résiste à la preuve par neuf.

— Tu n'as pas vu l'état des routes. Il continue à pleuvoir. Ce dont tu as besoin ce soir, c'est d'un bateau, pas d'une Porsche.

— Dougie n'a pas de bateau. Juste la Porsche.

— Tu lui as demandé ?

— Oh oui, bien sûr, dit-elle en souriant.

— Je suis fier de toi.

— Tu m'as manqué, mon amour, fait-elle en m'entourant de son bras. Tellement.

— Dans ce cas, on ferait bien d'y aller. À moins qu'ils ne t'aient offert une voiturette de golf. Je suis garé à une journée de marche.

Les voies express Edens et Kennedy sont piquetées de lacs étincelants. Je dépose Alison près de l'entrée de mon immeuble, sur l'arrière, j'attends qu'elle monte les marches et qu'elle pénètre dans la cuisine.

— Dix minutes, crie-t-elle.

Ma voisine de palier, Mme Loomis, passe la tête par la fenêtre de sa salle de bains et me fait bonjour en secouant un chiffon à poussière jaune comme s'il s'agissait d'un drapeau à Indianapolis. Je laisse le 4Runner dans la ruelle et remonte Broadway vers ce qui passe pour être mon agence, la porte de l'Athena Gyros. Je m'ébroue comme un cocker pour faire tomber l'eau qui imprègne mon ciré. À l'intérieur, il fait chaud et humide. Mon propriétaire, Minas, me tend le courrier du jour puis me montre une table, dans le fond, occupée par une salade, du pain et le plat du jour.

— Surveille tes arrières, me murmure-t-il.

— Pourquoi ?

— On dirait un Turc.

Un homme vêtu d'un costume noir qui ne lui va pas lève les yeux, continue de manger. Je ne reconnais aucun des deux, ni l'individu, ni le plat du jour.

— T'es Harding, me dit-il.

Je réponds que oui.

— Ton copain met trop d'ail dans ses poulpes.

— J'ignorais que pareille chose était possible.

— Et il arrête pas de me surveiller. Comme si j'allais lui voler ses couverts en argent.

— C'est un hôte dévoué, c'est tout. Il est attentionné. Vous devriez lui laisser un bon pourboire.

— Il pourrait s'immoler par le feu avec le saganaki qu'il aura pas plus de dix pour cent.

Il ajoute :

— Pas la peine de t'asseoir. C'est pas à moi que tu parles.

— Ah bon ?

— De l'autre côté de la rue, dit-il en pointant sa fourchette dans

cette direction. Plats surgelés. Allée dix.

Il est très sûr de lui. Je m'apprête à passer outre quand il me touche légèrement le bras avec sa fourchette tout en maintenant sa veste ouverte, juste assez longtemps pour que j'aperçoive un étui d'épaule. Chic.

— Allée dix, répète-t-il.

— Écoutez, j'ai attendu toute la journée pour voir ma copine...

— Elle attendra. Pas ça. Tu peux me croire.

— De quoi s'agit-il exactement ?

— Plats surgelés, dit-il en me montrant à nouveau son pistolet.

Je me dis : « Et merde. J'aurai toujours l'usage de quelques bâtonnets de poisson. »

Il tousse, renifle, se mouche dans sa serviette.

— Il faut que j'en prenne, de ces minuscules pilules contre le rhume, dit-il en s'essuyant le nez. Ceux que j'attrape l'été, c'est les pires.

Je m'attends à ce qu'il me suive, mais il ne fait pas mine de bouger autrement qu'en se jetant à nouveau sur son dîner.

— Vous ne venez pas ?

— J'ai droit à un dessert. C'est compris dans le repas.

Le parking du Treasure Island est pire que les voies express, plein de caddies abandonnés dont certains continuent à décrire des cercles au ralenti tels des jouets remontés. Le magasin est bondé en dépit de la pluie. Marvin Gaye chante en sourdine : *Trouble Man*. Une femme du rayon produits alimentaires me tend une tranche de kiwi, le fruit merveilleux. Je remplis un panier de quelques achats de base : du lait, des œufs, le *Weekly World News*. C'est une nouvelle édition spéciale présentant le Garçon des Cavernes qui, cette fois, a été aperçu dans le Kentucky, accroché à une ligne électrique. Le père d'Alison pourra peut-être se joindre aux équipes de recherche.

Il n'y a personne que je reconnaisse au rayon des plats surgelés. Mais quand je m'avance vers la papeterie, je vois Leonard Toth.

Leonard a été policier de banlieue, même s'il n'a jamais dépassé le grade d'inspecteur premier échelon : d'autres perspectives se sont présentées à lui. Il est maintenant dans la collecte des espèces, surtout pour le compte des bookmakers. C'est stupéfiant de voir à quel point les books ne supportent pas la violence. Leonard, lui, supporte très bien.

Sa spécialité, c'est le matériel lourd : les étaux, les serre-joints. Il broie des genoux, il broie des orteils. Et il est très près de ses dollars. Son premier séjour en prison a été consécutif à un cambriolage de

banque ; c'est lui qui tenait le volant. Tout s'est très bien passé jusqu'au moment où ses copains sont sortis en courant et n'ont pas trouvé la voiture : elle était de l'autre côté de la rue, au lavage automatique. Il y avait une promotion spéciale du mercredi sur le cirage à chaud. Leonard disposait d'un coupon de réduction.

J'ai travaillé avec lui il y a des années de cela, juste après la prison, à une époque où j'avais besoin d'argent et où j'étais moins regardant qu'aujourd'hui sur les boulots que j'acceptais. J'ai monté la garde pour lui lors d'une histoire avec un pédicure qui aimait parier sur les Cubs. Leonard avait racheté la dette. Tard, une nuit, il a apuré ses comptes avec le doc pendant que je surveillais la porte. Ça n'a pas duré longtemps. Je crois qu'il lui a consenti un tarif, entre collègues.

Je ne l'ai pas revu depuis des années, je croyais qu'il était parti depuis longtemps pour la côte Ouest.

Et le voilà, accroupi dans la travée numéro sept, vérifiant le prix à l'unité des serviettes en papier.

— Le gorille du restaurant m'a dit que tu voulais me voir.

— Ce gorille est mon frère Luther, me répond-il d'un ton irrité. Ne me tombe pas dessus par surprise comme ça. Et sois un peu plus respectueux, tu veux ? Nous arrivons tout juste du cimetière St Mary. Nous avons été obligés de porter tante Martha en terre.

— J'espère qu'elle était morte.

Il n'est pas franchement vêtu pour des funérailles : chemise hawaïenne trop ample, pantalon blanc, chaussures de toile.

— Écoute, c'est toi qui as fait des études, pourquoi est-ce que ces putains de serviettes coûtent aussi cher ? À cause des petites maisons avec les barrières en bois et les chiens et chats qu'ils peignent sur le pourtour ?

À l'écouter on croirait qu'il s'agit d'un des arts décoratifs.

— Tu n'as qu'à acheter le modèle standard, Leonard. Ta femme doit t'adorer, si tu fais les commissions entre deux des séances que tu consacres à broyer les genoux des gens.

— Ma femme me déteste, elle s'est tirée il y a trois semaines. Et son avocat a trouvé que ça serait bien choisi, comme journée, pour me remettre les papiers au bord de la tombe... Je pense qu'il a dû se dire que c'était plus sûr, que je n'allais pas lui trouer la peau en plein devant ma famille.

— Ben, ça prouve qu'il ne te connaît pas beaucoup, hein ?

Il me semble me souvenir que Leonard a bel et bien exercé des pressions sur le prêtre qui célébrait la première communion de son fils, qu'il les a exercées *pendant* la cérémonie. Il s'agissait de retards de

versement sur son pourcentage du loto. Leonard est un strict interprète du principe stipulant qu'il faut « Rendre à César ».

— « Extrême cruauté mentale »... c'est quoi ce bordel, je demande à l'avocat. Il me remet une liste d'une demi-page. J'apprends que je fais bouger toute la table quand je coupe mon jarret de bœuf. Que je respire de manière bizarre quand je regarde la télévision. Que mon après-rasage a une odeur de fleurs trop prononcée.

— Je n'y crois pas ! Laisse-moi t'acheter une carte de condoléances, Leonard. Allée cinq.

— Du coup, dit-il en poussant lentement son caddie devant lui, je vais me retrouver célibataire après dix-neuf années de mariage. Comme toi. Tu n'as jamais épousé bidule chose, Wonder Woman, hein ?

— Alison. Non. On fera des sorties à quatre.

L'idée de Leonard Toth rentrant à nouveau dans l'univers des célibataires a quelque chose de terrifiant. *Homme Blanc Divorcé. Économe, sentant bon. Aimant mutiler, torturer et tuer. Cherche femme possédant centres d'intérêts similaires.* Il pousse son caddie presque aussi lentement qu'il conduit la conversation.

— Leonard, il commence à être tard. J'ai eu une longue journée. Il y a Alison qui m'attend.

— Elle a sa propre entreprise, maintenant, j'ai appris.

— Le magasin de photographe ? Ça fait bien deux ans qu'elle l'a.

— Ce qui me fait penser... j'ai un demi-rouleau de clichés de vacances sur pellicule 110, dans ma voiture, je devrais le donner à développer...

— Elle serait ravie d'avoir ta clientèle. Si ce sont des photos honnêtes de la famille Toth, elle les exposera peut-être à la galerie. Est-ce que ça t'ennuierait que nous passions à la vitesse supérieure, Leonard ?

— OK d'accord.

Il se penche au-dessus de la calculette rudimentaire en plastique qu'il a fixée sur son caddie à l'aide de Scotch. C'est vrai qu'il émet une légère odeur de fleurs mais ça pourrait venir des petits sachets de senteurs.

— J'espérais que tu pourrais m'aider un peu, c'est tout, ajoute-t-il.

Nous sommes au bout de l'allée, le regard fixé sur les poulets préemballés.

— J'ai peut-être vingt dollars sur moi, Leonard.

Il étudie le choix de volailles à rôti.

— Je pensais davantage à des renseignements, cet ordre de choses.

— À quel sujet ?

— Ton autre copine. Celle avec laquelle tu as passé la journée.

— Cassie ? dis-je sans parvenir très bien à dissimuler ma surprise. C'est toi qui nous as épiés aujourd'hui, dans le pick-up rouge ?

Il secoue la tête.

— Une affirmation émanant d'un tiers, ça n'est pas mieux qu'une rumeur.

Il appuie sur une sonnerie et un boucher sort pour lui expliquer qu'ils ne vendent pas les poulets qui ont dépassé d'un jour la date limite, qu'ils ne consentent pas de rabais sur la viande. Il vient de perdre un client.

— Je croyais que tu habitais à L.A., Leonard. Ça fait combien de temps que tu es revenu ?

— Pas longtemps.

— Et combien de temps que tu me suis ?

— Tu sais, je croyais que ça allait être un boulot tellement facile... je reviens en ville pour l'enterrement de toute façon, pourquoi ne pas en profiter pour ramasser un peu de fric... et qui voilà qui surgit tout à coup aujourd'hui au milieu de ces putains de vertes prairies...

— C'est quoi, ce boulot ?

— Il faut que je parle à Cassie. Je me demandais ce qu'elle t'a dit aujourd'hui, quels sont ses plans. Et où elle est ce soir.

Il choisit un lot étiqueté Poulet Surprise : ni blancs, ni ailes, ni cuisses, ni pilons. À mon avis, il lui reste le bec. Je lui demande :

— C'est tout ?

Il se tait un moment.

— Pour l'instant.

— Je ne sais pas où elle est. Je commence à regretter d'avoir jamais entendu parler d'elle.

Il s'engage dans l'allée suivante. Buffets rapides/Fournitures pour fêtes.

— Il y a quelqu'un d'autre que cela intéresse ? s'enquiert-il tranquillement en regardant le pop-corn pour micro-ondes.

— Un petit Viêtcong, chapeau de cow-boy à la place du pyjama noir. Un de tes hommes ?

— Non, dit-il en fronçant les sourcils.

Il opte pour du beurre générique à faible teneur en matières

grasses, avec d'authentiques cristaux artificiels parfumés au beurre. Il économise vingt-cinq *cents* par rapport au Paul Newman^[6].

— Mais je crois savoir de qui il s'agit... reprend-il. Harding, est-ce qu'elle t'a engagé pour une raison particulière ? Trouver un objet, est-ce que je sais, mettre un truc à l'abri... ces boîtes de chaussures, par exemple.

— Quelles boîtes de chaussures ?

— Allez, Harding, dit-il en souriant. Je t'ai sur bande quand tu sors de la maison avec les boîtes.

— Des chaussures, rien d'autre, des escarpins italiens. Cassie m'en prête une paire pour le bal de la promo. Qu'est-ce qu'il y a qui possède une telle importance dans ces boîtes de chaussures ?

— Tu n'as vraiment pas regardé ? demande-t-il en riant. Je crois que ça ne me surprend pas. Pour un gars intelligent, tu as toujours commis bon nombre d'erreurs stupides. Pourquoi tu regarderais ? Une gonzesse arrive à te convaincre de t'introduire par effraction dans la Demeure de l'Enfer, ça doit encore sentir le sang à l'intérieur, tu en ressorts avec une boîte de chaussures qu'elle a cachée il y a vingt ans... Pourquoi regarder ? Et elle est tellement gentille, je me trompe ? Tu as lu les journaux, aujourd'hui ?

— Pas encore.

— Un article intéressant dans le *Sun Times*. Un gosse de dix ans, à Cabrini Green, tue ses deux frères quand ils refusent d'aller lui chercher des bonbons. Ce même, il tenait tellement à avoir ses Snickers qu'il vide le chargeur d'un calibre .32, il le recharge et il recommence à tirer.

— Et alors ?

— Il y a des mômes qui débute tât, Harding.

— Qu'est-ce que tu veux me dire, Leonard ?

— Seulement ça, et pour ton propre bien : si elle essaie de s'attacher tes services, à ta place, j'en parlerais à quelqu'un qui connaît l'affaire. Un des policiers du comté des Lacs, par exemple. Un type nommé Reese a travaillé là-bas, ce n'était pas un connard complet. Bon, ce n'est pas quelque chose que je recommande aux gens d'ordinaire, d'aller parler aux flics. Surtout aux flics de la campagne. Ça va à l'encontre de ma nature, rien que de prononcer ces paroles. Mais je crois que tu devrais lire le dossier de l'affaire. Les journaux ont laissé quelques détails de côté. Et il y en a quelques-uns que Cassie a peut-être laissés de côté elle aussi aujourd'hui, si elle pleurait sur ton épaule pour tenter d'obtenir ton aide. Quoique, si tu ne travailles pas pour elle, quelle différence ça fait ? Hein ? C'est cet enterrement qui

me rend sentimental... Je suis là-bas à St Mary avec mon frère Luther, à prendre la pluie sur la tête pour porter Martha sous les glycines, et d'un seul coup comme ça je décide, si j'allais rendre une petite visite à Harding. Histoire de l'aider à sortir de la ligne de tir. Parce que si on n'a pas d'amis, qu'est-ce qui nous reste ?

À ce stade, dans un geste de pure amitié, Leonard décide de me montrer son arme, un petit automatique Davis glissé sous sa ceinture de pantalon. Il y a des gens partout, mais c'est le génie tout particulier de Leonard. Nul individu doté d'un soupçon de bon sens n'irait envisager d'ouvrir le feu dans un lieu aussi public.

Ce qui laisse Leonard.

— Combien te doit-elle ?

— Tu n'as pas à savoir ce qu'elle doit ou ce qu'elle ne doit pas. Tout ce que tu as besoin de faire, c'est m'écouter. Parce que tu connais les règles, si j'ai un contentieux avec Cassie et si elle vient te voir, à ce moment-là mon contentieux vaut pour toi.

Je hoche la tête. C'est le syllogisme mafieux de base, Gorille 101. Leonard exécute un virage serré, prend l'allée suivante qui regorge de sodas et d'eau minérale. Je demande :

— Tu dis qu'il y avait de l'argent dans ces boîtes ?

— Personne n'a prétendu ça. J'ai prétendu ça, moi ?

— Alors en quoi t'intéressent-elles ?

Il commence à répondre quelque chose, puis il s'arrête, un acte de retenue inhabituel de sa part.

— Tu en sais déjà trop.

Il trouve une bouteille d'eau à prix réduit importée d'une source située dans l'ouest de la Virginie.

— Tu sais ce que j'ai oublié ? remarque-t-il. J'ai oublié ce putain de citron vert.

— Je n'aime pas qu'on me menace, Leonard.

Il rit.

— Harding, tu me connais depuis longtemps. Est-ce que je viendrais te menacer dans un lieu public, à côté des bouteilles de Perrier ? Non, bien sûr que non. Nous serions là-bas, à la section boucherie, les clients achèteraient du salami hors de prix découpé dans tes oreilles, offre spéciale... et ça leur ferait les pieds, à ces vieilles grognasses, avec leur façon de se bousculer là-bas. Vas-y que je te tire et vas-y que je te pousse. Et tu crois qu'elles prennent un numéro ? Bien sûr que non.

Il sort sa liste de courses pour y cocher un des éléments : épaule de bœuf hachée, thon en boîte, faire pression sur Harding.

— Tu me tiens au courant de ce qui se passe, reprend-il. Peut-être que la prochaine fois nous pourrions nous retrouver dans un Jewel. Ici, c'est trop cher. Ils n'acceptent aucun de mes coupons.

— Tu comptes en quoi, Leonard ? En jours ? En semaines ? En heures ?

Il hausse les épaules.

— Ça revient au même, non ? (C'est reparti pour la philosophie.) Évite-nous des ennuis à tous les deux. Quand elle te contacte, tu me passes un petit coup de fil. Et tu t'écartes. C'est tout ce que tu as à faire. Sinon...

— C'est la menace, cette fois ?

— Non, non. Mais j'ai remarqué qu'il y a un emplacement sympathique, là-bas, à côté de tante Martha. Oh, ça te plairait, Harding, c'est très mignon, il y a plein d'arbres. Exactement comme les images, sur ces saletés de serviettes. Transmets mes amitiés à ton amie. Peut-être que je passerai par son magasin un de ces jours.

Il fait exécuter un demi-tour à son caddie et s'éloigne dans l'allée suivante. Je le regarde partir. Je paye mes achats. Il n'y a pas vraiment la queue.

Dehors, je marche vers Broadway et je vois le pick-up Ford que j'ai aperçu plus tôt dans la journée, le même, perdu au milieu des Grand Cherokee et des Explorer dans lesquels tout le monde roule par ici. Je devais être aveugle pour ne pas l'avoir repéré avant. Je me demande qui paye Leonard. Et dans quoi j'ai mis les pieds.

Il y a un téléphone à pièces au coin. J'ai un portable mais je n'aime pas m'en servir, je le laisse dans le 4x4. J'ai un appareil dans mon appartement, mais je n'ai pas envie qu'Alison soit impliquée dans tout ça. J'appelle Richie, j'obtiens son répondeur, je laisse un message affolé, juste ce qu'il faut. Léo n'est pas chez lui non plus. Je ne vois pas ce que je peux faire d'autre. Bien sûr, j'aimerais parler avec Cassie. Ce qui est inscrit sur mon poignet est un prénom (il ressemble davantage à Nikki maintenant que l'encre commence à baver et à saigner) et un numéro avec un indicatif de zone qui ne m'est pas familier. Je laisse sonner longtemps mais ça ne répond pas. Je téléphone aux renseignements pour savoir à quoi correspond le code et je découvre que j'appelle Altoona, dans l'Illinois. Le numéro ne figure pas dans l'annuaire. Qui peut bien être sur liste rouge à Altoona, dans l'Illinois ?

Les feux de circulation sur Broadway sont encore tout brouillés par les orages de l'après-midi. Ils clignotent au orange. Sous la pluie, l'air est chaud et étouffant. Je passe un dernier appel, tentant de

joindre la personne qui me permet en général d'échapper à ce genre de colère céleste, le PDG d'une société de sécurité nommé Donnie Wilson. Je travaille souvent pour Donnie ; nous nous connaissons depuis très longtemps. Mais il est quelque part dans l'Ouest.

— Il descend des rapides en canot pneumatique, me précise la femme qui tient sa permanence téléphonique. Une formation de survie pour les cadres. Sans téléphone.

Comme si Donnie avait besoin de suivre une formation de survie. Lâchez-le au-dessus de la jungle, il en ressortira avec la signature des indigènes sur des contrats d'installation de système d'alarme et de barrières indétectables.

Il ne sera pas de retour avant mercredi. Je ne peux donc compter que sur moi. La journée ne s'est pas franchement déroulée comme je l'avais envisagé. Il est plus de minuit. De l'autre côté de la rue, le restaurant ressemble à un refuge pour s'abriter de l'orage, éclairé comme une taverne accueillante. Je ne vois pas Luther, il a dû terminer son dessert. Au deuxième étage, je distingue Alison qui traverse le séjour pour tirer les rideaux. Ses bagages sont posés tels quels par terre au milieu du passage. Elle tourne le dos à la fenêtre, fait passer son maillot de baseball au-dessus de sa tête. La lumière s'éteint. Celle de la chambre s'allume. Je traverse la rue alors que ce n'est pas à moi de passer. La pluie est une bruine constante, un brouillard venu d'une lointaine chute d'eau.

Nous avalons un dîner tardif préparé par Athéna Gyros sur de la porcelaine de Fiesta ébréchée. Nous buvons du vin grec en trop grande quantité. Nous étrennons les draps neufs. Ma première pensée consiste à remettre au matin toute discussion concernant Cassie Rayn, M. Quanh et Leonard Toth. Ça ne me semble pas particulièrement romantique.

La soirée est devenue très moite. Alison et moi sommes au lit où nous transpirons en raison de la chaleur et d'exercices d'aérobic poussés. Je possède un ventilateur de fenêtre qui parvient à chasser des moutons sur le plancher. La radio est réglée bas sur une station pirate qui diffusait du heavy métal quand nous avons commencé mais qui, depuis, est passée à la polka. De loin en loin nous avons droit à un souffle d'air, en même temps qu'à un bruit dans la rue, filtré par les ailettes qui tourbillonnent doucement. Je bois du Wild Turkey dans un ancien verre de gelée de raisin.

— Tu lui ressembles effectivement un peu, dis-je en passant les doigts dans ses cheveux. À Tawnni.

Allongée sur le ventre, elle lit le magazine *Gothick Abs & Delts*.

— Vraiment.

— Tes cheveux sont comme les siens. Un peu. Ils sont noirs.

— C'est tout ?

— Et tes sourcils... tes sourcils sont vraiment exactement pareils.

— C'est tout ce que tu es capable de trouver ? La nuit va être longue, mon petit gars. Tu as intérêt à faire de sérieux progrès.

Je change la station de radio pour une musique qui devrait la détendre, du death métal.

Elle me montre un nouveau tatouage que, allez savoir comment, je n'ai pas repéré durant les premiers tours de batte, un joueur arrêté court qui se penche pour se saisir d'une balle roulant sur la pelouse.

— Ernie Banks, précise-t-elle.

On dirait mon grand-père arrachant les mauvaises herbes dans les gardénias. Dans la mesure où elle a déjà Ron Santo sur la cheville, je crains qu'elle n'ait des projets concernant les Cubs de la cuvée 69.

— Ça a vraiment été un séjour fantastique au camp

d'entraînement, ajoute-t-elle en m'embrassant. Tu as été trop mignon de m'y envoyer.

— Est-ce que tu l'as vu, Ernie Banks, en vrai ?

— Oh ouais, je ne t'ai pas raconté ? demande-t-elle en se tournant sur le dos. Mercredi après-midi, pendant la séance de travail à la batte... il y avait un petit jeune qui s'y croyait, il devait venir d'un des championnats pour les treize/quinze ans du sud de l'État, toutes les balles qu'il m'envoyait étaient pourries alors que moi j'étais nerveuse et que je mettais tout ce que j'avais, et à ce moment-là il y a Ernie Banks qui passe et qui dit : « Joli jeu de hanches, petite. » Seigneur, j'ai failli en avoir un orgasme. Tu crois que tu pourrais inclure ça dans ton répertoire ?

— Sûrement. Je croyais que le masque du receveur et les chaussures à crampons te suffiraient ici.

Je commence tout juste à m'assoupir quand une madame Loomis apparemment très inquiète vient frapper à ma porte. Elle a des bigoudis dans les cheveux. Elle porte un peignoir composé de carrés surpiqués qui ont l'air plus résistants que les tuiles thermiques de la navette spatiale. Moi, je suis en sous-vêtement caché derrière la porte. Mon jean est là où Alison l'a jeté, quelque part dans l'appartement je crois. Il m'arrive de regretter qu'elle ne soit pas un tout petit peu plus ordonnée. Pas souvent.

— Il y a quelqu'un devant ma fenêtre, m'annonce ma voisine.

— Sur l'échelle à incendie ?

— La fenêtre de ma chambre.

— Vous êtes au deuxième, madame Loomis. Il faudrait qu'il se soit transformé en colibri.

— J'ai peur d'ouvrir pour regarder... vous voulez bien venir ? S'il vous plaît ?

— Je ne suis pas habillé, madame Loomis. Et il est très tard. Pourquoi vous ne composez pas le 9-1-1...

— Ça recommence, dit-elle en se tournant vers son appartement. Le bruit. Vous l'entendez ? (Je secoue la tête.) Je vous en prie, vérifiez juste à ma place sans ça je n'arriverai pas à dormir. Ça me rappelle quand j'étais gamine...

Elle me traîne de l'autre côté du couloir puis dans son appartement me tend un peignoir en tissu-éponge qui a dû appartenir au défunt monsieur Loomis et me guide vers sa chambre. Les rideaux sont tirés.

— Quand j'étais gamine, un jour, j'ai eu la certitude qu'il y avait quelqu'un devant ma fenêtre, alors je suis restée éveillée toute la nuit

à attendre. J'étais tellement terrorisée que je ne pouvais même pas appeler mes parents.

— Ça nous est arrivé à tous, madame Loomis. Moi, j'étais toujours persuadé que quelqu'un allait attacher un fil électrique à mon lit et m'électrocuter.

— Oui, mais... juste avant le lever du soleil j'ai décidé de regarder, alors j'ai écarté un tout petit peu les rideaux, j'ai glissé un œil entre les lattes des stores vénitiens et je ne me trompais absolument pas, il y avait bel et bien quelqu'un dehors, tout près, qui me regardait aussi. J'ai fait un bond de trois mètres.

Nous restons là, à attendre. Elle ajoute :

— Juste deux yeux énormes.

Puis le bruit se fait entendre, comme si l'on jetait des cailloux contre la moustiquaire.

— Ça pourrait être un rôdeur, remarque-t-elle.

— Il n'y a pas d'échelle à incendie à cet endroit-là, madame Loomis. Si je vois deux yeux, moi aussi je risque de sauter en l'air.

J'ouvre les rideaux et les stores, je déverrouille la fenêtre, tire la moustiquaire à l'intérieur de la pièce et je vois un homme au milieu des ombres. Il s'éloigne à pied en se dirigeant vers l'autre côté du bâtiment. Il me semble que c'est Marty Devlin, le Roi des Bassins, mais je ne le distingue pas bien. Une voiture démarre juste en contrebas.

— Attendez.

Mais mon cri ne l'arrête pas.

— Vous le connaissez ? Tout va bien ?

— Je le connais. Oui, ça va. Je suis désolé, madame Loomis. Retournez vous coucher.

En passant à côté du lit, je trébuche sur un objet rigide.

— Faites attention à la passoire à farine, me met-elle en garde.

Je hoche la tête, me frotte la cheville. J'ai failli me tuer en butant contre un ustensile de cuisine ordinaire.

— Il y a une raison pour qu'elle soit près de votre lit ?

— Ça tient les fantômes à distance. Vous mettez un tamis à farine à côté du lit ; le fantôme arrive, il compte tous les trous et il repart quand le jour se lève.

— Et la nuit suivante ? Il n'y a pas un seul fantôme qui se laisserait prendre deux nuits de suite à un piège pareil ?

— Vous saupoudrez le plancher autour de votre lit avec du poivre. Ça marche aussi. Et quand vous retournez vos poches, ça l'empêche de respirer.

— Je m'en souviendrai. Est-ce que je peux vous rendre votre

peignoir demain ?

— À deux heures du matin, jeter des cailloux dans ma fenêtre. Gardez-le. Il vous va mieux qu'il n'allait à M. Loomis.

Alison dort à poings fermés, elle ne bouge même pas quand je referme la porte de la chambre. Sa tête est enfouie sous les draps. Je traverse l'appartement jusqu'à la porte de la cuisine, ouvre le double jeu de serrures, retire la chaîne, puis je descends par l'escalier de derrière. L'air de la nuit est encore désagréablement chaud, la pluie ressemble plus à une brume qui se déplace lentement.

La voiture qui se trouvait sous ma fenêtre est garée à mi-chemin de l'allée. Il y a un homme et une femme sur le siège avant. Beaucoup de transactions en rapport avec la drogue se déroulent ici ; c'est un endroit bizarre pour se garer, à moins d'obéir à des raisons professionnelles. Et ils ne sont pas dans la voiture typique du trafiquant : c'est une petite Rabbit. J'observe un moment. La tête de la femme disparaît alors sous le volant celle de l'homme part en arrière et je comprends qu'ils ne s'intéressent ni à la drogue ni à moi.

Il y a des prostituées dans la rue qui espèrent faire une dernière passe. Minas a fermé le restaurant mais il est à l'intérieur et il nettoie, il démonte la rôti-soire. Un taxi qui est garé sur Broadway allume ses lumières et s'engage dans la ruelle, baisse sa vitre. Brook Benton chante sur l'auto-radio, il décrit une nuit pluvieuse en Géorgie. Le chauffeur me demande si c'est moi qui ai appelé. Je lui réponds que non avant de lui poser la question :

— Votre client vous a donné son nom ?

Il secoue la tête. Il regarde mes jambes. J'oublie constamment que je n'ai que le peignoir et mon caleçon sur moi. C'est un peignoir très douillet.

Devlin revient alors, le cou tendu et les yeux rivés sur les fenêtres. Il porte le même blazer rouge, il fume une cigarette. Il ressemble un peu à Jackie Gleason à l'époque de *L'Arnaque II*, une période qui ne lui était pas favorable. Il tient une pleine poignée de cailloux.

— Marty ?

Ça m'agace d'être dérangé au milieu de la nuit Surtout celle-là.

— Harding, bon Dieu, enfin, ça fait une demi-douzaine de fois que je fais le tour de l'immeuble.

Le blazer est déboutonné : en dessous, il porte une chemise en rayonne brillante ou en soie, un pantalon de toile sans ceinture, tous deux beaucoup trop près du corps. Quelques bourrelets dépassent sous la chemise, d'autres tentent de s'insinuer par les espaces entre les

boutons. On dirait le second remake de *Danger planétaire*.

— Pourquoi vous n'inscrivez pas votre nom à côté de la sonnette, bordel...

— Ça empêche les paparazzi d'entrer. Qu'est-ce que vous fabriquez ici ?

— J'ai à vous parler. On peut parler ?

— Bien sûr qu'on peut parler. J'ai quelque chose qui peut s'apparenter à des horaires de bureau, en général dans la journée...

— Ça ne peut pas attendre, affirme-t-il. Vous voulez remonter, enfiler autre chose ?

— Non, il est tard, Marty. Nous n'en avons pas pour si longtemps que ça.

Je préférerais m'asseoir sur les marches, à l'arrière de chez moi, mais il m'entraîne derrière le restaurant, hors de la lumière. Il trouve peut-être que le peignoir ne me va pas bien.

— Ça a été une nuit de folie... j'ai les alarmes qui se sont déclenchées, chez moi, à mon travail. Saloperie de temps.

J'acquiesce.

— Pour le temps, on est servi.

Puis j'attends. Je me demande si Mme Loomis a davantage de chance pour se rendormir.

— J'ai un travail à vous proposer. Si vous êtes libre. Vous êtes libre ?

— Je ne suis pas un taxi, Marty.

Il se tait un instant, transfère son poids d'un pied sur l'autre.

— Je n'étais même pas sûr à cent pour cent que vous acceptiez ce genre de mission. Léo m'a dit que ce n'était pas exclu. (Il écrase sa cigarette.) Sinon... je peux chercher ailleurs.

— C'est quoi, ce travail ?

— Il y a quelqu'un à qui je veux que vous parliez. Un type qui m'embête.

— Comment ça, il vous suit quand vous rentrez chez vous à la sortie de l'école ?

— C'est compliqué... Laissez-moi vous montrer un truc d'abord, ajoute-t-il en me tendant une enveloppe que je connais très bien. Un machin complètement tordu... Je n'arrête pas de recevoir ces putains d'enveloppes deux fois par jour : au travail, chez moi.

Les Promoteurs Lost Moon.

Pour autant que je puisse en juger, c'est la même que celle de Cassie, mais je ne lis pas les petits caractères. Ce qui attire mon regard, c'est un court paragraphe sur les *superbes installations de loisirs*

familiaux de Lost Moon... comprenant des bassins olympiques.

— Et alors ? dis-je en lui rendant le papier.

— Et alors, cette entreprise n'existe pas.

— C'est juste un envoi publicitaire.

— Ouais, c'est bien ce que je me suis dit Croyez-moi, je n'ai pas pour habitude d'être aussi facilement effrayé. Mais il y a ce type, il prétend s'appeler Quanh. Il vient me voir comme ça, sans prévenir. Pas bonjour, qui êtes-vous... « Je vous trouve répugnant », il me balance. Et ça, alors que ma secrétaire est encore dans mon bureau. « Je pense qu'on devrait vous jeter en prison pour ce que vous faites. » Moi, je lui réponds : « Mais de quoi vous parlez, bon Dieu ? » « Vous avez acheté la cassette, non ? *Pretty Ballerina* ! Vous avez répondu à l'annonce, vous avez acheté la cassette. » « Et alors ? » je lui réponds. « Je suis collectionneur, j'adore Cassie Rayn. »

— Il semble que M. Quanh soit un peu cinglé. Vous avez appelé la police ?

— Non. Il est cinglé, ça c'est sûr, mais c'est un cinglé armé. Je suis resté assis sans bouger. Je l'ai écouté. Il a fini par partir. « Je vous surveille », qu'il me dit « Une nuit vous allez vous réveiller, je serai là et je vous arracherai le cœur de la poitrine. »

— Putain.

— Il est vraiment gonflé, je peux vous l'assurer. Et cette cassette dont il m'a parlé, celle que Léo m'a vendue, *Pretty Ballerina*, c'est de la merde. C'est un faux. Je n'en veux même pas, de cette saloperie. Ce qui est sûr, bordel, c'est que je ne veux pas qu'il y ait un Jap complètement fou qui vienne m'arracher le cœur à cause d'elle.

— Mais il n'en a pas contre vous uniquement à cause d'une bande vidéo...

— Je ne sais pas pourquoi il m'en veut.

— Il vous a sélectionné comme ça, au hasard...

— Tout ce que je sais, c'est qu'il est dingue, Harding, et ce n'est pas en lui parlant ou en lui faisant notifier une interdiction d'approcher de mon domicile que ça va arranger les choses. Si vous l'aviez vu, vous sauriez ce que je veux dire.

Cela ne ressemble pas du tout au Quanh auquel j'ai été confronté à l'aéroport : calme, réfléchi.

— Vous ne m'avez toujours pas dit pourquoi vous voulez m'engager.

Il hésite.

— Avant que je vous confie le reste, il faut que je sache si vous acceptez.

— Bonne nuit, Marty.

— Non, attendez... c'est juste que c'est extrêmement confidentiel. Je vous paierai...

— Combien ?

— Deux mille dollars, la moitié d'avance.

— C'est une jolie somme, simplement pour aller discuter avec quelqu'un.

— Le gars auquel je pense, je veux qu'on lui parle de telle sorte qu'il ne revienne plus. Plus jamais. Vous me comprenez ?

— Je crois. Mais je ne donne pas dans ce genre de choses. Et si c'était le cas, ça vous coûterait bien plus que deux mille.

— Ça ne vous intéresse pas, alors ?

— C'est de Quanh dont il s'agit ?

— Je n'ai pas dit de qui il s'agissait. Ça ne devrait avoir aucune importance.

— Faites-moi confiance. Ça en aurait.

Je marque un instant de silence, pas long du tout.

— Je crois que je vais passer la main.

Il hoche la tête. Il n'a pas consenti beaucoup d'efforts pour me convaincre d'accepter. Je ne suis pas sûr de ce qu'il veut vraiment. Et je suis surpris qu'il s' imagine dans mes habitudes d'effectuer ce genre de travail. Mais il n'ignore pas que j'ai passé du temps derrière les barreaux et il n'ignore pas non plus pourquoi...

— Est-ce que tout cela va rester confidentiel ? me demande-t-il.

— Pour ça, il faudrait que nous établissions une relation professionnelle. Il faudrait que de l'argent change de mains.

— Bordel, comment vous pouvez vous regarder en face, dit-il en posant deux billets de cinquante sur les marches du perron.

L'éclairage de la ruelle leur donne un aspect contrefait. Je les prends quand même.

— Est-ce que c'est quelque chose qui surgit de votre passé ? De l'époque où vous colliez des images porno en boucle ?

Il secoue la tête.

— C'était de la bricole, ça, explique-t-il.

— Vous m'avez dit que quelqu'un s'était introduit chez vous ?

— Ouais, rien ne s'est passé comme il faut, aujourd'hui. On m'a volé du matériel d'entretien, pour nettoyer les bassins, peut-être qu'ils voulaient se mettre en affaires.

Il me tend sa main. Je l'accepte.

— Comme je vous l'ai dit, si ça ne vous intéresse pas, ça n'est pas grave, je peux m'adresser ailleurs. Faites-le-moi savoir. Passez une

bonne nuit.

Il prend vraiment ça bien, qu'on rejette ses propositions. Il effectue une sortie brutale, par le côté gauche de la scène, mais il est vrai que son entrée avait été tout aussi surprenante. Il pose un dernier regard sur mes jambes puis part vers Broadway. Et voilà, salut.

En revenant à mon escalier, je tourne à nouveau les yeux vers le couple dans la voiture. Elle est de dos, à cheval sur lui, maintenant ses épaules remuent doucement. Elle a la chevelure frisée d'une prostituée. Son débardeur est abaissé sur sa taille. Le moteur de la voiture tourne, soit pour avoir de l'air, soit pour la radio. Ils ne vont pas bien loin, de l'autre côté du monde, c'est tout à peu près aussi loin que l'on puisse aller dans une voiture de cette taille. On n'entend pas la radio, seulement l'accompagnement de la basse tel un battement de cœur amplifié sur un rythme de reggae.

Je m'arrête à la cuisine où je trouve une nouvelle bouteille de Wild Turkey qui se cache sous l'évier. Le seul verre propre est décoré de Power Rangers et de Rugrats : la couleur est si effacée que ces personnages ne paraissent plus très combatifs. Je ne me souviens pas où je l'ai eu. Je bois deux doses, m'en verse une troisième mais la laisse dans le verre.

J'emporte la bouteille sur le canapé et m'y assieds une minute, essayant de comprendre quelque chose à ma journée. Pour je ne sais quelle raison, le bourbon me semble meilleur directement au goulot. J'ai le sentiment qu'il n'y a qu'un tout petit pas entre ça et téter dans la rue des bouteilles de Thunderbird enveloppées dans des sacs en papier. Récapitulons : Cassie Rayn, Marty Devlin, M. Quanh, le révérend Miner, la Médium Volante... beaucoup de nouveaux amis aujourd'hui. Et quelques noms, les Wilder, les Lee, Kim Moon, qui méritent plus d'attention. Et quelques questions. Qu'est-ce que Leonard Toth lui veut vraiment, à Cassie ? Pourquoi ne m'a-t-elle pas donné plus de renseignements sur ce dans quoi je m'engageais ? Est-ce qu'elle l'ignorait ? Je devrais essayer de la rappeler.

Je décide que ça attendra le matin.

Je vérifie la serrure des deux portes et j'éteins toutes les lumières. Avec un peu de chance, Alison dormira.

Elle m'attend dans la salle de bains. Elle branche la radio.

Let it rain.

Le peignoir ne lui plaît pas.

— Tu as intérêt à avoir une bonne excuse, m'avertit-elle en dénouant la ceinture.

Peut-être la chance vient-elle de tourner en ma faveur. Elle

n'attend pas mes explications.

Un peu plus tard, quelque chose me réveille et je lutte pour revenir à la surface. La chambre est sombre et chaude, Alison a une main posée sur ma poitrine, l'autre sur ma bouche. Au début je crois que je ronfle plus qu'à l'accoutumée. Il y a un bruit de circulation et un curieux choc en provenance du séjour. L'aube doit être toute proche.

— Il y a quelqu'un à côté, murmure-t-elle.

— Quoi ?

— Dans la pièce de devant.

Tous mes vêtements sont encore sur le plancher du salon. Je ne sais plus du tout ce que j'ai fait du peignoir quand je me suis recouché.

Voyons : mon pistolet est où ?

Je n'entends aucun bruit de pas mais une latte de plancher lance sa mise en garde familière. Quelqu'un vient vers nous. Il ne reste pas assez de temps pour faire grand-chose si ce n'est agir dans la précipitation : pousser Alison hors du lit puis sauter par-dessus les draps. Je parviens derrière la porte juste au moment où elle s'ouvre. Deux bras et un pistolet entrent, se relèvent dans une posture militaire. Quand je tends la main vers l'arme, une ombre me saisit le bras. Pour une ombre, il se défend drôlement bien. Je le pousse brutalement contre la commode, luttant pour la possession de l'arme, criant à Alison de se planquer. Il ruisselle de sueur, comme un camé en cure de désintoxication. Je regrette maintenant de ne pas avoir dormi en pyjama.

Deux coups de feu partent et les balles s'enfoncent dans mon oreiller.

— Fils de pute, jure le tireur au moment où nous heurtons le sol.

Il le dit surtout parce que je suis sur le dessus. Le pistolet tire encore deux fois pendant notre chute ; les balles percutent ma tête de lit et mon oreiller. L'oie abandonne ses plumes pour la seconde fois. La parure de lit de styliste donne nettement moins l'impression d'être une affaire.

Il est plus jeune que moi, fort et musclé, et ses vêtements de

même que sa peau en sueur dégage une odeur corporelle forte qui accompagne celle de l'herbe. Je ne connais pas sa voix. Quelque chose craque dans l'un de nos bras. Alison dit : « Merde » et passe tout près de nous dans sa hâte pour atteindre le séjour et ses vêtements.

Assis sur sa poitrine, la main posée sur sa gorge, je lui ordonne :

— On se calme. Pas de geste brusque.

Son arme est un revolver encombrant, lourd, grasseyé. De la graisse, il y en a aussi dans ses cheveux, coiffés en arrière dans le style des années cinquante. Je crois que le revolver a bénéficié de soins plus fréquents.

— Tu m'as cassé le bras, putain.

Il se débat et parle avec un accent que je ne parviens pas à identifier. Je n'ai strictement aucune idée de son identité. La seule lumière provient de la rue, celle que le ventilateur veut bien laisser pénétrer par la fenêtre.

— Ça te gênerait de foutre ton zob ailleurs que sur ma gueule ?

— Mes excuses. Ce n'était pas intentionnel, tu peux me croire.

— Le téléphone ne fonctionne plus, annonce Alison dans la pièce d'à côté en enfilant son short. Tu veux que j'utilise celui d'en bas ?

— Pas encore.

Le portefeuille du type se trouve dans la poche arrière droite de son jean très ample. Par-dessus mon épaule je le lance à Alison qui l'attrape comme un avant-champ réceptionnant une balle en cloche.

— Il y a une petite lampe de poche près de la stéréo, lui dis-je.

— Vu.

Un faisceau lumineux court sur le plancher, se pose sur un visage inconnu. Il a dans les vingt-cinq ans, une expression un peu déjantée, peut-être à cause de la drogue. Il n'a pas l'air d'avoir peur.

— Tu es assis sur le professeur Josef Grabowski, de l'université de Spertus.

— Mon cul, oui.

— Ou peut-être pas. Voyons ce que nous avons d'autre là-dedans. Nous avons un joli calendrier, nous avons des cartes de crédit de grands établissements bancaires, nous avons des cartes d'abonnés à des gymnases, correspondant à trois ou quatre noms différents, nous avons une photo de femme, mignonne, la trentaine peut-être...

— J'aime bien les femmes plus âgées, déclare l'intrus dont les dents parviennent à luire dans le noir.

S'il était debout, Alison l'expédierait probablement au tapis. L'accent est espagnol mais semble changer, comme une radio qui n'arrive pas à rester calée sur la même station. L'odeur d'herbe est

envahissante. Pas seulement sur ses vêtements ; sa peau et ses cheveux donnent l'impression d'avoir mariné dedans.

— Allez, professeur, on se relève.

Il grogne ; cela non plus ne le rend pas particulièrement heureux.

— Et pas de mouvement trop rapide. Je ne suis pas doué avec les revolvers. Cette saloperie pourrait partir toute seule, en pleine gueule.

— J'ai arrêté de me débattre, non ? C'est quoi ton problème, mec ?

— Toi. C'est toi, mon problème. Où est-ce que tu t'es procuré le portefeuille ?

— Dans les ordures, au bout de la rue.

Son accent se renforce et s'atténue, comme celui de la Médium Volante. Je suis peut-être attaqué par une troupe de mauvais acteurs. Il ajoute :

— Appelez pas les flics. J'ai rien fait.

— Tu as essayé de nous tuer.

— Hé, mec, j'ai dû me tromper d'adresse, tu sais. Écoute... je suis en conditionnelle. Laissez-moi partir, vous me revenez plus jamais. J'ai jamais fait un truc comme ça dans toute ma vie, je le jure.

— Absolument. C'est pour ça que tu te retrouves en conditionnelle. Les flics vont adorer qu'on leur donne l'occasion de discuter avec toi.

— Laissez-moi partir...

— Comment tu es entré, déjà ?

— J'ai crochété la serrure.

C'est la première chose qui me rend mal à l'aise : je n'ai jamais connu un drogué qui soit capable de crocheter une serrure. Le manque est trop impérieux pour ça.

— Laissez-moi partir, j'aurai foutu le camp tellement vite que...

— Où as-tu appris à crocheter les serrures ?

— Je vais chercher les flics, dit Alison.

À ce moment-là, j'entends un grognement bizarre.

Et la lumière s'éteint derrière moi.

— Alison ?

Il n'y a pas de réponse. Le jeunot rit, un gloussement haut perché agaçant. Je m'écarte vivement de lui, comme un cow-boy de rodéo confronté à un taureau ombrageux, et je cherche à tâtons l'interrupteur mural. Rien ne se produit. Aucun des boutons ne fonctionne. J'entends d'autres voix dans la cuisine. Mon estomac gronde. Je me mettrais bien un petit quelque chose sous la dent, moi aussi.

Des bruits de pas se rapprochent. Je ne vois pas Alison.

Puis la lumière jaillit de partout, quoique d'une manière que je n'avais pas envisagée. L'arrière de mon crâne part à la rencontre du chambranle. Je ne perds pas conscience mais je me retrouve sur le sol, une main me tire les cheveux en arrière, une chaussure appuyée à plat sur mon dos. La même odeur d'herbe est désormais au-dessus de moi.

Quand il m'expédie un coup de pied, ma bouche cogne contre le sol. Le tapis est propre, lui au moins.

— C'est toi l'enculé, maintenant.

Mais je me rends compte que c'est toujours moi qui tiens le pistolet niché sous mon estomac. Je regrette de ne pas avoir vérifié s'il y avait une balle dans la chambre, tout à l'heure.

— Donne-nous le flingue, m'ordonne une voix.

Je pense qu'il s'agit d'une femme. Ça pourrait être la Médium Volante. Il fait trop noir pour déterminer combien ils sont. Des torches s'embrasent comme des allumettes, courent sur le plancher. Je me fais l'impression d'être propulsé au milieu de l'alibi de Jeffrey MacDonald^[7]. La chaussure appuyée avec une insistance accrue. Vient se joindre à elle le canon d'un autre revolver, contre ma nuque.

— Prends-lui son flingue, Mason.

— Qu'est-ce que t'attends pour lui donner notre adresse, putain ? s'insurge Mason.

Je reconnais la voix de l'aéroport *Elle a un joli petit cul*. Je regrette de ne pas avoir tourné la tête à ce moment-là pour mieux voir sa figure. Et de ne pas avoir posé davantage de questions à Quanh sur son compte.

— Je t'ai dit de pas prononcer de noms. Et j'arrive pas à croire que t'aies gardé ces saloperies de papiers, t'es vraiment un amateur, merde...

— *Pose ce putain de flingue par terre.*

— Alison ? Où t'es ?

— Ta gueule.

— Ici, répond-elle quelque part derrière moi.

Je l'entends qui se débat avec l'un d'eux.

— Putain, intervient-il. Espèce de sale garce...

— Pose le flingue devant toi, mec. Tout de suite.

— Pas tant que je ne serai pas sûr qu'elle va bien.

— *Je ne trouve rien, je ne trouve rien ici...*

— Hé, mec, t'es pas en position de nous dire ce qu'on doit faire, tu captes ? (Il arme son revolver.) Donne-moi ce putain de flingue.

— ... *cette saloperie de merde pourrait être n'importe où...*

- Alison ?
- Foutue garce, dit quelqu'un.
- Ça va, Harding, affirme-t-elle. *Lâche-moi.*
- Tu vois ?
- Ne leur donne pas ton revolver, Harding...
- Hé, la meuf, tu vas la fermer, ta gueule...
- Descends-la, Zane...
- Non, attendez, dis-je.

Je n'aime pas du tout ce que j'entends. La voix du deuxième, Mason, a pris tout à coup une inflexion extrêmement mauvaise. Ce n'est pas un accent qu'il fait semblant d'avoir. Alison est généralement tout à fait capable de se débrouiller seule, mais je n'ai aucune idée du nombre qu'ils sont, dans le séjour, ni de ce qu'ils ont comme armes.

— Voilà le revolver. Laissez-la tranquille. Prenez ce que vous voulez. Il y a de l'argent dans mon portefeuille. Je peux vous montrer...

- Doucement, mec...
- *Tu veux bien lui fermer son clapet à ce con ? Zane ?*

Ma tête cogne contre le sol, plus fort que la fois précédente. Le revolver perd de son importance. Quand on me saisit le bras, je le laisse m'échapper des doigts.

- Elle est attachée ?
- Ouais. Mais ils ont vu ma gueule, mec. Pourquoi on l'embarque pas, elle ?
- On n'embarque personne.

— Quel foirage, ce truc. Se cacher dans ce placard, *pourquoi il vous a fallu tout ce temps, mec, pourquoi il vous a fallu...*

- Il y a dans les deux mille dollars, ici, allez, on se tire...
- *Regardez où vous êtes, regardez partout. Moi je ne pars pas sans. Seigneur, quelle nuit de merde... je bosse avec des enculés d'amateurs... c'est exactement comme quand on était mômes...*

— Il y a des gens en bas, ils ont forcément entendu les détonations...

- Il est dans les vapes ?
- Je crois. Ouais.
- Tu ferais bien de t'en assurer. Et assure-toi que la femme est bien ficelée.

— T'as qu'à le faire, toi. Cette pute m'a foutu un coup de latte dans le bide. Je vais gerber.

— Si tu dois gerber, fais-le ici. Pas dans la voiture. On a un long trajet devant nous.

— Il faut qu'on se tire.

— *Expédie-moi ce putain de salopard.*

— *Non ! J'ai eu mon compte pour une seule nuit... on sera à cinq cents kilomètres d'ici, alors y-a-qu'à se tirer. Putain de merde, qui veux-tu qui sache...*

— Bonne nuit les petits, souhaite une voix.

Je tressaille, je m'attends à recevoir une balle. Au lieu de ça, le pistolet s'abat sur l'arrière de mon crâne. J'essaie de me soulever du sol mais j'ai de la guimauve dans les bras.

Une sirène s'approche dans Broadway, c'est une ambulance, pas une voiture de patrouille (j'ai assez roulé dans les unes comme dans les autres pour connaître la différence), mais ils ont suffisamment la trouille pour penser qu'il s'agit des flics et ils fichent le camp, pas sans qu'un d'entre eux me flanque quand même un coup de pied dans les côtes et qu'un autre me tire la tête en arrière pour me murmurer à l'oreille (avec une haleine parfumée au Wild Turkey) de fermer ma gueule sans quoi ils reviendront, ils savent où j'habite. *Tu y auras droit comme l'autre con.* La sirène s'amplifie. Après je perds connaissance.

Lorsque je reprends mes esprits, un martèlement résonne dans ma tête comme si quelqu'un frappait à la porte. Il me faut plusieurs minutes pour comprendre qu'il y a effectivement quelqu'un à la porte. J'appelle Alison. Personne ne répond. L'électricité ne marche toujours pas, la lumière du petit matin est trop diffuse pour que j'y voie assez. Ou peut-être cela vient-il de mes yeux : quand je me lève, je suis pris d'un tel vertige que je me raccroche à la tête de lit pour ne pas tomber. Mes côtes me font souffrir à chaque respiration. J'ai plus mal maintenant que quand ils m'ont frappé à coups de pied. L'arrière de mon crâne est douloureux. J'ai une entaille à l'intérieur de la bouche. Le sac à main d'Alison est par terre, moins les trois mille dollars de Richie. Je ne vois pas Alison.

Où est-elle ? Est-ce qu'ils l'ont embarquée ?

Qu'est-ce qui vous fait peur, Harding ?

Je suis toujours dévêtu, mais m'emparer de ma batte de softball me paraît plus important dans l'immédiat que de trouver mes vêtements. Je me dirige vers la porte... batte ramenée en arrière, texture du bois dans le bon alignement, bras gauche parallèle au sol, tout dans les règles.

Mais le bruit recommence, derrière moi cette fois, en même temps que celui du bois qui se fend. Avant que je n'aie pu atteindre la porte du placard, Alison a les deux pieds au travers. Les panneaux ont volé en éclats jusqu'au milieu de la pièce.

Je plonge le regard par le trou. Je ne parviens pas à réprimer mon sourire.

— Putain d'anniversaire, hein ? lui dis-je avec soulagement.

Elle est couverte de transpiration mais tout va bien. Sa bouche est bâillonnée à l'adhésif, ses bras attachés par des chiffons. J'arrache doucement l'adhésif. Les chiffons présentent des nœuds qui laisseraient un marin pantois.

— Seigneur, j'ai horreur des fêtes-surprises, m'explique-t-elle en s'appuyant contre moi.

Je remarque que le nom et le numéro écrits par Cassie sur mon bras ont maintenant disparu, emportés par la sueur fiévreuse de la nuit.

Je serre Alison quelques instants contre moi. J'ai trop le vertige pour fermer les yeux et tellement mal à la tête que c'est tout juste si j'entends Minas arriver par la porte principale. Il regarde Alison, les jambes pointant toujours à travers le bois, comme prisonnières d'un pilori puritain, les poignets liés ensemble par des chiffons. Il me regarde, assis à côté d'elle en caleçon, du sang sur les mains et sur le visage.

— C'est des Turcs qu'ont fait ça, je parie, opine-t-il.

Le zoo de Lincoln Paik peut être joli, même par une journée pluvieuse, mais ce n'est pas l'un de mes endroits favoris. Il n'est nul besoin d'être un aidant défenseur du droit des animaux pour s'apercevoir que les tigres qui tournent en rond dans leurs cages exigües n'ont pas beaucoup de place. Bien sûr, les gratte-ciel d'habitations qui se dressent de l'autre côté de la rue ne sont pas beaucoup plus vastes mais les gens qui vivait dans ces cages-là payent cher la vue sur le lagon, le lac et les tigres qui tournent en rond.

Il est à peine plus de neuf heures trente. Je regarde un flic nommé Tommy Mullaney qui navigue à travers une foule d'écoliers avec un plateau en carton débordant de bot dogs, de chips et de Coca.

— Tu es sûr que tu as assez à manger, là, Tommy ?

— Je n'ai pas pris de petit déjeuner, m'affirme-t-il.

Tommy est comme moi, un ancien du South Side exilé au Nord. Je connais bon nombre de flics, disséminés dans toute la ville, des gars qui ont grandi dans mon quartier de Back of the Yards ou qui ont joué au baseball contre moi, en scolaire : c'est le réseau des Anciens du South Side, la fraternité estudiantine de l'ancien quartier des abattoirs. Son père est un des responsables de la Zone 5, il a un oncle dans le bâtiment, un autre qui dirige une section syndicale locale des camionneurs. Tommy a fait des sauts de puce, de quartier en quartier, il a même travaillé en banlieue. Ce qui me dépasse, c'est pourquoi il est toujours en uniforme. Il doit être le seul et unique flic irlandais à traîna encore ses guêtres dans les rues alors qu'il a des relations.

— Regarde-moi cette chierie de pluie, commente-t-il.

— Tout va bien, Tommy, elle dépose de précieuses perles sur tes hot dogs.

Je le guide à l'intérieur de la maison des singes. C'est tranquille, il n'y a personne aujourd'hui. Nous cheminons sur la passerelle en pente qui encercle les animaux.

— J'adore cet endroit, me dit-il en regardant autour de lui. Tu te rappelles mon oncle Sandy ? C'est lui qui a coulé les fondations. Béton armé, avec une sacrée ferraille.

— Ça m'a l'air très robuste, dis-je en sautant une ou deux fois sur

le plan incliné.

— Bien sûr que c'est robuste, connard, me dit-il. L'important, c'est la forme que ça a. C'est rond.

— Rien ne t'échappe, Tommy. Ton oncle Sandy a bâti le Guggenheim des maisons pour singes. Qui est-ce qu'il a coulé dans les fondations ?

— Tu ne connais pas. Tu les veux, les renseignements que j'ai pour toi, oui ou non ?

— Oui, bien sûr.

— Alors va me chercher un autre Coca. Et dis à la fille que je le veux moins sirupeux.

Il sort un billet de sa cachette favorite, le revers de son pantalon retenu par une épingle, puis il se souvient que c'est moi qui paye.

— Et prends-toi aussi quelque chose, d'ac ? Je déteste manger seul. À moins que ta copine t'ait préparé un repas à emporter.

Il veut parler de la boîte à pique-nique promotionnelle de *La Guerre des étoiles* que je tiens à la main.

— Tu aurais dû porter plainte, Harding. Tu ne sais pas qui c'était, les trois d'hier soir. Ils auraient pu vous tuer. Et ils pourraient revenir.

C'est exactement ce qu'Alison m'a dit tôt ce matin, assise par terre dans mon appartement, en effectuant une intervention chirurgicale légère à l'arrière de mon crâne. Mais je lui ai rappelé que je suis un ancien condamné pour homicide et que l'accusation de détention de stupéfiants qui avait été abandonnée ne semble jamais avoir totalement disparu. Il arrive que les policiers sautent sur les conclusions, établissent des correspondances là où il n'y en a pas. Ils prennent au plus court. Ce qui, dans le cas présent, conduit à moi. Je n'aime pas leur fournir une raison de venir fouiller dans mon appartement, ou dans mon passé.

Je préfère m'en charger moi-même.

« Nous avons eu de la chance », lui ai-je expliqué. Minas, mon propriétaire, s'est montré très compréhensif pour ce qui concerne les dégâts structurels majeurs. « Vous en avez pas besoin, de cette porte », il m'a dit en la traînant sur le sol, ce qui rajoute à la pièce un aspect coin-placard californien ouvert. J'ai une migraine qui partira. Et Alison n'a pas été blessée. Ils l'ont attachée, lui ont ordonné de se tenir tranquille. Et puis quoi encore ? Elle s'est retrouvée dans le placard après avoir décoché un méchant coup de pied peu académique à l'entrejambe. « Mais pas pleine cible, Harding, autrement il serait émasculé, il parlerait comme Titi le canari. » L'appartement est dans

un état épouvantable. C'était bien la peine que je passe l'aspirateur et que je fasse la poussière. J'aurais dû prendre des photos.

— Tu as de la chance de ne pas avoir besoin de points de suture, m'a-t-elle dit en regardant une petite coupure au-dessus de mon œil. Minas prétend qu'il a un cousin qui pourrait te soigner gratuitement à l'hôpital du Mont Sinaï.

— Si c'est de son cousin Dimitri que tu veux parler, il est cuistot, Alison. C'est avec un thermomètre à viande qu'il me recoudrait.

— Je continue à penser que tu aurais dû appeler la police. Ils se sont introduits chez toi par effraction. Ils avaient un revolver.

— Nous en avons eu un aussi, durant quelques minutes en tout cas. Mon appartement a déjà été visité cinq ou six fois par le passé. Tu le sais.

— Pas pendant que j'y étais. Ce n'est pas une expérience à laquelle je tiens à m'accoutumer.

Je lui ai dit que j'allais installer un système de sécurité, demain à la première heure. Je ne lui ai pas fait remarquer que, d'un point de vue purement technique, personne n'est entré par effraction et qu'aucun système ne peut protéger un imbécile qui laisse sa porte de derrière ouverte pendant qu'il va se balader dans la ruelle en peignoir. Je ne lui ai pas signalé que, ce matin, j'ai trouvé le 4Runner fracturé et à peu près dans le même désordre que l'appartement. Je ne lui avais toujours pas parlé de Quanh, de Leonard Toth ni de ma conversation nocturne avec Marty Devlin, ce qui a quelque peu entravé mes explications.

Mais comme toujours, elle avait plusieurs longueurs d'avance sur moi.

— Ne te fâche pas si je suis inquiète. Tu comprends, cette intrusion a été suffisamment moche comme ça, mais si tu me dis de ne pas m'inquiéter, je ne m'inquiète pas. Le pervers caché dans tes habits d'hiver, qui nous écoute faire des bruits de bête... ça me perturbe, mais je suppose que, après des années de suivi psychologique, je m'en remettrai. D'accord. Pas de problème...

Elle a appliqué sur ma coupure quelque chose qui brûle. Quand elle m'a vu tressaillir, elle en a remis.

— ... Mais ce qui dépasse les bornes, c'est ça : quand l'homme avec lequel je dors préfère passer des heures à courir d'un bout à l'autre d'un aéroport avant d'aller acheter des articles d'épicerie au lieu de venir directement au lit avec moi, c'est à ce moment-là que ça commence à ne plus aller. C'est là que je commence à m'inquiéter.

Elle a couvert la blessure d'un petit pansement adhésif, a hoché

la tête en regardant son travail.

— Je suppose que Minas t'a expliqué où j'étais, hier soir ?

— Quand je ne t'ai pas vu arriver. Au début, j'ai cru que tu allais te procurer des aphrodisiaques de dernière minute. Bougies. Préservatifs.

— Tu prends la pilule.

— Ça fait trois semaines, tu aurais pu oublier.

— Pourquoi tu ne m'as pas posé de questions, hier soir ?

— Ça ne m'a pas paru particulièrement romantique. Et je me suis dit que j'allais te laisser une chance d'aborder le sujet tout seul. J'étais très frère de moi, je ne suis pas capable d'assurer pareille retenue, d'ordinaire.

Je crois qu'elle m'en veut plus qu'elle n'en veut aux types qui l'ont attachée.

— Qui était-ce, Harding ?

— Le gars du magasin, c'était Leonard Toth. Un récupérateur, Alison. Il encaisse les dettes en souffrance.

Elle m'a étudié.

— Je croyais que tu étais complètement libre et en règle de ce côté-là.

— Ce n'est pas à moi qu'il en veut. C'est à quelqu'un d'autre.

— Rouge à lèvres orange ?

J'ai acquiescé.

— Son vrai nom est Kalani Moon. Enfin, c'est un de ses noms, son nom d'adoption. Elle a un passé bien dense.

— J'adore l'histoire. Je ne demande qu'à m'instruire.

Je lui ai donc parlé de la famille de Cassie, des meurtres, de Kim et de Lost Moon. Je lui ai parlé de Quanh, de mon petit voyage au centre de Waukegan pour rendre visite au révérend Miner et je lui en ai dit assez sur Leonard Toth pour qu'elle sache qu'il vaut mieux garder ses distances. Je lui ai parlé de Richie, de Léo, de Marty Devlin et de *Pretty Ballerina*. Je ne peux pas lui dire de quoi il retourne vraiment parce que je n'en ai pas la moindre idée.

— Qu'est-ce que je peux faire ? m'a-t-elle aussitôt demandé avec son habituel sens pratique.

Sa colère a disparu. Alison regarde les choses en face, elle aime résoudre les problèmes de manière simple et directe. La plupart des emmerdements dans lesquels je me retrouve plongé comportent de nombreuses zones d'ombre.

— Tu n'es pas obligée de t'impliquer là-dedans. Je suis capable de m'en sortir tout seul.

— Encore une fois, ne te fâche pas, mais ce n'est pas ce que dit le guide, juste avant de se faire arracher les yeux ?

Je lui ai donc révélé que j'ai une piste concernant nos invités-surprises, que j'ai demandé à un flic que je connais, Tommy Mullaney, de vérifier pour moi. Elle n'a pas lieu de s'inquiéter, je n'ai pas l'intention de les laisser s'en tirer comme ça. C'est vrai, quoi, ils ont ma mallette. Ils ont les trois mille dollars de Richie. Ils ont mon pourcentage sur les trois mille dollars de Richie.

— Mais ce n'était pas l'argent qu'ils voulaient, a-t-elle objecté. Et ce n'étaient pas des drogués, ils n'ont pas touché à notre armoire à pharmacie.

— Je sais.

— Nous avons deux noms, hein ? Mason et Zane ?

— Ouais. Et le Viêtcong, Quanh, a prononcé celui de Mason hier soir à l'aéroport.

— Le type qui a vendu la vidéo ? Qu'est-ce qui lui donne une telle valeur, à cette cassette ?

— Je n'en suis pas sûr. Je ne l'ai pas visionnée.

— Tu n'as pas ouvert les boîtes à chaussures, tu n'as pas visionné la cassette. Je croyais que les détectives privés avaient la réputation d'être indiscrets, fouineurs...

— Tu viens peut-être de trouver la raison pour laquelle j'ai des difficultés à réussir dans ce métier.

— La paresse ?

— L'apathie. L'ennui.

— Je ne pense pas que ce soit aussi existentiel que ça, Harding. Un peu plus de sommeil, un peu moins de Wild Turkey. Tu crois que nos visiteurs nous ont été envoyés par Toth ?

— Peut-être, bien que ce ne soit pas son genre. Il aime bien se charger de ce genre de choses en personne. Laisser ces gens-là nous bousculer, ça l'aurait privé de tout son plaisir.

Ce que je voudrais savoir, c'est le rôle que joue Quanh dans tout ça. Et si Marty Devlin m'a entraîné vers les marches du restaurant non pour me faire sortir de la lumière, mais pour m'éloigner de ma porte de derrière. Si c'est le cas, il a récupéré ses deux billets de cinquante. Il y a quelque chose de visqueux chez lui, ça me fait penser à la fibre de verre couverte d'algues d'une de ses piscines.

— En plus, ai-je ajouté, la composition du groupe ne correspond pas du tout Toth ne fait jamais appel à des femmes. Et il déteste la drogue. Tu as senti l'herbe sur les vêtements de ce type.

— Lui, au moins, il avait des vêtements. Je me suis fait l'effet

d'être Patty Hearst dans mon placard.

— Je vais installer un système de sécurité, demain à la première heure. Comme celui que j'ai monté chez toi. Avec tout un tas de cloches et de sifflets. Nous dormirons comme des nouveau-nés dans une mangeoire d'étable. Ou comme cette femme de la publicité pour les matelas. À l'abri, en sécurité, avec la pluie qui crépète sur le toit. Jusqu'à ce que les nuages passent leur chemin. Ça te va ?

Elle a fait oui de la tête. Elle n'était pas contente.

Mon humeur personnelle a marqué sensiblement le coup quand je me suis penché à nouveau sur le nom qui figure dans la lettre de Cassie, celui du docteur Arthur Lee. En imagination, j'ai vu le téléphone sonner tranquillement dans l'immense maison coloniale. Une femme qui s'est présentée comme étant Mme Lee a décroché.

— C'est une plaisanterie ? m'a-t-elle demandé quand je lui ai débité mon baratin de représentant en assurances.

Elle ne riait pas.

— Nous proposons un ensemble de plans d'assurance-santé qui sont parfaitement adaptés aux besoins de votre mari...

— Vous ne pouvez pas nous laisser tranquilles, bande de vautours ? a-t-elle dit d'un ton suppliant qui m'a déstabilisé.

Alors même qu'elle n'avait pas fini de raccrocher, j'ai envisagé le trajet vers le nord jusqu'à Lake Forest. Une route extrêmement touristique.

Au zoo, la pluie violente de la nuit dernière s'est atténuée mais n'a pas disparu. Heureusement, le stand des boissons rafraîchissantes y a la forme d'un gigantesque casque colonial. Je me tiens juste sous le bord, à l'abri de la pluie, et j'attends ma commande. Je tends un billet de vingt dollars à la caissière. Elle a l'air encore plus bougonne qu'Alison. Je n'ai vraiment pas envie de voir sa tête quand elle a été enfermée dans un placard.

— Neuf dollars quarante, sur vingt, vous n'avez rien de moins gros ?

— J'ai bien peur que non. Et cela vous dérangerait-il de me rendre un billet de un dollar ?

— Je n'ai déjà plus de billets de cinq. Il va falloir que je vous rende tout en billets de un. Vous me prenez tous ceux qui me restent.

— Désolé.

Elle soupire. Le soupir de la caissière qui n'a plus de billets de un dollar.

— Je ferais aussi bien de fermer. Je suis complètement à sec à cause de vous. S'il y a quelqu'un d'autre dans la queue qui a besoin de

monnaie, voyez ce monsieur, c'est lui qui a tous les billets de un dollar.

C'est mon nouveau but dans la vie, rendre les autres malheureux. On dirait que j'ai un talent naturel pour ça.

Quand je reviens du stand, Tommy guide un groupe de gosses de Francis Parker autour des cages. Il me demande de m'écarter de la barrière et place les plus petits devant. Même quand c'est son jour de congé, il assure la circulation.

— Pas de barreaux, Harding. Rien que du verre.

— Tu crois qu'ils s'en rendent compte ?

— Bien sûr. Ils sont intelligents, comme les dauphins. Ils ont de gros cerveaux de singes.

Un des petits garçons tape du pied par terre. J'ai le sentiment qu'il s'apprête à expédier un grand coup dans le tibia de Tommy.

— C'est pas des singes, dit-il en le fixant avec colère. C'est des orangs-outans.

— Ben, ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils ont bien une odeur de singes, rétorque Tommy. Tu vois ? Ils ont des petites fesses rouges de singes.

— Tommy, tu es vraiment le guide modèle.

— Écoute, Harding, c'est mon jour de congé. Je devrais être là-bas, aux phoques, à gueuler sur mes propres enfants.

Il m'entraîne vers un point situé près de la sortie, comme si ces gosses de huit ans pouvaient être munis d'un micro.

— Tu m'as demandé des renseignements sur l'affaire Moon. Bon Dieu, je n'y ai pas repensé depuis des années. Je ne peux pas te passer le dossier, elle est classée.

— Dis-moi seulement ce dont tu te souviens.

— Je me souviens du sang, dit-il en sortant son Coca de l'emballage.

Une enseignante montre du doigt le panneau universel NI NOURRITURE NI BOISSON AUX ANIMAUX (un guépard qui fait la moue sur une balance médicale à curseur), et Tommy sort son insigne comme s'il lui conférait un droit illimité à la consommation de Coca.

— On aurait dit un champ de bataille, poursuit-il. J'ai été un des premiers à entrer.

— Je sais. Au bout de combien de temps l'a-t-on classée ?

— Officiellement, environ une semaine. Mais elle était classée dès l'instant où on a mis le pied à l'intérieur. C'était une famille bizarre pour cet endroit précis, à cette époque précise. Ils n'étaient pas vraiment intégrés. Et Ellis était sous le coup d'une accusation de

détention de stupéfiant, deux, en fait, toutes les deux abandonnées en chemin, mais tu sais ce que ça signifie.

— Ouais, dis-je en pensant à la mienne. Est-ce que tu connaissais Ellis, ou sa femme ?

— Nan. Tout le monde connaissait les gamins : par l'église, par l'école. Ça a été ça, le pire. La fille qui en a réchappé était en état de choc. Elle était incapable de prononcer un mot. Comment elle a pu survivre, ça me dépasse complètement.

— Kalani.

— C'est elle.

— Elle était dans le sous-sol où elle se cachait.

— C'est ce qu'elle a dit, acquiesce-t-il. Dieu sait qu'elle était gravement déshydratée, scellée dans ce tombeau. Certaines parties de son récit ne concordaient pas tout à fait. Enfin, bon Dieu, tu as quatorze ans, tu vois toute ta famille massacrée, ça risque de te perturber sérieusement la mémoire. Même si je peux te dire qu'elle n'avait rien d'une gamine de quatorze ans.

— Elle a assisté au massacre ? Elle n'était pas dans le sous-sol ?

— Si, d'après ce qu'elle a raconté. Il y avait une ou deux contradictions...

— C'est toi qui l'as retrouvée ?

— J'étais là, ouais. Ce n'est pas moi qui ai ouvert la porte.

— Bon, c'est quoi, ce qu'elle a raconté ?

— Elle était en bas, dans sa chambre, et elle a entendu des coups de feu, et des hurlements, et je crois que quelqu'un lui a crié de se cacher. La porte n'avait pas servi depuis des années, elle s'est coincée quand elle l'a refermée.

— Comment vous avez su qu'elle était dedans ?

— On ne le savait pas, on a seulement ouvert tout ce qu'on a vu. Elle a eu une foutue chance.

— Qui est-ce qui lui a crié de se cacher ?

— Elle n'était pas sûre. Une voix de femme, peut-être sa mère.

— Est-ce que tu as une idée de ce qu'elle est devenue ?

— Nan. Tout de suite après, j'ai été nommé dans le comté de McHenry. Et j'ai finalement réussi à obtenir la Zone 2, ici en ville. Ils le savent peut-être, là-haut dans le comté des Lacs. Mais je ne crois pas que cela fasse partie des priorités. L'affaire est close. Bon Dieu, elle n'a même jamais été vraiment ouverte. Qu'est-ce qui se passe, Harding ?

— Je n'en suis pas encore sûr.

— Parce que c'est des questions foutrement bizarres pour un

lundi matin.

— Et l'autre gosse, celui qui a fait une fugue ?

Tommy hausse les épaules.

— C'était avant que j'y sois, alors je n'en ai pas su grand-chose. Aucun de ceux qui ont travaillé sur l'histoire des meurtres n'a pensé que ça avait une réelle importance.

— Est-ce qu'ils l'ont cherché, vraiment cherché ?

— Bien sûr. Tu sais combien il est difficile de rattraper un fugueur, surtout s'il est intelligent... si tu n'y arrives pas tout de suite, tu n'as vraisemblablement plus aucune chance. À moins qu'il n'ait envie de revenir.

— Et un kidnapping ?

— Il n'y avait aucun indice allant dans ce sens. Milieu de journée, une excursion organisée par l'église... personne n'a rien vu de suspect. Le pasteur s'en est porté garant.

— Le révérend Miner.

— C'est lui.

— Qu'a-t-il dit exactement ?

— Que le gamin était descendu du car. C'était tout ce qu'ils savaient « Et c'était comme si la main du Seigneur l'avait soudain emporté... »

— Tu as une excellente mémoire, Tommy.

— C'est à cause de ce qui s'est passé, de la famille. Des corps. Ça ne s'oublie pas, une affaire comme celle-là.

— Quelque chose lui est arrivé par la suite, au pasteur, il a eu des problèmes psychologiques, il a quitté l'église... je me demandais pourquoi.

— Qu'est-ce que tu veux que j'en sache ? Il a peut-être connu une crise de la foi. Ou souffert d'un abus de gnôle.

— Dans toute ma vie, je n'ai jamais rencontré un prêtre qui soit prêt à laisser l'un ou l'autre le priver de son col ecclésiastique.

— Ouais, enfin bon. Miner est méthodiste. Leurs règles sont peut-être différentes.

— Il paraît qu'il a eu quelques problèmes.

— Nous en avons tous. J'en ai, moi.

— Personne n'a considéré le garçon ou la fille comme des suspects potentiels ?

— Bon Dieu, non. Il n'y avait qu'un seul suspect : Ellis. C'étaient des gosses, bordel. De quel côté tu t'orientes, là, Harding ? Tu possèdes des éléments nouveaux ? Parce que si tu en as, tu dois m'en faire part. Surtout si c'est des trucs qui peuvent me faire mettre en

valeur. (Je fais non de la tête.) Le gosse a fugué, le père a viré psychopathe. Point final. Tu devrais te préoccuper de conneries qui sont un peu plus proches de ton propre seuil, comme ce que tu vas faire concernant les trois qui se sont introduits chez toi.

— Pour te dire la vérité, Tommy, j'ai pensé que tu pourrais peut-être m'aider, pour ça.

J'ouvre ma boîte à pique-nique et je prends un mouchoir pour lui présenter le verre que j'ai enveloppé dans un sac en papier.

— Ne me dis surtout rien. Tu collectionnes les verres de lait pour enfants.

— Il va y avoir mes empreintes dessus, Tommy. Et des traces de Wild Turkey. Mais l'un des trois l'a pris après moi. Il l'a fini. Et aucun ne portait des gants. Est-ce que tu pourrais le faire examiner au labo, en recherche d'empreintes ?

— Je n'aime pas ça, Harding. Premièrement, je ne participe pas aux enquêtes criminelles. Deuxièmement, je n'aime pas m'occuper des preuves matérielles. Il y a des paperasses à remplir, tout un tas de conneries...

— C'est tout ce que j'ai, Tommy.

— Tu aurais dû signaler leur intrusion par téléphone. Si c'est suffisamment important pour soumettre ce verre à analyse, tu aurais dû signaler ça par téléphone.

— Je sais.

J'ai toujours le verre à la main. Il finit par dire d'accord et prend ma boîte de pique-nique avec autant d'enthousiasme que j'en ai mis à accepter la photo de Kim que me tendait Cassie.

— Si ça débouche sur un tueur en série ou pas loin, me prévient-il, c'est moi qui lui mets la main au collet.

— Ça ne m'intéresse pas, moi. Ce qui m'intéresse, c'est de lui foutre mon pied au cul.

— Je ne peux pas demander tes analyses tout de suite. Quand ce sera un type que je connais qui sera de service.

— Ça me va.

— Et je ne peux pas les demander en urgence, sans ça les gens deviennent curieux.

— C'est très bien, Tommy. Est-ce que tu as trouvé quelque chose, pour Toth ?

— Encore un nom surgi du passé. T'es un putain de fossoyeur, là, Harding. Il vit à L.A. maintenant. Chez nous, il se tient à carreau. Ou alors, il est en progrès pour dissimuler les corps. Il y a eu un meurtre commandité, l'année dernière, contre un revendeur du North Side. On

a considéré que c'était lié aux règlements de comptes entre gangs mais ils n'en sont pas si certains que ça, aux Homicides. Ils aimeraient bien lui coller le rôle du tireur sur le dos.

— Il accepte des contrats ? Je croyais qu'il se contentait des violences physiques et de la récupération des impayés.

— Hé, il faut bien que les gens grimpent les échelons. Ce ne sont pas ses empreintes que je vais trouver, hein ?

— Non.

— Harding, si tu sais quelque chose sur ce Toth...

— Je sais, je dois t'en faire part.

— C'est un psychopathe, Harding. Pareil que son frère Luther... un vrai cas. Je l'ai bouclé une fois parce qu'il avait transformé les genoux d'une vieille dame en savonnettes molles. Il fait des trucs terrifiants. Toute la famille est à la masse, mais c'est Leonard le plus atteint.

— Il a été flic, à une époque.

— Ouais, bon. Les deux ne s'excluent pas forcément. J'ai une jolie photo pour toi. Tu savais qu'il était dans les Forces spéciales, quand tu jouais au policier à Bangkok ?

J'ignorais complètement qu'il avait été dans l'armée, à plus forte raison qu'il avait été stationné or Asie du Sud-Est. C'est une région immense, mais la coïncidence n'en est pas moins troublante. Il en va de même pour le cliché que Tommy me montre : tenue de camouflage intégrale, collier d'oreilles humaines, et lueur extrêmement brillante dans le regard. Pour avoir l'air dingue, il l'a.

— Il a l'air jeune, dis-je.

Tommy éclate de rire.

— Elle a été prise en 74. Il a participé à trois campagnes successives et il a résigné après la guerre. (Il me tend la photo.) Toi aussi, Harding, tu avais probablement l'air jeune à l'époque. Je veux dire, je t'accorde le bénéfice du doute.

— J'étais jeune et stupide. Mais pas tout à fait aussi dingue que ça.

— Je n'ai jamais compris, enfiler des oreilles autour de son cou. Est-ce que ça équivaut à se trimbaler avec une patte de lapin ou quelque chose d'approchant ?

— Tu veux dire, pour détourner la mort de soi ? Je ne sais pas... les gens collectionnent des tas de saloperies délirantes, Tommy.

Je plie la photo, qui est imprimée sur du papier pour fax de mauvaise qualité, a je la range dans mon portefeuille.

— Est-ce qu'ils ont autre chose sur lui, aux Stupéfiantes ?

— Rien qu'ils daignent partager avec moi. Qu'est-ce que c'est que toute cette histoire, Harding ? Tu enquêtes sur un truc ou quoi ?

— Non, je fais mon possible pour l'éviter.

Nous sortons, passons devant un amphithéâtre de béton probablement érigé par l'oncle de Tommy. On pourrait y ensevelir une petite ville, ce n'est pas si différent d'un mausolée, à mon avis.

— Je te rappelle si j'apprends quelque chose, m'assure-t-il.

— Encore un truc. À qui est-ce que je pourrais parler, en ville, d'une histoire que j'ai entendue, une sorte de légende urbaine sur la disparition de gosses asiatiques qui remonterait à des années et des années...

— Tu penses à un gamin en particulier ? Tu ne veux pas dire le petit Moon, hein ?

— Je me demandais s'il y en a eu d'autres.

— Bien sûr qu'il y en a d'autres. De toutes sortes. Mille par jour, qui fuguent. Où ça t'emmène, ça, Harding ?

— Je ne suis pas sûr.

— Tu as un client ?

— Non. Enfin, peut-être. Tu te souviens de Cassie Rayn ?

— Bien sûr, l'actrice. Celle qui a trouvé le moyen de se faire foutre à la porte du collège à force de baiser.

— J'ai passé la journée avec elle, hier.

— Tu rigoles. Je me suis trompé de métier. Il n'y a pas de rapport entre elle et ces conneries que tu me demandes, hein ?

— Non, non.

— Les légendes urbaines sur les disparitions d'enfants... d'où tu sors des conneries pareilles, Harding ?

Les gosses galopent comme des dingues autour de la scène.

— C'est une longue histoire, Tommy. Oublie que je t'ai posé la question. Écoute, il faut que j'y aille.

— Tu ne peux pas rester un peu plus ? Ils ont un bon spectacle avec les singes, un peu plus tard, fis sont tout mignons, ils font du vélo, portent des petits smokings.

— J'ai plusieurs trucs à vérifier. Merci de ton aide, Tommy.

— Pas de problème, dit-il en fixant la scène du regard. Ils sont vraiment mignons, ces petits branleurs, non ?

Je ne saurais dire s'il parle des gosses ou des singes.

La Mazda rouge de Richie est sur son emplacement habituel, près de la porte de derrière des Sauvages de la Vidéo. Les mêmes feuilles qui étaient collées hier sous les essuie-glaces s'y trouvent encore. C'est une voiture de sport, ce qui veut dire qu'elle est inconfortable, bruyante et coûte un prix exagéré. La porte qui donne sur l'arrière-boutique est calée en position ouverte. Et la musique est la même qu'hier, la bande qu'il a enregistrée pour l'hommage à Cassie. *Uh-hu, oh no, don't let the rain come down.*

— Ne touche à rien, me lance Richie depuis son bureau. Nous maintenons les lieux du crime en l'état pour en préserver l'aspect spectaculaire.

On dirait mon appartement. Les meubles sont retournés. Richie est assis sur une chaise qui n'a plus que trois pieds et menace de s'écrouler vers l'avant, comme un personnage d'un tableau du Caravage.

— Quand est-ce que c'est arrivé ?

— La nuit dernière, faut croire. Quelque temps après deux heures du matin. C'était dans cet état quand j'ai ouvert.

Dans la mesure où j'ai moi aussi connu des désagréments la nuit dernière, des désagréments qui m'ont semblé débiter avec ma visite dans son magasin, je suis d'humeur fort peu compatissante. Mais s'il croit qu'il va au-devant d'ennuis, Richie se tait. Si on lui fait peur, il n'y a plus rien à en tirer. Alors j'y vais doucement. Il a déjà le cambriolage du magasin qui le perturbe. Qu'est-ce que ce sera quand il saura, pour son argent ?

L'un des employés tripote l'effigie publicitaire de Julia Strain dans *La Vengeance nue* ou *La Nudité vengeresse*. Le carton de la luxure. Il a des traces de chocolat sur la bouche. Richie l'envoie remettre de l'ordre dans la section Action/Aventure.

— Et ne reclasse pas Van Damme dans les D, lui ordonne-t-il.

Il secoue la tête en me regardant :

— Carl. Le nouveau.

Il y a une succession ininterrompue de nouveaux dans cette boutique.

— Qu'a dit la police ?

— La police ? La police a exprimé ses regrets au téléphone. Apparemment, une tempête de force deux, va savoir à quoi ça correspond exactement, a frappé la région cette nuit. La moitié de la ville a subi des dommages causés par les vents. Personne n'a d'électricité. L'état de mon magasin n'a pas semblé les impressionner beaucoup.

— Pas de blessés ?

— Il n'y avait personne.

Il sort du bureau, évite un amas de cochonneries qui, me semble-t-il, constituait hier un nouveau présentoir de bonbons installé près de la caisse principale. Écrasés par terre, il reste quelques Baby Ruth et quelques Butterfinger qui ont échappé à Carl.

— Ce n'est pas évident de savoir ce qu'ils cherchaient. Il n'y avait rien dans les caisses. Et le coffre n'a pas souffert. La réserve, c'est un bordel noir. De nombreuses cassettes qui viennent tout juste de sortir ne sont plus en magasin.

— C'est toujours le cas. Et là-bas, dans ton bureau ?

— Je ne sais pas. Qu'est-ce qu'ils auraient pu voler ? Des crayons ?

— Tu n'avais rien de valeur, rien que tu gardais en réserve ou que tu t'apprêtais à vendre...

— Pas hors du coffre. Tu me connais.

Pour la première fois il remarque mon pansement, applique un petit coup de crayon sur son crâne.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? C'est le vent qui t'a ratiboisé la colline ?

— Nous avons eu des visiteurs nous aussi, Richie, au milieu de la nuit. Nos têtes se sont cognées.

Cette fois, il m'écoute vraiment. Il avance même la main vers son portefeuille.

— Surtout ne me dis rien.

— Désolé, Richie. J'aurais peut-être dû m'arrêter dans une banque.

— Tout ?

— Ouais.

— Je n'y crois pas... est-ce que tes flics à toi ont été plus serviables que les miens ?

— Je ne les ai pas appelés.

— Tu ne les as pas appelés, répète-t-il en hochant la tête. Merveilleux.

— Est-ce qu'ils ont une théorie, au moins ?

— Clients mécontents ; drogués, la faute à pas de chance. Bien sûr, c'était avant que tu m'apprennes que toi aussi tu as reçu une visite. Un schéma d'ensemble commence à émerger. Pourquoi tu n'as pas appelé les flics, Harding ?

— Ne t'énerve pas, Richie. Ça ne servait pas à grand-chose.

— Ne t'énerve pas ? Je comptais sur cet argent, moi. Il y a une franchise que je vais devoir payer, pour l'assurance. Quand tu ajoutes ça à mes pertes à cause de Cassie...

— Tu n'as eu aucune nouvelle d'elle ?

Il secoue la tête. Carl, le nouveau, revient, il attend la suite des instructions. Richie l'expédie à Drame Familiaux. Dans cette boutique, Drame Familiaux est représenté par *Frères de sang*. Carl s'éloigne d'un pas traînant en parlant tout seul. Il représente quand même un progrès par rapport au nouveau précédent, Elliott, qui se plaignait d'avoir les pieds mouillés pendant les journées d'été torrides, plaçait ses chaussures sur un radiateur froid avant de s'emballoter les pieds dans des serviettes en papier retenues par des élastiques. Elliott était resté presque une année entière, il était resté un Nouveau jusqu'au bout.

— Richie, est-ce que tu te souviens d'un type nommé Leonard Toth ?

— Je ne crois pas...

— Il était récupérateur de dettes pour Mickey Davis et pour une demi-douzaine d'autres bookmakers. Il avait commencé flic, il ne craignait pas de mettre la main à la pâte à l'occasion...

— Le nom ne me rappelle rien.

— Tu es sûr ? Réfléchis bien.

— Je réfléchis, je réfléchis. Est-ce que je lui devais de l'argent ? Est-ce que je lui ai vendu quelque chose ? Parce que c'est un nom que je ne connais pas.

Je crois qu'il me dit la vérité. Il est très bon menteur, mais il n'y a rien de pathologique à ça. Il faut lui donner une excuse à moitié valable avant qu'il démarre.

— Richie, apprends-m'en un peu plus sur ton copain Quanh. Dis-moi tout. Et la vérité cette fois.

— Je t'ai dit la vérité. Il n'y a pas de raison de mentir. Il m'a vendu une putain de cassette. Ça arrive tout le temps.

— Comment s'est passée la transaction ?

— Tout ce qu'il y a de normal, rien de particulier... Pourquoi ?

— Il m'est tombé dessus hier soir à l'aéroport.

— Quanh ? Tu veux rire ?

— De quoi t'a-t-il parlé hier matin ? Ou quand tu as répondu à l'annonce et arrangé la vente...

— Rien d'inhabituel. Il t'est tombé dessus ? Il y a quelque chose qui m'échappe, là. C'est rien d'autre qu'un type qui est petit et dingue de Cassie... J'en avais cinquante exactement comme lui, ici hier soir, peut-être un petit peu plus grands.

— Est-ce qu'il savait que tu vendais la vidéo à Léo ?

— J'en doute. Comment il l'aurait su ?

— Qu'est-ce que tu en as pensé vraiment, de cette cassette ? Elle était authentique ?

— Tu veux dire, est-ce qu'elle venait de Hong-Kong ? Je dirais qu'elle avait plus de chances de venir de Gary, dans l'Indiana. Mais elle l'a signée, non ? C'est qu'il doit y avoir quelque chose d'authentique dedans.

— Elle ne l'a même pas regardée.

— Et Léo ?

— Léo a cru ce que je lui disais. Moi je t'ai cru, toi. Et toi, tu l'as crue, elle.

— Tu penses que c'est pour ça que le magasin a été visité comme ça ? À cause de *Pretty Ballerina* ?

— Je ne sais pas.

— Parce que j'ai vendu une demi-douzaine de produits le mois dernier qui étaient tout aussi faux. Et *Pretty Ballerina* n'a vraiment d'importance que pour une poignée de collectionneurs. Et pour le procureur du comté. Qui peut bien en avoir quelque chose à fiche ?

— Qui y a laissé des plumes ?

— Je dirais Devlin, le client de Léo.

— Tu comprends, il y a cet autre type qui m'est tombé dessus hier soir, lui aussi, le récupérateur de fric dont je t'ai touché un mot, Leonard Toth. Environ une heure après que Quanh m'ait obligé à entrer dans un réduit. Ça s'est passé à peu près deux heures avant que mes visiteurs nocturnes arrivent et obligent Alison à entrer dans un autre réduit.

— Bon sang, tu aurais pu m'en parler, Harding. Avant que mon magasin soit saccagé. J'aurais été plus prudent si j'avais su qu'ils t'avaient fait péter tous tes fusibles.

— Pas tous. Juste un. Le reste de mes fusibles fonctionne très bien. Est-ce que tu as parlé avec Léo ?

— Pas ce matin. Mes téléphones sont restés coupés un bon moment.

— Ils marchent maintenant ?

Il acquiesce. Je vais dans la réserve. Le téléphone est posé sur la photocopieuse, toujours en place. Le fax aussi. Pour le reste, Richie a raison : c'est dans un état déplorable. Je baisse le son de l'ampli : *les Cowsill sont dans le parc avec la pluie et toi et moi...*

— Toth ? répète Léo d'un ton grincheux.

Je crois que je viens de le réveiller.

— Leonard Toth ? Ce nom ne me dit rien.

— Tu n'as pas de problème chez toi, Léo ? Personne n'est entré par effraction ?

— Tout va bien, Harding. À part que je n'arrive pas à dormir cinq minutes. Ce putain de téléphone n'arrête pas de sonner...

— C'est parce que tu es populaire, Léo.

— Non, il n'y a personne quand je décroche. Le silence, c'est tout, a après la tonalité.

— Quand est-ce que ça a commencé ?

— Vers le milieu de la nuit.

— Est-ce que Jake est de sortie, aujourd'hui ?

— Il est là. Je ne crains rien, Harding. C'est probablement une blague de gosses.

— Je ne crois pas.

Je lui parle des effractions. Il ne paraît pas surpris.

— Vous avez vu les quartiers où vous vivez, tous les deux. Je n'arrête pas de dire à Richie qu'il devrait déménager en périphérie. Les gens n'aiment pas les films d'horreur, ailleurs que dans le centre ?

— Parle-moi de ton client, Marty Devlin.

— C'est un vieil ami. Pourquoi ?

— Tu lui as vendu la cassette ?

— Évidemment que je lui ai vendue.

— Est-ce que tu peux me donner son adresse ?

— Il est dans l'annuaire. Je ne l'ai pas ici...

— Va le chercher, tu veux bien, Léo ?

— Non, je veux dire, tout ce que j'ai, c'est son numéro de téléphone et je crois que c'est celui de son boulot, ou de son téléavertisseur... il voyage beaucoup. Il n'est jamais chez lui.

— Tu veux bien me le dicter, Léo ?

— Ce n'est pas un numéro local.

— Ça ne fait rien.

— Ça te fera plus cher.

— Parfait.

Seigneur : voilà Léo qui devient aussi radin que Leonard Toth.

Il me le donne. Ce n'est pas un numéro local, mais ça ne va pas au-delà de la banlieue nord. Ça va peut-être me coûter quarante *cents*.

— Et chez lui ?

— C'est dans l'annuaire.

— Lequel ? Il y a quinze annuaires différents pour la banlieue nord.

— Non, non, il habite en ville. Pas loin de chez toi, même si je ne pourrais pas te dire le nom de la rue.

— Comment es-tu entré en relation avec Devlin, déjà ?

— Comme je te l'ai dit, je le connais depuis longtemps. Il était entrepreneur général de chantier et nous avons fait des affaires ensemble...

— Quel genre d'affaires ?

— Dans l'immobilier. Rien, Harding, uniquement du résidentiel...

— Donc tu le vois souvent ?

— En réalité, non. Je ne l'avais pas vu depuis longtemps. Il m'a appelé il y a deux semaines en me disant qu'il avait vu une annonce dans le torchon local, et il m'a demandé de me renseigner, de découvrir si elle était authentique. Il sait que je suis dans le métier. Je lui ai dit qu'il n'y avait pas de problème. Après j'ai appelé Richie, je lui ai posé la même question.

— Et donc Richie a répondu à l'annonce à ta place et a acheté la cassette. Quelle raison Devlin pouvait bien avoir de procéder de la sorte ? Il aurait pu l'acheter directement à Quanh et économiser une grosse somme.

— Il faut croire qu'il voulait bénéficier de nos conseils d'experts.

— Il doit toujours en être au même point. Je ne pense pas qu'il en ait profité. Personne n'a seulement visionné cette saloperie de film.

— Je n'ai reçu aucune plainte de sa part.

— Il ne te réveille pas en jetant des cailloux dans tes vitres ?

— De quoi tu parles ?

Je lui raconte seulement que Devlin m'a rendu une petite visite, qu'il veut me rendre la cassette.

— Dis-lui de laisser tomber.

— Tu n'as pas du tout eu de nouvelles de lui ?

Léo m'assure que non. Je lui rappelle de bien fermer ses portes à clef, lui demande de m'appeler si Devlin le contacte ou si quiconque l'interroge sur Cassie. Lui, il a une dernière question à me poser.

— Tu es certain que tu ne l'as pas sautée ?

— J'en suis certain, Léo.

Il bâille et me dit au revoir.

Richie se tient à la porte. Il bâille aussi, mais je crois qu'il fait semblant.

— Tu devrais me payer à bouffer, fait-il remarquer. Au Blue Mesa. Étant donné que tu as perdu mes trois mille dollars, le moins que tu puisses faire c'est de m'offrir des fajitas de crevettes grillées.

— Tu ne m'as pas tout dit, Richie. Tu ne m'as pas dit que tu n'étais qu'un intermédiaire dans cette transaction.

— Quelle différence ça fait, la façon dont cette chérie de transaction s'est déroulée ?

— Nous avons tous les deux eu nos affaires fouillées de fond en comble, la voilà la différence, et Léo reçoit des coups de téléphone inquiétants. J'ai des cow-boys vietnamiens et des tueurs californiens sur le dos. Qu'est-ce qu'il y a d'autre que tu ne me dis pas ? Tu es sûr que c'est Quanh qui t'a vendu la cassette ? Tu n'es pas allé l'acheter à Gary, ou à Merrillville, avant d'ajouter Quanh sur le plateau de la balance pour rendre l'affaire plus « authentique » ?

— Ça aurait fait beaucoup trop de complications, Harding. Je parie que rien de tout cela n'a de rapport avec ce film. Nous avons tous les deux déjà été victimes de cambriolages. Ça pourrait être une coïncidence.

— Je croirais m'entendre, moi, en train d'essayer de rassurer Alison.

Le sol de la réserve n'a pas encore été nettoyé : il y a des journaux, des cacahuètes au polystyrène, des fragments de carton, de bandes vidéo, et des mégots de cigarettes brunes venant du cendrier de Quanh. Je me penche pour ramasser une boîte d'allumettes bleues portant sur le dessus l'inscription ASSOC. DES COMMERÇANTS D'ARGYLE STREET.

— Est-ce que tu avais reçu quelque chose, dans le courrier que Cassie a regardé ? Une de ces offres de vacances bidons ?

— Peut-être, je ne sais pas. Elle n'est restée que deux secondes.

Je l'ai trop bousculé ; il se referme comme une huître. Je n'ai pas d'argent pour le soudoyer. Ce qui est sûr, c'est que je n'ai pas du tout envie de l'inviter à déjeuner. Un peu de flatterie peut se révéler considérablement meilleur marché que le menu de midi au Blue Mesa.

— Richie, dis-je. J'ai un service à te demander.

— Quel genre de service ?

— Tu as beaucoup de contacts.

— Et alors ?

— Tu connais des types dans le métier que je n'arriverai jamais à

approcher. (Je lui tends le prospectus que Cassie m'a donné.) Tu veux bien vérifier ce truc, voir d'où ça vient ?

— Pourquoi tu ne le fais pas tout seul, demande-t-il en l'examinant. Il y a un numéro pas plus loin que là.

— Ça correspond à un message enregistré. Essaie juste de voir si tu peux trouver qui l'a imprimé. Tu as des amis qui sont dans la filière du papier, pas vrai ? Pose la question à plusieurs d'entre eux.

Il réfléchit une minute puis hausse les épaules.

— Ouais, OK.

— Je te paierai, Richie. Quoi que tu découvres.

Son humeur se radoucit. Je compose le numéro de Devlin et j'ai droit à un vendeur des Bassins Devlin, il m'annonce que son patron n'est pas en ville... que pourrait-il faire pour moi, pourrait-il me proposer un prix exceptionnel sur une piscine ? Non ? Quand M. Devlin sera-t-il de retour ? Sans doute demain. Où est-il ? Il travaille, il travaille tout le temps. Son numéro personnel ? Il est dans l'annuaire, non ?

— Considère les choses de cette façon, me dit Richie. Personne n'a été blessé. Ça aurait pu être pire, bien pire. En réalité, nous avons eu une sacrée chance. Toi aussi, Harding.

— Ah ouais ? Alors pourquoi ce n'est pas l'impression que je ressens ?

Argyle Street, près de Devon, est au cœur de la culture vietnamienne de Chicago. Beaucoup d'expatriés s'y sont installés, ouvrant des épiceries ou des restaurants. Il y a des boutiques de cadeaux et de vêtements. Tous sont membres de l'Association des commerçants. Personne ne se souvient de Quanh ni ne vend de chapeaux de cow-boy blancs. J'ai droit à quelques regards bizarres, mais je suis habitué. Je regrette de n'avoir de photo ni de Quanh ni du chapeau. Finalement, je m'arrête à Pho Hung pour manger de la soupe aux vermicelles chinois. Je pose ma question sur le cow-boy, au comptoir, mais n'obtiens que des regards inexpressifs. Ça aussi, ça m'arrive souvent. L'homme qui se trouve à côté de moi me donne l'impression d'avoir quatre cents ans, d'être plein de sagesse. Il lit l'article du *Weekly World News* qui parle du Garçon des Cavernes. Je l'interroge sur Quanh. Il pose son journal, secoue la tête.

Je m'approche d'un téléphone public, près d'un tableau représentant un spectacle de marionnettes sur l'eau, au Viêtnam, manipulées par des mains invisibles sous la surface. Alison décroche à

la première sonnerie.

— Une nouvelle, m'annonce-t-elle. Le centre aéré de SunnySide, le nom qui figure sur le prospectus ? Tu ne le trouveras nulle part parce qu'il a été changé en KidKare Inc., il y a dix ans. (Elle me communique une adresse à Evanston.) Il y a mieux. J'ai appelé le bureau qui délivre les autorisations d'ouverture. Le directeur de KidKare s'appelle Evans. Mais le directeur honoraire est le docteur Arthur Lee.

— J'ai parlé à sa femme, elle était bouleversée, je ne sais pas à cause de quoi.

— Moi, j'ai parlé à la domestique. Les domestiques savent toujours tout. Il n'y a rien dans les journaux. Mais Lee est mort. Elle a cru que j'appelais de la part du salon funéraire.

— Est-ce qu'on sait ce qui lui est arrivé ?

— Un accident, dit-elle. Dans l'eau.

Je parviens à joindre Tommy dans une crêperie : cette fois-ci, il en est au petit déjeuner. Il me met en attente pendant qu'il appelle son bureau, puis il me reprend. Je l'imagine bien faire ça au comptoir du restaurant bloquer deux téléphones tout en prélevant des cure-dents sur le petit présentoir en métal. Tommy n'utilise jamais les téléphones payants.

— C'est un accident de bateau, Harding, m'explique-t-il. Le dernier adieu typique du gars riche, un bateau à moteur avec beaucoup de brouillard et un quai pas éclairé.

— Ils sont sûrs que c'est un accident ?

— Ils doivent l'être, pour eux c'est de la routine pure et simple. Et tu les connais, les flics du North Shore, ils n'ont pas grand-chose à faire. Si un docteur se plante avec son bateau, ils sortent les gilets pare-balles. Ils seraient prêts à tuer pour avoir un bon vieil homicide.

Tu y auras droit comme l'autre con.

— Quel genre de crêpes tu te tapes, là, Tommy ?

— Des trucs aux germes de blé, ça pèse une tonne. J'espère que je ne vais pas devoir courir après des méchants aujourd'hui.

Au moment où je paye mon repas, une vieille femme sort de la cuisine et m'entraîne à l'écart en essuyant ses mains sur son tablier.

— Il est venu ici, me révèle-t-elle.

— Vraiment ? L'homme que je recherche ? (Elle hoche la tête.) Quand ?

— Dimanche soir, très tard. Juste avant la fermeture.

— Vous lui avez parlé ?

Elle secoue la tête. Au moment où je paye, elle voit la photo de

Kim dans mon portefeuille.

— Votre enfant ?

— Non... quelqu'un que je recherche.

— Très joli garçon.

— Est-ce que quelqu'un lui a parlé ?

— Plusieurs clients.

— Vous vous souvenez lesquels ?

— Non. Mais il était comme vous, il allait d'une personne à l'autre, il posait la même question à tout le monde. Personne ne voulait l'aider.

— Pourquoi ?

Elle hésite. Un des clients tourne la tête pour regarder.

— C'était un ancien *cong sung*.

— Comment le savez-vous ?

— Ça se voit, c'est tout.

— Qu'est-ce qu'il leur demandait ?

— Il était comme vous. Il leur montrait une photographie.

— Oui ?

— C'est tout ce que je sais.

— Est-ce que vous l'avez vue, cette photo ?

— Non.

— Pourquoi est-ce qu'il était comme moi ?

— Il était à la recherche d'un garçon.

J'ai envie de rentrer chez moi dormir un peu, mais je ne suis pas loin de l'adresse de KidKare qu'Alison m'a fournie, dans Montebello. C'est une rue citadine à laquelle on a voulu donner un aspect de banlieue, essentiellement résidentielle mais avec un Burga King à une extrémité et, à l'autre, un bâtiment de briques bas comportant des portiques de balançoires et une cour entourée de barrières. Il n'y a qu'une poignée de gosses quand j'arrive. C'est l'heure de la sieste. Les matelas de sol sont sortis et disposés par terre.

Je passe en marchant sur la pointe des pieds devant les gamins endormis et j'atteins le bureau où deux femmes sont assises et regardent la télévision. On dirait un tout nouveau *Maury*, une resucée des meilleures diffusions antérieures. Je frappe à la porte vitrée avant de l'ouvrir.

— Est-ce que nous pouvons faire quelque chose pour vous ? me demande la plus jeune.

Sa compagne me dévisage d'un œil soupçonneux. Sa main droite tient une cigarette. À mon avis, la gauche se tend vers le fusil à cartouches paralysantes. Toutes deux portent des pulls bleu marine proclamant KONSEILLÈRES KIDKARE

— Je voulais juste des renseignements.

— Je m'appelle Kathy, elle c'est Sylvia...

— Harding.

— Est-ce que vous avez un enfant que vous souhaitez inscrire chez nous, monsieur Harding ? reprend-elle. Parce que les dates d'ouverture pour les inscriptions, c'est en général le premier du mois.

— Non, je voulais juste des renseignements. Sur les excursions que vous organisez ? Avec l'église méthodiste de Stillwater ?

Kathy regarde Sylvia, Sylvia regarde Kathy.

— Vous devez commettre une erreur, me répond Kathy d'un ton d'incertitude. Moi, en tout cas, je n'ai jamais entendu parler de ce genre d'excursions...

— Moi pareil.

— Et Sylvia serait au courant, elle est ici depuis beaucoup plus longtemps que moi.

— Laissez-moi vous demander autre chose pendant que je suis là.
Je sors la photo de Kim juste pour avoir un pied dans la place.
— Je suis à la recherche de quelqu'un. Il s'appelle Kim Moon.
Sylvia hausse les épaules.

— Pas un des nôtres, dit-elle.

— Est-ce que vous avez des registres sur les enfants inscrits ici...

— Non.

— Pourquoi vous nous demandez ça ? intervient Kathy.

— Parce qu'il serait plus âgé aujourd'hui, beaucoup plus âgé.

— Mais encore ?

— Dans les trente-cinq. Trente-trois, je dirais.

— Dans la mesure où nous n'acceptons pas d'enfants de plus de douze ans, dit Sylvia, il aurait peut-être un problème pour trouver une place.

— Il a disparu il y a très longtemps.

— Et il était chez nous ? demande Kathy.

— Nous n'égarons pas les enfants, déclare Sylvia avec un froncement de sourcils.

Elle a l'air de mauvaise humeur. Je l'ai peut-être dérangée en pleine sieste.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que nous puissions vous renseigner ?

— Il a disparu lors d'un voyage qui était organisé conjointement par l'église méthodiste de Stillwater et le centre aéré de SunnySide. On m'a dit que c'est l'ancien nom de KidKare...

— Vous devriez téléphoner au siège, me conseille Sylvia.

Je crois qu'elle est du genre verre à moitié vide. Elle voudrait bien me voir partir. Elle voudrait bien me savoir en Mongolie-Extérieure.

— Je n'ai jamais entendu parler de ces excursions, conclut-elle.

— Je n'ai jamais entendu ce nom.

— Enfin bon, cela remonterait à il y a très longtemps...

— Et je ne suis au courant d'aucun partenariat avec une église méthodiste.

— En un mot comme en mille, nous ne le connaissons pas, votre garçon, déclare Sylvia. Et franchement, monsieur, même si nous le connaissions, nous ne vous le dirions pas.

— Merci beaucoup.

— Non, elle a raison, renchérit Kathy. C'est pour le bien des enfants.

Elles sont toutes les deux un peu sur la défensive, mais cela

pourrait s'expliquer par un million de raisons différentes.

— Et vous accepteriez de me renseigner sur l'homme qui accompagnait ces excursions, un pasteur du nom de Miner ?

J'explique ce qui est de notoriété publique. Puis je dis :

— Je ne fais que suivre tous les indices dont j'ai connaissance. Vous comprenez. Pour le bien de ce garçon.

— Vous nous avez dit qu'il a trente ans et quelques, dit Sylvia. Je doute qu'il ait besoin que vous lui teniez la main.

— Vous devriez vous entretenir avec ce révérend Miner, gazouille son amie.

— Je l'ai fait.

— Vous devriez téléphoner au siège.

— Je croyais que c'était ici.

— Sylvia veut dire le siège central. Il se trouve à Chicago Nord. Mais ça m'ennuierait de vous envoyer aussi loin pour rien. Non pas que je risque de trouver beaucoup d'aide à cette heure de la journée. Tout le monde est parti déjeuner.

Elle prend le téléphone, appuie sur un numéro préenregistré et parle à quelqu'un pendant plusieurs minutes à voix basse. Elle obtient la liaison avec une autre personne, une fois, deux, est mise en attente... je n'entends qu'un seul mot qui s'élève au-dessus du murmure :

— Vraiment ?

Sylvia me fixe avec ennui, extrait une nouvelle Dorai Light de son paquet.

— J'ai une cousine qui s'appelle Sylvia, lui dis-je. Une cousine germaine, en fait. Elle est institutrice.

— Vous en avez de la chance.

— Elle est en congé maladie pour l'instant, au centre de désintoxication Betty Ford. Ce qui la branche, c'est la phonétique.

Sylvia bâille. Je ne crois pas que ce soit de l'affectation.

— J'ai réussi à joindre quelqu'un de l'administration, annonce Kathy. Nous ne sommes pas la grosse compagnie. Nous ne gardons pas d'archives au-delà de huit ans. Mais elle se souvient du révérend Miner. Il emmenait les enfants en excursion à la campagne, ça s'intégrait dans le programme des colonies estivales de l'église. Leurs enfants et les nôtres. C'était avant qu'il ne quitte ses fonctions.

— Donc il les conduisait dans des endroits différents, pour des pique-niques, ce genre de choses ?

— Sans doute. C'est tout ce dont elle se souvient. Désolée. (Elle hésite.) Je ne devrais pas vous le dire mais elle m'a signalé autre

chose. Vous devriez peut-être aller en parler avec les gens de son église...

— Que vous a-t-elle dit ?

— Juste qu'il y avait eu des bruits, quand les excursions se sont arrêtées, et il est probable que notre association avec eux a été suspendue...

— Quel genre de bruits ?

— Concernant sa conduite. Avec les élèves. Pas les jeunes enfants.

— Les adolescents ?

Elle hoche la tête.

— Les garçons ou les filles ?

Elle ne manifeste pas de gêne.

— Les garçons.

Sylvia fronce les sourcils.

— Kathy, tu as réfléchi qu'il peut être avocat ?

— Je ne le suis pas.

— Ce ne sont que des bruits qui ont couru, reprend Kathy. Mais quelqu'un de son église se souvient peut-être...

— Ils ne vous diront rien, assure Sylvia. Ils risqueraient d'être poursuivis en justice.

— Est-ce que vous pourriez me communiquer le nom de cette femme ?

— Je ne crois pas que ce soit souhaitable.

— Est-ce à ce moment-là que votre nom a été changé ? Quand les excursions se sont interrompues ?

Kathy n'en sait rien.

— Je reviendrai peut-être pour votre vente de charité.

— Notre vente de charité ? Quelle vente de charité ?

— Vous n'organisez pas un vide-grenier et une vente de charité, la semaine prochaine ?

— Non. J'aimerais bien.

— Vous devriez appeler le siège, me conseille à nouveau Sylvia. Avant, on en organisait, des vide-greniers. Tout le temps. Mais quelqu'un a acheté un mixer dont le fil était défectueux et l'utilisatrice s'est mise à clignoter comme un sapin de Noël. Nous avons été poursuivis en justice.

— Sylvia connaît tout ça beaucoup mieux que moi, explique Kathy. Elle est là depuis beaucoup plus longtemps.

— Je me disais aussi qu'elle avait l'air plus expérimentée. Est-ce que vous avez une brochure, un dépliant ou autre qui décrit

SunnySide... je veux dire KidKare.

— Juste ça, me répand-elle en prenant on livret dans on meuble de rangement.

Je passe les photographies en couleurs, me reporte à la liste des responsables et des membres du conseil d'administration figurant au dos, en parcourt rapidement les noms. L'église méthodiste de Stillwater n'apparaît nulle part.

Mais le fondateur et président d'honneur est bel et bien le docteur Arthur Lee. Son nom n'est pas écrit en très gros caractères. Je mentionne son accident et n'obtiens que des regards dépourvus d'expression chez les deux femmes.

— Je suis désolé pour votre garçon, dit Kathy. Comment s'appelait-il ?

— Kim.

— J'espère que vous allez le retrouver. Sincèrement.

— Ouais, dit Sylvia, tenez-nous au courant Autrement ça va nous empêcher de dormir.

Je prends l'autoroute à péage en direction de Lake Forest, une banlieue du North Shore où le véritable statut social s'évalue en fonction du côté où l'on habite, par rapport à Sheridan Road. Les fortunes établies sont à l'est, près du lac. Les Lee sont des nouveaux riches, ils vivent une rue plus à l'ouest, dans Astor. La maison aurait de quoi impressionner en tout autre lieu, mais ici elle est quelconque. Ce qui n'empêche pas que je serais obligé de faire une première offre à un million cinq. L'argent, l'argent : les deux mots les plus importants dans le monde de l'immobilier, ainsi s'exprime Century 21, mais également Tommy James & the Shondells.

Je sonne à la porte, vois arriver un maître d'hôtel qui ne semble pas débordé de travail et parviens à me faire pénétrer dans le salon de façade. C'est une pièce confortable, informelle, comportant un beau fauteuil en cuir dont il s'ingénie à me garder éloigné d'un bon mètre. Vêtu d'un costume noir proche du smoking, on dirait un ancien pugiliste assurant un commentaire coloré lors des retransmissions sur HBO. Je ne vois pas la domestique. Une radio, probablement WNUA, diffuse des airs de jazz langoureux. Il y a une cheminée en marbre vert et plusieurs photographies posées sur le manteau, aucune avec des enfants. Le docteur Lee paraît avoir dans les soixante-cinq ans, sa femme un peu plus de quarante. C'est peut-être une jolie potiche. Les gens collectionnent toutes sortes de choses.

Une femme se présente sur le seuil mais ne s'assied pas. C'est elle qui figure sur les clichés, très mince avec des cheveux châains courts, la raie au milieu comme un garçon. Le genre de coiffure toute simple qui peut aller chercher dans les cent dollars et la majeure partie de l'après-midi dans Oak Street. Elle ne porte pas le deuil. Elle a les yeux battus.

— Puis-je vous aider ? demande-t-elle.

— Madame Lee ? (Elle hoche la tête.) Je m'appelle Harding. Je suis désolé de vous importuner...

— C'est pour quoi ?

— Je voulais juste vous poser quelques questions.

— Vous avez dit à Edward que vous étiez un ami de mon mari ?

— Ce n'est pas absolument exact. Je suis désolé, mais je n'ai pas su quoi lui dire d'autre. J'essaie de découvrir ce qui est arrivé à quelqu'un et je me demandais si vous pourriez m'aider : je crois que vous ou votre mari avez peut-être connu sa famille. Ils s'appelaient Moon, ils habitaient à Stillwater.

— Je crains de ne pas comprendre...

— Vous avez bien habité à Stillwater, n'est-ce pas ? Vous étiez membres de l'église méthodiste ?

— Non, dit-elle en secouant la tête.

Ses bras et ses jambes sont bronzés, un bronzage léger, celui du North Shore, pas celui de la plage ; celui qui s'obtient en jouant au tennis dans son club. Elle ne porte pas de bas.

— C'est-à-dire que nous avons vécu à Stillwater pendant peut-être un an, corrige-t-elle. Nous n'allions pas à cette église... si c'est un don que vous désiriez, nous apportons déjà notre contribution à l'église méthodiste de Lake Forest...

— C'est votre mari qui a fondé le centre aéré de SunnySide ? Qui s'appelle maintenant KidKare ?

Elle hoche la tête, cherche le maître d'hôtel du regard. J'ai l'impression qu'elle s'apprête à me faire flanquer à la porte mais en fait ce n'est pas ce qu'elle a dans l'idée. À la place, elle me demande si je désire boire quelque chose.

— Non, ça va.

— Moi aussi, ça va, mais je prends quand même quelque chose.

— Dans ce cas, la même chose que vous.

— Ce sera un Manhattan.

— Ça me convient très bien.

Je n'en ai pas bu depuis des années. Il est très rare que je boive un cocktail ; ça ressemble trop à faire la cuisine.

— J'espère que vous n'essayez pas de me vendre quelque chose, monsieur Harding, dit-elle quand Edward revient avec nos verres.

Elle s'assied maintenant, sur un canapé ; elle aussi garde ses distances par rapport au fauteuil en cuir.

— Non.

— Parce que j'ai eu droit à une foule de démarches et d'appels depuis l'accident de mon mari, des gens qui veulent me vendre ou récupérer quelque chose. Apparemment, le cercle de ses relations était plus large que je ne le pensais.

Edward m'apporte mon cocktail en même temps que trois serviettes et un dessous de verre.

— C'est le genre de choses que l'on découvre aux enterrements,

conclut-elle.

— J'ignorais complètement que votre mari était décédé. Je suis profondément désolé.

Elle lève légèrement la main, comme un pape qui accorde sa bénédiction. Je poursuis :

— Je ne vais pas vous ennuyer longtemps, je vous le promets. Je suis à la recherche de quelqu'un et je tente d'obtenir des renseignements sur l'église et les excursions qu'elle organisait pour les jeunes. Cela remonte à vingt ans.

Elle n'a pas l'air surprise. Je ne crois pas que ce soit son premier Manhattan de la journée. J'ajoute :

— La famille s'appelait Moon.

— Je me souviens d'eux, bien sûr. Par les journaux.

— Vous n'étiez pas amis ?

— Non.

— Mais vous habitiez tout près ?

— Nous n'étions pas amis, répète-t-elle.

— Est-ce que vous vous souvenez de Kim ?

— Un peu.

Je lui tends la photo. Elle la fixe, finit son verre qu'elle pose sur la table basse avec des doigts qui tremblent. Elle n'utilise pas de dessous de verre.

— Pauvre garçon. Il n'a jamais réapparu ?

— Non. Est-ce que vous connaissiez des gens qui s'appelaient Wilder, et Miner ?

— Les Wilder habitaient près de chez les Moon. Nous étions à quinze cents mètres, mais c'était tout près à cette époque-là. Le révérend Miner ? C'est un nom qui me dit quelque chose...

— Le révérend Miner, Lawrence Miner.

— Peut-être, je ne suis pas sûre...

Edward réapparaît.

— N'oubliez pas votre réunion du dîner, lui rappelle-t-il.

Elle hoche la tête. Je ne crois pas que pareille réunion soit prévue. Je ne crois pas qu'Edward m'apprécie.

— Autorisez-moi à vous laisser mon numéro, dis-je en lui tendant une carte qui comporte mes vraies coordonnées. Au cas où vous vous souviendriez de quelque chose.

Edward ne s'est pas retiré. Il a dû être boxeur... il ne cesse de surveiller mes mains, comme un chat épie vos pieds.

— Je suis profondément navré pour la mort de votre mari. Si cela ne vous ennuie pas... vous pourriez me dire comment c'est

arrivé ?

— Il était sur son bateau. Je crains fort qu'il n'ait trop bu.

Je boche la tête.

Elle porte son vent à ses lèvres.

— Il était seul ?

— À ce qu'on me dit.

— Ce qui signifie ?

— Ce qui signifie... pourquoi est-ce que je vous dis tout ça, monsieur Harding ?

— C'était juste une question que je me posais... Est-ce qu'il faisait souvent cela, prendre son bateau pour partir seul, le soir ?

— À son âge, vous voulez dire ? Parfois. Il disait que ça l'aidait à se détendre. Mais en règle générale il n'était pas seul. Il avait d'autres amis, monsieur Harding. Et ces derniers temps, il était soumis à de fortes tensions. Que diriez-vous d'un autre verre ?

— Ce ne serait pas raisonnable, non. Il faut que j'y aille.

— Dommage.

— La police est sûre qu'il s'agit d'un accident ?

— Quelle étrange question !

— Vous m'avez dit qu'il était soumis à de fortes tensions... cela était-il dû à son travail ?

— Arthur était retraité. C'était autre chose.

— Est-ce que quelqu'un d'autre que moi est venu ici récemment vous poser certaines de ces questions ?

Elle me répond que non.

— Un Vietnamien, très poli, appelé Quanh...

— Personne ne m'a posé de questions sur cette époque lointaine depuis un bon moment, monsieur Harding. J'avais complètement oublié tout ça.

J'en doute. Edward réagit au nom de Quanh comme si le gong venait de retentir sur le ring.

— Serait-ce me montrer trop indiscret que de vous demander ce qui tourmentait votre mari, exactement ?

— Oui, dit-elle. Je pense que oui.

J'acquiesce d'un hochement de tête. Si j'avais apporté un chapeau, le moment serait venu pour Edward de me le tendre.

— Si vous voyez l'homme que je viens de mentionner ou si quoi que ce soit vous revient, appelez le numéro qui se trouve sur la carte, je vous en prie. Je vous en serai reconnaissant, la famille Moon vous en sera reconnaissante...

— Vous ne croyez pas qu'il est un peu tard pour ça ? Pour le

chercher ?

— Je ne sais pas.

— Cet autre homme... est-il dangereux ? Si je le vois, je dois appeler la police ?

— Non, il ne fait que poser des questions, comme moi.

Elle lit ma carte.

— Êtes-vous dangereux, monsieur Harding ?

— Non, je suis un gros matou placide.

Elle observe un moment de silence, donne des petits coups sur la carte avec ses doigts.

— Avez-vous parlé à certains des autres voisins ?

— Non, elle... on m'a dit que la plupart avaient déménagé.

— Si je vous demande quelque chose, vous me direz la vérité ?

— Si je le peux.

— Est-ce que vous travaillez pour Kalani Moon ?

— Quoi ? dis-je sous le coup de la surprise.

— Je ne vois pas... qui d'autre s'en soucierait après tout ce temps ? Qui reste-t-il d'autre ?

Je ne réponds pas.

Elle vide son verre.

— Faites bien attention à vous, monsieur Harding.

— Oh ?

— Avec Kalani. Si elle n'a pas changé depuis cette époque...

— Comment était-elle ?

— C'était une prédatrice.

— Vraiment.

— Elle avait des petits amis... les Wilder pourraient vous en dire beaucoup plus. Toujours un petit ami différent...

— Ce n'est pas si rare.

— Si ça s'était arrêté là, non... Edward ? Vous voulez bien m'en apporter un autre, s'il vous plaît ?

Edward retire les verres.

— Moi, ça va, lui dis-je.

— Je n'ai pas souvenir de vous avoir demandé, rétorque-t-il.

Je me tourne vers Mme Lee.

— Cela allait donc plus loin que des petits copains ?

— Les pères, me répond-elle, les pères des garçons. Et l'année où nous avons habité là-bas, elle s'est fait les Wilder à tour de rôle, les deux frères. Vous devriez demander aux voisins.

— Comme je vous l'ai dit, tout le monde a déménagé. Ou est mort.

— Êtes-vous tout à fait sûr que vous ne voulez pas un autre verre ?

— Absolument.

— Ne faites pas attention à Edward. C'est à cause du chagrin. Edward, mon cher, arrêtez d'afficher un air aussi sinistre. Préparez un autre verre pour M. Harding...

— Non, je ne peux pas, vraiment. Est-ce que vous connaissiez les parents, Ellis et sa femme ?

— Seulement de vue. Il n'était pas facile de ne pas les remarquer.

— Parce qu'il était noir ? Et elle, asiatique ?

— Pas seulement ça. Elle avait des marques, autour de la gorge, qu'elle prenait beaucoup de peine à cacher, avec des foulards en soie et des pulls à col roulé au milieu de l'été... c'était triste, vraiment.

— Vous avez vu ces marques ? Quand ?

— Pourquoi ? Je ne me souviens plus exactement. Elle en avait en permanence. Je le sais seulement à cause d'une soirée piscine à laquelle nous étions allés une fois, chez les Wilder...

— L'avez-vous dit à la police, quand les Moon ont été tués ?

— Je n'ai jamais parlé à la police.

— Personne ne vous a interrogée ?

— Ils ont parlé à mon mari.

Edward se racle la gorge encore une fois. Il a probablement besoin de pastilles.

— Les Wilder étaient beaucoup plus proches des Moon. Je ne crois pas que Beth et Tom soient toujours en vie. Mais les garçons doivent être quelque part dans le coin.

— Est-ce que vous vous souvenez de leurs noms ?

— Bien sûr. Mason et Zane.

C'est une bonne chose que je n'aie pas repris un verre. Je l'aurais renversé. Edward n'aurait pas été content.

— Je tiens à vous remercier, madame Lee...

— Helen, me dit-elle en me serrant la main. Si vous voyez Kalani Moon, vous pouvez lui transmettre un message de ma part.

— Oui ?

— Dites-lui d'oublier tout ça. Il est mort.

— Son frère ?

— Mon mari.

Edward me suit à ma voiture. Il reste sous la pluie pendant que j'effectue ma marche arrière, m'observe jusqu'à ce que j'aie regagné la

chaussée. Je roule vers le sud pendant quinze cents mètres puis je fais demi-tour et reviens m'arrêter devant la boîte aux lettres des Lee. Mais Edward connaît mes petits trucs, il m'attend. Je parviens à détourner une enveloppe marron familière avant qu'il n'arrive. Il est mouillé, davantage à cause de l'exercice physique qu'à cause de la pluie.

— Je partais, dis-je en lui tendant le reste du courrier.

— Vous avez parlé du Chinetoque. Machin bidule Quack.

— Quanh. Il est venu ?

— Peut-être.

Je sors mon portefeuille. Voyons... Je suis à Lake Forest, mais Edward est plutôt du genre Chicago Nord. Les règles régissant les pourboires sont d'une telle complexité.

— Il est venu la semaine dernière, me révèle-t-il en empochant un billet de vingt. Il voulait voir Mme Lee. Je ne l'ai pas laissé entrer. Je n'aime pas les Chinetoques.

— C'est tout ?

— Pas tout à fait. Je ne vous aime pas non plus.

Il prend le courrier et repart vers la maison. J'ouvre l'enveloppe marron, adressée au docteur Lee. L'offre de vacances que lui envoie Lost Moon est un peu différente de celle de Cassie. Il faut que je la rapproche de mes yeux pour déchiffrer les petits caractères. J'ai besoin de lunettes.

Un centre aéré sûr et fiable

... soyez assuré que vos enfants seront placés entre les mains chaleureuses et expertes du docteur Lee...

Edward n'est plus visible. Mais je distingue un visage, à la fenêtre de façade, qui me surveille jusqu'à ce que j'aie reculé et atteint la route.

Je prends vers l'est en direction de Waukegan, dépasse l'immeuble d'habitation où Miner a vécu avec sa sœur. Les moustiquaires ont fière allure. Je franchis ensuite les deux pâtés de maisons qui me séparent de Cyrès où je me gare. Il n'est que midi trente mais le ciel est suffisamment sombre pour laisser présager le coucher du soleil. Il n'y a pas de lumières aux fenêtres du premier étage. Je cogne à sa porte, j'appuie sur la sonnette, mais personne ne répond. Je vérifie sa boîte aux lettres et trouve les publicités du jour : une nouvelle offre qui ne se refuse pas. Ça à celle de Cassie, quoiqu'il y ait une différence... il me faut une pour repérer laquelle. Les termes utilisés sont identiques, c'est la photo qui a changé. À la place d'un second cliché illustrant le paradis des promoteurs, il s'agit d'un garçon assis seul sur la plage.

Je fais le tour de l'immeuble vers une cour fermée par une barrière portant un écriteau ATTENTION AU CHIEN et maintes preuves, dans l'herbe, de la présence de l'animal. Mais je ne le vois pas et, quand j'ouvre la barrière retenue par une chaîne, je n'entends aucun aboiement venant de la maison. C'est un silence vide, un silence d'après-midi qui n'est pas particulièrement de mauvais augure. Je gravis les marches sur l'arrière et frappe aussi bruyamment que possible mais Miner ne se montre pas. Dans la maison voisine, une femme m'observe de la fenêtre de sa cuisine. Je pense qu'elle a un rictus méchant ou menaçant, mais ça n'est peut-être dû qu'à un pli de l'écran de protection solaire scotché sur sa fenêtre. J'attends qu'elle s'en aille avant de m'introduire dans le logement en cassant un des petits carreaux de la porte de derrière.

Les pièces sont sombres. Je les laisse en l'état. Le bol de Miner est encore dans l'évier, rempli d'eau laiteuse et de soupe froide. La poêle, sur la cuisinière. Tout, dans l'appartement, semble à demi terminé. La chambre est meublée avec des cartons d'épicerie qui contiennent ses vêtements. Je passe les doigts sur le papier mural que je trouve recouvert d'une poussière grasse.

L'un des angles de la chambre a été transformé en une sorte de bureau, avec une table de travail bon marché et une pile de livres. Il y

a un tas de papier blanc et un petit bout de ruban correcteur, mais pas de machine à écrire. Le logement n'est pas assez grand pour dissimuler quelque chose. J'inspecte les deux placards puis je remarque un cordon fin qui pend dans les ombres du couloir, sur l'arrière, et quand je tire dessus, je révèle des marches extrêmement raides qui mènent à un grenier extrêmement sombre et extrêmement chaud. Quand j'arrive en haut, un autre cordon frôle mon visage, il commande une seule ampoule de plafond.

Quelqu'un a visité les lieux récemment. Un tee-shirt blanc, par terre, porte une trace de pas, avec des résidus de boue qui, en dépit de la chaleur, sont encore légèrement spongieux à l'intérieur, tel un cake à demi cuit. Il y a sac sur sac remplis de vêtements et de vieux jouets, et à mi-distance du mur le plancher ne se compose plus que de poutres et de matériaux d'isolation. Je regarde jusqu'à ce que la poussière me fasse tousser et c'est à ce moment-là que je la découvre, enfermée dans sa mallette. C'est comme la porte fermée à clef dans le sous-sol de Cassie... Je descends la lourde boîte sur les degrés raides en manquant de me rompre le cou et je prends un couteau dans la cuisine pour forcer la serrure.

Il y a une feuille de papier engagée sur le cylindre et une poignée de lettres posées dessus, certaines dans des enveloppes, d'autres juste des copies carbone... la plupart viennent de pasteurs et doivent être importantes pour que Miner les conserve de la sorte, mais la première qui me parle vraiment date d'il y a trois ans et elle a connu plusieurs réexpéditions, de l'église méthodiste de Stillwater au logement de sa sœur, pour finir par le joindre à l'hôpital de Longview. L'en-tête indique ÉGLISE MÉTHODISTE DE TWIN LAKES.

Cher révérend Miner,

Je m'appelle Simon Gates. Nous ne nous connaissons pas mais j'ai trouvé quelque chose qui, je pense, doit vous appartenir. Un garçon de notre église l'a découvert pendant qu'il explorait les cavernes proches de notre ville... comme vous pouvez vous en rendre compte, le livre a souffert du temps et des éléments, mais je suis quand même parvenu à lire les noms sur la page de garde, Lawrence Mina & Kim Moon, et si le second ne me disait rien, le vôtre a réveillé des souvenirs chez un des membres plus âgés de notre conseil d'administration qui s'est souvenu des voyages que vous faisiez ici, de l'aide que vous apportiez à la construction de notre chapelle et de la façon

dont les enfants jouaient parfois près des grottes. S'il s'était agi là de tout autre livre, je n'aurais probablement pas pris la peine de vous le faire parvenir, mais comme il semble s'agir d'une bible personnelle, je me suis senti tenu de l'arracher à son enfouissement prématuré afin de vous l'envoyer. Dans l'espoir que vous pourrez la restituer à Kim ou à son propriétaire légitime.

C'est aussi une lettre qui se trouve sur le chariot, papier replié au sommet. J'allume une vieille lampe de pharmacien. La première chose que je remarque, c'est la date : six mois exactement aujourd'hui. La seconde est la personne à qui elle était destinée :

Chère Cassandra,

Tu vas avoir l'impression d'entendre la voix d'un fantôme et c'est peut-être le cas. Dieu sait que je me sens à demi mort par moments, presque libéré des plaisirs et des souffrances de ce monde, presque mais pas totalement, pas encore, et en conséquence j'ai le sentiment qu'il me faut t'écrire pour te demander ton aide, de même que je souhaite sincèrement t'aider. Je crois que nous pouvons nous aider mutuellement.

Permetts-moi de te parler franchement. Je sais que tu es la jeune fille que j'ai connue sous le nom de Kalani Moon. Je sais que tu te souviens de moi et du rôle que j'ai tenu dans ta vie. Il ne se passe pas un soir sans que je me couche en voyant les visages des membres de ta famille qui me regardent du fond des ténèbres. Ma vie à moi n'a pas été facile non plus, mais je t'expliquerai cela dans une minute : ce que j'ai fait tout au long de ces années pour trouver le repentir et parvenir à ce point où je peux t'écrire cette lettre.

Mais d'abord, à nouveau, il me faut te parler brutalement. Nous savons l'un comme l'autre que ton frère a été tué. Je crains qu'il y en ait eu d'autres comme lui. Qu'il y en ait d'autres. Ton père le croyait aussi... c'est cela qui le poussait à chercher sans relâche, non pas Kim mais l'homme qui l'avait enlevé... c'est ça qui le poussait à se défier de tous ceux qui l'entouraient...

Et voilà qu'un élément nouveau est survenu. Je reçois d'étranges messages par courrier, concours, tirages qui me sont

expédiés par des inconnus... je me demande si tu sais quelque chose concernant ces envois... Ils sont composés avec une telle habileté que je me demande s'ils ne sont pas l'œuvre du diable en personne...

La lettre s'interrompt à cet endroit. Les toutes dernières lignes sont difficiles à lire : la frappe devient progressivement mal assurée, avec des fautes d'orthographe, des mots barrés, comme parodiant une dégradation. Je relis la lettre puis la remets dans la machine et l'aligne sur les derniers caractères. Même si Miner était là, je doute qu'il lui serait possible d'adresser une prière possédant la force de ces dernières fautes.

L'atmosphère du moment est brisée par mon téléavertisseur qui sonne deux fois plus fort dans l'appartement vide et j'utilise le téléphone qui se trouve dans la cuisine de Miner pour rappeler une certaine Gretchen. Ce nom ne me dit rien, comme dirait Léo. Mais Gretchen m'apprend qu'un certain inspecteur Reese apprécierait que je rende une petite visite au poste de police du comté des Lacs, aussitôt qu'il me conviendra. Je lui dis que je peux venir tout de suite. Elle répond : « Oh, ce serait parfait. » Tout le monde est vraiment d'une politesse exquise dans le comté des Lacs.

Je remonte la mallette et sa machine à écrire dans le grenier. Cette fois, je remarque quelque chose que je n'avais pas vu auparavant, avec toute cette poussière : une boîte à chaussures, du même genre que celles récupérées chez les Moon. À l'intérieur se trouvent des objets qui semblent appartenir à un missionnaire, ainsi qu'un certain nombre de lettres formulaires, sans adresse, qui, d'après leur texte, semblent avoir été envoyées à la Croix-Rouge, ou à des organismes d'adoption.

If I were looking for a child.

Je laisse la boîte. En bas, je cherche quelque chose de frais à boire dans le réfrigérateur de Miner, en vain. Puis je vais dans une petite salle de bains où je fais couler de l'eau froide sur mes poignets et tente de me laver le visage et les mains pour chasser un peu de la crasse de la journée qui colle à ma peau. Quand je tends le bras vers la serviette-éponge et la lumière afin d'y voir assez pour uriner, le schéma décoratif adopté par Miner dans son lieu d'aisances devient plus clair : des prospectus de vacances de Lost Moon, dont beaucoup sont différents quoiqu'ils déclinent un thème similaire... chacun présentant une photographie différente d'une famille différente, un

garçon aux cheveux noirs chaque fois différent assis sur une plage différente près d'un château de sable et d'un seau. Scotchés du sol au plafond avec une précision telle qu'on dirait un papier mural.

Vous savez que vous êtes dans les faubourgs quand, en arrivant chez les flics. Ils vous sourient, vous serrent la main et vous offrent des hors-d'œuvre. L'ambiance est festive au poste de police. Je demande à voir Reese, m'attendant à me faire envoyer vers l'arrière du bâtiment, mais, au lieu de cela le sergent de l'accueil me tend un plateau de petits gâteaux et m'indique la pièce voisine, le bureau du coroner, où ils organisent une journée portes ouvertes dans la nouvelle morgue. Une femme en corsage me propose une brochure et d'autres gâteaux en m'indiquant qu'une visite vient de commença, si cela me dit d'en profiter ? Je me joins à un groupe de citoyens d'un certain âge qui suivent très attentivement la démonstration d'un technicien sur la façon dont les nouveaux chariots à autopsie se fixent au mur. Tandis qu'il parle, un homme de petite taille qui se tient près de moi se présente et glisse un peigne rouge dans ma poche : IMMOBILIÈRE WALT MASTERS – NOUS VENDONS WAUKEGAN.

— Magnifiques installations, commente-t-il pendant que je hoche la tête. Dans l'ancienne, ils étaient obligés de garer les fourgons à l'extérieur et de traverser la cour en portant les cadavres. En hiver, ça craignait.

— Je veux bien le croire.

— Maintenant ils les rentrent directement.

Du doigt, il me montre la salle réfrigérée. Comme tout, aujourd'hui, elle est d'une propreté impeccable, le métal mat et luisant comme un haricot pour incontinent récuré avec soin. Je n'ai jamais vu une telle atmosphère de vacances dans une morgue.

— Il y a soixante-quinze places, m'annonce Walt.

— Pourquoi ? On s'attend à une invasion de supportera de Green Bay ?

— Il y a beaucoup de cas qui relèvent du coroner, m'explique-t-il. Elle ne sert pas seulement pour les homicides. Nous avons eu davantage de suicides que de meurtres l'an dernier.

— Vous savez beaucoup de choses concernant la morgue, Walt.

Il me tend un peigne rouge différent : SALON MORTUAIRE MASTERS PÈRE & FILS – NOUS VEILLONS SUR WAUKEGAN.

Je décide de passer outre à la projection de diapositives. Je trouve l'inspecteur Reese en faction près d'un présentoir tournant qui offre un large choix de légumes crus et d'assaisonnements. Il est en civil, seul un insigne portant son nom indique qu'il est policier.

— Harding, je ne me trompe pas ? me dit-il en me tendant une carotte. Passons à côté.

Il me conduit dans un bureau, sur l'arrière. Tout le monde échange des plaisanteries avec lui. Nul ne me prête aucune attention. Les locaux sont neufs, comme la morgue, remplis de meubles qui donnent l'impression de sortir du Mart, et de jeunes policiers blancs qui semblent avoir été commandés par catalogue.

Les murs, d'un côté, sont couverts de messages urgents, d'avis dépassés émis par les forces de police de Chicago ou le FBI, et de l'autre, par une grande affiche de voyage représentant les Bermudes. Ce qui laisse les Dix Individus les plus Activement Recherchés dans une perpétuelle anticipation, braquant leurs regards vers la femme à la peau bronzée qui sort de l'océan en bikini blanc et s'avance vers eux. Dans la mesure où la climatisation est en panne, la pièce elle-même a un tout petit quelque chose des Bermudes. Il faisait beaucoup plus frais à la morgue.

— Vous voulez du café ? me propose-t-il. Il m'en faut absolument, j'ai un foutu bout de céleri coincé entre les dents.

Il va nous chercher deux tasses de café noir sur une table, juste devant la porte. Je n'avais encore jamais vu de percolateur Krups dans un poste de police.

— Il y a de la crème et du sucre, dedans.

— Ça va, merci.

Il hoche la tête. Il a tout du prof qui nous enseignait l'hygiène et les soins dans le secondaire : un mètre quatre-vingt à peine, coupe en brosse, lunettes à monture métallique, bras puissants. Son visage et sa peau sont blancs et d'aspect rugueux, comme un plancher de bois décapé. Il avale son café à petites gorgées, passe derrière son bureau plaqué noyer, ouvre le tiroir du milieu d'où il sort une carte de visite. Il la retourne en l'air comme s'il voyait un hologramme, retient un gloussement de rire et me la montre : c'est celle que j'ai donnée à Miner hier soir.

— Comment se porte l'expertise en assurances par les temps qui courent, monsieur Wallace ?

— Je peux vous expliquer.

— Oh, je n'en doute pas. Quelle raison aviez-vous d'aller embêter le révérend Miner un dimanche ?

— C'était juste pour lui poser quelques questions.

— Quel genre de questions ?

— Rien de bien méchant. Il n'est pas venu porter plainte, quand même ? Parce que j'ai eu l'impression d'être très gentil avec lui. Je lui

ai donné quinze dollars. Et je lui ai apporté le courrier qui l'attendait à son ancienne adresse...

— Vous n'avez pas d'autorisation pour exercer le métier de détective privé, n'est-ce pas, Harding ? Vous avez un casier judiciaire. Et vous n'habitez pas dans le coin. Alors je n'ai aucune raison d'être bien disposé à votre égard. Arrêtons de déconner. En quoi le révérend Miner vous intéresse-t-il ? Et est-ce que ça a un rapport quelconque avec Cassie Rayn ? Ou Kalani Moon ?

— Vous êtes au courant ?

— Évidemment que nous le savons. Nous ne sommes pas des crétins finis, ici. Nous voudrions en savoir un peu plus. Par exemple, sur ce qu'elle fabriquait avec vous à la maison des Moon.

— L'Associated Press a relayé l'information ou quoi ? Tout le monde sait que je suis allé là-bas. C'est une affaire classée, non ? Je ne comprends pas en quoi cela vous dérange.

Il soupire.

— Cette affaire continue à rendre les gens nerveux par ici, Harding. Je veux dire, nous avons des petits jeunes ici, des gars bien, ils ont reçu une très bonne formation, ils pourraient intégrer la police de Chicago sans aucun problème. Mais à l'époque, il n'y avait que quelques shérifs du comté. Ils n'étaient pas habitués à des saloperies aussi atroces. Kalani a disparu, on n'a jamais retrouvé Kim, et on a donc conclu que c'était Ellis qui avait viré psychopathe. Point final.

— Mais vous n'en êtes pas si certain ?

— J'aimerais bien discuter avec Kalani, c'est tout.

— On ne peut pas vraiment dire qu'elle se soit cachée durant ces vingt dernières années.

— Elle était à L.A. ou de l'autre côté des mers... Écoutez, ce n'est pas moi qui ai enquêté sur cette affaire, j'ai seulement hérité des retombées. Je n'étais pas là quand on a découvert les corps. Par conséquent, en réalité, je ne sais rien. C'est seulement que j'éprouve des difficultés à avaler le scénario qu'ils ont inventé. Je ne vois pas un père faisant ça à sa femme et à ses enfants.

— Il y avait d'autres suspects ?

Il secoue la tête.

— Ce n'est qu'une impression. Un instinct de flic. Mais j'ai le souvenir d'Ellis, à l'époque où son fils a disparu, et je sais qu'il était convaincu que quelqu'un l'avait enlevé... quelqu'un qui le connaissait très bien, qui aurait eu la possibilité de le faire descendre du car. Je sais qu'il n'a jamais cessé de chercher Kim jusqu'au jour où ces meurtres ont été commis. Pourquoi un père, que le sort d'un de ses

enfants préoccupait à ce point, irait-il faire subir ça aux autres ?

— Et personne d'autre n'avait les mêmes doutes que vous ?

— Ils ont envisagé cette idée pendant un moment. Mais ils n'ont rien pu trouver.

— Je croyais qu'ils avaient classé le dossier immédiatement.

— Qui vous a dit ça ?

— Un flic que je connais. Tommy Mullaney.

— Mullaney ? Vous êtes de ses amis ?

— Ouais.

— Sans déconner. Enfin bon, sa mémoire doit lui jouer des tours, avec la quarantaine. Il sait bien que l'affaire n'a pas été classée tout de suite. Bordel, il était parmi ceux qui ont fini par le faire. C'est lui qui a trouvé la gamine en bas dans l'abri, qui lui a fait raconter son histoire : elle était la seule personne qui pouvait ressembler de près ou de loin à un témoin.

— C'est lui qui l'a trouvée ? Qui a ouvert l'abri antiatomique ?

— Ouais.

— Il ne me l'a pas dit, ça. Est-ce que vous avez réellement tenté de retrouver Kim ?

— C'est tout ce que vous obtiendrez de moi si vous ne me dites pas ce que Cassie vous a demandé.

Je garde le silence un instant. Ça ne peut faire de mal à personne de lui révéler ce que je sais. Je ne sais rien.

— Ce n'est pas ça qui va vous donner la solution de l'énigme. Elle voulait deux boîtes à chaussures qu'elle avait cachées dans le sous-sol.

— Des boîtes à chaussures ? Cachées où ça ?

— Sous des lattes de parquet, dans le sous-sol.

— Mon cul, oui. Cette turne, nous l'avons inspectée centimètre par centimètre. Vous me racontez qu'on a raté quelque chose de la taille d'une boîte à chaussures ? Depuis combien de temps c'était là ?

— Personne n'a relevé la date de fraîcheur.

— Qu'est-ce qu'il y avait à l'intérieur ?

— Je n'ai pas regardé en détail. Des photos de famille et des journaux intimes. Je ne savais pas que c'était important.

— Elle les a emportées ?

Je fais oui de la tête.

— Comment est-elle entrée dans la maison ? Avec une clef fournie par l'agent immobilier ?

— Non, elle n'avait pas la clef. Je l'ai aidée, pour ça. Au début, j'ai cru que c'était la seule raison pour laquelle elle avait fait appel à

moi.

— Et après ?

— Après elle m'a montré une photo de Kim. Elle m'a expliqué comment il avait disparu et confié qu'elle n'avait jamais vraiment tenté de le retrouver comme elle le souhaitait. Elle voulait que quelqu'un essaie à nouveau. Voilà, c'est tout.

— Elle vous a engagé pour retrouver Kim.

— Quelque chose comme ça.

— Toutes ces années... les autres locataires qui ont vécu là-bas depuis... et personne n'a découvert ces boîtes à chaussures.

— Elle m'a dit que la maison était restée vide.

— Pendant vingt ans ? Elle a appartenu à trois propriétaires différents depuis Ellis. Plus un qui n'y a jamais habité.

— Peut-être l'ignorait-elle.

— Bien sûr que non, qu'elle ne l'ignore pas. Y compris notre ami Miner qui l'a louée pendant un an quand il est senti de chez les dingues.

— Miner a vécu là-bas ?

— Six mois environ, il ne s'est jamais vraiment installé.

— On dirait que vous la surveillez drôlement, cette maison.

— Je passe devant de temps en temps.

— Qu'est-ce qu'elles ont de si important, ces boîtes à chaussures ?

— Pure curiosité, Harding. Ça ne vous a pas rendu curieux, vous ?

— J'ai su me contenir.

— Et Cassie vous a donné le nom de Miner ?

Je hoche la tête.

— Alors vous l'avez interrogé sur la disparition de Kim, vous avez remué beaucoup de souvenirs pénibles concernant cette excursion et les enfants... Je suppose que ça explique tout.

— Comment ça ?

— Vous n'êtes pas au courant ?

Il pousse vers moi sur le bureau un exemplaire du Sun du comté des Lacs ouvert à un petit article dans la rubrique « Nouvelles locales ». Seul l'aspect météorologique du fait divers lui vaut de figurer dans les nouvelles.

Le corps de Lawrence Miner, ancien pasteur méthodiste, a été retrouvé dimanche soir près d'une retenue d'eau artificielle du comté des Lacs qui a récemment débordé... La police n'a pas encore rendu ses conclusions quant aux causes du décès mais aucun indice ne suggère qu'il puisse s'agir d'un meurtre... quelques centimètres d'eau seulement sur le chemin où gisait Miner...

— On l'a retrouvé sur le ventre, couché à même le goudron et la cendrée, précise Reese en remuant son café. Quinze centimètres d'eau, un demi-flacon de comprimés dans l'estomac. Ces pilules sont une sorte de sédatif, les résultats du labo seront connus dans quinze jours, mais, dans l'immédiat, la version officielle est celle du suicide.

— Comment fait-on pour se noyer sur une piste prévue pour la course à pied ?

— En courant vraiment très lentement, je suppose. Il avait soixante-douze ans, Harding. Par ailleurs, on peut se noyer dans sa baignoire, vous le savez bien. Ses poumons étaient remplis d'eau. Soyez heureux que ça ait été classé aussi vite. (Il me rend ma carte d'assureur.) Si le crime était envisagé, les enquêteurs voudraient en discuter avec vous beaucoup plus en détail.

— Ce qui n'est pas le cas.

— Ce qui, en l'état actuel des choses, n'est pas le cas, reconnaît Reese. Où est Cassie, là, Harding ?

— Je ne sais pas. Si seulement je pouvais gagner dix *cents* chaque fois que quelqu'un me pose cette question.

— Qui d'autre a voulu le savoir ?

— Des admirateurs à elle, c'est tout.

Je marque un moment de silence. Je me demande ce qu'il est advenu du chien de Miner. Son appartement ne m'a pas vraiment donné l'impression d'avoir été ne serait-ce que fouillé.

— En fait, ça commence à faire un nombre de personnes tout à fait surprenant.

— Qu'est-ce que vous diriez d'un échange ? me propose Reese. Vous me dites ce que Cassie voulait réellement là-bas, et où elle se trouve, et qui la cherche...

— Vous êtes sûr que c'est tout ce que vous voulez ?

— ... et je vous laisserai consulter le dossier. Brièvement.

Je n'hésite même pas.

— Affaire conclue.

— Vous d'abord.

Je lui donne le nom de Quanh, et celui de Toth. Je lui répète presque tout ce que Cassie m'a dit. Il n'est pas content que je n'en sache pas plus. C'est un sentiment que je rencontre très souvent chez les autres.

— Vous avez vu ce Quanth, vous avez parlé avec lui ?

— Nos chemins se sont croisés une ou deux fois. Vous savez qui c'est ?

— On m'a dit des choses, c'est tout.

— Vous ne paraissez pas surpris, pour Toth.

— Toth ne m'inquiète pas. Petite envergure. Il n'est pas lié à ça.

— Mais Quanh l'est lui ?

— La condition absolue pour que je vous laisse regarder le dossier, c'est que vous n'emportez rien avec vous. Vous ne pouvez pas faire de photocopies, vous ne pouvez pas prendre de notes. Je vous accorde deux minutes, un point c'est tout. D'accord ?

— D'accord.

L'affaire est peut-être classée, mais le dossier est déjà dans son bureau. Il n'est pas très épais pour un triple meurtre. Je parcours rapidement les clichés pris sur les lieux du crime. Ils n'ont rien à envier aux plus épouvantables qu'il m'ait été donné de contempler. Je néglige les inventaires de la propriété et tous les autres documents pointilleux auxquels les policiers s'astreignent dans l'espoir de découvrir une piste déterminante, et je vais droit aux interrogatoires. Je cherche quelque chose qui serait lié à la disparition de Kim, mais il n'y a rien du tout. En revanche, je trouve bien la cause du décès de Mme Moon, recensée comme consécutive à de multiples blessures par balles. Il n'y a rien pour indiquer l'auto-asphyxie dont Tommy m'a parlé. Le rapport complet du médecin légiste ne figure pas dans le dossier.

— Je croyais que la mère portait des traces bizarres au cou, comme celles que pourraient laisser des pratiques sexuelles plutôt malsaines.

— Jamais entendu parler.

— Tommy Mullaney m'a dit qu'il les avait vues...

— Encore Mullaney.

— Où se trouve le rapport détaillé du légiste ?

— Il n'y est pas ? s'étonne-t-il en fronçant les sourcils. Voilà ce qui se passe quand on autorise des gens de l'extérieur à consulter les dossiers. Rien d'anormal n'y figurait. Ils ont succombé à des blessures

par balles. Vous devez garder à l'esprit que le médecin légiste, dans un coin comme le nôtre, à cette époque-là, c'était comme un prédicateur itinérant. Il n'avait pas beaucoup de temps et il ne rentrait pas dans la subtilité des choses.

Reese regarde sa montre. Je sors la liste recensant les interrogatoires. Les noms que je reconnais sont Lee, Miner, Devlin, Wilder.

— C'est fini, dit-il en me reprenant le dossier.

— Il y a un nom sur la liste des personnes interrogées, Marty Devlin, est-ce que vous pouvez au moins me dire pourquoi il a été entendu ?

Il jette un regard sur la liste, vérifie que le nom s'y trouve.

— Ça s'inscrivait dans un processus consistant à interroger tous ceux qui étaient venus à la maison. Les réparateurs, les plombiers et tout.

— Qu'est-ce que Devlin était venu faire ? Il fabrique des piscines.

— Il était entrepreneur à l'époque. Il travaillait à la maison en cours de construction, sur la colline voisine. Et je pense qu'il est passé chez les Moon pour leur proposer une offre relative à des travaux de fondation. C'est tout.

— À vous entendre parler, vous avez lu tout ça vous-même.

— J'ai parcouru le dossier, reconnaît-il. Il y avait eu des bruits... rien de très substantiel, qui avaient couru sur Devlin. Juste des rumeurs, je ne me souviens plus sur quoi. Ça n'est jamais allé jusqu'à figurer au dossier.

— Et l'autre nom, là... Wilder ? C'étaient des voisins, c'est ça ?

— Ouais.

— Est-ce que vous sauriez ce qu'ils sont devenus par hasard ?

— Les parents sont morts. Les enfants sont ici ou là.

— Mason et Zane ?

Il me regarde, le front plissé, se disant que je n'ai pas respecté mon engagement. Il a raison.

— La dernière fois que j'ai entendu parler d'eux, ils étaient tous deux nourris et logés gratuitement, un exemple de la générosité de l'État du Wisconsin. Dans des endroits différents. Zane s'est rendu coupable de conneries mineures, vol, cambriolage avec effraction, vols de bagues perpétrés au détriment de femmes dans une galerie marchande. Mason, lui, est à l'ombre pour des choses plus sérieuses.

— Ils sont tous les deux dehors.

— Ah bon ?

Il ne semble pas surpris.

— Est-ce qu'ils ont été considérés comme suspects, à un moment quelconque ? Pour ces meurtres ?

— Je vous l'ai dit, Harding. L'enquête a été bouclée tellement vite qu'il n'y a pas eu d'autres suspects. Mais il n'y a pas besoin d'être un génie, quand on voit la manière dont les Wilder ont tourné, pour penser qu'ils en auraient été capables.

— Mais vous ne les avez pas gardés sous surveillance.

Il secoue la tête.

— Il y a une chose que je ne comprends pas...

— Seulement une ?

— Sachant tout cela... quand vous avez appris la mort de Miner, vous n'avez pas eu envie de me parler ?

— Pourquoi ?

— J'y étais vers dix-huit heures. Je suis probablement le dernier à l'avoir vu vivant.

— Vous y étiez à dix-huit heures quinze. La femme qui habite à côté se souvient qu'elle vous a vu au moment où la météo débutait aux infos régionales. Elle dispose d'une vue merveilleuse depuis son coin cuisine. Et vous n'êtes pas le dernier à l'avoir vu. Deux autres types sont venus une demi-heure plus tard, ils lui ont parlé devant chez lui. Plus une femme. C'est à eux que nous aimerions parler, si nous pensions qu'il s'agit d'un meurtre.

— Ce qui n'est pas le cas.

— Non, me confirme Reese. Ce qui, en l'état actuel des choses, n'est pas le cas.

Je me gare dans la rue près de chez moi, achète de la bière et me dirige vers l'Athena Gyros. Je parviens à atteindre les marches de devant. Luther Toth m'attend. C'est la première fois que je le vois debout. Il est hyper grand, style Lurch^[8], deux mètres trois ou quatre peut-être, il porte le même costume noir qu'il avait hier pour l'enterrement. Je commence à penser que c'est sa tenue de tous les jours.

— Leonard veut te parler, m'annonce-t-il. Au TrueValue. Allée deux, produits d'entretien.

Une nouvelle fois il me montre son arme, un automatique bleu acier. Je me demande s'il veut le vendre.

Je ne vois pas ce dont je pourrais avoir besoin au rayon droguerie. Je me demande jusqu'où Luther est capable de pousser les choses quand Alison sort du restaurant. Elle voit le revolver. Elle fixe Luther Toth. C'est un regard que je connais bien et que j'ai appris à apprécier, mais ce n'est pas le moment de se battre.

— Je vais au TrueValue avec Luther, lui dis-je.

Elle a les yeux rivés sur les genoux du géant, une cible privilégiée. Exactement comme pour un placage : il faut percuter l'adversaire au bas du corps.

— T'as intérêt à dégager, gamine, lâche-t-il.

C'est à peine si elle bouge. Je crois que ses sourcils se soulèvent imperceptiblement. Il y a une rangée d'ivrognes sur le trottoir qui observent les événements. Personne ne compose le 911.

— Tout va bien, dis-je à Alison en lui tendant mon achat. Leonard veut probablement juste insister sur certains points qu'il a déjà mentionnés.

— Je pars à Hyde Park, là, m'annonce-t-elle en me retournant la marchandise. Chez le véto, dans South Dorchester.

— Je t'y retrouve. Je n'en ai pas pour longtemps.

— J'ai mon téléphone sur moi... tu m'appelles si tu as besoin d'un coup de main. Les grands Blancs demeurés, c'est ma spécialité.

Luther monte dans le 4x4 avec moi.

— Un vrai sac d'os, cette pétasse, remarque-t-il assez fort pour

qu'elle l'entende et les ivrognes aussi.

Sa tête touche le toit, ses genoux cognent dans le tableau de bord. Ça n'a pas l'air de l'embêter. Nous prenons Sheridan en direction de Grace.

— Il paraît que tu as eu une petite soirée sympa, hier... me dit Leonard. Il pousse un autre caddie, sa calculette à la main pour vérifier le prix des détergents, cires et produits d'entretien pour les sols. Son revolver est rangé dans un sac en papier blanc Burger King posé sur la tablette pour enfant.

— ... Mon invitation a dû se perdre dans le courrier.

Aujourd'hui, il porte un pull pelucheux avec col en V, un short, des sandales et une chaîne en or qui serpente vers son cou au milieu des poils noirs, tel un reptile. C'est sa tenue côte Ouest, je suppose. Les lunettes de soleil perchées sur ses cheveux vont exiger un nettoyage poussé. La chaîne en or aussi.

— Ta copine va bien ?

— Oui.

— C'est comme ça qu'ils fonctionnent, Harding, ces gens-là. Aucune classe, aucune considération. Ils arrivent d'une autre ville, ils t'envoient trois gorilles qui te rendent visite en pleine nuit, ils se moquent qu'une simple citoyenne comme Alison se retrouve au milieu de tout ça. Ils ne respectent pas les mêmes règles que nous.

Je hoche la tête.

— Tu viens d'une autre ville toi aussi, Leonard.

— Tu comprends ce que je veux dire.

— Et je n'ai pas souvenir d'avoir précisé qu'ils étaient trois.

— Bien sûr que si.

— Je ne crois pas.

Il repousse ce débat d'un geste de la main. Détails, détails.

— Qu'est-ce que ça peut bien foutre ?

— Donc tu sais qui c'était.

— Je ne sais pas qui c'était, je peux deviner pour qui ils travaillent. Quanh. Et je peux deviner ce qu'ils cherchaient parce que je sais ce que Quanh veut et Quanh veut la même chose que moi : Cassie.

— Vous devriez tous vous réunir et former une sorte de meute pour organiser une chasse à courre. Elle est actrice, elle effectue une tournée de promotion... elle doit vraiment être dure à trouver, non ?

— Où est-elle, Harding ?

— Je n'en sais rien.

Ce n'est pas une profession de foi : je n'en sais vraiment rien.

— Je vais te montrer un truc, dit-il en sortant de son portefeuille une feuille de fax pliée avec soin en trois endroits. Je sais que tu ne me crois pas. Regarde. Lis. Tu vas apprendre quelque chose.

Le fax a tellement bavé qu'il est difficile de déterminer s'il est authentique. Qu'il le soit ou non, il est assurément très éloquent : une fiche individuelle du FBI établie par les services de l'Immigration, avec la photographie de quelqu'un qui pourrait être Quanh, et une longue liste des péchés dont il s'est rendu coupable.

Quoique devenu citoyen américain, il se serait introduit clandestinement dans le pays... anciennement agent de renseignements de l'Armée de Libération nationale et assassin présumé... déporté de la république du Viêt-nam en août 1992 après avoir purgé quinze ans de détention dans la prison de Tin How, en banlieue de Ho Chi Minh-Ville.

— Même eux, ils ne voulaient pas de lui, ajoute Leonard en récupérant le fax. C'est comme si quelqu'un se faisait jeter du Klan.

— J'ignorais que le FBI te transmettait ses informations, Leonard.

— J'ai des amis, comme tu en as aussi. Qu'est-ce que tu t'imaginais qu'il venait fabriquer ici, bordel ?

— Il m'a dit qu'il était un admirateur de Cassie.

— Et tu l'as cru ?

— J'essaie de ne pas avoir d'idées préconçues. Comme en ce moment, avec toi. Il ne m'a pas vraiment fait l'effet d'un tueur, n'empêche.

— Pourquoi ? Parce qu'il est court sur pattes et poli ? C'est un Viêt-cong, Harding. Bordel, nous avons pratiquement été côte à côte sous le déluge de feu du Triangle de Fer... et tu sais quel genre de salopard dégueulasse c'était, Harding ? Il était dans les tunnels. Il vivait sous terre. Tu sais quelle mentalité ça implique, hein ?

— Pour qui travaille-t-il ?

— Des types de Hong-Kong que je n'aimerais pas me mettre à dos. Cela remonte à des années... ce n'est pas uniquement une question d'argent, Harding. Il y a un esprit de rancune. Pour les gens que je représente, il ne s'agit que d'argent.

Il arrête son caddie pour étudier les étaux. Les vieilles habitudes sont tenaces.

— Ils sont disposés à conclure un accord. Elle peut rembourser ce qu'elle doit. Elle peut authentifier quelques objets, signer quelques formulaires, peut-être recommencer à travailler : l'essentiel, c'est que

j'ai reçu pour ordre strict de ne pas lui faire de mal. Rien qui puisse être détecté par une caméra, en tout cas, et comme elle travaille nue, il faudrait que je fasse davantage dans la finesse que je n'en ai l'habitude.

Il dépose un étau très lourd dans son caddie. Il achète également un marteau à panne ronde et une perceuse tout ce qu'il y a de sinistre. Uniquement des marques réputées, très chères. Ce doit être un contrat tous frais payés.

— Quanh ne travaille pas pour les mêmes types. Ils ne travaillent pas de la même façon... On était tous les deux à surveiller la ferme, à attendre que Cassie se montre. On n'avait pas plus prévu l'un que l'autre que tu serais avec elle. Tu m'as fait une foutue surprise, Harding, si tu veux savoir la vérité. Et je suppose qu'on a l'un comme l'autre décidé de patienter et de lui rendre une petite visite plus tard, le même soir. Sauf qu'elle s'est tirée. Mon instinct me dit qu'elle a quitté la ville. Je sais où elle doit faire sa prochaine apparition et si rien de nouveau ne surgit, c'est sans doute là que je vais me diriger. J'ai le temps. Comme je te l'ai dit, Quanh n'est pas aussi facile à contenter. Il va absolument vouloir la trouver, ce soir, demain matin.

— Et tu me dis tout ça par pure bonté d'âme ?

— Je te le dis parce que je sais ce dont Quanh est capable, ce qu'il a l'intention de faire et ce qu'il *fera* s'il pose sur elle ses petites pattes dégueulasses de sale Viet... et moi je ne toucherai pas un malheureux *cent*. Tu comprends ?

— Combien doit-elle ?

— Ce n'est pas tant ce qu'elle doit...

— Juste un chiffre approximatif, Leonard.

— Je n'en sais rien. C'est davantage la question de ce que ces types vont *perdre*. Le chiffre qu'ils m'ont cité était proche du million. D'accord ? C'est pour ça que j'ai besoin de lui parler, à notre petite ballerine. *Avant* qu'elle ne débarque à sa convention. C'est important, Harding.

— Pourquoi ?

— C'est mes affaires.

— Comment sais-tu autant de choses sur son passé ?

— J'étais dans la police à l'époque, tu te souviens ? Beaucoup de gars savent qui elle est. Personne n'en a plus grand-chose à foutre. Je crois que tu es le seul qui l'ignorait. C'est pour ça que ce n'était pas très malin de sa part de s'attacher tes services, Harding. Tu es probablement le seul qui l'ignorait... et le seul qui pourrait en avoir quelque chose à foutre.

— Quel rapport y a-t-il entre Quanh d'une part, les meurtres et les boîtes à chaussures d'autre part ?

— Tire tes propres conclusions. Relie les points entre eux. Il était dans le pays quand le gamin a disparu, il y était à nouveau quand la famille a été massacrée. Et il est de retour, à la recherche de Cassie. Il faut que je te fasse un dessin, bordel ?

— Pourquoi est-ce que je devrais croire ce que tu me racontes, Leonard ?

— Tu ferais mieux. Parce qu'il aime faire souffrir les gens. Il adore ça. Ta petite amie va avoir grand besoin de toutes ses ceintures noires et elle va avoir affaire à forte partie... tu aurais dû voir ce qu'il a fait au dernier type qui l'a foutu en rogne. Je te conseillerais bien d'aller lui parler mais il faudrait que tu comprennes son langage... il s'exprime avec les sourcils, maintenant, le pauvre. En haut, en bas. C'est tout. Un cadeau de M. Quanh. Moi, je ne fonctionne pas de cette façon. J'aime faire dans la discrétion.

Un mari et sa femme attendent poliment derrière Leonard... le mari finit par lui taper sur l'épaule en disant : « Excusez-nous... » Leonard ôte une casquette imaginaire à l'adresse de la femme, écarte son chariot en décollant les quatre roues du sol. Quand ils passent à sa hauteur, Leonard lui met la main aux fesses et appuie comme sur le ventre d'un baigneur qui parle... la femme bondit dans les airs, ce qui détourne l'attention du mari et c'est précisément ce qu'escomptait Leonard. Quand il lui décoche un coup méchant et soudain à l'estomac, tel un boxeur acculé dans les cordes, le type se plie en deux comme une chaise d'appoint puis il tombe en arrière, emportant dans sa chute un présentoir de produits Windex pour nettoyer les vitres. Le liquide bleu se répand sur le carrelage comme une peinture murale de Jennifer Bartlett. La femme se précipite pour aller chercher un responsable du magasin. Le mari suffoque, face contre terre, il tente de reprendre sa respiration.

Leonard raye quelque chose sur sa liste, fait signe à un employé chargé du réassort des rayons qui se trouve au bout de l'allée. Il m'adresse un clin d'œil.

— Il y a du nettoyage à faire, ici, lui dit Leonard. Vous allez peut-être avoir besoin d'une serpillière, d'un seau ou de quelque chose d'approchant.

Alison est à Hyde Parh, dans un autre zoo, un peu plus haut de gamme : Critters Sitters, soins et garderie pour nos amies les bêtes. Elle leur rend Harold II, un chat d'emprunt. Vendredi dernier, je leur ai apporté Harold I, le chat qui veille sur son magasin, parce qu'il avait avalé un dé à coudre antique, une pièce de la collection dont Alison a hérité. J'ai cru qu'il avait une boule de poils dans la gorge. Qui aurait pensé qu'il donnait dans les objets de collection ?

— Un jour, tu feras un père fantastique, ironise-t-elle. Je pars trois semaines et je rentre pour trouver mes plantes au seuil de la mort et mon bébé chat qui s'étrangle avec l'héritage familial.

Je lui relate les derniers événements, le cambriolage chez Richie, les coups de téléphone mystérieux que reçoit Léo, les décès du docteur Lee et du révérend Mina.

Le vétérinaire dépose Harold I dans son panier.

— Vous réglez à l'accueil. Évitez les efforts intenses pendant une huitaine de jours.

— Parfait, dis-je, un peu de repos ne me fera pas de mal.

— Il parle du chat, précise Alison. En ce qui te concerne, j'ai d'autres projets.

Nous retournons chez elle dans South Harper, arrosons les plantes que j'ai négligées durant trois semaines, rangeons les quelques affaires qu'elle avait emportées à Tucson (short noir, jean noir, génial au soleil) et mettons sa batte de baseball dans le placard. Puis nous nous rendons à sa boutique de photographe dans la 55e Rue et nous remplaçons Harold I à son poste de surveillance sur l'arrière, juste derrière une palette de colis livrés par UPS. Elle réprimande ses employés pour le peu de résultats concrets et, par pure solidarité, Harold I prend le chemin de sa litière.

Je parcours les notes qu'elle a prises à la suite de ses coups de téléphone. Richie avait déjà tenté de contacter l'agence de Cassie à L.A., mais je me suis dit qu'Alison aurait peut-être plus de chance. Néanmoins, personne à L.A. n'a su où elle pouvait bien être, et même si tout le monde connaissait au moins une Nikki, aucune d'entre elles ne vivait dans le Middle West. La tournée avait en grande partie été

organisée par Cassie, un voyage tout à fait exceptionnel donnant l'impression que quelqu'un avait un besoin d'argent pressant.

Je passe un coup de fil à Tommy, mais il n'est pas au poste de police ; vraisemblablement parti manger un morceau. Je tente à nouveau de joindre Devlin, c'est une autre voix qui répond (une vendeuse cette fois) et qui, elle aussi, adorerait me voir dans une piscine. Elle me parle de tongs, de maillots Speedo, de bains de minuit. Sa technique de vente est largement supérieure à celle de Devlin. Lequel n'est pas en ville.

— Dans le sud de l'État, je pense, me dit-elle.

Alison m'attend dans le 4Runner, joue de la batterie sur le tableau de bord au rythme de *When the Levee Breaks*, de Led Zeppelin. Le soleil se manifeste un tout petit peu, juste assez pour éblouir. Il pleut toujours, pourtant. Il doit y avoir un arc-en-ciel quelque part. En dépit de la chaleur, elle est entièrement vêtue de noir : short d'athlétisme, bottes de marche, débardeur ample. Plus une chemise, noire, nouée autour de la taille.

J'ouvre la portière du conducteur mais ne monte pas.

— Qu'est-ce qu'il y a ? s'étonne-t-elle.

— Rien.

Je regarde au-delà du 4x4, de l'autre côté de la ligne qui divise la 55e Rue en deux, en direction des voitures qui roulent vers l'est. C'est là qu'est garé le pick-up Ford rouge. Je n'en crois pas mes yeux. Leonard Toth... pour ce qui est de faire dans la discrétion, c'est raté. Je viens à peine de m'en débarrasser, de ce salopard.

— Dépêche-toi, me demande-t-elle. La pluie mouille les sièges.

Je ne vois personne au volant. Je ne vois pas Toth, ce qui me rend plus nerveux que dans le cas contraire. Il crève les yeux avec son putain de camion. Je me demande s'il a apporté son matériel lourd.

— C'est toi qui conduis, dis-je en lançant les clefs à Alison.

Le pick-up rouge entame un demi-tour lent pour franchir la ligne médiane. Il y a un reflet sur le pare-brise.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Démarre, tu veux ?

Elle se glisse au volant, règle le siège ainsi que les rétroviseurs. Je saute sur le fauteuil du passager.

— Tu passes par le parc.

Elle a un hochement de tête agacé. Nous démarrons sous la pluie en direction de l'ouest. Il se maintient à une distance respectable.

— C'est le chemin le plus long, objecte-t-elle. Pourquoi nous prenons par là ?

— J'aime le parc, la route est très jolie. Tu tourneras à gauche là-bas...

Je retiens son bras :

— ... ne mets pas ton clignotant.

— Le panneau spécifie interdiction de tourner à gauche les jours de classe entre neuf et seize heures.

— Je sais.

— C'est un jour de classe, Harding. On est entre neuf et seize.

— Je sais. Attends, ralentis, Alison, c'est encore au vert Attends l'orange.

Elle consulte son rétroviseur.

— Qui est-ce que j'essaie de semer ?

— Le pick-up rouge. Ne t'occupe pas de lui, regarde juste où nous allons.

— Pas étonnant que tu m'aies confié le volant remarque-t-elle en retirant le pied de l'accélérateur. Tu ne me laisses jamais conduire.

Nous franchissons Michigan puis Indiana au vert. Un bus de transport urbain lui coupe la route mais il le contourne, il laisse deux voitures entre nous. L'intersection suivante est encombrée de véhicules.

— Attends, ne te sers pas du frein...

— Je sais, je sais.

Nous poursuivons sur notre lancée vers le carrefour. Elle se débrouille très bien, elle roule à cheval sur les deux files comme un touriste. Un type appuie sur son klaxon. Personne ne sait où elle va. Le pick-up se trouve maintenant trois voitures derrière nous.

— Pas encore. Doucement pas encore, attends le feu rouge. Tu attends que la circulation qui arrive par le côté démarre... voilà, maintenant plus vite, c'est bon, allez, allez, allez...

— Bon Dieu, on se croirait au lit...

— Écrase l'accélérateur, Alison, ce putain de feu est en train de changer.

— Je le vois bien, qu'il change. C'est un vrai tank, ton truc, et je ne vais pas percuter le camion de livraison de pain...

Elle s'en approche au maximum. Nous laissons derrière nous un sillage de miettes, de piétons stupéfaits et loin à l'intersection, le pick-up rouge.

— Beau travail, dis-je.

Elle hoche la tête, sourcils froncés, regard braqué sur le rétroviseur. Nous ne parlons ni l'un ni l'autre pendant à peu près une minute.

— Encore M. Toth ? demande-t-elle enfin.

Ses mains reposent fermement sur le volant.

— Je crois bien. Ça va ?

— Très bien. Cette manœuvre avait un but, ou c'était juste histoire de démontrer qui a le plus gros moteur ?

— Je n'aime pas être suivi.

Mon boîtier d'appel émet sa sonnerie ; je reconnais le numéro comme étant celui de Tommy. Enfin... les empreintes. Peut-être aura-t-il une adresse pour Mason. Je demande à Alison de se garer à la prochaine station-service.

— Si c'est Cassie qu'il veut, pourquoi nous suit-il ?

— Je ne sais pas.

— Tiens, une idée. Tu pourrais simplement lui demander...

— Je le ferai, la prochaine fois que je le verrai.

— Ce qui veut dire, la prochaine fois que tu le verras seul.

— Quelque chose comme ça.

La station-service est à l'ouest de la voie express Ryan. Alison remplit le réservoir pendant que je pénètre dans un bureau envahi de figurines de Slim Jim, de cartes avec les portraits de joueurs de baseball, de chewing-gums, sans oublier un congélateur rempli de Heath Bars et d'Eskimo Pies encastrés dans une neige cotonneuse aussi épaisse que celle de *Zébra station polaire*. Je suis entré pour disposer d'une certaine intimité mais l'employé est à une trentaine de centimètres de moi. Il n'a rien d'autre à faire que de m'écouter. La voix de Tommy m'arrive, claire et forte. Je suis obligé de tenir l'appareil à deux centimètres de mon oreille.

— Tu ne m'avais pas dit que tu avais été attaqué par un gang de nanas en motos, me dit-il. Elle s'appelle Lori Mercer. Elle a un joli petit casier. Des antécédents pour racolage, détention et usage de stupéfiants, une demi-douzaine d'arrestations pour conduite en état d'ivresse sur une Harley 883. Il faut du cran pour conduire une Harley au moteur gonflé quand on est ivre.

L'employé hoche la tête pour marquer son accord. Je suis très heureux d'obtenir confirmation.

— Tu as une adresse ?

— Celle qui figure sur son permis est plus au sud, 18 Blackbird Road, à Dry Ridge. Elle a des conduites en état d'ivresse, là-bas, depuis le mois de mai. Mais les deux dernières arrestations ont eu lieu pas plus loin d'ici, au magnifique hôtel Richhter. C'est une gagueuse, Harding. Elle officie sous le nom de Lola.

— Sans blague. Moi aussi, il m'arrive de m'en servir.

Je lui demande de se renseigner, pour Mason et Zane Wilder. Il note les noms, mais je n'ai pas le sentiment qu'il va se ruer sur l'ordinateur de la police.

— L-o-l-a, Lola, fait l'employé en grattant une Fender virtuelle. La la la la Lola.

Alison entre, pose un billet de dix dollars sur le comptoir et sort deux bâtonnets de glace du congélateur. Je suis impressionné. On dirait le roi Arthur arrachant l'épée à sa pierre.

— Il me faut une glace, précise-t-elle car elle n'a pas encore digéré la poursuite. Tu es le seul homme que je connaisse qui soit capable de me donner des douleurs d'estomac.

L'hôtel Richter se trouve sur une portion de Lincoln Avenue familièrement baptisée « l'oreiller chaud ». Les policiers adorent tendre des pièges à cet endroit pour attraper les clients venus de la banlieue, mais le lundi après-midi l'activité est très réduite : trop de culpabilité et trop de poches vides en fin de week-end. En général, ça reprend dès le mardi.

Alison attend dans le 4Runner, nonchalamment calée sur son siège, elle attend que sa glace fonde. On dirait la nourriture dont elle se sert comme accessoire pour ses clichés publicitaires. Le Richter est un bâtiment de quatre étages situé à un coin de rue. Il pleut tellement fort que les filles s'abritent devant, sous l'avancée du porche. Un cadre métallique dépasse au-dessus du trottoir, la toile de la marquise a depuis longtemps disparu. De même que le portier. Je laisse le 4x4 à une rue de là, sur Lincoln, puis je rentre en passant devant cette débauche de couleur locale. Une rouquine assez mignonne me demande si ça me dirait de m'amuser.

— J'aimerais bien en avoir le temps. Je cherche Lola.

— On la connaît pas.

C'est une autre fille qui vient de parler sur un ton qui me rappelle la Sylvia du centre aéré. Elle aussi a les cheveux roux, mais avec des traînées violettes.

— Tu veux une chambre ? ajoute-t-elle. Ça te dirait, une chambre ?

— Je crois que je vais m'adresser à la réception, dis-je en parcourant le hall d'entrée du regard.

— Te gêne pas pour moi. Tu peux t'y adresser autant que tu voudras. Y a personne.

— Dans ce cas, je vais peut-être aller jeter un coup d'œil en haut...

— Pas sans payer la chambre.

— Combien ?

— Ça dépend ce que tu veux.

— Je veux seulement une chambre. Combien pour en disposer pendant une heure ?

— Soixante-quinze.

— Je veux juste jeter un coup d'œil, je ne veux pas l'acheter.

— Lâche-le un peu, intervient la rouquine. Qu'est-ce qu'elle a fait cette fois ?

— Tu la connais ?

— Peut-être. Tes flic ? Tas pas l'air d'un flic.

— Elle est là ?

— Non. On la voit pas souvent.

— Et son copain ? C'est lui que je veux en fait. Je veux juste lui parler.

— C'est pas l'impression que tu donnes.

Elle me scrute du regard. Cela me rend nerveux. Les prostituées sont d'excellents juges du caractère des gens. Je sors un billet de vingt dollars de ma poche.

— D'accord, dit-elle. Elle est pas là en ce moment. Et comme j'ai dit elle y est pas souvent. Mais quand ça lui arrive, elle aime bien le 317.

— Rita... reprend sa copine.

— Elle se prend pour une actrice à cause d'un seul petit rôle merdique dans je sais pas quel théâtre public minable du sud de l'État et en plus elle m'a écrasé le pied la dernière fois, en entrant avec ses saloperies de bottes de motard...

— Lola, elle est très cuir, explique l'autre. Et toi, chéri... ça te branche, le cuir ?

— Ça dépasse mes moyens. Je me contente du simlicuir. Est-ce que Lola habite ici ?

— Personne y *habite*, ici. Sauf les locataires qui reçoivent l'aide au logement au 2. Lola est ici une ou deux fois par mois. Elle y habite pas.

L'escalier sent encore plus mauvais que l'entrée. Il y a un couloir en L avec un éclairage à peine suffisant pour lire le numéro des chambres. L'une des portes est légèrement entrouverte, à mi-couloir... le 317. Je m'approche sans bruit du côté gauche de la porte.

À ce moment-là les lumières s'éteignent, la porte s'ouvre brusquement et quelqu'un sort. Mais ce n'est ni Mason ni Lola... c'est Quanh. Il ne s'attend pas plus à me voir moi que quelqu'un d'autre. Il tente de se saisir de son calibre .32 mais je suis plus vif, je m'en empare et lui en assène un coup. Ce n'est pas très disputé, comme combat. Je le repousse vers l'intérieur de la pièce et lui applique le canon de son propre pistolet sur le cou. Après, j'allume.

Il est assis sur le lit, probablement le dernier endroit où je me

poserais. Il saigne un peu autour de la bouche. Dans les films, c'est à ce moment-là que je lui jette mon mouchoir, sauf que je n'en ai pas. J'ai bien envie de le frapper à nouveau, mais je m'en abstiens.

— Monsieur Quanh, où vous en êtes, question revêtements extérieurs ?

— Nous ne devrions pas rester là, me dit-il.

Il s'essuie la bouche sur le dessus-de-lit ; ça non plus, ce n'est pas un geste que je recommanderais.

— Pourquoi ? Votre heure est terminée ?

— Il se peut qu'ils reviennent.

— Vous en faites pas, ils vont pas revenir.

C'est la rouquine, Rita, qui vient de parler, elle est dans le couloir. Je n'ai pas entendu le bruit de ses pas sur les marches. Elle a un avenir assuré dans les forces de l'ordre.

— Ils sont partis ce matin. Ils ont pris leurs affaires. Vous faites connaissance, tous les deux ?

Quanh est irrité. Il porte un Kleenex à sa lèvre. Je crois que c'est celui que je lui ai donné hier, mais je ne vais pas m'approcher assez pour m'en assurer.

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit tout à l'heure ?

— Tu m'as marché sur le pied en arrivant. Je déteste que les gens m'écrasent les pieds.

— Combien étaient-ils exactement, dans cette pièce ?

— Juste Lola.

— Tu as dit : « Ils sont partis. »

— Elle est partie avec un type. Ça a rien de franchement exceptionnel.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Les noms, moi, je pratique pas, répond Rita.

— Tu l'avais déjà vu ?

— Je crois qu'il est venu l'année dernière. Mais c'est tout ce que je sais. Et si j'en savais davantage, je suis pas certaine que je te le dirais.

— Pourquoi ?

— Parce que cet enculé, c'est un méchant.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Il a pas besoin de rien faire. Ça se voit à ses yeux.

Elle observe Quanh, essayant de comprendre ce qui se passe. Si elle aboutit à un résultat, j'espère qu'elle m'en fera profiter. Je lui donne vingt dollars de plus et une carte avec le numéro de mon téléavertisseur. Puis je ferme la porte derrière elle. Quanh n'a pas

bougé. Il a suivi la conversation d'un air impatient. J'ai le sentiment que rien de ce qu'elle a dit n'est nouveau pour lui.

— Nous les avons perdus, dit-il. Grâce à vous.

— Ce qui nous donne une occasion de mieux nous connaître. Juste le temps de faire un peu le tour de la chambre...

— Ce n'est pas la peine. Je l'ai fouillée en détail.

— Parfait. Dans ce cas, il ne me reste plus qu'à vous fouiller, pas vrai ?

— C'est tout ce que j'ai trouvé.

Il me montre un bout de papier sur lequel trois mots sont écrits au crayon gris tendre : Holiday Inn Libertyville. Un petit frisson s'empare de moi.

Il ne dit rien.

— Où l'avez-vous trouvé ?

— Par terre. À côté du lit.

— Montrez-moi ce qu'il y a d'autre dans vos poches. Et votre portefeuille.

— Très bien.

À l'exception d'un paquet de ces cigarettes brunes qu'il fume, elles sont vides. Son portefeuille renferme un billet de dix dollars et un ticket de correspondance de car. Son permis de conduire est établi au nom de Nguyen Binh Quanh. La photo est raisonnablement ressemblante. L'adresse se situe à Cleveland, dans l'Ohio.

— Vous êtes bien loin de Cleveland, monsieur Quanh.

Je garde son permis.

— Pouvons-nous partir, maintenant, s'il vous plaît ?

Toujours aussi poli.

— Pas encore. Retirez vos chaussures et vos chaussettes.

— Pour quelle raison ?

— Faites-le, c'est tout.

Il secoue la tête, s'assied sur le lit, ôte lentement une de ses chaussures, puis l'autre.

— Si c'est de l'argent que vous cherchez, je n'en ai pas sur moi. La fille m'a pris mes dix dentiers dollars.

— Dix ? Je lui en ai donné vingt. Les chaussettes aussi.

Il a raison, il n'y a pas d'argent mais un bout de papier plié à la taille d'un gâteau sec.

— Ce genre de pratique pourrait vous valoir des oignons, lui dis-je en dépliant une nouvelle variante de l'offre de vacances proposée par les Promoteurs Lost Moon.

quantité d'enfants avec lesquels jouer... un chez-soi authentique

— Où vous êtes-vous procuré ça ?

— C'était là, sous le lit.

— Vous feriez mieux de me dire ce que vous fabriquez ici, Quanh.

Il ne répond pas.

— Ça devient lassant, dis-je.

Quand je l'oblige à se retourner sur le lit et que je lui tords le bras, juste ce qu'il faut pour capter son attention, il paraît surpris, mais il ne pousse pas un cri. Son ton reste calme et mesuré.

— Je vous l'ai déjà dit. Je cherche mon neveu.

— Non, vous ne m'avez pas dit ça. Vous devriez accorder vos histoires. Et qu'est-il arrivé à votre neveu, exactement ?

— Il a disparu.

— Il va me falloir une réponse un peu plus précise que ça.

— Ma sœur a émigré dans votre pays il y a six ans. Elle a un emploi de couturière. Elle est divorcée. Duc est son fils unique. Quand il a disparu il y a six mois, elle est bien sûr allée trouver les policiers. Mais il ne s'est rien passé.

— Où habite-t-elle ?

— À Cleveland.

— Comment a-t-il disparu ?

— Il était à bord d'un car qui roulait vers le sud. Il en est descendu quelque part entre Chicago et Saint Louis. Ça semble être la seule et unique chose que l'on sache.

Il m'observe, mais je ne dis rien.

— Il y en a d'autres, ajoute-t-il.

— Comment ça ?

Il hésite.

— Je possède une liste, pas sur moi, un tirage que j'ai compilé. Concernant des garçons recherchés. Des garçons qui ont disparu.

— Ça doit se compter par milliers.

— Non, j'ai restreint le champ de mes recherches, au fil des ans : des garçons asiatiques, sur cet axe bien particulier, entre ces deux villes. Des garçons asiatiques qui ont été kidnappés dans des gares routières. Des garçons asiatiques qui ont disparu alors qu'ils se trouvaient dans les cars de cette compagnie bien précise. Vous n'avez jamais entendu parler de ça ?

— Non, dis-je.

Je lui pose rapidement un grand nombre de questions : nom de sa sœur, adresse, nom du mari, nom des équipes sportives de Cleveland. Il répond à toutes, sans hésitation. Si c'est une histoire

inventée, il l'a correctement répétée. Ma connaissance des particularités de la ville de Cleveland s'achève avec le procès du docteur Shepard et le Palais dédié aux célébrités du rock and roll. Il connaît les deux, même s'il paraît surpris d'apprendre que les Bee Gees ont fait leur entrée dans le second. Il n'est pas le seul.

Je lâche son bras. Le boulot de Toth n'est vraiment pas fait pour moi.

— Dites-moi ce que vous savez sur Mason Wilder.

— Par où voulez-vous que je commence ? demande-t-il ai se frottant le poignet.

— Pourquoi pas par ce que vous fabriquez dans la chambre de sa petite amie ?

Il me regarde rapidement.

— Mason figure au nombre des suspects.

— Vous croyez qu'il a enlevé votre neveu ?

— Il est possible que ce soit lui, certes. Et s'il l'a enlevé, peut-être a-t-il enlevé les autres aussi.

— Un seul homme a kidnappé tous ces enfants ?

— Je le crois, dit-il en continuant de se frotta le poignet. Mais je m'intéresse à plusieurs autres... surtout depuis que Léo Minsk et Marty Devlin ont acheté la cassette...

— Léo ? Léo n'a rien à voir là-dedans.

— C'est un vieil ami de Devlin.

— Je connais Léo depuis des années, il ne ferait pas de mal à une mouche et ce n'est pas un grand ami de Devlin.

— Vous saviez que Léo a acheté sa maison à Devlin ?

— Vous êtes dingue.

— Demandez-le-lui un de ces jours. Devlin y a vécu avant lui.

J'ignore quelle est la signification de cette information, à condition qu'elle en ait une, mais je ne m'y attendais pas du tout. Léo aurait dû me le dire.

— Quel rapport ce prospectus de voyage, la petite annonce et le film, peuvent-ils bien avoir avec votre neveu ?

— Je ne sais pas. Ce ne sont que des indices. Je collectionne des indices.

— Comment savez-vous que ce type, ce kidnappeur, existe ?

— Une impression, rien de plus.

— Que savez-vous de lui ?

— Presque rien.

— Où habite-t-il ?

— Cela non plus je ne le sais pas.

— Vous ne savez même pas s'il existe vraiment.

— Je sais que les garçons ont existé, eux, et maintenant ils ont disparu... je dispose de listes pour les garçons, j'ai des trajets de car et des cartes routières, des témoins oculaires, je le traque de la seule manière que je connaisse, à travers ceux qui l'entourent. Comme le font les scientifiques pour découvrir une nouvelle planète. En observant les effets qu'elle a sur son environnement, bien avant qu'ils ne puissent la voir...

Le pistolet braqué sur Quanh, je jette un rapide coup d'œil dans la pièce.

— Où trouvez-vous à vous loger ?

— Dans des motels. Nulle part, à l'instant où je vous parle.

— Où sont tous vos vêtements ? Vos papiers ? Votre passeport ?

— Dans une consigne. Je n'ai pas grand-chose.

— Comment allez-vous d'un endroit à un autre ?

— Avec la voiture de ma sœur. Mais je prends beaucoup le bus. Votre réseau de transports publics est excellent.

— Est-ce que votre voiture est en bas ?

Il hésite à nouveau, puis il dit non.

— Comment se fait-il que je ne vous croie pas ?

— Vous pouvez vérifier mes papiers. Et tout le reste. Transmettez-les à votre police. Quoi qu'on ait pu vous dire...

— Ce qu'on m'a dit, c'est que vous êtes un homme extrêmement dangereux. Je crains que vous ne vous attaquiez à Cassie pour une raison que j'ignore.

— Cassandra ne m'intéresse en aucune façon.

— Vous la cherchiez à l'aéroport. Vous l'attendiez au magasin de vidéos.

— Coïncidence.

— Pourquoi les frères Wilder viennent-ils faire irruption dans mon appartement ? Qu'est-ce qu'ils veulent ?

— Si je le savais, croyez-vous que je serais ici à fouiller cette chambre ?

— M. Toth dit que vous êtes un assassin.

— Ai-je l'air d'un assassin ? Je suis un vieil homme, j'essaie de venir en aide à ma sœur. C'est M. Toth qui est un assassin. La question, monsieur Harding, est... de quel côté vous situez-vous ? Qui essayez-vous d'aider ? À part vous-même ?

— On y va, dis-je en le hissant pour le remettre sur ses pieds. On pourra en discuter sur le chemin du poste de police. Je veux en apprendre davantage sur les Wilder et sur Cassie, pas sur votre théorie

relative à une conspiration. Et également sur la raison pour laquelle vous avez vendu cette cassette à Richie.

Nous quittons la pièce et avançons dans le couloir sombre. Je ne tiens pas mon pistolet mais ma main est dans ma poche, près de la crosse. Soit il est plus vif que le commun des mortels, soit je suis distrait à la vue d'une des prostituées qui sort à demi nue d'une chambre, sans avoir fini d'agrafer son soutien-gorge. Quanh me fait un croc-en-jambe et nous dégringolons tous les deux les escaliers. Quand je reprends mes esprits cinq minutes plus tard, une minute plus tard que lui, je vois Rita qui m'asperge le visage avec de l'eau. Quanh n'est plus là. Son permis de conduire non plus. Son pistolet non plus.

— Où vas-tu ? me demande Alison.

Nous roulons sur Lake Shore Drive.

— À Dry Ridge. C'est une petite localité plus au sud.

— Tu as une adresse ?

— Ouais, pour Lola. Mais elle n'y est probablement pas non plus.

De toute façon, c'est tout ce que j'ai.

— Désolée de m'être endormie. Je ne l'ai pas vu sortir.

— Ça n'a pas d'importance.

— Redis-moi un peu comment il s'y est pris pour t'échapper ?

— Il a utilisé une de ces prises de judo orientales. Comme celles que tu vois Arnold employer, dans les films des Karaté Kids. Il est petit, mais dangereux.

— Tu n'as pas l'air déglingué de partout. Comment il s'est débrouillé ?

— Je me dirigeais vers l'escalier quand une fille est sortie d'une des chambres, à moitié nue. Il m'a forcé à la regarder.

— Insidieux, commente-t-elle.

— Énigmatique.

— Qu'est-ce qu'il faut que je prenne, chez moi ?

— Tu viens ? Tu n'es pas obligée.

— Je ne tiens pas à ce que tu passes ton temps à te casser la figure dans tout le centre de l'Illinois.

— Tenue de pluie. Il va y avoir beaucoup de boue. Appareils photo, comme d'habitude. Jumelles. Brosse à dents. Et un pistolet, ce serait bien.

— Tu n'auras pas besoin de pistolet. Je vais te protéger.

— C'est vrai. Si tu ne dors pas.

Elle ressort de chez elle vêtue de noir, avec un grand sac de sport

et sa batte de baseball.

— On ne sait jamais, dit-elle.

La radio en est à la moitié d'une nouvelle heure de musique rock classique sans la moindre publicité.

When you dance I can really love.

— C'est une affaire sur laquelle tu travailles, maintenant ? Pour de bon ?

— On dirait. J'ai accepté son argent.

— Mais qu'est-ce que tu recherches ? *Qui* est-ce que tu recherches ? Le frère disparu ? Cassie ?

Je hausse les épaules. Je me demande ce qui se passerait si je pouvais tous les réunir dans la même pièce : Kim, Cassie, Miner, les Toth, les Wilder, Quanh. De quoi parleraient-ils ? Qu'auraient-ils en commun ?

— De combien de temps disposons-nous ? me demande Alison. Avant que Cassie revienne.

— De vingt-quatre heures.

Le temps que nous arrivions à Dry Ridge, une petite ville sur la rivière Illinois, il est presque vingt-deux heures. La route principale est barrée. Nous tournons en rond en quête d'un accès pour entrer en ville. La pluie affiche une belle densité ; la visibilité est très mauvaise. À une ou deux reprises nous nous rangeons sur le côté et nous restons là à écouter les éclairs crépiter et crachoter sur la radio AM. Le tonnerre nous environne de toutes parts.

— C'est encore plus réaliste que le procédé THX au cinéma, déclare Alison.

L'humidité nous fait tous les deux transpirer. Nous avons apporté des parapluies que nous ne pourrions jamais ouvrir avec ce vent, des cirés, des bottes de pluie. Alison est en jean noir, tee-shirt fin et sans manches, lunettes noires de protection. Sa chemise est une nouvelle fois nouée autour de sa taille. Allez savoir comment, mais ses longs cheveux Noirs gardent leur raideur en dépit de la moiteur ambiante. Elle se contente peut-être de leur en intimiser l'ordre.

— C'est quoi, l'adresse, déjà ? dis-je.

— 18 Blackbird Road.

Une vitre que je croyais avoir colmatée l'hiver dernier commence lentement à laisser filtra l'eau ; un mince filet ruisselle à l'intérieur jusqu'à l'encadrement de la portière.

Deux policiers municipaux nous demandent ce que nous pouvons bien foutre dehors par un temps pareil.

— Ma mère habite dans Blackbird Road, je réponds. C'est barré aussi ?

— On peut accéder. Pendant combien de temps encore, je n'en sais rien. Vous êtes sûr qu'elle y est ? La plupart des habitants sont montés à l'école secondaire.

— Elle est têtue comme une mule. Nous la remmenons à l'hospice.

Quand nous nous garons dans Blackbird, ça ressemble plus à un marais qu'à une rue. L'adresse de Lola correspond à un parc pour caravanes. La crue de l'Illinois culmine à une petite cinquantaine de mètres de là. Alison attend dans le 4x4. Je cours à la caravane de Lola.

Personne ne répond. La porte est fermée à clef. Je pourrais forcer la serrure, mais il y a déjà un flic qui s'avance vers notre véhicule.

— Allez vous garer là-bas, crie-t-il en montrant ce qui semble être un point situé plus en hauteur.

C'est un verger. Il y a de la boue partout, c'est une question qualitative. Celle du verger doit être meilleure pour garer les voitures.

— Je sais, me dit-elle quand je reviens vers le 4Runner en pataugeant.

Elle en est déjà à relacer ses bottes de manière à protéger son jean.

— Quoi ?

— Ça te rappelle Woodstock.

— Je n'ai pas dit ça.

— Tu t'étais garé dans un pré, il y avait de la boue partout...

— Il n'y a rien de plus éloigné de mes pensées. Est-ce que tu sais si le Jefferson Airplane joue ce soir ?

— Seigneur, Harding, tu es vieux. Qu'est-ce que tu es vieux !

Nous traversons un petit parking pour nous approcher du fleuve. Ici, les maisons sont déjà évacuées. Nous ne sommes pas dans le Mississippi, ni dans l'Ohio ; d'ordinaire, ils n'ont pas beaucoup d'inondations dans le coin, pas comme celle-là en tout cas. Pour eux c'est donc nouveau et ça a commencé un peu comme une fête de quartier où tout le monde vient donner un coup de main, mais maintenant ce n'est plus que labeur et rien d'autre, les gens redoutent à mort de perdre tout ce qu'ils possèdent. Il y a cinquante ou soixante personnes qui remplissent des sacs de sable, qui se les passent de main en main. Alison boutonne son ciré, se joint à eux. Je m'approche davantage du fleuve où se tiennent deux hommes occupés à fumer.

— Je suis à la recherche de Lola Mercer...

— De qui ?

— De Lola... Lori Mercer. (Le vent emporte mes paroles.) Elle vit là-bas, au 18.

— On l'a pas vue.

Je poursuis mon chemin le long de la digue en posant toujours la même question. Personne ne l'a aperçue, pas depuis des semaines. Une femme lui donne parfois ses enfants à garder, elle se souvient de l'avoir vue partir dans sa Camaro, quand était-ce déjà, tout ce à quoi l'on parvient à penser c'est à la pluie et au fleuve...

— Vous voulez nous aider, monsieur ? me demande quelqu'un.

Et donc je me joins à eux pour faire passer les sacs de sable de main en main. Le fleuve est semblable à un serpent marron qui se

rapproche de plus en plus.

Nous travaillons depuis environ une demi-heure quand j'entends une voix aux accents inquiets derrière moi. Ensuite j'entends un cri et après, la vitesse à laquelle ça se produit est stupéfiante, les sacs de sable cèdent d'abord en un endroit puis en un autre. L'eau recherche son niveau naturel, les habitants continuent d'empiler des sacs mais il est trop tard, et il y en a trop peu. L'eau gagne en force.

Et par conséquent nous battons en retraite tandis qu'elle monte à la hauteur de nos chevilles, puis de nos genoux, que les enfants s'en amusent au début puis hurlent ; les femmes sont repoussées sur leur séant, l'eau court vers les maisons mobiles dont la plupart reposent déjà sur des parpaings et sont, pour la plupart, apparemment vidées de leurs objets de valeur : les gens se ruent à l'intérieur, prennent ce qui reste, l'eau grimpe à l'assaut des petites marches d'accès.

— Vous cherchez Lori ? me dit un homme qui apparaît soudain sur ma gauche.

Il a un lourd poncho et des bottes de pêcheur. Je fais oui de la tête.

— Je crois l'avoir vue là-bas, derrière la grange. Elle doit être à la recherche de son chien.

— Merci.

— Faites attention où vous posez les pieds, me met-il en garde. Ça glisse vraiment beaucoup. Nous avons déjà perdu un homme là-bas aujourd'hui.

— Merci encore.

Je ne vois pas Alison. La grange est sur une légère élévation de terrain, protégée par une levée de terre naturelle. J'ouvre la porte coulissante, j'appelle aussi bien Lori que Lola, m'aventure sur un plancher en bois qui ploie à chacun de mes pas. De la lumière s'infiltre par les fentes, il y a un trou carré avec des marches en ciment couvertes de paille. Je suis sur la première quand je sens deux bottes contre mon cou. Avant que j'aie pu esquisser un geste, elles m'expédient au bas des marches.

Ma tête arrive en dernier. Mes chevilles hurlent quand elles rencontrent le sol de béton. La femme qui vient de m'agresser tombe en plein sur mon dos, poncho de la Croix-Rouge déployé comme un parachute. C'est Lola. Je comprends maintenant pourquoi Rita déteste ses bottes. Elles sont en épais cuir noir avec de petits éperons d'argent.

Je sors à sa poursuite. Le vent est beaucoup plus fort maintenant ; la pluie aussi. Vers le nord, je vois l'eau qui déferle au-dessus des sacs de sable. Les maisons mobiles sont posées au milieu

d'un lac. Je repère les traces de Lola dans les sables mouvants, elles se dirigent vers le fleuve.

L'eau force le passage au-dessus de la levée de terre, elle fonce vers moi. Lola est tout près de l'arbre. Un pan de terre se détache brusquement, s'abîme dans le courant. Lola bondit pour s'accrocher à la première branche. On distingue maintenant à ciel ouvert le réseau des racines enchevêtrées.

Je parviens à m'approcher à une longueur de bras de l'arbre. Je crie :

— Il va falloir que vous sautiez. (Elle ne bouge pas.) L'arbre ne va pas résister, il glisse déjà...

— Tire-toi, connard, me répond-elle.

Puis le sol se dérobe, l'arbre penche davantage, ses mains commencent à lâcher prise... et je la vois qui se jette, non pas vers moi mais à la verticale, vers le fleuve marron en furie.

La Croix-Rouge a organisé un centre d'accueil dans l'école secondaire. Le gymnase est rempli de lits de camp et de sacs de couchage. Mes vêtements sont tellement mouillés que je crains d'y rentrer, mais on me donne un nouveau jean, propre quoique déchiré, et un tee-shirt avec l'inscription ÉCOLE DE DRY RIDGE. Alison est habillée de même. Je la retrouve avec l'équipe d'urgence, occupée à installer une cuisine de fortune. Ça sent le café et le béton qui suinte. Elle est assise devant un verre de lait et une pâtisserie danoise qu'elle ne mangerait pas même si sa vie en dépendait.

— Seigneur, où étais-tu parti ? me dit-elle en me serrant contre elle.

— À la chasse au dahu. Lola m'a faussé compagnie, elle a décidé de nager un peu. Tu as vu Zane, ou Mason ?

Elle secoue la tête.

— Bon, on ne va nulle part ce soir. Dis-leur qu'on est mariés, peut-être qu'on pourra dormir ensemble.

— Les femmes donnent là-bas, m'annonce-t-elle. De toute façon, s'il n'y a pas moyen de faire des bêtises, ça n'a aucun intérêt de dormir avec toi. Tout ce que ça me rapporte, c'est des ronflements.

— Quel romantisme !

La nuit passe lentement, pleine de bruits inhabituels, de petites crises de larmes. Ça me rappelle mes classes à l'armée. À six heures du matin, Alison et moi piochons du café dans une immense urne métallique et nous asseyons sur les travées en attendant que les

policiers de l'État nous autorisent à partir.

Dehors, c'est un nouveau monde. L'école secondaire se trouve sur une hauteur qui domine la ville. La plupart des routes ont disparu. Les silos à grains indiquent à quelle hauteur les eaux boueuses sont montées, ou dirait des combes de croissance tracées au crayon sur une porte.

— J'ai tout perdu, dit quelqu'un. Tout ce que j'avais.

À ce moment-là Alison me tire par la manche, elle me montre le spectacle le plus bizarre qui soit.

— Le cimetière, remarque-t-elle.

Des cercueils flottent sur l'eau.

— La moitié des emplacements des tombes sont dévastés, déclare un policier.

— Je n'ai pas le temps de m'inquiéter de ça, répond un autre, pas tant que nous comptons quatorze disparus.

— Ils sont morts, affirme le premier. Aussi morts que les cercueils.

Une unique barque flotte à travers la ville à la recherche de survivants.

À cinquante kilomètres en aval s'étend la localité de Twin Lakes où la bible de Kim a été découverte, envoyée à Miner par un nommé Simon Gates. La chapelle que reconstruisait le groupe de Kim s'y trouve également, mais ce n'est pas là qu'il a disparu, c'est à quatre-vingts kilomètres et à deux arrêts de car.

Alison et moi nous faisons conduire en stop jusqu'au 4Runner puis nous roulons au ralenti sur une seule voie en que les routes, comme le ciel, se dégagent. Il y a un éclair semblable à une ultime déflagration électrique puis l'air commence à s'éclaircir. La terre sort des eaux. Le soleil apparaît.

L'église méthodiste de Twin Lakes est dans West Fork Road. C'est une église blanche en bardeaux qui veut vous donner l'impression que vous êtes en Nouvelle-Angleterre ou à Lake Forest Sauf que, derrière sa façade, le bâtiment ne se compose que de béton et de briques rouges, et que le sol sur lequel il se dresse est de l'argile rouge sous trois centimètres de terreau. En bas du terrain qui le longe, un panneau faussement rustique pointe vers deux petits étangs, indiquant les lacs jumeaux dont l'appellation témoigne d'un bel optimisme. Des pancartes métalliques fichées dans le sol telles des fleurs artificielles signalent que le Rotary, les Elks et la NRA^[9] du comté des Lacs se

partagent l'église pour organiser leurs réunions, une fois par mois.

Je frappe mais personne ne répond. J'entends des gens chanter. Je déteste interrompre les répétitions des chœurs. Alison entend elle aussi ; elle part vivre sa vie, s'éloigne du côté de l'eau en emportant son appareil photo. La porte s'ouvre sur une petite nef, puis sur une vaste pièce sans caractère investie par des chaises pliables et l'odeur du béton humide. Il n'y a pas la climatisation ; pas plus qu'il n'y a de chœur, juste un homme entre deux âges portant chemisette à carreaux et jean. Il astique avec du Liquid Gold les plateaux servant à la quête tout en écoutant du swing country à la radio.

— Je crois vraiment que l'esprit du Seigneur illuminait les chansons de Bob Wills, me dit-il comme si nous étions de vieux amis.

Ce qui n'est pas le cas. La chanson est *Mexicali Rose*.

— Je m'appelle Harding...

— Révérend Bob McKaskins, m'annonce-t-il en s'avancant pour me serrer la main. Tout le monde m'appelle révérend Bobby.

— Pas Bob ?

— Ça marche aussi, m'assure-t-il d'un ton enjoué. Que pouvons-nous faire pour vous ?

— Je cherche Simon Gates.

Il essaie de déterminer l'origine de mon accent. J'ignorais que j'en avais un, mais tout le monde en a un. C'est comme une odeur qui vous suit partout.

— Le révérend Gates ? Il n'est pas ici. Il est décédé il y a deux ans... est-ce que je pourrais vous aider ? C'est moi le pasteur, désormais.

Je lui en dis probablement plus que je ne devrais ; il est d'une nature désarmante... plus baptiste que méthodiste. Dans la mesure où je suis habitué à rencontrer les prêtres coriaces de Chicago, il ressemble davantage au grand-père de tout un chacun : PasteurLite.

— Donnez-moi ces plateaux pour la quête, vous voulez bien ?

Il me voit les soulever à deux mains et sourit.

— Ils circulent un peu moins rapidement dans les rangs s'ils ne sont pas trop légers.

— Si vous pouviez me fournir des précisions sur l'endroit où la bible a pu être découverte... peut-être cela figure-t-il quelque part dans des archives...

— Il a disparu lors d'un voyage en car ?

— C'est cela.

— Si la bible a été retrouvée près d'une caverne, ça devait être sur Keller's Ridge. C'est sur l'autre rive du fleuve. C'est aussi là que se

trouve la chapelle. Mais la route est fermée en raison de l'inondation.

Je tends à Bob la seule photo que j'aie de Kim ; elle commence à être un peu cornée.

— Il est de Chicago.

— Il donne l'impression d'être d'un peu plus à l'est que ça.

— La police a conclu qu'il s'agissait d'une fugue, dis-je en récupérant le cliché. Mais son père, il s'appelait Ellis, son père a effectué bon nombre de voyages ici, il a rencontré le révérend Gates. Je me demandais si par hasard le révérend vous en avait parlé, à vous ou à quelqu'un d'autre de l'église.

— Je ne saurais vous dire.

— Est-ce que votre église a un programme consacré à la recherche des fugueurs ?

— Nous avons, bien sûr, un pasteur qui est chargé des contacts avec les jeunes. Mais pas ce dont vous parlez. Ça existe davantage en milieu urbain. Pourquoi venir chercher ici ? Il a dû perdre sa bible alors qu'il travaillait à la chapelle. Cela ne signifie pas que c'est ici qu'il a disparu. Les cars ne viennent pas jusque dans West Fotk Road, ça c'est certain.

— Je ne fais que chercher partout où j'en ai la possibilité. Personne à Chicago n'a gardé le souvenir de ces excursions, ni de la chapelle. Tout ce que vous pourriez me dire...

Il pose sur moi un regard méditatif d'homme d'église.

— Montons dans mon bureau, m'invite-t-il.

Nous grimpons une étroite volée de marches menant à un cabinet de travail qui domine deux losanges de baseball et un parking. Une douzaine de gamins en culottes de peau bavaroises dansent entre les voitures.

— *La Mélodie du bonheur*, m'explique-t-il. Nous organisons ça sur le parking afin que les spectateurs puissent voir les collines en arrière-plan, s'imaginer que ce sont les Alpes. En réalité... c'est un lieu d'enfouissement de déchets. Mais magnifiquement entretenu.

Il fait des yeux le tour du bureau comme s'il pouvait avoir quelque chose à m'offrir, mais comme il ne trouve rien il s'assied, pose un exemplaire de la traduction révisée de la Bible sur le *Weekly World News* de la semaine.

— Quel est votre intérêt personnel dans tout ça, monsieur Harding ? Est-ce que vous voulez écrire un article ?

— Non. Comme je vous l'ai dit, je suis à la recherche de Kim Moon, et pour l'essentiel je tourne en rond...

— Voyons, dans mon souvenir, les excursions étaient en fait

financées par le CFIA... le Conseil de la foi inter-agences. C'est un programme d'assistance sociale. Les gamins venaient de tout le Middle West. L'église méthodiste de Stillwater avait dû apporter son soutien financier pour Kim. Le révérend Miner les accompagnait vraisemblablement parce qu'il était le pasteur responsable des jeunes. Comme je l'étais, à l'époque.

— Vous avez connu le révérend Miner ?

Il fait non de la tête.

— Est-ce que cet organisme, le CFIA, organise toujours ces voyages ?

— Oh non, le conseil n'existe plus, j'en ai bien peur. C'est comme tout, pas d'argent. On ne vous l'a pas dit, à Stillwater ?

— Personne là-bas ne veut parler du révérend Miner, ni de ces excursions.

— Oh ?

Il dirige un regard sur la pendule accrochée au mur derrière moi. Il est trop poli pour me jeter dehors, mais j'ai le sentiment qu'il ne veut pas m'en dire beaucoup plus, en ce qui concerne Miner, en tout cas.

— Et cette chapelle que vous avez mentionnée, celle à laquelle travaillaient Kim et son groupe. Il n'y aurait pas d'archives sur elle ?

— Ça se pourrait, dans le sous-sol, quelque part.

— Ellis Moon devait venir ici le week-end. Je n'ai pas l'impression qu'il fréquentait l'église de Stillwater, mais s'il voyait le révérend Gates, il a peut-être assisté à un service dominical. Y a-t-il des archives sur la fréquentation ou un livre des visiteurs datant de cette époque ?

— Nous avons un livre des visiteurs.

— Pourrais-je le consulter ?

— Remontant à cette période... il serait sûrement dans le sous-sol.

J'ai le sentiment qu'il n'a pas tellement envie d'y descendre.

— Nous ne gardons pas les anciennes archives très à jour. Notez bien que nous devrions probablement, mais on ne peut pas tout faire.

Il sourit, consulte à nouveau l'horloge. Il a peut-être un gigot au four.

— Le nombre d'heures contenu dans une journée n'est pas infini, conclut-il.

Les enfants de *La Mélodie du bonheur* chantent *So Long, Farewell*, et j'ai le sentiment que McKaskins s'apprête à ajouter *Auf Wiedersehen* quand Alison frappe à la porte derrière moi. Elle a l'habitude de me

sortir des situations difficiles et est rompue aux rites sociaux des petites villes. Avant que j'aie pu prononcer une parole, elle se présente comme étant ma femme.

— Ah, s'exclame le révérend Bob en souriant car il me voit aussitôt sous un jour meilleur. Depuis combien de temps êtes-vous mariés ?

— Pas longtemps, dis-je.

— Trois ans le 10 septembre prochain, précise-t-elle. Il oublie tout le temps la date.

— Ça m'arrive à moi aussi, confirme Bob. Vous avez des enfants ?

— Deux, dis-je au moment où Alison annonce trois.

Le regard de Bob va de l'un à l'autre, attardant des éclaircissements jusqu'à ce qu'elle me prenne la main et explique qu'elle compte déjà celui qui est en route.

— Un autre petit Harding, commente-t-elle.

— Loué soit le Seigneur, ajoute Bob.

— Révérend, si cela ne vous ennue pas... je ne me sens pas trop bien, niveau estomac... si je pouvais m'asseoir une petite minute. Pendant que vous allez chercher ce registre des visiteurs ?

— Prenez mon siège, propose-t-il. Il y a un distributeur de boissons gazeuses en bas, dans le couloir. J'ai toujours pensé que les bulles étaient bonnes pour l'estomac.

Il applique une petite tape d'encouragement sur le bras d'Alison en partant et me dit :

— Vous êtes un homme heureux.

— J'ignorais à quel point.

Quand il est parti, elle se penche vers moi.

— Seigneur, murmure-t-elle, tu n'y vas vraiment pas avec le dos de la cuiller.

— Moi ? Alors que tu te comportes comme une femme de Stepford^[10] ?

Mais ça marche. Bob s'absente une demi-heure et nous apporte un registre de visites et une collection de notes de sermons datant de l'année où Ellis effectuait ses voyages.

— Dans la marge de ses sermons, le révérend Gates aimait noter ce qui sortait de l'ordinaire. Entre ça et le registre, nous devrions trouver quand Ellis est venu, à condition que cela ait revêtu la moindre importance pour le révérend. Vous vous rendrez compte que certaines de ses annotations ne sont pas d'un intérêt fulgurant.

Il avait également déniché un album de photos datant de

l'époque où Kim avait disparu, le seul document en sa possession ayant trait à la chapelle.

Nous passons une heure à regarder. Nous menons la chasse dans les sermons, trimons dans le livre des visiteurs. Simon Gates notait la température, la chute de la pression barométrique, l'heure à laquelle se levait le soleil, le costume que portait son prédicateur laïque, indiquant si Mme Heedy, qui habitait Riverdale, arrivait à l'heure en dépit de son « ivrogne » de mari. Ellis n'apparaît nulle part. Le simple fait de toucher les sermons me donne envie de dormir.

L'album de photos est plus intéressant. Là non plus, il n'y a rien concernant Ellis. Mais il y a une photo prise devant la chapelle : quinze enfants et trois adultes en tee-shirts et en shorts, tenant balais à poils, balais-éponges et pinceaux. Je reconnais deux visages : le révérend Miner se tient à l'arrière, sourire crispé sur ses lèvres minces. Kim est accroupi au premier rang comme un joueur de baseball, il a un rouleau à peinture posé sur un genou. Il semble très heureux. À ses côtés se tient une fille, plus âgée de plusieurs années. Il n'y a ni légende, ni noms. Nous finissons par partir, bredouilles. Bob nous fait cadeau d'un pamphlet sur « Les Enfants, une bénédiction divine ».

Je lui remets ma carte et vingt dollars comme contribution à la quête.

Nous reprenons le 4x4 pour retourner à Blackbird Road, aussi près, en tout cas, que nous pouvons nous en approcher. Il n'y a personne alentour. Nous sommes obligés de traverser à pied un champ de boue, la pâture sur l'arrière d'une petite ferme.

— Nous sommes dans un secteur historique du comté, m'annonce Alison en essuyant ses bottes sur une touffe d'herbes folles. Attention aux bouses de vache.

Il y a une haie de hauts arbres décharnés qui tient le rôle de coupe-vent, et une végétation basse envahissante qui adore toute cette humidité. Je me prends la manche dans une branche et des épines, franchis en trébuchant la dernière rangée de broussailles pour déboucher sur un terrain découvert qui s'avance jusqu'à l'eau. Alison me suit avec calme.

— L'élément de surprise est quelque peu compromis, commente-t-elle.

La grande caravane est maintenant en plein fleuve, à vingt mètres de la rive. J'ôte mon tee-shirt et mes bottes, tends ma montre et mon portefeuille à Alison et m'avance dans l'eau. Elle m'arrive en

haut de la poitrine mais je ne suis pas obligé de nager. Comme il n'y a pas moyen l'ouvrir la porte, je vais à l'extrémité opposée et me hisse par la fenêtre de la chambre qui bat sur ses charnières. Il fait sombre à l'intérieur avec les rideaux tirés et l'électricité coupée, mais je n'ai pas envie de signaler ma présence plus que je ne l'ai déjà fait. On dirait un petit appartement. Quand j'atteins le séjour, la structure bouge un peu comme si, sous les crics et les parpaings, le sol allait céder. Avec le vent et la pluie, je me fais l'impression d'être Huck Finn au moment où il trouve son père, surtout quand je découvre Mason. Au début, je crois qu'il est encore vivant, mais c'est une illusion engendrée par l'eau qui fait osciller la caravane. Son corps est roulé en boule sous une table de cuisine dont le plateau peut se relever contre le mur. Il porte un blouson de cuir noir et il faut que j'écarte un des rideaux pour distinguer la blessure qu'il porte à la tête. Son crâne est à moitié défoncé.

À cause de l'eau, je ne peux pas déterminer si cela s'est passé récemment ; je ne peux pas déterminer grand-chose. Tout ce que j'ai d'instinct m'ordonne de m'éloigner de ce foutoir au plus vite, mais j'ai quelque chose à vérifier d'abord. J'inspecte toutes les pièces de mon mieux, ne trouve rien pour établir qu'il a au moins vécu là. Mais beaucoup de choses ont été emportées par les eaux, hier soir.

Lola, en revanche, habitait visiblement la caravane. Tous ses vêtements y sont. Il y a six ou sept paires de bottes en cuir avec ses chaussures. Je ne parviens pas à trouver un meuble qui rappelle un bureau ou un secrétaire et ne vois rien d'aussi personnel que du courrier, des factures, l'habituelle piste de papier, mais dans le tiroir supérieur d'une commode en carton bon marché, sous ses soutiens-gorge et un jupon rouge vif, je mets la main sur un agenda de l'année précédente. À en juger par ce que je lis, ça n'a pas été une année très favorable pour elle. Certaines entrées ne se composent que d'un prénom masculin et d'un numéro de téléphone. L'une d'elles est « Marty », accompagné du numéro qui figure sur la carte de visite de Devlin.

Dans le tiroir du bas il y a un vieux sac à main, vide à l'exception de plusieurs pièces de monnaie, de trombones, de Kleenex et de deux petites photos dont une représente trois enfants d'une dizaine d'années : deux garçons et une fille, avec au dos l'inscription Lori, Mason et Zane, vacances dans le Michigan. L'autre est celle que j'ai déjà vue dans l'album de Twin Lakes, et cette fois les noms y figurent parce que ce cliché a été pris pour le journal local. La fille qui se trouve à côté de Kim est Loti Wilder. C'est à ce moment-là que je

remarque le calendrier qui pend sous mon nez depuis le début : un cadeau publicitaire des Bassins et Piscines Devlin. Au dos, l'étiquette indique comme destinataire *Lori Wilder Mercer 18 Blackbird Road*.

*Avec nos hommages et nos vœux de saison
à nos amis et à notre grande famille d'employés.*

Deux offres de vacances envoyées par Lost Moon sont épinglées au dos, une pour Lori, l'autre pour Mason, mais toutes deux expédiées à cette adresse. Celle de Mason ressemble à celle de Devlin (« nagez dans notre bassin olympique »), avec pour seule différence une photo assez malsaine représentant deux garçons qui se tiennent par le bras (« grands frères communiquant l'esprit du partage »). Celle de Lori a une image comparable, mais avec un garçon et une fille.

Dans les minuscules espaces libres du calendrier quelques pense-bêtes ont été rajoutés au crayon. Je crois que cela correspond à ses horaires de travail à l'hôtel Richter. Mais pour le dernier week-end, l'inscription est « Chicago », avec mon adresse, et « rock'n'roll ». Je ne pense pas qu'elle se référerait au musée dédié aux musiciens célèbres. Il y a un certain nombre de rendez-vous chez le docteur. Les mois qui suivent sont exempts de notes.

Je jette un coup d'œil dans la salle de bains exiguë, pas beaucoup plus grande que les toilettes d'un 737, et j'y trouve des flacons de Zoloft, de Wellbutrin et de Lithium, tous portant des dates récentes, tous provenant d'une pharmacie locale, tous au nom de Lori Mercer. Moi aussi, ça me déprimerait d'habiter là. Je laisse tout dans l'état où je l'ai trouvé, y compris les photos.

Je retourne vers Alison en pataugeant. Le terrain qui l'entoure ressemble à un marécage de Géorgie.

— Tu aurais dû laisser ton pantalon aussi, me dit-elle. Tu as ton joli caleçon dessous.

— Je ne m'aventure pas dans ce genre de flotte sans pantalon. Je n'aime pas les serpents.

— Qu'est-ce que tu as trouvé ?

— Le cadavre de Mason. Il est clair qu'il travaille pour Devlin.

— Tu penses que c'est lui qui a tué Mason ?

— Peut-être. Son nom figure sur un ou deux trucs. Soit il travaille comme un cochon, soit quelqu'un veut le faire accuser. Mais

je ne peux pas affirmer s'il a été tué ici ou si on y a juste déposé son corps.

— Dommage que Lola ait sauté dans l'eau. C'est peut-être elle qui l'a tué.

— Je ne crois pas, dis-je avant de lui parler du calendrier. C'est la sœur de Mason, pas sa copine. Et elle a encore une photo de Kim, la même que tout à l'heure.

— Donc elle a participé à l'excursion avec lui ?

— Ouais.

Je voudrais bien être en mesure de demander si quelqu'un a retrouvé son corps. Mais ce ne serait peut-être pas une si bonne idée que ça.

— Pourquoi habitait-elle ici ?

— Je ne sais pas. Peut-être que son mari y habitait. S'il y a vraiment un Mercer.

— Non.

Je regarde autour de nous. La zone est toujours bouclée. Il y a un million d'endroits où se cacher. Chaque fois qu'un souffle d'air agite les arbres, ça donne l'impression que quelqu'un nous épie. Je demande :

— Tu as vu quelqu'un ?

— Je n'ai remarqué personne, répond-elle en me rendant ma montre et mon portefeuille. Tu n'avais pas de gants, Harding.

— Je ne m'attendais pas à trouver un cadavre. Ni mon adresse sur un calendrier mural.

Quand, à leur tour, ils découvriront le corps, il y aura quelqu'un pour se souvenir des inconnus qui ont demandé où habitait Loti Mercer. Je ne vois rien d'autre à faire que de décamper. La police des petites localités me rend excessivement nerveux. Trouver un ancien condamné pour homicide, originaire d'un autre État à proximité d'un cadavre, c'est comme gagner le gros lot.

Il est huit heures du matin. Il me reste douze heures avant mon rendez-vous avec Cassie.

— La police est venue tout à l'heure, m'annonce Minas en essuyant le comptoir.

Le restaurant est à moitié plein pour le repas de midi, les stores tirés pour arrêter le soleil estival. Alison est montée se changer. Je porte les vêtements qu'elle m'a achetés au Wal-Mart en dehors de Peoria, probablement sur le premier présentoir qu'elle a rencontré : pantalon en polyester à revers, chemise dont le contact fait davantage penser à une nappe en plastique. Je suis prêt à parier qu'elle repousse l'eau.

— Il faut bien qu'ils mangent eux aussi. Même ta bouffe.

— Pas pour manger. Pour toi.

— Quel genre de policiers ? En uniforme ? Des flics municipaux ?

Il secoue la tête. Je tends la main derrière lui pour prendre l'ouzo de la maison et m'en verser deux centimètres et demi dans un gobelet en carton. Comme il ne descend pas très bien, je m'en octroie un autre.

— Ils ne t'ont pas dit d'où ils venaient ?

— Je les mélange, moi.

— Est-ce qu'ils t'ont présenté leur plaque ?

— Qui peut faire confiance à ce genre de truc, après avoir vu tous les faux que tu ranges dans ton tiroir à chaussettes ?

— Ça t'apprendra à aller fouiller dedans. Ils étaient en uniforme ou en civil ?

— En uniforme.

— Quelque chose sur la tête ou pas ?

— Oui.

— Quelle taille ?

— Des gros chapeaux.

— De quelle couleur, les uniformes ? Et les chapeaux ?

— Marron.

Des policiers de l'État, donc, qui m'ont suivi depuis Dry Ridge, ou le comté de DuPage, bien au-delà de leur zone de compétence. Peut-être pour une visite de courtoisie.

— Est-ce que j'aurais dû leur parler de l'effraction d'hier soir ?

— Non, c'est la dernière chose qu'il fallait leur dire.

— Harding, est-ce que tu as encore des problèmes ?

— Non, bien sûr que non, lui dis-je avant d'observer un bref instant de silence. Et, Minas, qu'est-ce que ça veut dire, ce « encore »... ?

— Je me demande seulement si je ne serais pas bien avisé de te demander ton loyer d'avance.

— Tu n'as pas encore eu le précédent. Mais merci de me témoigner pareille confiance.

J'ai franchi la moitié du chemin me séparant des marches quand il me rappelle.

— Quoi, encore ?

— Tes chaussures, dit-il en sortant de sous le comptoir un sac de nourriture à empoter bien graisseux. N'oublie pas tes chaussures.

— Quoi ?

— Tes chaussures. Elle m'a dit que tu les avais laissées dans sa voiture.

Il me tend le sac dont le papier blanc est torsadé à son sommet. Puis il se rapproche de moi.

— J'ai pensé qu'il valait mieux pas qu'Alison les voie.

— De quoi parles-tu ?

— T'en fais pas, je dirai pas un mot.

— À moi, au moins, tu peux.

À l'intérieur se trouve l'une des boîtes à chaussures. Elle sent l'herbe tondue depuis longtemps qui ne va pas tarder à pourrir.

— C'est Cassie qui a déposé ça ? Une blonde très sexy, avec des habits orange vif ?

— Jaune, pas orange. Mais blonde et sexy, oui. Très sexy.

Il fait des gestes vagues autour de son torse, la symbolique internationale utilisée par les hommes un peu frustes.

— Tu sais, conclut-il.

— Ce matin. Avant ton retour.

— Quand exactement ?

— Je dirais dans les neuf heures et demie.

— Et elle n'a rien dit ?

— Elle avait faim. Je lui ai donné quelque chose pour la route. C'est tout. Elle a dit que c'est des chaussures, mais on dirait pas que c'en est. Je n'ai pas regardé dedans.

— Bienvenue au club. Tu es sûr qu'elle ne t'a pas dit où elle allait être aujourd'hui ?

Il secoue la tête.

— Est-ce qu'elle va revenir, à ton avis ?

— Pourquoi ?

— Je pourrais peut-être aller prendre un bain.

— Dans ce cas, oui, absolument. Bientôt.

Cassie, le retour. On dirait un film de série B. Je me sers du téléphone du restaurant pour obtenir le numéro du Holiday Inn de Liberty-ville et je tente ma chance auprès de la réception mais elle ne s'y est pas présentée, pas sous ce nom-là en tout cas. La femme qui me répond semble ne plus savoir où donner de la tête.

— Plus une chambre de libre... nous sommes envahis par des monstres !

Ça ferait un bon slogan publicitaire.

Une fois chez moi, je décide que j'ai besoin de quelque chose de plus fort que la bière, mais il est un peu tôt pour commencer à boire du Wild Turkey sec. Alors je me prépare un shaker de « thé glacé » ; pas un Long Island parce que je n'ai que de la vodka. Un thé glacé Leningrad. Alison est assise sur le lit, courbée sur le téléphone, elle parle d'une voix très grave à quelqu'un à qui elle doit de l'argent. Elle a des talents exceptionnels de dominatrice, au téléphone. J'allume la stéréo et farfouille dans une caisse de disques que j'ai achetés dix dollars dans un vide-grenier. C'est censé être un mélange country folk mais, à la place de Ramblin' Jack Elliott ou de Townes Van Zandt, j'ai le choix entre Andy Williams, Al Hirt ou les Anita Kerr Singers. Tous sont excellents à petite dose. En fin de compte, entre Jack Jones et Gisele MacKenzie, je trouve un classique de Van Morrison, son meilleur disque, *Veedon Fleece*.

J'ouvre les fenêtres du séjour. J'emporte ensuite la boîte à chaussures sur le canapé où je m'assieds en compagnie du passé de Cassie.

La boîte est pleine à ras bord, attachée par de la ficelle : je me demande si elle en a fait une seule avec les deux. Une partie du contenu se compose d'objets familiaux ordinaires, de souvenirs d'enfance : des photos de maternelle, une minuscule chaîne de clef de l'organisation de jeunesse 4 H, des insignes d'une troupe d'éclaireuses. Deux petites plaques de cuivre pour chien portant le nom et l'adresse de Kalani. Il y a une photo représentant une scène, avec une douzaine de fillettes en tenue de danse blanche ; une autre avec les gamines et leur prof qui n'est pas beaucoup plus grande qu'elles. Un emploi du temps indiquant les répétitions et les spectacles : des programmes de *L'Oiseau bleu*, du *Lac des cygnes*, de *Blanche-Neige*, et pour une

représentation de *Chorus Line* à l'Arie Crown. Au recto de ce dernier se trouvent des essais de signature sans cesse répétés : *Cassandra Moon*, *Cassie Moon*. Elle changeait déjà son nom.

D'autres coupures de journaux concernent différents membres de la famille. Le frère aîné, Ethan, à la tête d'un groupe de rock qui avait gravé son propre disque. Il y a une critique et une photo, aussi sérieuses l'une que l'autre. La sœur, Beth, qui avait remporté cinquante dollars en écrivant un essai pour le Jour des Présidents. L'original se trouve dans la boîte, avec de l'encre qui bave et des caractères abîmés, frappés sur une vieille machine à écrire mécanique, ainsi qu'une autre photo. Un article défraîchi concernant un club d'antiquités formé par des habitants du coin, ils se réunissaient une fois par mois chez les Moon. Des lettres d'une copine de Cassie partie pour l'été, l'ennui de la préadolescence. Je suppose qu'elle avait conservé tout cela pour un après-midi comme celui-ci. La journée de pluie qui s'y prête.

Un paquet ressemble à une collection de papiers ayant appartenu à Ellis : libération des obligations militaires, fiche d'état-civil, lettres...

Cher Ellis,

Au service de onze heures votre femme m'a signalé que vous envisagiez un nouveau voyage pour retrouver Kim. J'aimerais beaucoup pouvoir vous accompagner mais mes devoirs à l'église font qu'il m'est malheureusement impossible de m'éloigner dans l'immédiat. Cependant, j'ai bien réfléchi à votre demande concernant le nom de toute personne susceptible de vous apporter son aide, et je pense que votre meilleure chance serait de contacter l'église locale où nous étions accueillis...

Que Dieu vous assiste dans votre voyage.

Rev. Lawrence Miner

Cher monsieur Moon,

J'ai reçu votre lettre du 10 avril relative à votre passage dans notre région. Nous serons assurément heureux de vous recevoir et de faire tout ce qui sera en notre pouvoir afin de vous aider à retrouver votre fils.

Pour ce qui est de votre requête concernant quiconque pourrait se souvenir de Kim et des trois semaines qu'il a passées parmi

nous, j'ai établi une liste de personnes qui se trouvaient ici à ce moment-là. Une partie a été établie de mémoire, l'autre est basée sur une liste que j'avais faite en apprenant sa disparition. Je n'ai pas gardé le souvenir que les policiers se soient intéressés de près à cette liste, puisqu'ils étaient persuadés qu'il était descendu du car à Carbondale. La plupart de ces gens habitent dans les environs, et je ne les crois honnêtement pas capables de nuire à votre fils. Je peux comprendre que, pour vous, notre ville éveille les pires souvenirs, mais il y a des gens biens qui vivent ici, Ellis. S'il vous plaît, contactez-moi dès votre arrivée. Si en fait vous venez avec le reste de votre famille, il y a un dîner à la fortune du pot organisé ici, dans notre paroisse, tous les dimanches soir. Nous serions honorés de vous compter parmi nous.

Révérend Simon Gates.

Il y a une liste de noms, tapée sur du papier pelure d'oignon. Celui de Miner y figure ; de même que Wilder. Et le docteur Arthur Lee. Chacun est coché d'un petit trait bien net. L'en-tête proclame :
CENTRE AÉRÉ DE SUNNYSIDE/ÉGL. MÉTHODISTE DE STILLWATER.

COPARTENAIRES DES JEUNES VOYAGEURS CHRÉTIENS Au fond de la boîte se trouve une paire de chaussures à pointes blanches dont les semelles sont usées et brillantes. Elles sont dures comme le roc et légèrement pliées. Glissées en dessous, deux enveloppes blanches en parfait état, au format légal. Pas de timbre-poste sur l'une ni sur l'autre, et toutes deux ont été décachetées. Dans la première est rangée une lettre adressée à Cassie, signée par le ministre de l'église méthodiste du comté des Lacs.

Si tu lis cette lettre, Kalani, c'est que tu auras réussi à survivre à cette terrible épreuve et trouvé la force de revenir chez toi... Je sais que tu as le sentiment que Dieu t'a abandonnée mais il faut que tu croies qu'il n'en va pas de la sorte... J'ai sauvé ces objets non par volonté morbide mais parce que j'ai pensé qu'un jour tu voudrais les voir : ils t'appartiennent et je sais que tu les as laissés derrière toi mais puisque tu n'as plus personne ici... si je me trompe dans mon jugement, je te prie de les jeter et d'excuser la maladresse d'un vieil homme qui tente une dernière fois de te joindre afin de

t'apporter la grâce de Dieu...

J'ai éprouvé moi-même bien des difficultés à accepter la disparition de ta famille, ainsi que bien d'autres choses qui m'échappent... tant de choses semblent nous échapper... nous devons avoir foi en Dieu pour suivre la voie qu'il nous a tracée, mais je pense observer prochainement une courte pause dans les devoirs qui m'incombent... une autre raison qui me pousse à t'écrire ces choses maintenant...

Mes pensées sont perturbées aujourd'hui, pardonne-moi... de temps en temps, les choses acquièrent une clarté...

Te souviens-tu des hymnes que tu chantaïs avec nous, dans le chœur du dimanche matin, « Vers Toi, Seigneur, je tends les mains », « Confiance en nos pères »... ? Je pense à ta famille quand je les entends et bien sûr, je pense à ton frère Kim... Dieu te bénisse, Kalani.

Rev. Lawrence Miner

Les plis des coupures de presse contenues dans l'autre enveloppe sont si marqués que je doute que quelqu'un les ait regardées avant ces tout derniers jours. Certaines correspondent à des articles de journaux, d'autres sont des publicités et des prospectus.

Avis public d'une vente aux enchères organisée en ce lieu... mobilier ancien, chaises en osier, buffet en noyer, dessus de marbre rose... vente de biens, tous objets, bijoux, lampes, jouets d'enfants.

... aide extérieure superflue, insiste le shérif local devant la forte assistance lors de la conférence de presse donnée sur les marches du palais de justice aujourd'hui... « Nous veillons nous-mêmes sur nos administrés, merci beaucoup. »

... moissons rentrées prématurément... près des voisins retournés en quête d'indices non spécifiés...

... l'annonce publique de...

... porcelaine de Chine, vitrines aux panneaux refaite, matériel agricole divers...

... tragédie familiale du comté des Lacs...

Il y a un bout de papier dactylographié dont les caractères sont

les mêmes que sur les lettres. Il est recouvert de papier adhésif jauni, comme s'il avait servi de légende à un document.

gauche à droite : Papa, le révérend Miner, le docteur Lee, l'Homme des Bassins, Mason, Kim : répétition Giselle 20 août 65

— Mme Loomis veut récupérer son peignoir, m'annonce Alison en entrant dans le séjour.

Elle trempe ses lèvres dans mon thé glacé, fait la grimace, rajoute de la vodka :

— Qu'est-ce que tu regardes ?

— Une des boîtes à chaussures de Cassie. Elle est passée ici ce matin.

Je baisse le son de la chaîne. Van est en plein milieu de son homérique *You Don't Pull No Punches, But You Don't Push the River*.

— Elle n'a pas indiqué où on pourrait la joindre ?

— Non. Je me suis dit qu'il y aurait peut-être quelque chose là-dedans... un message personnel, ce genre de chose, mais je ne vois que des machins familiaux.

— Moi, ça m'a tout l'air d'être un message personnel, ça.

Elle retire une enveloppe glissée dans l'autre chaussure à pointe : *Cher Harding, n'oubliez pas notre rendez-vous !*

Dans l'enveloppe se trouvent un chèque de cinq cents dollars et un minuscule bracelet porte-bonheur avec un cœur en argent. Alison sort d'abord le bijou.

— Elle est sentimentale, dis-je. Un truc de petite fille.

— Un truc de femme, corrige Alison. Tu ne sais pas ce que c'est, hein ?

— C'est un minuscule bracelet porte-bonheur. Très mignon.

— C'est un anneau qui se porte au téton, piercing double. Très pervers.

— Tu es sûre ?

— Soit ça, soit elle a vraiment de très petits poignets.

Elle regarde le chèque et émet un sifflement. Le téléphone sonne : c'est Marty Devlin. On dirait qu'il appelle du fond d'une piscine vide. Il a un chantier dans le sud du Wisconsin, pourquoi on ne se retrouverait pas dans une heure, il y a un bar non loin de l'endroit où il est, ça s'appelle le Dreamland, est-ce que je connais ? Je lui

réponds que oui. C'est plus un night-club qu'un bar, mais dans le Wisconsin rural, ça n'est pas beaucoup dire.

Alison ferme déjà l'appartement. Tout le monde semble capable d'entendre mes conversations téléphoniques.

— Il y a un plan d'action, aujourd'hui ? me demande-t-elle.

— Ça tombe sous le sens.

— Splendide.

— L'idée générale consiste à trouver Cassie d'abord. À la protéger. Avec un peu de chance, elle pourra nous dire ce qu'il se passe.

— C'est un bar, là où nous allons en premier ?

— Davantage une boîte de strip-tease. Mais pas le genre que tu vois au cinéma.

— Les filles sont mignonnes ou à gerber ?

— C'est dans le Wisconsin, Alison.

— Dans ce cas, j'attendrai dans la voiture. Tu m'apporteras un sandwich.

Elle tient le chèque. Elle est vraiment douée pour ça.

— Tu sais, Harding, je n'ai pas le souvenir d'avoir jamais été là, pour quelque affaire que ce soit, alors que tu avais effectivement de l'argent entre les mains.

— Ça me donne un éclairage très différent, hein ?

— Non. L'éclairage me paraît quasiment identique.

Dehors, elle met ses lunettes de soleil, cherche des yeux le pick-up rouge. Elle apprend vite. Je réfléchis aux coupures de presse et aux photos. Elles ne semblent pas avoir été déposées dans les boîtes dès le début, pas toutes. En fait, l'un des articles date d'un an après les meurtres... alors que Cassie se trouvait à Topeka chez ses grands-parents. Alors quand cette boîte a-t-elle vraiment été déposée là ? Et par qui ?

— N'oublie pas le système d'alarme que tu m'as promis, me rappelle Alison. Enfin, si ni espères que je vais dormir à nouveau chez toi sans aller vérifier auparavant le contenu de tous les placards.

— Demain à la première heure.

— Tu sais, Harding, avec le métier que tu fais, je ne comprends pas pourquoi tu n'en as jamais installé un.

— Ce n'est pas difficile à comprendre.

— Non ?

— Non. Avant toi, il n'y avait jamais rien eu chez moi qui méritait d'être protégé.

Elle me remercie d'un sourire.

— Bel effort, Harding.

Je fais une ou deux fois le tour du pâté de maisons, mais je n'aperçois pas le pick-up rouge. Je suis heureux d'avoir Alison avec moi, pour surveiller mes arrières. J'ai l'impression que quelqu'un nous suit, mais ce n'est qu'une impression. Je ne vois personne, en fait.

Le Holiday Inn de Libertyville est suffisamment proche de la voie express pour garantir un flux constant de ventes impulsives et de gaz de moteurs Diesel. Il donne l'impression d'avoir été rénové à peu près à l'époque où Bing Crosby a ouvert son propre Holiday Inn. La femme qui tient la réception a un petit quelque chose de Danny Kaye. Elle me sourit et fronce les sourcils en voyant Alison qui a retiré sa chemise et est maintenant en tee-shirt noir avec tibias entrecroisés et tête de mort sur le devant, CONDAMNÉ À VIVRE dans le dos. Le hall est rempli de gens qui se préparent pour la convention. Sur un mur est tendue une immense bannière à la gloire de la Fête du Gore 98 – CE SOIR LIVE – LE RETOUR DE CASSIE RAYN – entourée d'un collage de photogrammes de ses films.

— Nous sommes ultra complets, me dit la femme. Je ne pourrais pas vous donner le canapé de l'entrée.

— Je ne vois pas de canapé, dis-je en regardant autour de moi.

C'est tout juste si je vois une entrée digne de ce nom.

— Alors c'est que quelqu'un l'a déjà pris, remarque-t-elle en fronçant les sourcils et en le rayant de sa liste. Ce que je pourrais faire, c'est vous installer deux chaises pliantes près du distributeur de glace, il est cassé de toute façon, donc le bruit ne vous dérangerait pas. Même si ça n'empêche pas les gens d'essayer de le faire marcher, mais ça c'est autre chose. Les gens ne peuvent pas se passer de glace.

— Nous ne voulons pas de chambre, explique Alison. Nous voulons parler à Cassie Rayn.

— À qui ? demande la réceptionniste poliment.

— La femme à laquelle vous avez élevé ce temple.

Je la laisse négocier seule pendant quelques minutes et je suis les panneaux vers la salle Empire, actuellement envahie de tables pliantes, de stands, d'affiches. Beaucoup d'hommes d'une quarantaine d'années qui ne s'exposent pas assez au soleil et ne font pas assez d'exercice disposent leurs étalages de figurines, de bandes dessinées et de pin's. Chaque objet est un exemplaire unique, à prix exceptionnellement bradé.

— Nous n'ouvrons pas avant dix-sept heures, me dit un gardien.

Il est babillé comme un Freddy Knieger au féminin, porte un masque en caoutchouc avec du rouge aux joues et aux lèvres, et de longs ongles postiches recourbés peints en gris métallisé.

— Si vous souhaitez acheter un billet, poursuit-il, allez voir Dorothy au vestiaire. C'est elle qui les a.

— Je suis un intervenant. Où est-ce que je signale mon arrivée ?

— Pour ça aussi, c'est Dorothy qu'il faut voir. Au vestiaire.

— Est-ce que Cassie Rayn est déjà là ?

Il secoue la tête. Le masque en caoutchouc ondule.

— Elle n'est pas prévue avant le final, à vingt heures. C'est Dorothy qui a le programme.

Freddy pose sur moi un regard prolongé :

— Vous intervenez avec elle ?

— Non, non, moi, c'est les effets spéciaux. Qu'est-ce qu'elle fait, elle ? Signature d'autographes ?

— Ils auront des affiches et des photos sur papier glacé à lui faire signer. Vous pouvez vous faire photographier avec elle... il y a des tarifs différents pour un ensemble format poche, pour les portraits...

— Je devine que c'est Dorothy qui a la liste des prix. (Il hoche la tête.) Merci, je crois que je vais m'adresser à elle.

— Quel genre d'effets spéciaux ? Maquillage ? Explosions ?

— Non, moi, c'est ce qui touche le corps. Je suis le gicleur d'œil.

— Hein ?

— Les yeux qui pendouillent au bout d'un fil, qu'on écrase par terre... chaque fois que vous voyez un œil qui gicle d'une orbite et qui tombe par terre, c'est moi.

— Craignos, fait-il.

Il est impressionné.

— À plus tard.

— J'en rêve, mon chou, me dit-il en agitant la main.

Je crois qu'il perd un ongle.

Alison m'attend près d'un palmier en pot

— Tu t'es fait un ami. Bravo.

— Elle est là ?

— Elle est arrivée il y a deux minutes. Elle descend.

Et sans plus de cérémonies Cassie pénètre dans le hall, sans tenir compte des yeux écarquillés de ses groupies, signant un ou deux autographes avec un stylo rouge sang. Elle nous voit et sourit.

— Il y a un problème ? demande-t-elle.

Une foule se presse autour d'elle : nous battons en retraite dans sa chambre, meublée de similicuir ancien, pour une première

inspection. Alison s'assied à côté de la télé, les pieds posés sur le climatiseur. Cassie occupe le lit. Il y a une minute difficile durant laquelle j'essaie de procéder aux présentations : Alison fait une sorte de petit salut de la tête, puis elle renifle comme si elle venait de repérer l'odeur d'un animal. Moi aussi, je sens quelque chose, mais j'attribue cela au simili-cuir. Cassie est vêtue d'un vieux jean et d'un haut ample, mais je ne crois pas que ce qu'elle porte ait la moindre importance.

— J'ai eu une journée pourrie, déclare-t-elle. En fait, depuis la dernière fois que je vous ai vu, Harding, pas grand-chose ne s'est passé comme prévu... l'amie chez qui j'espérais loger s'est tirée il y a deux mois à cause de problèmes avec son ex, par conséquent j'ai logé chez une autre fille que je connais et qui vient de débiter une école d'esthéticienne...

— C'est ça, dit Alison en reniflant à nouveau l'air.

— Quoi ?

— Ce que je sens. Vous vous êtes fait faire une permanente.

— Trois, précise Cassie. Béatrice n'avait personne sur qui s'exercer et comme elle me logeait je ne pouvais pas refuser.

Alison hoche la tête, remonte le climatiseur d'un cran.

— Alors, demande Cassie, quoi de neuf de votre côté ?

Alison me regarde, je regarde Alison.

— Voyons, dis-je. Est-ce qu'on procède par ordre chronologique ou par ordre d'importance...

— Oh, s'exclame Alison, ça m'amuserait beaucoup de te voir opter pour la seconde solution.

— Par ordre chronologique, alors. Après vous avoir laissée, Cassie, devant chez Richie... vous vous souvenez de Richie ? Le type à qui vous avez fait faux bond ? J'ai parlé au révérend Miner, nous avons eu une gentille petite conversation sur Kim et une heure plus tard il s'est suicidé. Il y a un exécuter des basses œuvres nommé Leonard Toth, un cow-boy vietcong nommé Quanh, le Roi des Bassins, le défunt docteur Lee, Lola, Mason et Zane Wilder... Il y a eu des visiteurs qui se sont introduits chez moi et dans le magasin de Richie, dans la maison de Léo Minsk aussi.

— Et j'ai été enfermée dans un placard, ajoute Alison.

— C'est vrai, Alison a été enfermée dans un placard.

— Mason Wilder ? dit Cassie. Et Zane ? Il a fait quoi ?

— Il s'est introduit chez moi.

— Mason... ça fait des années que je n'ai pas repensé à lui...

— Lui il a beaucoup pensé à vous.

— Et Zane ? Ils sont tous les deux dans le coin ?

— Zane, oui. Mason est mort.

— Je crois que je vais aller inspecter les sorties, dit Alison. Et chercher quelque chose à boire.

Dès qu'elle est partie, je reprends tout devant une Cassie visiblement désorientée.

— Je n'avais aucune idée qu'il allait se passer tout ça.

Il est facile de la croire ; elle est très forte quand elle vous regarde les yeux. Il m'arrive d'oublier qu'elle est actrice.

— Vous voyez, dis-je, je crois que vous avez raison pour une chose. Quelqu'un a effectivement envoyé ces prospectus de vacances signés Lost Moon. Cassie, je commence à me demander si ce n'est pas vous.

— Moi ? Pourquoi est-ce que j'enverrais des trucs comme ça, déjà à moi-même...

— Le but est peut-être d'obtenir que l'affaire refasse surface... pas celle de la disparition de Kim, mais les meurtres. Tous les gens qui gravitaient autour des habitants de la maison en reçoivent, et tous en sont sérieusement secoués.

— Moi aussi ça m'a secouée.

— Vous ne les avez pas envoyés ?

— Non. Bien sûr que non. Mais je vous l'ai bien dit, qu'il se passait quelque chose...

— Reprenons ces gens un par un. Marty Devlin. Est-ce que vous le connaissez ?

Elle m'affirme que non.

— Il était dans les parages de la ferme quand Kim a disparu, il effectuait des travaux pour votre père et pour les Wilder. C'est lui qui a installé la piscine des Wilder.

— Je ne vois pas qui c'est.

— Et les Wilder ?

— Bien sûr que je les connaissais, eux, c'étaient nos voisins, mais je n'ai pas eu de nouvelles depuis que je suis partie.

— Mason et Zane ont tous les deux des casiers judiciaires. Est-ce que vous avez jamais envisagé qu'ils puissent être impliqués de près ou de loin dans les meurtres ?

— Pas vraiment. C'étaient un peu des voyous, même à l'époque, mais plein d'autres garçons étaient pareils. Mason était le pire, il avait toujours beaucoup d'argent mais il ne travaillait jamais et c'est à peine s'il allait à l'école. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Quelqu'un l'a tué, ces tout derniers jours... je l'ai trouvé dans

la maison mobile de sa sœur, à Dry Ridge, près du fleuve qui déborde...

— De quoi est-il mort ?

— Il semble qu'il ait reçu un coup sur le crâne. Pourquoi ?

— Pour rien. Il a toujours eu une telle peur de l'eau... j'espérais juste qu'il ne s'était pas noyé.

— Vous étiez proches, tous les deux ?

— Nous étions amis. Tous, nous n'arrêtions pas d'aller les uns chez les autres, pendant l'été. Qu'est devenue Lori ?

— Je n'en suis pas certain. J'essayais de lui parler et à ce moment-là elle a sauté dans le fleuve. Le courant m'a paru rudement fort. Vous ne m'aviez pas dit qu'elle avait participé à l'excursion, avec Kim...

— Il faut croire que j'ai oublié. Je ne pensais vraiment pas que les Wilder avaient le moindre rapport avec ce qui est arrivé à Kim et à ma famille. Nous étions tous amis. C'est tellement bizarre... tous les trois.

— Je sais, dis-je avant de marquer un temps de silence. Est-ce que vous étiez vraiment très proches ?

— Vous voulez savoir si je couchais avec les trois ? Pas tout à fait. Zane était plus près de moi par l'âge et nous avons commencé à sortir ensemble, après ça a été Mason. J'étais vraiment dingue de Mason. Lori voyait Kim.

— Elle était beaucoup plus âgée...

Elle acquiesce.

— C'était inhabituel. Mason était beaucoup plus âgé que moi, mais on ne s'attend pas à ce que les filles fassent pareil. Ça ne se fait pas. Mais, bon Dieu, nous étions écoliers à l'époque, Kim et moi au collège... Tout cela remonte tellement loin.

Je hoche la tête en me souvenant de la photo de Kim que Lori avait encore dans sa caravane, même après vingt années d'autres hommes, de mariage, de divorce...

— Est-ce que vos parents étaient d'accord ?

— Oh, non. Mon père détestait Mason. Et il pensait que Lori faisait pratiquement subir des sévices à Kim. Mais vous devez comprendre... nous étions à la campagne, très isolés. Il n'y avait personne dans les environs avec qui jouer. Il se crée une sorte de lien avec les autres gosses. Et mes parents travaillaient tous les deux...

Mon bottier d'appel sonne. J'avais même oublié que je l'avais. Je reconnais le numéro : Léo. Je l'appelle tout de suite et j'entends la panique dans sa voix.

— Harding ? Il faut que tu m'aides ce soir...

— Qu'est-ce qui t'arrive, Léo ?

— Je n'arrête pas de recevoir des appels alors qu'il n'y a personne au bout du fil...

— Ne décroche pas.

— En plus, il y a Marty Devlin qui vient... il a appelé, il avait l'air très fâché pour la cassette...

— Quand est-ce qu'il a appelé ?

— À l'instant il y a deux minutes.

— Leo, pourquoi tu ne m'as pas dit que c'est Devlin qui t'a vendu ta maison ?

— Je t'ai expliqué que nous faisons des affaires ensemble, immobilier, résidences...

— Tu ne m'as pas dit que tu habites dans sa putain de baraque.

— Je l'ai achetée il y a vingt ans, quelle différence ça fait ? Et je l'ai achetée par l'intermédiaire d'un vendeur de biens, un tiers. Devlin lui-même, je ne l'ai rencontré que bien plus tard... Ce qui m'inquiète c'est maintenant, ce soir...

— Léo, tu devrais peut-être aller passer la nuit chez Richie.

— J'ai des gens qui viennent pour un poker, je ne suis pas sûr de pouvoir les joindre... en plus, le Roi du Fromage me doit deux cents dollars...

— Un autre soir, Léo.

— Et je laisse Devlin venir ?

— Pourquoi pas ? Je suis sûr qu'il connaît le chemin... Écoute, Léo, je vais le voir dans quelques minutes, je vais lui parler. Et je ferai un crochet chez toi plus tard pour m'assurer que tout va bien. Va chez Richie. Laisse l'alarme débranchée.

— Tu n'as pas la clef.

— Ce n'est pas un problème.

Alison entre rapidement. Elle sourit à Cassie avant de se tourner vers moi.

— Il commence à y avoir un sacré monde, en bas. Trop de monde pour surveiller qui est là. Je ne peux pas assurer que ça ne risque rien.

— D'accord. Cassie, il faut que nous vous conduisions ailleurs. Jusqu'à ce que nous ayons compris ce qui se passe.

— Est-ce que vous pensez que je vais revenir ici ce soir ? demande-t-elle en parlant de la convention.

— Pourquoi ? s'enquiert Alison. C'est si important que ça ?

Cassie hésite.

— S'il y a quoi que ce soit que nous ayons besoin de savoir, Cassie, c'est le moment, insiste Alison.

— Je ne pensais pas que ça pouvait concerner quelqu'un à part moi. Mais peut-être que c'est pour ça que ces deux autres hommes me suivent... comment ils s'appellent, déjà ?

— Toth et Quanh.

— Vous comprenez, je ne dois d'argent à personne mais...

— Oui ?

Alison remet le verrou et se rassied.

— Je sais qu'il y a des gens qui sont encore furieux contre moi, des gens du métier qui ont dû baisser le rideau ou qui ont été arrêtés quand mon problème d'âge a été révélé publiquement. C'était sûrement ma faute.

— Pourquoi est-ce qu'ils s'en prendraient à vous maintenant ?

— Parce que... J'avais l'intention de faire une annonce, ce soir, au terme de la convention. Concernant mon âge.

— Toth a dit quelque chose l'autre soir... sur le coup, je n'y ai pas porté beaucoup d'attention. Vous ne deviez pas venir à la convention.

Alison me regarde intensément. C'est une expression qui signifie qu'elle n'aime pas du tout être laissée dans l'ignorance.

— Qu'est-ce que vous vous apprêtiez à annoncer ?

— Que je n'étais pas vraiment mineure quand j'ai tourné ces films. L'agence d'adoption a triché sur mon âge. J'avais dix-huit ans. Tout ce que j'ai fait est totalement légal.

— C'est génial, s'exclame Alison en regardant d'abord Cassie puis moi. Non ?

Je réponds :

— Pas pour tout le monde. Si durant vingt ans tu as dépensé cent mille dollars pour collectionner des objets liés à elle et que tu les as regardés prendre de la valeur...

— Ça veut dire que tout ce que ces gens ont amassé ne vaut rien ?

Cassie hoche la tête.

— Il y a suffisamment d'argent en jeu pour que quelqu'un ait envie de vous tuer ?

— Certains de ces collectionneurs ont un comportement un peu obsessionnel.

— S'il s'agit de quelqu'un qui y a laissé des plumes la première fois, quand elle a avoué qu'elle était mineure, et qui va à nouveau y laisser des plumes...

— Vous le saviez, que vous aviez dix-huit ans ? demande Alison.

— Oh, bien sûr. J'ai été obligée de mentir pour pouvoir débiter... et après il a fallu que je mente à nouveau pour pouvoir en sortir. J'étais sous contrat, je ne pouvais pas m'arrêter comme ça.

Je demande :

— Qui est-ce qui dételait ces contrats ?

— Celui qui m'a fait signer est mort. Mais il y avait des investisseurs. Je ne sais vraiment pas qui était propriétaire de la compagnie. Elle a coulé.

— Nous devrions chercher qui sont les propriétaires, dit Alison.

J'opine et j'ajoute :

— Mais d'abord, occupons-nous déjà de ceux que nous avons sous la main. Cassie, comment quelqu'un comme Toth ou Quanh aurait pu apprendre que vous alliez procéder à cette annonce ?

— Je ne suis pas sûre. Je n'en ai parlé à personne ici. Mais je l'ai bel et bien dit à deux ou trois personnes à LA.

— Toth habite à LA. Quanh, je ne sais pas.

J'essaie de déterminer si cela signifie que tous deux doivent être séparés des autres dans ce délire. Pour Toth, ça se tient. Il a débarqué ici tel le Vengeur Solitaire avec son dévoué acolyte, Luther. Tout ce qui l'intéresse, c'est Cassie. Mais Quanh a eu des contacts avec les Wilder.

Le téléphone sonne. Alison décroche, nous tourne le dos et chuchote pendant plusieurs minutes.

— Merci, Dori, dit-elle, à charge de revanche. Oui, j'ai ton numéro.

— Qui était-ce ?

— Dorothy. Je lui ai demandé de nous avertir si un Asiatique de petite taille commence à poser des questions sur Cassie.

— Quanh est là.

Alison hoche la tête :

— Luther Toth aussi.

— Super.

— Nous pouvons sortir par-derrière, continue-t-elle. Dorothy dit qu'il faut suivre le couloir, derrière les restaurants. Un cuisinier nous ouvrira la porte de service.

— Dorothy doit être une grande admiratrice de Cassie, je remarque, puis je vois Alison sourire. Une grande admiratrice de l'un d'entre nous, alors. En sortant, nous aurons intérêt à nous séparer. Cassie, vous avez une voiture ?

— Une Jeep, une Grand Cherokee.

— Vous l'avez louée ici ?

— Oui.

— Sous quel nom ?

— Cassie Rayn.

— Dans ce cas, il vaut mieux que ce soit moi qui la prenne.

Alison va vous conduire dans un endroit où vous serez en sécurité.

— Qui pourrait être... commence Alison.

— Essayez un des motels bon marché, sur la route 41. Assurez-vous que vous n'êtes pas suivies.

— Où tu vas, toi ?

— Voir Devlin, et après je m'arrêterai chez Léo.

— Qui c'est, déjà, Léo ? s'enquiert Cassie.

— Je vais vous expliquer, lui dit Alison.

— Je n'ai absolument aucune idée de ce qui se passe, observe Cassie.

— Ce n'est pas un problème, assure Alison. C'est la procédure de fonctionnement normale, pour Harding. Il y a des gens qui travaillent mieux quand ils sont sous pression. Harding, lui, il travaille mieux dans l'ignorance totale.

— Je t'appelle d'ici environ une heure. Prête ?

Elle fait oui de la tête, repousse sa casquette d'un geste vif. Maintenant, elle l'est.

Le cuisinier nous escorte jusqu'à la porte de derrière. Nous contournons une poignée de gens qui se font bronzer sur des chaises en bois inconfortables. Il n'y a pas de soleil. Un éclair fend le ciel qui s'ouvre dans une violente averse orageuse. La piscine est pleine d'enfants.

Le Dreamland s'intègre dans une succession de restaurants et de bars délabrés alimentés par un casino indien, non loin de la frontière de l'État. Sa spécialité consiste à louer des pornos plus osés qu'il n'est possible de s'en procura dans l'Illinois, à vendre des jouets aux adultes, des cigarettes aux mineurs, à projeter des films de fesse entre les spectacles live du week-end... des filles du coin surtout, qui ne font que danser ; pas de couples, pas d'exhibitions. Rien de délirant. Ça ressemble davantage à un pavillon de pêche qu'à un night-club. De loin en loin une étoile du porno à l'éclat terni, revenue à une vie profane, attire la foule autour de la piste. Quand cela se produit la salle est pleine de clients qui se régalent de la spécialité de la maison : bière Stroh et salsa, aussi allongées d'eau l'une que l'autre ; chips aussi rances que dans *Soleil vert*. Le parking est plein de plaques d'immatriculation de l'Illinois.

Devlin m'attend au comptoir. Il n'est pas seul. Un gangster du nom de Jimmy Keys tient le bar. J'ai connu Jimmy durant ma période videur, nous étions deux anciens condamnés qui avions franchi les frontières de l'État en violation des termes de notre libération sous condition, si quiconque s'était soucié de vérifier, et qui passions notre temps dans un rade, en dehors de Madison, où je surveillais l'entrée pendant que Jimmy, lui, se livrait à toutes les combines qu'il pouvait se permettre sans se faire prendre. Comme au Dreamland, la clientèle venait d'un casino (tous les casinos du Wisconsin se trouvent sur des réserves) et Jimmy aimait apparemment les danseuses squaws, il avait même suivi un travesti nommé Hiawatha chez elle une ou deux fois avant de découvrir ce qu'elle avait dissimulé sous sa tenue de cérémonie. Qu'il ait ou non trempé le gros orteil dans Gitche Gumee les Eaux de la Grande Mer, était une question largement débattue par le reste du personnel^[11].

Jimmy m'adresse un sourire de barman, comme si j'étais le client lambda. Je ne crois pas qu'il m'ait reconnu. Il a perdu quelques cellules grises depuis l'époque dont je parlais.

— Qu'est-ce que vous buvez ? me demande Devlin.

Il porte la tenue de l'homme d'affaires classique : pantalon passe-

partout, chemise blanche à manches courtes, cravate qui pourrait aller avec n'importe quelle veste. Celle qu'il porte aujourd'hui est pliée sur le tabouret de bar voisin.

— Bourbon, presque pas de glace.

La glace, je trouve que ça ralentit le mouvement. C'est comme quand on leste les plateaux qui servent pour la quête.

— Mets-nous-en donc deux, commande Devlin.

Jimmy tend automatiquement la main vers le haut de gamme. Devlin doit être un habitué.

— Un de mes responsable commerciaux, ajoute l'entrepreneur en parlant de moi.

De sa part, il ne faut pas s'attendre à une introduction plus formelle. Pourquoi se sent-il obligé de mentir, je l'ignore. Jimmy hoche la tête.

— Putain de journée interminable, commente Devlin.

Jimmy nous remplit nos verres. Devlin en pousse un devant moi, s'occupe du sien. Je bois une longue gorgée. Il est très bon. Si je pouvais me le permettre, je serais probablement alcoolique.

— Cinq devis, dit-il, quatre visites de contrôle, deux chantiers avec la moitié de l'État à parcourir, tous comptant un mois de retard à cause des intempéries. Je suis assigné en justice à Chicago et à Milwaukee à la suite de noyades dans mes piscines, comme si j'étais là pour leur maintenir la tête sous l'eau. La moitié de ma main-d'œuvre est en vacances au Mexique, l'autre moitié chez elle à pomper l'eau dans sa cave. Et pour tout arranger, il y a le problème des filtres. (Il secoue la tête.) Les gens s'imaginent que tout passe dans un filtre. J'ai vu des choses, dans ce métier, vous ne les croiriez pas. Merde, on est à peine l'après-midi, et rien que ce que j'ai vu ce matin, ça suffirait à vous faire gerber.

— Beaucoup d'eau, ajoute Jimmy. Beaucoup *trop* d'eau.

— C'est moche partout, dis-je. La situation est vraiment grave au sud de l'État, dans le comté de Fulton, il y a une ville qui s'appelle Dry Ridge sur le fleuve Dlinois... La bourgade entière est sous les eaux.

Devlin ne dit rien, ses yeux sont fixés droit devant lui comme s'il regardait une vitrine à trophées, derrière le bar, qui serait remplie de lanceurs de baseball plaqués or et de pêcheurs dont les cannes ploient.

— Beaucoup de gens ont perdu leur maison, leur caravane. Jusqu'aux cimetières qui sont inondés. Les cercueils sont emportés par les eaux, certains étaient là depuis trente ou quarante ans...

Devlin tend la main vers les cacahuètes.

— Je pars en Arizona, annonce Jimmy sans s'adresser à personne

en particulier. Je joue au loto dans les trois États du lac, au poker vidéo et aux machines à sous, et dès que je gagne, je fous le camp d'ici. Je pars en Arizona me construire une maison en adobe.

Devlin veut en boire un autre. Jimmy lui remplit son verre. Je me laisse distancer. J'essaie de me représenter Jimmy Keys bâtissant une maison en adobe.

— C'est dur de vendre des piscines par ce temps, explique Devlin. Les gens en ont marre de l'eau. Qui a envie de plonger dedans ?

— Vous savez ce qu'ils ont là-bas ? reprend Jimmy. En Arizona ? Un musée du cactus. C'est pour vous montrer qu'il fait sec. Un musée avec rien d'autre que des cactus.

— Des cacti, dis-je.

— Pour en trouver, de l'eau, il faut partir en *expédition*, continue Jimmy. On peut marcher pendant des journées *entières* sans voir d'eau.

— C'est vrai, dis-je, tant que le barrage Hoover tient bon, tout va bien.

Ça doit être la soirée aimées soixante, à Dreamland : les effeuilleuses descendent de la piste ; les danseuses de la première équipe grimpent dans leurs cages. L'une d'elles pose une main sur mon épaule en y entrant. Elle porte un costume indien et des bottes blanches coquines. Elle sent le jasmin.

Des yeux, Devlin parcourt le bar.

— Écoutez, pour l'autre nuit je veux m'excuser de vous avoir embêté comme ça.

— Pas de problème.

— J'ai probablement réveillé tout l'immeuble, effrayé votre petite amie... comment s'appelle-t-elle ?

— Alison.

— J'ai probablement flanqué une trouille de tous les diables à Alison.

— Il lui en faut plus pour avoir peur.

— De toute façon, je n'aurais jamais dû me comporter ainsi et j'en suis désolé.

Je hoche la tête.

La musique démarre par d'anciens enregistrements des studios JBL : Paul Revere et les Raiders.

It's just like me. Une musique à vous couper l'appétit.

Devlin attend que Jimmy s'éloigne pour s'occuper d'un client.

— Ce dont nous avons parlé, oubliez-le. Oubliez même que je suis venu.

— Vous n’avez pas été le seul à débarquer sans prévenir, cette nuit-là.

— Sans blague.

— Pendant que nous parlions, quelqu’un s’est introduit dans mon appartement, a attendu que nous nous soyons endormis avant d’ouvrir la porte de derrière. Ils étaient trois.

— Sans déconner.

— Vous en connaissez deux.

— Vraiment ?

— Un type nommé Wilder. Mason Wilder. Et sa sœur, Lori. Que vous connaissez peut-être sous le nom de Lola.

Devlin trempe les lèvres dans son verre.

— Vous devez vous tromper, me dit-il.

— Je ne crois pas. Vous figurez en bonne place dans le carnet d’adresses de la fille. Et Mason Wilder a travaillé pour vous. J’ai vu votre nom sur des papiers, dans la caravane de Lola... vous avez fait attention à l’heure à laquelle ils ont débarqué dimanche, Marty ? Environ une heure après notre petite conversation. Vous comprenez, ils ne sont pas entrés par effraction. Le premier s’est glissé à l’intérieur pendant que je parlais avec vous. Et je me souviens de la manière dont vous m’avez éloigné de l’escalier, attiré vers le restaurant...

— Vous croyez que c’est moi qui les ai envoyés ? Pourquoi aurais-je fait ça ? Vous vous méprenez totalement.

— Réparez mon erreur.

— Je ne vous dois aucune explication.

Sa nuque commence à rougir. Une couleur qui irait peut-être bien avec le blazer qu’il porte d’habitude.

Jimmy nous demande si nous avons besoin de quelque chose avant de débrayer. Je fais non de la tête mais Devlin lève un doigt sans lâcher son verre ; un dernier pour la route. L’une des filles s’assied à côté de moi. Elle me dit que je devrais lui payer à boire, qu’elle aime les Tom Collins et, par conséquent, je paye dix dollars un verre de ginger ale^[12]. Elle me raconte qu’elle s’appelle Sari, qu’elle est de Katmandou, qu’elle a été Miss Playboy... Extrême-Orient. Elle a des yeux bleus stupéfiants. Il est difficile de faire la différence entre les Indiens et les Indiens, par ici.

— Je crois que Mason travaille à nouveau pour vous. Je crois que vous l’avez envoyé chez moi dans la nuit de dimanche dernier...

— Mason, c’est le type dont je voulais que vous vous occupiez, connard.

— Quoi ?

— Ça fait des mois que je l'ai sur le dos, à cause de marchés qui à son avis n'ont pas profité à qui ils auraient dû...

— Il travaille pour vous.

— Non, il travaillait pour moi. Plus maintenant, pas depuis des années... je n'ai pas vu cet enfoiré depuis Dieu sait quand et le voilà qui se pointe à ma porte la main tendue...

— Et son frère, Zane ?

— Je ne le connais pas. De nom seulement.

— Sa sœur, Lola ?

— Elle, je la connais, ouais, je l'ai rencontrée il y a vingt ans quand elle était gosse, à l'époque où j'ai rencontré ses frères, j'avais un chantier chez eux, et je l'ai revue plus tard dans un bar, nous sommes sortis ensemble plusieurs fois et je ne suis pas surpris que mon nom soit dans sa saloperie de caravane. Dénoncez-moi à la brigade des mœurs, ils vont en tomber sur le cul, un type qui voit une pute.

La lumière baisse, la musique monte encore d'un cran : Los Bravos, *Black is Black*.

Devlin lance un billet de vingt sur le comptoir.

— J'ai l'impression que quelqu'un d'autre est allé parler à Mason. C'est lui qui va les ramasser, les deux mille dollars.

Il s'éloigne vers la porte en marchant lentement et en regardant la foule comme s'il s'attendait à être reconnu et applaudi je m'apprête à le suivre quand mon boîtier d'appel sonne.

Jimmy pointe le doigt vers un téléphone noir posé sur le comptoir. Le numéro ne me rappelle rien mais la voix au bout du fil m'est assez connue : celle de Leonard Toth. À l'entendre, on le croirait à une fête organisée par une fraternité d'étudiants.

— Alors, tu l'as trouvée ? interroge-t-il.

— Non.

Devlin parle à quelqu'un, juste en deçà du seuil. Puis une troisième personne les rejoint Jimmy Keys.

— Écoute, Harding, me dit Leonard, je vais être franc avec toi, d'accord ? Tout ce que je veux, c'est qu'elle promette de ne pas se montra à cette convention.

— Qu'est-ce que tu me racontes ? dis-je car je suis distrait.

Devlin leur remet une somme à chacun. Je ne peux pas voir combien. Ça pourrait être un joli pourboire. Ça pourrait faire deux mille dollars.

— Si je te dis la vérité, est-ce que tu es prêt à m'aider ? demande Toth.

Quoique je ne réponde rien, il poursuit.

— Lors de cette convention, elle va annoncer qu'elle a deux ans de plus que tout le monde croit... elle était majeure, Harding. Tout ça, c'était de l'arnaque et les gens que je représente y ont d'abord perdu des plumes quand ils ont retiré tous les produits, et maintenant ils vont en laisser d'autres, et un sacré paquet, ils ont environ un million d'investi sur elle, ils vendent ses films de merde dans le monde entier. Et ça n'a plus aucune valeur. Ils veulent que je l'empêche d'annoncer ça, ils ne lui veulent pas de mal. Juste la convaincre de renoncer à cette annonce. C'est tout ce qui m'intéresse.

La strip-teaseuse, Sari, pose un billet de cinq dollars sur le comptoir. Elle veut de la monnaie pour les machines à sous. Son billet sent la sueur, son parfum, les effluves de l'endroit où elle le dissimulait. Elle est plus nue, maintenant, que quand elle procédait à son effeuillage.

Il y a un nouveau barman. J'ai besoin d'un autre verre. Je dis à Leonard que je suis au milieu d'un truc. C'est la meilleure façon de lui décrire la situation. Sari a ôté son cache-sexe. Elle est assise à l'angle de la piste, dans la position du demi-lotus, les yeux fermés. Elle reçoit davantage de pourboires en méditant que la plupart des danseuses dans leurs cages.

— Ce n'est qu'une question d'affaire, insiste Leonard.

Ça avait dû lui donner l'impression d'être facile et d'un bon rendement, exactement le genre de choses susceptible d'attirer quelqu'un de son acabit.

— Tout ce que je veux, c'est gagner mon fric pour pouvoir rentrer à LA.

Je donne un autre billet de dix à Sari.

— Transcendental, dit-elle.

Le barman me regarde comme si je savais quelque chose. Je ne sais rien.

La Jeep tire sur la gauche, comme la Mazda que j'ai eue il y a plusieurs années. J'aurais dû vérifier la pression des pneus. La première station-service que je rencontre est une King Kwik posée sur un tertre, avec des pompes arrondies à l'ancienne et un tuyau d'air comprimé qui descend le long d'un mur couvert de lierre. Le panneau est éteint mais il y a de la lumière à l'intérieur. Je regonfle le pneu puis j'entre dans la station pour payer mon essence à l'avance et emprunter la clef des toilettes. Le propriétaire s'apprête à fermer. J'achète une carte routière et du café. La carte date d'il y a cinq ans ; le café peut-être de plus longtemps encore. Je remplis le réservoir avant d'aller sur l'arrière avec la voiture.

Le parking est jonché de victimes de l'orage : fleurs, brindilles, une boîte aux lettres. Les trottoirs sont inondés de sable et il y a à nouveau des vers de terre en pagaille. Deux minibus se garent et déchargent des louveteaux trempés. Heureusement ils se dirigent vers le magasin, pas vers les toilettes. Le propriétaire essaie de fermer mais les scouts ont le dernier mot.

Au moment où je me lave les mains quelqu'un tente d'ouvrir la porte. J'ai la peau tellement glissante (toutes les serviettes gisent par terre) qu'il me faut une minute pour ouvrir. Quand j'y parviens, il n'y a plus personne.

PAS PLUS DE QUATRE ENFANTS EN MÊME TEMPS, proclame une pancarte située sur la vitrine de la boutique, obligeant les gamins à grouiller à l'extérieur et à mimer des morts de cinéma horribles qu'ils ramènent de leur sortie au multiplex. La pluie a baissé d'un cran en intensité mais ça semble leur être complètement égal. Deux d'entre eux sont assis sur la Grand Cherokee ; je suis obligé de les en chasser comme des pigeons. C'est à ce moment-là seulement que je vois le Ford rouge arrêté à l'autre extrémité du parking.

Je m'approche et jette un coup d'œil rapide par la vitre, aperçois une Thermos, un calepin et une carte exactement semblable à celle que je viens d'acheter. Les pneus et les garde-boue sont maculés de terre. Les portières fermées à clef. Les cercueils, sur le plateau arrière, sont fermés eux aussi. Je regarde à l'intérieur du magasin mais je ne

vois pas Toth. Il y a des gosses partout, qui crient et hurlent. Un employé affolé grommelle, il essaye de réparer le distributeur de glaces Frostee Freeze. Son univers s'arrête là. C'est un travail comme le sien qu'il me faut.

Je reviens vers la porte des toilettes. Elle est fermée, maintenant. Je frappe et quelqu'un crie : « C'est occupé » d'une voix assourdie.

Je rentre dans le magasin et parcours rapidement les allées en quête d'un couteau ou d'un tournevis, mais il n'y a rien. En conséquence j'achète un flacon de sauce Bosco, une boule de ficelle, puis j'emprunte une pancarte qui était accrochée à la porte d'entrée : elle indique FERMÉ en lettres rouges. Je suspends l'écriteau à la porte des toilettes hommes, essaie à nouveau d'entrer et cogne contre le battant.

Il lui faut une minute pour ouvrir : une clef est nécessaire d'un côté comme de l'autre. Je suppose que c'est pour rappeler à l'utilisateur qu'il doit la rapporter. Entre-temps j'ai trouvé un chiffon graisseux dans lequel envelopper le flacon de Bosco... je veux le ralentir, pas le tuer. J'en ai assez de l'avoir à mes basques. J'ai le soleil derrière moi. Quand la porte s'ouvre, je le projette à l'intérieur d'un coup de pied mais ce n'est pas Toth, c'est le type au revolver de l'autre nuit, Zane Wilder. Je reconnais son visage. Je reconnais son odeur. *Descends-la, Zane*. La clef atterrit dans le lavabo. Je le frappe au visage avant qu'il n'ait eu le temps de parler. Cela exige de ma part une certaine maîtrise pour ne pas le frapper à nouveau. Je claque la porte avec le pied, tourne la clef dans la serrure, brise le flacon sur le bord du lavabo et le mets au contact des plis de chair de sa gorge.

— Qu'est-ce que tu fous ici ?

— Je t'emmerde.

Ça me donne une excuse pour frapper à nouveau, en me servant de ma main droite cette fois. Je ne suis pas maladroit mais je soupçonne que c'est la façon dont sa tête cogne contre le lavabo qui lui fait perdre connaissance. Il y a du matériel d'entretien par terre, derrière le siège : des chiffons, des éponges, une merveilleuse bouteille d'ammoniaque Little Bo Peep. Je fouille ses poches mais n'y trouve que des peluches de tissu. Je lui attache les mains dans le dos et jette un coup d'œil dehors par la porte. Personne n'attend. Il commence à faire sombre.

Le Little Bo Peep le réveille quand j'agite un chiffon imbibé d'ammoniaque sous son nez.

— Putain, mec, dit-il en toussant et en crachant dans le chiffon. J'arrive pas à respirer.

— C'est un peu le but du jeu.

Je m'accroupis afin que mon visage soit juste devant le sien. Avec l'haleine qu'il a, il pourrait nettoyer des vitres.

— Je n'ai pas beaucoup de temps à perdre, Zane. Alors je vais te bloquer la respiration de manière permanente d'ici à peu près deux minutes. À moins que tu ne me dises ce qui se passe, bordel de merde.

— Je ne sais rien.

— Fais de beaux rêves, Zane, dis-je en lui écartant les lèvres avec le chiffon et en inclinant la bouteille.

L'ammoniaque jaillit sur sa bouche.

— Oh, putain, lâche-t-il en baissant les yeux vers son pantalon qui vient de se mouiller un peu plus.

— Pourquoi tu me suis ?

— Je te suis pas.

— Tu t'es juste arrêté pour prendre de l'essence ?

Il ne me regarde pas. Sa tête oscille lentement de bas en haut sur un rythme intérieur.

— C'est toi qui as assassiné mon frère.

— Mason ? Non, Zane, je n'ai pas tué Mason.

— Je t'ai vu, tu sortais de la caravane...

— Il était déjà mort, Zane. Ce n'est pas moi.

— Quelqu'un m'a dit qu'un couple qui venait de Chicago cherchait Lola. Maintenant elle a disparu. Et Mason est mort, et je t'ai vu sortir de cette caravane de merde...

— Qu'est-ce que tu venais foutre chez moi, dans la nuit de dimanche ?

— Jeter un coup d'œil.

— Zane, il va falloir que tu sois un peu plus coopératif. Je commence vraiment à perdre patience, là.

— Mason était pas tranquille, répond-il en toussant. Il croyait que quelqu'un essayait de le faire tomber... on cherchait un truc...

— Quel truc ?

— Une cassette.

— De quoi ?

— Juste un film... une cassette, on croyait que c'était toi qui l'avais.

— Une cassette avec Cassie Rayn ?

Il commence à dire quelque chose puis hésite.

— Je sais qui elle est Zane. Je sais que ta famille habitait à côté de chez les Moon, je sais que vous étiez amis avec Kim et avec Kalani, je sais que vous habitiez là-bas quand les Moon ont été assassinés.

— C'est pas vraiment un secret.

— Je sais que ta sœur est une pute...

— C'est pas un secret non plus.

— J'ai vu une photo de Kim dans sa caravane, Zane. Une vieille photo comme celle que Kalani trimbale partout où elle va... je sais qu'elle était avec lui quand ils ont participé à cette excursion, ce fameux jour...

— Et alors ?

— Est-ce que tu es pour quelque chose dans la disparition de Kim ?

— Moi ?

— Toi ou les autres.

Il secoue la tête.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé, à ton avis ?

— J'ai toujours pensé que c'était son père qui l'avait peut-être fait. Mais c'est pas un truc qui m'empêche de dormir la nuit, tu sais ?

— Qu'est-ce qui vous a fait revenir à Chicago, tous les deux ?

Il hésite jusqu'à ce qu'il me voie esquiver le geste de prendre la bouteille.

— Tu me croiras pas, dit-il. Merde, si je te le dis tu me croiras pas.

— Essaie toujours.

Il tente de se redresser un peu. Il me raconte que chaque jour depuis un mois il reçoit des prospectus de Lost Moon dans l'immeuble où il loue une chambre.

— Pour qui tu travailles, Zane ? Pour Devlin ?

— On peut pas le blairer, ce fumier. Mason pensait que c'était lui qui nous envoyait toutes ces conneries signées Lost Moon, qu'il faisait comme s'il avait une cassette avec je sais pas quoi dessus pour nous incriminer...

— Tu penses que Devlin veut vous faire accuser ? De quoi ?

Il se tait. Les veines de ses mains sont comme des rivières sur une carte en relief.

— Mason était pas sûr.

— Allez, Zane, il doit bien y avoir quelque chose... les meurtres ? La disparition de Kim ?

— Rien de tout ça, assure-t-il en toussant. Bordel, mais pour qui tu nous prends ?

— Quoi, alors ?

— Allez, tue-moi, mon mec, dit-il avec un ton nouveau dans la voix qui est peut-être dû aux émanations d'ammoniaque. T'obtiendras

plus rien de moi.

Je le crois suffisamment idiot pour penser ce qu'il dit.

— Où tu es allé en taule, Zane ?

— À Joliet.

— Qui tu fréquentais ? Tu n'es pas un skinhead. Tu as trop de cheveux. Qu'est-ce que tu faisais avant d'aller à Joliet ?

— J'étais soldat

— Mais encore, mercenaire ? Tu allais au plus offrant ?

Zane fait oui de la tête.

J'entends quelqu'un à l'extérieur.

— Tu as participé à des guerres, ces derniers temps ?

— Tous les jours, mec. Tas qu'à regarder autour de toi.

J'aimerais bien continuer à parler avec lui, mais je n'en ai pas le temps. Je lui attache les chevilles, je lui entoure complètement le ventre avec la ficelle que je noue autour du tuyau d'eau froide. J'enfonce un chiffon qui me semble raisonnablement propre dans sa bouche. Puis je ferme la porte de l'extérieur et je brise la clef dans la serrure.

Je ne crois pas que quiconque ait rien vu : le gérant est encore aux prises avec les louveteaux. Ceux qui ont obtenu leur Frostee Freeze commencent à former la queue pour aller aux toilettes.

— Désolé, elles sont hors service, dis-je à l'adulte qui les encadre.

Il pousse un grognement et les oriente à nouveau vers le magasin.

— Elles sont pas tristes dedans non plus.

Un des gamins traîne un instant derrière les autres, il m'observe. Il me fait un petit sourire. Il doit avoir la médaille du meilleur détecteur de conneries. Dans le nombre, il y en a toujours un.

Plus j'avance vers le nord et plus ma progression est lente. Je fais halte aux carrefours, j'écoute l'eau qui se rue vers les égouts, j'essaie de me représenter la route devant moi. Après un certain point, je n'ai absolument plus le choix ; les déviations m'entraînent sur un trajet différent de celui auquel je suis habitué. Les chaussées sont glissantes et sinueuses et je suis obligé de suivre les panneaux peints à la main, comme dans un rallye, je dépasse des arbres et des fils électriques tombés à terre. Ce sont désormais les intempéries qui décident le plus souvent à ma place.

Il y a une file de voitures devant moi, mais l'une après l'autre elles m'abandonnent à mon sort. Écœurées par les changements de direction incessants, elles effectuent des demi-tours, bifurquent sur des voies secondaires ou des allées : elles connaissent la région mieux que moi. Je reste sur la route principale, à suivre les panneaux.

Nous avançons très lentement et je finis par comprendre pourquoi lorsque la dernière des voitures qui me précèdent disparaît. Je m'aperçois que je roule derrière un camion de transport de grumes, extrêmement lent, trop long pour être dépassé. J'entrouvre ma vitre pour chasser la buée du pare-brise et j'entends le chuintement des freins à air comprimé du lourd véhicule. Après avoir rétrogradé plusieurs fois, il met son clignotant à gauche, ralentit avant le virage prolongé qui donne accès à la route 20. Mais il lui est impossible de le négocier sans un arrêt complet. Ses feux de recul s'allument. Il y a deux nouveaux phares dans mon rétroviseur, qui se satisfont de rester où ils sont. Ils ne se rapprochent pas. Je ne vois pas de pick-up Ford. J'immobilise la Jeep.

Le camion de transport de troncs mord sur l'herbe dans sa tentative pour prendre le virage. Il est obligé d'aller à droite pour aller à gauche. Ses roues patinent dans la boue. Je sors mon portable de la boîte à gants, compose le numéro de celui d'Alison et obtiens le signal occupé.

Mais qu'est-ce qu'il fabrique, ce type ? Le chauffeur a la place de tourner mais il ne bouge pas. Je descends complètement ma vitre, ce qui laisse la pluie entrer. Je refais le numéro d'Alison et, au moment

où j'obtiens une nouvelle fois le signal occupé, je contourne le camion par la droite, sur les gravillons de l'accotement. Aussitôt le conducteur recule, barrant la route derrière moi. Maintenant je vois ce qui l'empêchait d'achever son virage : un panneau ROUTE FERMÉE qui bloque le chemin. J'essaie de reculer en l'évitant mais je n'ai pas la place et une minute plus tard, ma quatre-roues motrices de luxe est en travers, pneus patinant follement coincée dans la boue. Je regrette que Cassie n'ait pas loué une Land Rover.

Je commence à regretter de ne pas avoir emporté d'arme à feu.

— Allô ? dit Alison qui finit par prendre la communication.

— Tu te souviens du placard à balais ?

La ligne crépite de parasites. J'exècre les portables.

— Harding ? Ça va ?

— Très bien, mieux que jamais. Mais je me dis que tu devrais partir ailleurs. Je suis en plan milieu de quelque chose, là. Je ne sais pas quoi.

J'attends impatiemment l'arrivée d'une autre voiture mais le camion de grumes a parfaitement réussi à bloquer à la fois mes amères et la route 20.

— Qu'est-ce qu'il fout ce con...

— Explique-moi, Harding.

J'essuie la buée sur la vitre.

— Tu te souviens du placard à balais, Alison ? Réponds juste par oui ou non. Ne dis pas dans quel immeuble il est, ne dis pas où tu es en ce moment. Putain, je déteste ces saloperies de portables de voiture. Je me fais l'effet de Walter Winchell^[13] émettant pour tous les bateaux qui naviguent en mer.

Je vois le chauffeur sauter à bas de sa cabine et s'éloigner vers le côté opposé de son véhicule. Il est petit, porte un coupe-vent et une casquette de baseball. Je donnerais n'importe quoi pour avoir une paire de jumelles. Tout est dans mon appartement. Je ne suis pas censé bosser. Et à dire vrai, je ne fais pas grand-chose.

— Tu veux dire là où nous...

— Exactement. Deux fois. Tu m'y retrouves dans une heure. D'accord ?

Le routier se dirige vers moi. La pluie redouble.

— C'est grave ? demande-t-elle.

— Je crois bien.

— Je pars tout de suite, dit-elle en raccrochant.

Il contourne son camion au milieu des flaques, vient vers ma voiture. Mais je vois un Explorer bleu semblable à celui de Marty

Devlin qui arrive par la route 20. Il s'arrête près de l'avant du camion et Devlin en descend, habillé comme s'il prévoyait d'affronter la tempête : il porte un long et lourd ciré vert.

Il y a une brève discussion animée, puis Devlin pousse le conducteur qui perd l'équilibre, part en arrière contre la remorque. Il tombe à terre ; Devlin l'évite et s'avance dans ma direction.

Il a un fusil de chasse sous son imperméable. Dieu sait dans quel délire il est.

— Alors maintenant c'est à mon entreprise que tu t'en prends ? Qu'est-ce que tu viens coller ton nez dans mon boulot, putain ?

Il crie mais il ne s'approche pas trop. Il doit penser que je suis armé ; seul un idiot ne le serait pas.

— Harding ? Pourquoi tu joues au con comme ça ? Pourquoi ?

Je ne réponds pas. Il y a tellement de brouillard sur les vitres que j'ai l'impression d'être dans une limousine aux verres teintés.

— Sors-en, de ta saloperie de bagnole, Harding. Explique-toi.

Il a le fusil posé sur le bras, comme un chasseur qui attend le gibier levé de son repaire. Le ciré vert porte l'emblème de sa compagnie sur la poche de devant. Au point où j'en suis, les possibilités sont sérieusement limitées. Les types du genre de Devlin sont beaucoup plus courageux dès qu'ils ont un Remington calibre 12 entre les mains. Tout ce que je peux faire, pratiquement, c'est l'égratigner avec mes clefs. Je passe sur le siège arrière en prenant le portable. Un roulement de tonnerre ébranle la crête. Devlin recommence à avancer. Je me décide à composer le 911.

J'appuie sur le deuxième chiffre. Devlin est peut-être à dix mètres.

Il y a quelqu'un sur le flanc de la colline avec un fusil. Ça fait le même bruit qu'un retour d'allumage. Je tressaille, je me dis que je vais me faire tirer dans le dos. Ça fait un boucan de merde. Les projectiles frappent la chaussée et ricochent comme des pierres à la surface d'une mare.

— T'es dingue, bordel ? hurle Devlin.

Il croit que c'est moi qui tire et il réplique, vidant les deux canons de son arme dans la calandre et les pneus de la Grand Cherokee. Au cinéma le capot s'ouvrirait comme par magie et le radiateur laisserait échapper de la vapeur, mais la Jeep s'affaisse seulement tel un cheval qui tombe sur ses antérieurs.

— Tu vas sortir, oui ?

J'abandonne la Jeep mais pas comme il le souhaiterait. Je me sers du téléphone pour pulvériser la lampe intérieure et j'attends le

déferlement de tonnerre suivant avant de me glisser par la portière arrière et de me laisser tomber sur le macadam. Une fois dehors, je progresse vers le côté opposé de la route à travers des coulées d'huile et de liquide de refroidissement ; des arcs-en-ciel qui ondoient sur la chaussée mouillée.

D'autres coups de feu partent du flanc de la colline. Devlin doit finalement comprendre ce qui se passe. Par l'espace entre la Jeep et le sol, je vois ses jambes qui battent en retraite.

J'entreprends de ramper vers le bas-côté, derrière ma voiture, et quand je quitte la chaussée pour la terre ferme, je continue et bascule par-dessus le bord. En contrebas règne un noir d'enfer. Mais je distingue un autre camion maintenant, qui appartient vraisemblablement au tireur embusqué là-haut sur la crête : le Ford rouge à benne ouverte, garé de biais un peu sous le sommet.

Les détonations se mêlent au tonnerre. Je ne peux voir la bataille qui s'ensuit mais elle ne dure pas longtemps. L'individu qui se tient sur la pente a l'avantage de la position et de la puissance de feu. Ce n'est pas qu'il dispose d'une arme particulièrement sophistiquée, mais parfois les vieux modèles sont les meilleurs. Au bruit on dirait un fusil pour chasser le cerf. Celui de Devlin ne peut pas atteindre pareille portée.

Je vois le chauffeur du camion qui se relève.

Je m'aperçois que la terre n'est pas si ferme que ça. Mes mains sont pleines de plantes et d'herbe. La façon qu'ont les mottes de boue délogées par mes pieds de tomber en contrebas sans donner l'impression de rencontrer quoi que ce soit dans leur chute m'interdit de lâcher prise. L'accotement est emporté par le déluge. Mes doigts s'agrippent mais ils ne rencontrent que de la boue. J'entends un moteur qui démarre. Il y a des bruits de verre brisé.

Mes mains glissent sur la terre.

Je regarde une paire de bottes de cow-boy qui se dirige vers moi, puis je vois le visage de Quanh et un bras tendu. Son Stetson est repoussé sur l'amère de son crâne. L'eau goutte du rebord.

— Donnez-moi votre main, dit-il.

Je répartis autrement le poids de mon corps. Le sol cède sous mes pieds. J'ai les jambes qui pendent dans le vide, elles ne trouvent pas de prise.

— Ne faites pas l'imbécile, donnez-moi votre main.

Il tient le fusil dans la main gauche. Pour le reste, tout ce que je parviens à distinguer, c'est la chaussée détrempée et l'Explorer de Devlin qui rebrousse chemin sur la route 20 avec un phare en moins,

un signé Quanh.

J'accepte la main du cow-boy. Je n'ai pas le choix.

Nous roulons vers le nord dans le Ford rouge. Il m'apprend maintenant que son nom est Lo Binh Quanh, qu'il habite rue Hung Vuong dans la ville de Danang, où il est tailleur, un métier qu'il a adopté après la guerre (auparavant il était policier), il me raconte tout cela avec une précipitation croissante, sentant peut-être le malaise proche de la panique qui émane de mon côté du camion. Je ne cesse de chercher avec ma main la poignée de la portière qui semble manquante.

— L'histoire de Cleveland, du neveu disparu...

— Des inventions...

Ses lunettes à monture métallique n'arrêtent pas de lui tomber sur le nez. C'est à peine s'il dépasse le volant.

— ... Vous avez marché ?

— Ce qui concernait Cleveland était assez convaincant, ouais.

Il paraît content. Il m'explique que cela fait cinq ans qu'il effectue des voyages aux États-Unis, il les appelle des « campagnes de chasse ».

— C'est ce qui me manquait, dit-il. Vous, Harding. Un partenaire. Pour chevaucher dans le haut pays^[14]. Quelqu'un en qui je puisse avoir confiance.

— Parce que maintenant vous avez confiance en moi ?

— Dans une certaine mesure. Le fait que Devlin s'attaque à vous avec un fusil a assurément joué en votre faveur.

— Et s'il ne m'avait pas attaqué... vous m'auriez tiré dessus aussi ?

— C'est possible. Tout à fait possible.

Il conduit lentement en restant en dessous de la limite de vitesse. Son fusil est posé par terre, sur la gauche de son siège ; je suppose qu'il a toujours le Derringer. Il me dit que son arme de poing lui a été dérobée la nuit dernière. Il me demande si ce ne serait pas moi qui l'aurais. Je lui réponds que non. Il me montre son étui d'épaule vide sous l'imperméable.

Le chauffeur du camion de grumes était remonté dans sa cabine, quand nous sommes partis, sans doute occupé à communiquer le

numéro d'immatriculation de Quanh par téléphone. Mais Quanh n'est pas pressé. Il me dit qu'il est prêt à me conduire où je voudrai... une fois que nous nous serons arrêtés au King Kwik pour Zane, puis chez Devlin, et que nous serons peut-être allés chez Léo. Je suis pressé de voir Alison, mais moi aussi j'aimerais beaucoup parler à Devlin.

— Je cherche un magasin, me dit-il avant de changer brusquement de file et de se diriger vers le parking d'une galerie marchande brillamment éclairée. Je n'en ai pas pour longtemps.

Il saute à bas du camion et marche d'un pas vif vers une boutique d'armes. À croire qu'il fait sa promenade du soir. J'ai l'impression qu'il siffle. Je pourrais partir (il a laissé le fusil), mais si c'était dans mes intentions je me serais laissé rouler sur le versant de la colline tout à l'heure. Je déteste partir en plein milieu de quelque chose qui n'est pas terminé. Et par ailleurs, quand je me décide à inspecter le fusil, il n'est pas chargé.

Je cherche un téléphone des yeux (mon portable est resté sur le siège arrière de la Jeep) mais il n'y a rien d'ouvert, à l'exception de la boutique d'armes et elle est en train de fermer au moment où Quanh arrive à la porte. Il revient cinq minutes plus tard armé de neuf avec un pistolet à air comprimé, scellé sous un emballage plastique. On dirait un pistolet à eau acheté dans un Walgreen. Nous voilà parés pour la chasse aux écureuils.

— On dirait presque un vrai, me dit-il en le glissant dans son étui.

Je lui demande où il s'est procuré le fusil, un Winchester à culasse mobile.

— Ici, répond-il en se référant à la boutique. Je n'ai pas eu l'occasion de le tester beaucoup avant aujourd'hui.

— Moi, je dirais qu'il marche plutôt bien. Est-ce que vous m'avez suivi chez moi depuis l'aéroport, dimanche soir ?

— Hummm

— Dans ce cas vous devez savoir qu'ils se sont introduits dans mon appartement Mason, Zane, Lola.

— Je n'ai assisté qu'à votre discussion avec M. Toth. Et à votre conversation ultérieure avec M. Devlin. Laquelle, honnêtement, n'a en rien amélioré votre réputation. Vous savez, maintenant, pour Lola ? Qu'elle est la sœur de Mason ?

— Je l'ai découvert, ouais. Est-ce que vous étiez à Dry Ridge, hier ?

— Vous voulez savoir si je vous ai suivi ? Non.

— Et tout à l'heure, à la boutique de la station-service ? Le fait

que j'aie laissé un d'entre eux à moitié mort dans les toilettes ne m'a pas valu un regain de considération ?

— J'étais à l'intérieur, dans les toilettes...

— C'est là que nous étions. Dehors, dans les toilettes.

— Je ne m'en sers jamais, de celles-là. Je demande toujours au propriétaire si je peux faire usage de celles de la station.

La boutique est désormais fermée, le parking vide. Quanh en fait une fois le tour pour s'assurer qu'il n'y a personne dans les environs, puis il recule avec le camion jusqu'à la porte située sur l'arrière.

Comme la portière du passager ne s'ouvre pas, je suis contraint d'attendre qu'il soit descendu. Il s'avance vers l'entrée du magasin, tente de voir à l'intérieur. Moi, je vais vérifier les toilettes. La clef est toujours cassée dans la serrure. De l'eau ruisselle sous la porte. Je donne un coup de pied dans le panneau mais cela ne donne rien. La poignée tourne mais la porte refuse de bouger. Je la percute avec mon épaule et, comme elle cède très légèrement, je recommence beaucoup plus fort.

Durant une fraction de seconde, tout se fige et je vois le cadavre de Zane qui flotte au-dessus de moi. Puis l'eau rouge déferle au moment où la porte s'ouvre et où je m'effondre à l'intérieur. Zane me tombe dessus. Des décombres emportés par les eaux passent devant mon visage.

Quanh, tranquillement appuyé contre son camion, me regarde me relever. Je lui demande :

— C'est vous qui avez fait ça ?

Il fronce les sourcils.

— Non, bien sûr que non.

Il entre prudemment à l'intérieur, jette à peine un regard sur Zane.

— Comment l'aviez-vous attaché ? Au tuyau ? (Je hoche la tête.) Il l'a arraché mais n'est pas parvenu à arrêter l'eau. Il y a généralement une sécurité...

Il tend la main derrière le siège.

— ... ha, bloquée par la rouille. Il lui aurait fallu une clef anglaise. Vous aviez sans doute pris vos précautions pour que la porte demeure fermée. Il n'avait pas d'issue.

Je regarde le cadavre de Zane. Est-ce moi qui suis responsable de ça ? Pourquoi y a-t-il autant de sang ?

— Nous ferions mieux de partir, suggère Quanh.

Il a une chaîne stéréo (six haut-parleurs, lecteur de CD et de cassettes) qui vaut plus cher à elle seule que le véhicule, avec une

commande à distance dont le fil court jusqu'à l'un des cercueils dans la benne. Chaque fois que nous négocions un virage brusque, il se produit une sorte de vibration qui fait sauter le lecteur de CD ; la musique dérape. Les goûts de Quanh s'orientent vers le répertoire classique : Bach, la *Water Music* de Haendel. Richie aurait pu enregistrer ça sur la bande qu'il préparait pour Cassie.

— Vous savez que sa maison, Léo Minsk l'a achetée à Marty Devlin ? me demande-t-il.

— Ouais. Je ne crois pas que ce soit vraiment important.

— L'été où Kim a disparu est le même que celui où Léo a acheté cette maison... Vous ne pensez pas que ce soit important ?

— Pas particulièrement.

— Le temps est resté très sec cet été-là, vous savez. Et pourtant Léo a fait sceller la citerne d'alimentation en eau, il a fait sceller les canalisations et recouvrir l'ensemble de béton qui a été coulé par... devinez qui ?

— Marty Devlin. Qui vous a raconté ça ? Il n'y a pas de citerne, à cette maison. Elle est à deux minutes du lac.

— Il existe beaucoup de cas similaires. Une citerne est un endroit pratique pour dissimuler quelqu'un... pour garder quelqu'un prisonnier. Il y a un homme, dans le Kentucky, qui a fait cela, il a enfermé un garçon de douze ans à l'intérieur puis il a déclaré que le petit s'était cogné la tête accidentellement mais on a retrouvé la citerne propre et sèche, comme une petite pièce... vous savez ce qu'il a dit lorsqu'il a fini par avouer ? (Je secoue la tête.) Il a dit : « Vous êtes incapables de comprendre la perfection. » Il avait l'intention de l'enterrer à l'intérieur, de la remplir de béton comme un mausolée. Pour qu'il reste tel qu'il était.

— Et vous pensez que Léo a fait quelque chose de comparable ? Avec Kim ? Vous ne le connaissez pas très bien.

— Peut-être pour Devlin. Je ne sais pas. Ils voulaient tous les deux la vidéo, n'est-ce pas ?

— Pourquoi n'êtes-vous pas allé vérifier avant, à la maison de Léo ?

— Je viens seulement de l'apprendre, tout cela.

— Par qui ?

— Les Wilder... tous deux aidaient Devlin, cet été-là, dans son entreprise de construction... il est possible qu'ils aient été là, chez Léo.

— Lequel des Wilder vous l'a dit ? Zane ? (Il ne me répond pas.) Vous lui avez bel et bien parlé après moi, hein...

— Non. Je vous l'ai dit, je n'y suis pour rien.

Il me jette un coup d'œil et, tout à coup, change de sujet :

— J'ai travaillé très dur, sur cette histoire de Cleveland. Vous êtes le premier qui m'avez posé des questions précises à ce sujet. Cela fait des années et des années que je cherche ces enfants. Chaque fois que je suis parvenu à obtenir un visa. Au début, mon gouvernement me soutenait, mais maintenant il souhaite commercer avec votre pays et préférerait que je ne cause pas de difficultés. Alors je n'obtiens jamais l'autorisation de rester très longtemps.

— Et vous faites ça par pur souci d'humanité ?

— J'ai essuyé des coups de feu, de couteau, des crachats, des injures, j'ai failli être écrasé, on m'a immergé la tête dans l'eau lors d'une fête paroissiale. On a peint des croix gammées sur mon camion.

— Êtes-vous jamais allé trouver des policiers ?

— Une ou deux fois. Certains sont plus compréhensifs que d'autres.

— Je ne les aime pas trop, moi non plus, mais parfois il faut savoir faire une exception.

— Il y a deux ans, je suis allé voir un shérif, dans le sud de l'Ohio, en lui présentant mes papiers en règle et un certain nombre d'indices. Il avait fait la guerre, lui aussi. Cela s'est davantage révélé un élément de divergence qu'un dénominateur commun. J'ai quitté la ville avec dix points de suture. C'est pour cette raison que j'ai besoin de quelqu'un comme vous. D'un partenaire.

— Est-ce que l'un des deux... Randolph Scott ou Joël McCrea, dans *Coups de feu dans la sierra*... est-ce que l'un des deux ne trahit pas l'autre ?

— Oh, ça. Ce n'est qu'un film, Harding.

Après, nous nous arrêtons aux Bassins et Piscines Devlin. Le bureau principal est situé au-delà d'une série de piscines posées sur le sol. L'heure de la fermeture est dépassée, bien sûr, mais nous allons sur l'arrière à la recherche de l'Explorer bleu. Le parking est vide. Nous descendons et regardons par les fenêtres du bureau. Un calendrier semblable à celui que j'ai vu dans la caravane de Lola est accroché près d'un poste de travail. Le contenu des tiroirs est répandu sur le sol. J'appuie sur la poignée. La porte n'est pas fermée. S'il y a une alarme, elle est silencieuse.

L'espace d'exposition sent le chlore. Je trouve le bureau de Devlin qui n'est pas fermé à clef non plus, et manque de me tuer en trébuchant sur le bric-à-brac jonchant le sol. Quelqu'un a fouillé les lieux en toute hâte. Devlin a cru que c'était moi. Qu'est-ce qu'il a pu s'imaginer que je pouvais bien venir chercher ?

Rien de ce qui concerne les piscines n'a aucun sens pour moi. Il faudrait un expert en comptabilité pour patauger dans toutes ces données. J'essaie d'initialiser un des ordinateurs du secrétariat quand Quanh me fait signe de venir voir ce qui se trouve dans le placard du bureau principal.

Sur la porte figure l'inscription M. DEVLIN – PRIVE et la serrure a été forcée. Le placard est grand comme un cellier et contient tous ses trésors : les pornos qu'il ne veut pas garder chez lui. En tout cas, il les contenait. La plupart des boîtiers sont vides.

— Quelle raison pouvait-il avoir de conserver ces choses ici ? me demande Quanh.

— Je ne connais pas sa situation personnelle. Peut-être est-il plus souvent ici que chez lui. C'est comme quand on possède des trophées de golf. C'est sa collection à lui. Il aime l'avoir à portée de main. Qu'est-ce qu'il y avait, sur la vidéo que vous avez vendue à Léo ?

— Un vieux film de Cassandra.

— *Pretty Ballerina* ?

Il fait non de la tête.

— Je ne crois pas qu'un tel film existe. Celui-là s'appelait *Sein privé*. Je l'ai acheté à Manille, pour sept dollars. Mais de quoi s'agit-il ?

Il parle des dossiers qui se cachent derrière les vidéos. Ils sont remplis de littérature téléchargée sur des sites pédophiles, de photos de jeunes garçons : pas du X mais pas franchement normal non plus.

— Cela n'a aucun sens, dis-je.

La désinvolture affichée par la présence de ces documents en ce lieu me déplaît.

— Il aime les enfants. C'est un pédéraste.

— En général, les pédérastes n'aiment pas *tous* les enfants.

Je ne crois pas avoir jamais entendu parler d'un pédéraste bisexuel. Celui ou ceux qui se sont introduits ici ont très bien pu y déposer ces papiers. Pour que nous les trouvions ? Ou pour que la police les trouve ?

Quanh continue de fouiller à l'intérieur du placard. Je pense que nous devrions partir. Je suis en train de me frayer un chemin à travers la salle d'exposition, évitant les endroits humides afin de ne pas laisser d'empreintes de pas, lorsque je vois ce qui est accroché au mur. C'est un dessin grossier, une « vision d'artiste », représentant une série de maisons de ville de style campagnard autour d'un club-house et d'un bassin olympique. C'est tout aussi dérangeant que le contenu du placard.

Logements familiaux à la campagne
Lotissements Lost Moon
Stillwater, Illinois
Projet commun de la Minsk/Devlin InvestCorp.

Du coup, je rebrousse chemin vers le bureau de Devlin. La plus grande partie du contenu jonche la moquette rase bon marché. Je ne vois rien qui soit lié à Léo ou à la Minsk/Devlin InvestCorp, dont je n'ai jamais entendu parler. Je trouve quand même une enveloppe verte contenant deux photos de Cassie (des portraits effectués dans un studio de photographe) et ce qui ressemble à un vieux film 8 mm. Le téléphone sonne sur quatre bureaux différents, nous faisant sursauter tous les deux, et quand la voix de Devlin retentit sur le répondeur pour nous dire à quel point il aimerait nous voir dans une piscine, et que la personne qui appelle laisse un nom et un numéro en se plaignant d'un filtre, Quanh et moi nous préparons à partir. D'une certaine façon, ces voix désincarnées viennent de remplir les lieux de fantômes.

Vingt minutes plus tard, Quanh engage son camion sur la longue allée incurvée de Léo.

Ce soir, à l'entrée principale, le logement du gardien est vide. Jake n'est pas là. Le portail est à demi ouvert. Quanh suit l'allée circulaire et se range là où je le fais toujours, après avoir dépassé la maison, presque à l'endroit où elle rejoint la rue, une vieille habitude : j'aime bien bénéficier d'une petite avance si je dois partir précipitamment. Apparemment, Quanh aussi.

Il prend le Winchester et une poignée de cartouches. Je me demande ce qu'il a fait du Derringer. Je laisse sous mon siège le film 8 mm que j'ai pris dans le bureau de Devlin. La portière abîmée, côté passager, commence à me taper sur les nerfs. Nous rebroussons chemin vers la maison.

— Ce camion m'a coûté deux cents dollars, me confie Quanh. De toute ma vie, c'est le premier véhicule que je possède.

— Vous n'allez pas me raconter que les flics de Danang roulent en bicyclette.

— Non, nous avons des voitures, bien sûr. Et des motos. Mais je n'ai jamais pu m'en acheter une avec mon salaire. Elles restaient dans le garage, au poste de police. Et j'ai déjà conduit... à Singapour, quand je suivais des cours, par exemple. Mais cela fait une différence remarquable, lorsqu'on est propriétaire du véhicule, vous ne trouvez

pas ?

— Bienvenue en Amérique.

L'allée est envahie de boue. Nous suivons un trottoir de pierre couvert de sable mouillé et de vers de terre, ici aussi. Quanh porte ce genre de gants dont on se sert pour nettoyer les toilettes. Il ne dissimule pas le Winchester.

Le soleil couchant a un éclat terne. La lumière est allumée au-dessus de la porte d'entrée. Il n'y a aucune voiture en vue mais Léo dispose d'un garage sur l'arrière. Je le sais à cause de la vieille Eldorado qu'il essaie toujours de me vendre.

— Laissez-moi passer devant.

Quanh ne proteste pas. Je sonne. Personne ne répond. La porte n'est pas fermée à clef mais je n'aime pas emprunter les entrées normales. Je lui fais signe et nous contournons la maison par la droite pour atteindre une terrasse, sur l'arrière. Là, les rideaux sont légèrement écartés. L'habitation est sombre. Dans le jardin, il y a une piscine pleine de feuilles, elle aussi, et un point d'observation qui a l'aspect d'un grand fauteuil en osier. Une allée mène à l'appontement et au lac. Nous contournons la terrasse jusqu'à une porte de patio qui résiste mais s'ouvre quand j'insiste avec mon épaule.

Tout ce que je connais de la maison, c'est la salle de projection du sous-sol et la chambre que j'ai entraperçue hier. Je ne suis jamais venu ici, sur l'arrière, dans ce qui devait être un cabinet de travail ou une pièce familiale quand il avait encore une famille. C'est du mobilier Ethan Allen : fauteuil inclinable, bar. J'allume une petite lampe avec des chevaux décoratifs sur l'abat-jour. Son refuge est plein de trophées de chasse : diplômes honoraires, récompenses octroyées par les milieux d'affaires du Wisconsin ; clichés d'hommes politiques, d'athlètes, de célébrités de troisième zone, tous le bras posé sur ses épaules, comme le sien le serait sur les miennes en ce moment même s'il était là comme demanda : « Qu'est-ce qui ne va pas, Harding, où est le problème ? Entre, assieds-toi, discutons-en. » Nous avançons dans les profondeurs ténébreuses de la maison, nous demandant ce qui pourrait mal se passer, ce soir.

Il y a un escalier incurvé et décoré qui part du vestibule principal, comparable à ceux que l'on voit dans les plantations de Virginie et dans les films de Brian De Palma. Quelque part à l'étage, une lumière brille. Je fais signe à Quanh de passer devant, comme un démineur ; c'est lui qui tient le Winchester. Il est toujours bon d'avoir les armes à feu devant soi.

— Montez inspecter le deuxième, d'accord ? dis-je dans un

murmure.

— Où allez-vous ?

— Dans la chambre. N'oubliez pas le deuxième.

Il n'y a rien là-haut mais ça me permet de ne plus l'avoir sur le dos pendant un petit moment. Je ne sais toujours pas jusqu'à quel point je peux lui faire confiance.

La maison est bien calfeutrée, mais quelques-uns des stores sont ouverts. La lumière naturelle déclinante pénètre assez pour que je trouve mon chemin vers la chambre. L'atmosphère y est chaude et étouffante, comme dans les autres pièces. Je suis obligé d'allumer une petite lumière au-dessus de la commode pour distinguer les chiffres du coffre-fort mural.

À l'intérieur, je trouve beaucoup d'argent liquide, une enveloppe volumineuse, des papiers d'assurance et une cassette vidéo. Il n'y a rien d'inscrit sur la cassette. Je commence à me constituer une belle collection de films. Je parcours les papiers ; il n'y est fait aucune mention de Devlin ni d'un partenariat d'entreprises. Je laisse l'argent, prends l'enveloppe, range la cassette dans ma poche, essuie mes empreintes sur la combinaison et referme le coffre. J'allume suffisamment longtemps dans le couloir pour m'assurer que je n'ai pas laissé de traces de mon passage à cause de la boue de l'allée. Je regarde par la fenêtre de la chambre. Tout est sombre et silencieux.

Quanh est au second. Je descends dans le vestibule puis repère les marches conduisant au sous-sol. Là en bas, au moins, je peux allumer. Je n'ai pas de gants ; je n'ai pas de mouchoir. J'essuie l'interrupteur avec le pan de ma chemise. Il fait plus frais et je suis en terrain connu. Je pénètre dans la salle de projection du Mémorial Mindy Minsk. Elle est tel un bunker. Il me faut une minute pour comprendre à quoi servent les boutons de contrôle. Dans le magnétoscope il y a un western dont l'image présente un gros grain, un vieux film à épisodes produit par la Republic, ça démarre par un ralenti, avec des six-coups qui crépitent dans le système sonore digital AC-3 de Léo avant que je n'aie pu éjecter la bande. Une chance qu'il ait fait insonoriser la pièce. Pourquoi, je l'ignore. Le voisin le plus proche se trouve à huit cents mètres. Pretty Ballerina défile devant une salle vide. Je regarde par la petite fenêtre de la cabine de projection ouverte dans le mur du sous-sol.

Je crois que c'est bien Cassie ; la séquence suivante (après celle avec les deux types que j'ai visionnée chez Richie) la montre sans autant de maquillage dans une histoire où elle joue une adolescente en short d'athlétisme et tee-shirt, sur la piste d'un stade. Il y a d'autres

coureurs à pied des deux sexes et plein de regards de concupiscence pendant la transmission du relais, puis les figurants s'arrêtent de courir. Tout le monde ruisselle de sueur. L'action se déplace vers l'herbe du losange de baseball. Cassie est à genoux.

J'avance un peu plus loin. Le film est mal sonorisé mais rien ne justifie que l'on sacrifie sa vie pour ça. Je m'aperçois que je la regarde effectivement d'un autre œil, maintenant que je sais qu'elle avait dix-huit ans, et donc l'âge légal. Pour du porno c'est plutôt bien : Cassie était bonne actrice, même à l'époque. Elle est extrêmement sexy. Le courant passe quand elle regarde la caméra. Mais il est indéniable qu'il y a quelque chose de perdu. Le tabou a disparu.

Le film 8 mm que nous avons découvert chez Devlin est resté dans le camion, mais de toute façon il n'y a pas ici l'équipement nécessaire pour le projeter. J'éjecte la cassette et j'éteins tout. Quand j'atteins les marches du sous-sol, j'entends des bruits au-dessus de ma tête, vers la façade de la maison. Je monte, traverse le vestibule puis grimpe au premier. Je ne vois Quanh nulle part, mais il y a une lumière dans l'une des chambres, une chambre d'amis, le genre de pièce que l'on n'utilise jamais, encombrée d'un surplus de meubles, avec un lit et une épaisse moquette bleue. Sous le faisceau de lumière, une commode en cèdre est ouverte tel un coffre au trésor. Quanh est assis sur le lit avec ce qui ressemble à des albums.

— Vous avez trouvé quelque chose ? me demande-t-il sans lever les yeux.

— Non. La maison est vide. Qu'est-ce que c'est ?

— La collection de Léo.

— Quoi ?

— Ses albums. Je crois que Léo a peut-être contribué.

— Mais de quoi parlez-vous...

— Voyez. Comme chez Devlin.

L'album sent le bois. Il le tient sur ses cuisses comme un enfant encombré d'un livre d'histoires trop grand pour lui. La fièvre de l'excitation brille dans son regard. Je vois bien ce qu'il voit, mais je ne suis pas sûr que nous regardions la même chose.

Les toutes premières pages sont des articles critiques et des programmes de spectacles concernant différentes écoles secondaires : *Music Man*, *Bye Bye Birdie*. Et *Blanche-Neige* y figure aussi, le même programme que celui de la botte à chaussures de Cassie, mais cette fois je remarque autre chose. Il faut chercher pour le trouver. C'est bien en dessous d'une photo représentant les musiciens.

Les producteurs souhaitent exprimer leurs remerciements pour les

donc nombreux et généreux versés par les Magasins de Musique Léo Minsk.

— Et alors ? dis-je.

Quanh arrache une page de l'album.

— Je n'ai pas vu de garage lorsque nous sommes arrivés.

— Il est sur l'arrière. Pourquoi ?

— Je vais peut-être avoir besoin d'outils... avez-vous déjà appelé la police ?

— Non, les lignes sont coupées.

— Alors ne le faites pas.

— Quanh, je ne sais pas ce qui vous passe par la tête mais si vous pensez que Léo est impliqué dans la disparition de Kim...

— N'appellez personne, c'est tout. Ne faites rien. D'accord ?

— Je m'en vais, Quanh.

— Partez.

Il me congédie du geste. Et il se hâte de prendre les devants, dévale les marches et sort par l'entrée principale.

Moi, je passe par-derrrière. La pluie s'est arrêtée. La lune est visible, un contraste lumineux avec les nuages sombres qui filent devant. Quanh ouvre les cercueils de sa benne. Il en sort une pelle, une pioche, un outil qui semble destiné à creuser des trous pour y enfoncer des pieux, hale l'ensemble vers un des angles de la maison et commence à prendre des mesures en partant de la base des gouttières, aux coins de l'habitation.

— Qu'est-ce que vous cherchez ?

— Une citerne. C'est là qu'il l'a enterré, je parie...

— Quanh, il n'y a pas de citerne ici. Cette saloperie de lac est à deux minutes à pied.

La terre est semblable à de la chair tendre. Quanh creuse avec acharnement, en un point puis en un autre. Il pleut à nouveau mais il ne s'en aperçoit pas. C'est le Quanh que m'a décrit Devlin, celui qui a fait irruption dans son bureau.

— Ils n'avaient aucune raison d'avoir une citerne, lui dis-je à nouveau.

— En ce cas, je déterrerais la piscine, me répond-il. Vous n'êtes pas obligé de rester. Partez.

En chemin, je m'arrête au pick-up rouge pour récupérer le film 8 mm. Je fais le grand tour pour aller chercher l'Eldorado. Elle se fait prier, mais elle démarre. Je reste assis une minute à me repasser en esprit le parcours que j'ai suivi à l'intérieur de la maison, en me souvenant de ce que j'ai pu toucher.

Je sors l'Eldorado sur l'allée de derrière. Mes phares épinglent

Quanh près de l'antique piscine de Léo avec ses pierres fendillées, son lierre et sa mousse. La pelle levée dans les airs, un reflet métallique au milieu de la boue. Il est debout dans un des trous, comme un fossoyeur. Quand il regarde vers moi, ses lunettes codées de fer renvoient la lumière, elles brillent plus intensément que la lune. J'enclenche la marche arrière, fais patiner les roues dans la pluie. Puis je contourne lentement la maison et m'engage sur la chaussée, sans essuie-glaces ni lumières, comme si cela pouvait me permettre de m'insinuer dans la nuit.

La galerie où j'ai dit à Alison de conduire Cassie se trouve au sud de Milwaukee. Elle est tenue par une de ses amies nommée Felicia et c'est l'endroit le plus sûr auquel j'avais réussi à penser dans l'urgence. Le voisinage est riche en bars et restaurants qui restent ouverts tard, et même si les journaux locaux ont commencé à mettre les habitants en garde contre l'apparition des gangs, c'est le moindre de mes soucis ce soir. J'aurais bien aimé avoir un détachement du gang des Disciple Kings avec moi tout à l'heure sur la crête.

Je me gare à une rue de ma destination et pars dans la mauvaise direction afin de voir qui me suit. La pluie a cessé et l'air moite a fait sortir les gens de chez eux et rempli les bars. Il est à peine un peu plus de vingt-deux heures.

Le 4Runner est garé sur l'arrière. Le pneu avant gauche semble à plat. Un de plus qui est victime d'une crevaison différée. La galerie est fermée mais Felicia répond au coup que je frappe à la porte de derrière.

— C'est toi, s'enquiert-elle en regardant par l'interstice au-dessus de la chaîne.

Nous ne nous entendons pas bien tous les deux. Puis Alison apparaît derrière elle.

— Dieu merci, ajoute-t-elle en me tirant à l'intérieur.

Felicia ferme au verrou. Je demande à Alison :

— Ça va ?

Elle hoche la tête.

— Juste un peu inquiète. Ici, tout est calme.

— Et Cassie ?

— C'est une éponge, déclare Felicia en partant vers son bureau.

Et une catastrophe, vestimentairement parlant.

— Elle n'a pas arrêté de boire, m'explique Alison.

— Ce n'est pas si rare. Quoi d'autre ?

— Elle veut parler.

Mais avant de voir Cassie, je veux contacter Reese. J'ai envisagé d'appeler Tommy mais c'est sur le territoire de Reese que nous sommes. Je décroche le téléphone dans le bureau de Felicia : elle se

tient aussi près de moi que l'employé de la station-service. Elle est plus grincheuse que lui mais elle sent bien meilleur.

Je compose le numéro que l'inspecteur m'a donné, commence à laisser un message sur son répondeur mais il décroche.

— Où êtes-vous ? me demande-t-il.

Je lui communique l'adresse de la galerie. Je lui parle de Devlin, du chauffeur du camion de grumes et lui indique qu'il trouvera la Jeep de location de Cassie là-haut.

— Mais elle n'a rien à voir avec tout ça. Pas directement.

— Où est-elle ?

J'hésite.

— À son hôtel, je suppose.

— Il faut qu'elle se présente au poste.

— Je sais...

— En vous basant sur ce qui s'est passé sur cette crête... vous dites que Devlin essaie de vous tuer ?

— Je ne sais pas.

— Mais c'était à vous qu'il en avait... vous êtes certain que Quanh ne vous tirait pas dessus, lui aussi ?

— Ce n'est pas l'impression que j'en ai gardée. Mais je peux me tromper.

Je me demande si je dois mentionner la station King Kwik quand il m'interroge sur l'endroit où se trouve Quanh, au moment où nous parlons.

— Je ne sais pas, pourquoi ?

— Le cadavre de Zane Wilder a été découvert il y a environ une heure. Nous avons des témoins qui l'ont vu sur place... Vous ne savez pas où il est ?

— Non.

— Est-ce que vous avez une idée de l'endroit où Devlin a pu partir ?

— Non. Il conduit un Explorer bleu, il est armé d'un fusil.

— Bon, on va lui mettre la main dessus. Un mandat d'arrêt a été lancé contre lui à dix-huit heures. La police de Dry Ridge a trouvé ses empreintes partout sur le regretté Mason Wilder. C'était dans la caravane de la sœur. Et elle a disparu...

— Comment Zane est-il mort ?

— Par balle, un calibre .32, pas plus, et l'assassin a essayé de faire passer ça pour une noyade.

Un calibre. 32, comme le pistolet de Quanh. Qu'il dit avoir perdu.

Et on dit les flics de banlieue demeurés. Ils sont en train de reconstruire l'affaire à toute vitesse.

— Dans combien de temps pouvez-vous passer au poste ? Pour que nous puissions mettre tout ça au clair ?

— À peu près une heure, je dirais.

— Vous voulez qu'une voiture de patrouille passe vous prendre ?

— Non, je peux venir.

— Redites-moi donc où vous êtes ?

Je lui donne l'adresse de la galerie. Il ne connaît pas bien le quartier. Je ne crois pas qu'il fréquente beaucoup les galeries.

— Je suis chez moi, alors disons une heure et demie. Au poste de police du comté des Lacs. Si vous avez besoin d'aide, rappelez-moi.

— Est-ce que vous pensez que Devlin travaille avec Quanh ?

— À dire vrai, Harding... je n'en sais rien. Quelqu'un a bien été aperçu en compagnie de Quanh, plus tôt dans la journée. Mais ce n'était pas Devlin. Pour vous dire la vérité, la description fournie vous ressemblait. Deux hommes qui roulaient dans un pick-up rouge.

— Ah ouais ?

— Ah ouais.

Il y a une courte pause.

— Alors si vous avez quelque chose à me dire... comme par exemple l'endroit où se trouve Quanh en ce moment...

— Je n'ai rien fait. Ce qu'il y a de sûr, bordel, c'est que je n'ai tué personne.

— Est-ce que vous étiez avec lui, plus tôt dans la soirée ?

Un nouveau silence, beaucoup plus long celui-là.

— Pourquoi ne pas attendre que je sois là pour en parler, dis-je finalement.

— Ça serait positif si vous pouviez me donner quelque chose, insiste-t-il, faire un geste qui me montrerait votre bonne foi, quelque chose que je pourrais présenter à mon capitaine pour qu'il ne lance pas une recherche en comparaison d'empreintes, en même temps que pour Quanh...

Cette fois, le silence est très court.

— Vous trouverez Quanh à la maison de Léo Minsk à Lake Geneva. (Je lui fournis aussi cette adresse-là.) Il est armé d'un fusil. Et d'une pelle.

— Bon. Je vous remercie.

— Ne vous donnez pas cette peine. Je n'ai rien fait, Reese.

— Vous allez quand même vous présenter au poste, pas vrai, Harding ?

— Ouais, Reese. Je vais me présenter.

Le studio de photo est une collection d'ombres. Des panneaux aux formes étranges, sur lesquels sont accrochées les photos d'une exposition à venir, divisent la pièce comme un labyrinthe. Cassie est assise dans le fond, près d'un petit placard à balais où Alison et moi avons passé une soirée mémorable, il y a deux mois, échappant à une manifestation caritative ennuyeuse. Elle est assise sur une chaise pliante, un cendrier et un verre à la main.

Je vérifie la serrure des autres portes et me dirige vers la salle d'exposition, sur la rue. L'accrochage actuel, « Iconographie & Espace dans l'expression du moi », est une réunion de clichés amateurs téléchargés sur Internet, essentiellement des gens nus qui exhibent leurs fesses, mais ce ne sont pas les corps qui intéressent l'auteur de l'exposition, ce sont les pièces dans lesquelles ils ont posé, en particulier les arrière-fonds : cendriers, sofas, l'ingénuité avec laquelle un livre ou un verre sont posés à côté du lit. Le catalogue contient un traité de dix pages sur les têtes de lit Alison me rejoint près de la vitrine. Elle entoure ma taille de ses mains, se serre contre moi.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé, ce soir ? me demande-t-elle.

— Des petits ennuis de voiture.

Je lui parle de Devlin, de Quanh et de Zane :

— Il s'avère que c'était Quanh et non pas Toth qui nous suivait dans le pick-up rouge.

— Tu lui as parlé ?

— Il m'a sauvé la vie.

— Vraiment ? Il est du côté des bons ?

— Ça se peut.

— Tu n'as pas l'air convaincu.

— Je ne le suis pas vraiment. Il n'arrête pas de modifoer ce qu'il raconte. Et il est un peu obsédé.

Je lui raconte la scène à la maison de Lake Geneva. Je lui raconte ce que Reese vient de me dire. Et je lui décris le siège social des Bassins et Piscines Devlin ainsi que ce que nous y avons découvert. Pour être dans le ton, la galerie devrait exposer Van Dongen ou Dufy. Les fauves. Pas des têtes de lit.

— Devlin m'a l'air un peu obsédé lui aussi, commente Alison. Est-ce qu'il connaît Cassie ?

— C'est ce qu'il faut que nous découvriions.

Elle lève à peine le regard quand nous entrons dans la pièce. Elle

porte les mêmes vêtements qu'au motel, jean et tee-shirt, mais elle a bu et ses yeux sont injectés de sang, son mascara a coulé. Deux heures seulement ont passé depuis, et le motel n'est qu'à quinze kilomètres. Elle a fait un très long voyage en un temps très court.

— Nous disposons de quelques minutes, lui dis-je. La police voudrait s'entretenir avec nous. Un inspecteur nommé Reese va nous recevoir au poste.

Cassie fronce les sourcils en entendant ces mots.

— Il est correct, au courant de ce qui se passe. Je lui ai parlé hier et à nouveau à l'instant.

— Qu'est-ce que la police me veut ?

— Souvenez-vous de l'histoire que vous m'avez racontée, sur les garçons d'origine asiatique qui disparaissent dans tout le Middle West. Et souvenez-vous du Vietnamien, Quanh, dont je vous ai parlé à l'hôtel. Eh bien, Quanh m'a raconté la même chose. Il y croit. Et d'après lui, ça fait maintenant des années qu'il est à la recherche des kidnappeurs.

— La police pense qu'il a tué Zane Wilder, ajoute Alison.

— Zane est mort ?

— Avant ce soir, je ne l'en aurais pas cru capable, mais après l'avoir vu sous la pluie avec son outil servant à creuser des trous...

— Quoi ? demande Cassie.

— Rien. L'autre type dont nous parlons, Marty Devlin, il est également suspect, pour le meurtre de Mason. Au point où nous en sommes, la meilleure chose qu'il nous reste à faire est d'aller voir la police. Ils vont arrêter Quanh et Devlin. Si tout le monde est là, nous pourrions peut-être débrouiller toute l'histoire.

Je ne signale pas que je suis suspect moi aussi. Quand on a fait de la prison, c'est la dernière chose que l'on a envie de dire à quelqu'un.

— Quelle raison Devlin pourrait-il avoir de les tuer ? demande Cassie.

— Je ne suis pas sûr qu'il l'ait fait. Je ne suis sûr de rien hormis du fait que je n'ai aucune confiance en eux, Devlin comme Quanh, au point où nous en sommes.

— Depuis que vous m'avez posé la question au motel, j'ai réfléchi. Et je me souviens de quelqu'un que nous appelions l'Homme des Bassins. Si c'est le type auquel je pense, il est venu à deux ou trois de nos récitals. De nos spectacles de danse.

— Quand ?

— Cet été-là. Et le suivant.

— Vous l'aviez rencontré comment ? Quand il venait chez vous ?

— C'est Mason qui nous avait présentés. Lui et les autres...

Les autres traînaient un étudiant de deuxième année à De Paul qui l'avait séduite dans la cafétéria de l'école secondaire ; Bob, un photographe de la Gold Coast de Floride ; un pilote de ligne présenté par une amie hôtesse de l'air ; et même, de manière incroyable, le père de l'une de ses meilleures camarades de classe qui venait les chercher dans sa voiture après les cours, Cassie s'asseyant entre eux et espérant que son amie ne se rendrait compte de rien.

— Je ne comprends pas, intervient Alison. C'est Mason qui vous a présenté ces hommes ? Il connaissait des pilotes de ligne et des photographes ?

— Non... d'autres, à l'église.

— Arthur Lee ?

Elle fait oui de la tête.

Arthur Lee avait quarante-quatre ans à l'époque ; leur liaison avait duré six mois et, quand elle avait pris fin, il avait continué à l'appeler, il l'invitait de temps en temps à déjeuner, lui donnait des bijoux, une fois même un appareil photo Nikon qu'elle avait ramené à l'école après le déjeuner, enfermé dans un sac en papier marron.

— Il m'emmenait manger au Barney's Market Club, dans le centre de Chicago... J'avais quinze ans, mais ils me servaient quand même. Je buvais des Shirley Temple avec du vrai gin. J'étais tout de suite ivre.

— C'est pour ça qu'il vous emmenait là-bas ?

— Non, c'était à cause du trajet, il aimait que ça prenne longtemps...

— Mon Dieu, dit Alison en saisissant les implications avant moi.

— C'est pour ça que je comprenais, pour Lori et Kim. Personne d'autre n'en était capable. Elle avait deux ou trois ans de plus et, pour une fille, ça ne se faisait pas, mais je crois qu'il était simplement *gentil* avec elle. Moins menaçant que les hommes qu'elle voyait autour d'elle... les hommes que je fréquentais...

J'entends Felicia qui s'active à l'étage. Je suis heureux qu'elle nous ait laissés seuls. Assis comme ça dans cette galerie au milieu d'objets exposés et de statues, on a l'impression d'être dans un cimetière La musique qu'elle diffuse est une sorte de jazz new âge, Oregon ou Pat Meheny.

Wichi-tai-to.

La galerie dispose de plusieurs vieux projecteurs 8 mm qui sont utilisés pour le multimédia. Me revient en mémoire le film que j'ai

découvert dans le bureau de Devlin. Alison le met dans l'appareil pendant que Cassie utilise les toilettes. Elle revient avec du café qu'elle a trouvé dans la petite cuisine de Felicia. Elle reste debout à regarder. Je m'assieds sur une chaise pliante qui est peut-être un objet d'exposition. Elle est suffisamment inconfortable pour ça. Alison s'assied par terre contre le mur.

L'image est d'une luminosité scintillante, surexposée : c'est un vieux film familial. Une fillette est habillée en ballerine, avec une jupe blanche, des chaussons et une petite tiare posée sur ses cheveux noirs. La seule chose qui l'associe à la Cassie présente avec nous est la couleur bonbon de son vernis à ongles. Elle danse dans une petite pièce ; il me faut une minute pour reconnaître la salle de séjour de la ferme, remplie de meubles sur ce film. La fillette danse du début à la fin. À un seul moment, l'opérateur se tourne et décrit un panoramique sur la pièce, un mouvement tremblant, avec la lumière qui s'infiltré dans l'image, afin de montrer les cinq adultes assis sur des chaises à dossiers droits apportées de la salle à manger, et qui protestent, non, ne nous filme pas, ils rient, les mains levées...

de gauche à droite : Papa, le révérend Miner, le docteur Lee, l'Homme des Bassins, Mason, Kim

Je reconnais Lee d'après les photos. Miner semble plus jeune, moins décharné. Kim a l'air de s'ennuyer. « L'Homme des Bassins », Devlin, paraît mal à l'aise, déplacé, sa chaise est un peu à l'écart des autres... ou est-ce que je lis trop de choses sur un simple film amateur ? Ellis sourit fièrement en regardant sa fille.

— C'est ma mère qui l'a pris, dit-elle avec de l'humidité dans les yeux. Où l'avez-vous trouvé ?

— C'était Devlin qui l'avait. Il a une immense collection de vos films.

— Elle est sur le point de perdre toute sa valeur, commente Alison. Ce qui pourrait le mettre légèrement en colère...

— Ça se voyait toujours, quand c'était ma mère qui filmait. À cause de la façon dont la caméra tremble...

Elle se tourne vers Alison.

— Vous avez toujours vos parents ?

Une curieuse manière de s'exprimer. Mais qui laisse la mort en dehors de l'équation.

— Ma mère nous a quittés, répond Alison. Mon père est vivant et bien vivant, il court après les femmes d'un bout à l'autre de la Floride.

— Qu'est-ce que ça vous a fait, quand votre mère est morte ?

— Elle m'a manqué. Pourquoi ?

— La première fois que Harding et moi avons parlé ensemble nous étions devant ma maison. Je lui ai demandé de quoi il avait peur...

— Il a répondu quoi ? demande Alison avec curiosité.

— Il n'a pas vraiment répondu.

— C'est bien ce que je pensais.

— Moi, je lui ai dit que rien ne me faisait peur et je le pensais vraiment, enfin bon... rien de *violent* ne me fait peur, pas plus les cambrioleurs que les videurs ou le risque qu'on me tire dessus, et certainement rien de ce qui s'apparente aux films de terreur, parce que après ce jour-là il m'a semblé impossible qu'autre chose puisse m'effrayer. Qu'est-ce qui pouvait se comparer à ça ? Et je ne suis jamais parvenue à empêcher ces moments de resurgir. Si je fais ne serait-ce que voir une ferme ou sentir quelque chose qui ressemble à la cuisine de ma mère... j'ai l'impression d'y être à nouveau, dans l'abri, de me cacher avec l'enfer qui se déchaîne au-dessus de ma tête et quelqu'un de ma famille qui me dit de m'enfuir et la porte métallique qui se referme...

— Mon Dieu, dit Alison.

Elle n'a jamais lu les comptes rendus dans la presse. Pour elle, tout cela est nouveau, et de première main.

— Mais il n'y a rien de mal à avoir peur, objecte-t-elle. C'est un élément naturel : la lutte ou la fuite.

— Ton problème à toi, c'est que tu oublies qu'on peut fuir, dis-je à Alison.

— Qu'est-ce qui vous fait peur ? lui demande Cassie.

— Je crois que la première chose qui me vient à l'esprit, c'est mon père. Si quelque chose lui arrivait. Si je ne pouvais pas l'aider.

Cassie boche la tête.

— J'ai du mal à me rappeler le mien. Je me souviens comment il était quand j'étais petite, et je me souviens comment il était sur les photos dans la presse, après les meurtres, et la manière dont les articles le décrivaient mais je ne parviens pas à faire coïncider les deux. Je l'ai perdu sans savoir comment.

— Vous avez perdu deux familles, lui dis-je. Vous êtes doublement orpheline.

— Je sais. Et ça paraît égoïste mais c'est presque ce qu'il y a eu de pire dans ce qui m'est arrivé ce jour-là. Me laisser seule, pas seulement physiquement... jusqu'à mes souvenirs qui m'ont été volés. Je ne crois pas que je me sentirais aussi seule si je pouvais retrouver ces années grâce à quelque chose, une seule chose, à laquelle je

pourrais me raccrocher. C'est ce qui m'effraie maintenant Continuer comme ça, sans trouver Kim, sans rien avoir comme souvenir qui ne me pas souffrir.

L'idée me vient que pour être totalement insensible à la peur, il faut n'avoir d'attache pour rien ni pour personne. Cela fait un bon moment que je n'ai plus connu ça... Je me souviens d'un trajet en bus pénitenciaire à travers le sud de l'Indiana, après mon procès, nous franchissions le fleuve Ohio à l'ouest de Cincinnati, sur un pont très haut qui semblait osciller dans le vide, et je m'étais dit, qu'il cède ou non, ça m'est bien égal. Ma condamnation était de dix-huit mois. Un an après être sorti, j'ai rencontré Alison.

— Il y a quelqu'un dehors, nous dit Felicia en apparaissant tout à coup. Il dit qu'il s'appelle Toad ou Tooth...

— Leonard Toth. Je n'ai pas entendu la sonnette.

— Après la fermeture, elle ne sonne qu'en haut. Il dit qu'il veut parler à Harding, et à Cassie... Je lui ai dit que vous n'étiez pas là, mais je ne crois pas qu'il m'ait crue.

— Je vais lui parler.

— Comment a-t-il fait pour nous trouver ? interroge Alison en se levant.

— L'un de nous a dû laisser des miettes de pain derrière lui.

J'explique à Cassie la probable raison de la présence de Toth : parvenir à la convaincre de renoncer à l'annonce concernant son âge. Elle hoche la tête. Ça ne semble pas être un élément absolument prioritaire.

— Mais il faut que j'aille à la convention, une minute au moins en tout cas, sans ça ils ne me paieront pas. Et je suis à sec.

Toth est devant la porte, il agite les bras comme s'il tentait de se réchauffer. Il doit faire vingt-cinq degrés dehors. Peut-être est-il adepte de la gymnastique rythmique. Il porte un pantalon à pli et un coupe-vent bleu marine avec un symbole syndical quelconque dans le dos. Celui des Dockers, peut-être. Je ne l'invite pas à entrer.

— Lequel d'entre nous est-ce que tu as suivi, Leonard ?

Je le rejoins sur le trottoir. Il porte une mallette en vachette qui ne donne pas l'impression de servir souvent. Peut-être est-elle censée m'impressionner.

— Ta copine. Dis-lui que ses virages à gauche sont téléphonés.

— Et tu m'as attendu ?

— Je savais qu'Alison ne partirait nulle part sans toi. Et si tu veux savoir, elle me rend un peu nerveux, avec ses conneries de judo et tout Cassie est ici, hein ?

Sans tenir compte de sa question, je m'enquiers :

— Qu'est-ce que tu veux, Leonard ?

— Juste une heure de ton temps. Du sien.

Le ciel est dès sombre mais il plonge la main dans sa poche pour y prendre des lunettes d'aviateur à verres teintés, bleu clair. Il ajoute :

— Si elle veut bien faire une apparition à la convention, montrer qu'elle n'a pas l'intention de révéler...

— Je croyais que tu tenais à ce qu'elle n'y aille pas ?

— Je sais, mais je pense qu'il est préférable qu'elle le fasse et qu'elle dise quelque chose de positif... c'est dans son intérêt, je t'assure, Harding. Histoire d'en terminer avec ça, une bonne fois pour toutes. Si je ne rapporte rien de concret aux types qui m'envoient, ils vont simplement envoyer quelqu'un d'autre...

— Et tu ne seras pas payé.

Il frotte ses pieds par terre.

— Ben, c'est un dément à prendre en considération, ouais.

— C'est vraiment le cadet de ses soucis pour l'instant, Leonard, je t'assure.

— Donc elle est là ?

— Si tu as suivi Alison, tu connais déjà la réponse à cette question.

— Tu veux bien lui demanda, d'accord ? Écoute, si elle répond non, je m'en vais. Ça te va ? Ça te paraît correct ?

— Leonard, nous sommes sur le point de partir pour aller chez les flics du comté des Lacs. Ils savent que nous arrivons.

— Bien, parfait. Je ne vais pas la kidnapper. Tiens, j'ai écrit un truc qu'elle pourrait déclarer. C'est juste un point de départ...

... très heureuse de me trouver ici ce soir avec un si grand nombre de mes admirateurs, j'ai le plaisir de vous annoncer que je vais peut-être prochainement tourner à nouveau... Si certains parmi vous ont apporté des films de mes débuts, je crains de ne pouvoir vous les signer, mais je tiens vraiment à dire que je suis désolée si quelqu'un a eu à souffrir du problème qui a découlé de mon âge à l'époque... Quand on est aussi jeune que ça, seize ans, on prend beaucoup de mauvaises décisions...

— Je vais lui montrer. Donne-moi une minute.

— Pas de problème. Je ne vais nulle part. Lutha a pris ma voiture.

— Admettons qu'elle soit là, et qu'elle consente à le faire... qu'est-ce qu'elle a à y gagner, Leonard ?

Il soupire.

— Parce que, maintenant tu es son agent ? Je pourrais peut-être aller jusqu'à mille dollars. Peut-être.

— Il est terriblement tard. Si elle était ici, elle serait terriblement fatiguée...

— D'accord. Deux mille.

— Ils doivent te payer grassement.

— Autrement, qu'est-ce que je viendrais foutre à Milwaukee au milieu de la nuit ?

Je laisse Leonard à l'extérieur, j'explique la situation à Cassie et à Alison.

— Mais ne le faites pas si vous n'en avez pas envie.

— Comme je vous l'ai dit, l'argent ne serait pas de trop. Mais est-ce que nous ne sommes pas obligés d'aller voir la police ?

— La convention est sur le chemin. Vous ne seriez pas forcée d'y rester longtemps, si ?

Elle fait non de la tête.

— Vous avez décidé de ne pas procéder à votre annonce ? interroge Alison.

— Peut-être une autre fois, confirme Cassie. À L.A.

— Ne le dites pas à Leonard. Il croit que c'est définitif.

Avant de partir, j'appelle Tommy Mullaney chez lui dans le South Side. Je lui demande de me retrouver au poste de police du comté des Lacs.

— Ça me fait quatre-vingt-dix minutes de route d'ici, au minimum, dit-il. Plus de deux heures, vu que, là, je suis en sous-vêtements. Tu veux bien me dire pourquoi ?

Je lui parle des coups de feu sur la crête, lui explique que je suis avec Cassie, que je préférerais entrer au poste de police en sa compagnie.

— Oh, ouais, je jouis d'un respect qui n'est pas négligeable, par là-bas, commente-t-il.

Mais je sens bien qu'il est un peu flatté et personne n'aime davantage jouer les parrains que Tommy.

— Je vais essayer d'y être dans quatre-vingt-dix minutes.

Le pneu avant du 4Runner est fichu. Nous prenons l'Eldorado bleu argent de Léo dont le voyant d'huile clignote sur le tableau de bord comme une alerte de niveau un dans la salle du haut commandement de l'aviation militaire (cette saloperie de bagnole bouffe un bon litre rien qu'en sortant de l'allée en marche arrière). Leonard est à côté de moi, Alison et Cassie à l'arrière. La boîte automatique cinq vitesses remise à neuf hésite, grogne et grince. Il pleut à nouveau et Leonard déteste assez les éclairs pour me laisser conduire. Ses mains sont crispées sur la valise en cuir de vachette tendre qui danse sensuellement sur ses cuisses. Comme la climatisation pue le moisi nous nous en passons, mais, avec les vitres fumées, l'atmosphère à l'intérieur tourne vite à une forte odeur de transpiration. Il pleut à verse. Et plus nous nous rapprochons du bureau du shérif, plus Leonard transpire : des gouttes de pluie salée remplissent les sillons inquiets au-dessus de ses sourcils. L'authentique autoradio AM d'origine nous tient compagnie sous l'orage. Le Jésus du tableau de bord, collé à la superglu, nous bénit de son perchoir au-dessus du détecteur radar.

Nous prêtons l'oreille au match qui oppose les White Sox aux Brewers. Alison tient le rôle de copilote, elle bondit de la voiture pour demander le chemin, effrayant les autochtones avec son poncho noir et ses lourdes bottes noires de ligueur.

— Tu as intérêt à tourner à gauche, là, Harding. Le passage souterrain a l'air inondé.

— Je sais, je sais. Les canards sont un indice qui ne trompe pas.

Nous prenons la 1-94 en direction du sud au moment où le journaliste de la météo interrompt le match pour diffuser un avis de tempête.

— Combien il a dit qu'il allait tomber ? demande Leonard d'un ton inquiet. J'ai un vol pour LA, après, je déteste prendre l'avion quand il y a de l'orage.

— Il n'a pas voulu s'engager sur un chiffre précis, lui répond Alison. Et il avait un ton très grave, ce qui n'est jamais bon signe pour les prévisions météo.

— Oh, bon Dieu, se lamente Leonard. Cette voiture n'est pas comme ton 4Runner, Harding. Fais attention. Ne caresse pas le champignon.

— Moi, le champignon, je ne le *goûterais* même pas, dit Alison derrière nous. Je n'y *toucherais* même pas, à cette cochonnerie.

Cassie est silencieuse, assise derrière moi. Chaque fois que je me retourne pour la regarder, elle a les yeux fixés au-dehors. Le discours que Leonard a rédigé pour elle est toujours dans sa main droite.

— Je dois l'appeler Cassandra ? Ou Kalani ? me murmure-t-il.

— Elle aime bien Cassie.

— C'est très sympa de votre part, Cassie, de faire ça ce soir, lui dit-il en se retournant sur son siège. Je crois que ça a été une période extrêmement difficile pour vous.

Elle hoche la tête.

— Je tiens juste à vous dire que, quel qu'ait pu être votre âge, vous étiez remarquable à l'écran. La meilleure, sans conteste. Et je remonte à... tant pis si je dévoile mon âge... mais je remonte à l'époque de Kay Parker et de Vanessa Del Rio. Pas vrai, Harding ?

J'acquiesce. Je ne saurais affirmer s'il est de mauvais goût de dire à une actrice de films porno à quel point elle est bonne, ou s'il est impoli de n'en rien faire.

Nous sommes juste au sud de la frontière du Wisconsin, près de Zion, et l'ambiance est excellente (le match est fini, la radio passe des succès des années quatre-vingt, *Vacation* de Go-Go, *China Girl* de David Bowie), lorsqu'une voiture de patrouille du comté des Lacs s'engage sur notre file derrière nous. Les flics, ça me rend nerveux. Leonard aussi.

— Évite de dépasser le soixante, hein ? me conseille-t-il.

Le conducteur actionne sa rampe de toit lumineuse et je ralentis pour commencer à me ranger sur le côté mais il veut seulement nous dépasser. Quand il est loin devant, Leonard se détend. Il baisse sa vitre. Emplit ses poumons à plusieurs reprises. Puis il se penche et me glisse à l'oreille :

— Tu tournes à droite au prochain carrefour.

Son haleine sent l'oignon.

— Non, on continue tout droit pendant encore quinze kilomètres, lui dis-je en gardant les yeux sur la route comme tout conducteur responsable.

Je ne vois pas ce que fait Leonard. Il est obligé de m'enfoncer son calibre .38 dans les côtes pour que je le remarque.

— Qu'est-ce que tu fous, bordel, Leonard ? dis-je un peu surpris

mais plus agacé qu'angoissé. Je t'ai prévenu que les flics savent que nous arrivons. Ils savent que tu es avec nous.

Ce qui, bien évidemment, n'est pas tout à fait exact.

— Eh bien, on va avoir un petit retard, alors. Tu peux les appeler dans quelques minutes pour leur dire que tu as eu des ennuis mécaniques. Une autre crevaison, par exemple.

Alison remarque ce qui se passe, mais Leonard la met en garde. Maintenant je commence à ressentir de l'inquiétude. J'ai la réaction plutôt lente à cet égard.

— Du calme, tout le monde, avertit Leonard.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'enquiert Cassie.

— Notre prince charmant vient en fait de se changer en crapaud, explique Alison.

— Fermez-la, tous autant que vous êtes. Harding, comporte-toi comme le type intelligent que tu es capable d'être et il n'arrivera rien à personne. Arrange-toi pour pas ne rater ce putain de carrefour, c'est tout.

Nous quittons la grand-route, tournons encore deux fois avant de nous arrêter à un étal de fruits aux volets fermés, situé à l'extrémité d'une ferme décrépite, en face d'une intersection de routes étroites qui ressemblent plutôt à des sillons dans un champ de maïs. L'Explorer bleu de Devlin est garé sous un orme immense. Ses lumières sont éteintes. Leonard me demande s'il y a des armes dans l'Eldorado. Je lui réponds que non, ce n'est pas ma voiture.

— C'est bien ce que je pensais, dit-il.

Il inspecte la boîte à gants, puis regarde sous les sièges et ordonne à Alison de rester assise sans bouger, de ne pas tenter de fuir, il ne va absolument rien se passer. Je déteste toujours quand quelqu'un dit ça. Elle ne répond pas.

Leonard et moi descendons de voiture.

— C'est essentiellement un problème de communication, me dit-il tandis que nous nous dirigeons vers le stand de fruits.

Le devant de la baraque est couvert de logos en lambeaux qui vantait boissons non alcoolisées et tabac à chiquer, ainsi que de bannières annonçant des fêtes communales à l'ancienne. Le sol est boueux. Un panneau de Coca rouillé qui a la forme d'une capsule est cloué sur la porte. Je parierais que c'est une pièce de collection.

— Tout ce qu'on veut, c'est parler, m'assure-t-il.

— On aurait pu le faire à la galerie, ça m'aurait évité de bousiller mes godasses.

— Il faut que je sois certain que les réponses que j'obtiens sont

exactes. À qui tu en as parlé, de Quanh et des trucs de Lost Moon ?

— Les courriers, tu veux dire ? Heu, voyons. Devlin est au courant. Ses amis. Un flic du comté avec qui j'ai discuté est au courant... à propos, il sait aussi que nous sommes ensemble ce soir...

— Et Mullaney ?

— Bien sûr, Tommy est au courant. Une douzaine d'autres aussi. Peut-être plus. Il n'y a pas que nous trois, ça c'est évident.

Je ne suis pas certain de ce qu'ils sont censés savoir, mais je me dis que plus il y a de gens dans la confidence, mieux c'est.

— Est-ce que Quanh a parlé aux flics, à un moment ou à un autre ?

Je hausse les épaules.

— C'est possible. Il a mentionné d'autres villes où il est allé les trouver et où ils l'ont aidé.

— Pourquoi auraient-ils aidé un ancien taulard viet ?

— Je ne sais pas, moi. Par esprit de fraternité internationale, peut-être ?

Il se met à pleuvoir plus fort. L'auvent est en tôle ondulée. Ça donne l'impression que nous sommes dans une boîte à café en métal.

— Le voilà...

Leonard m'enfonce le canon du pistolet dans le flanc. Le pick-up rouge traverse le champ marécageux, toutes lumières éteintes.

— ... Nous allons changer de voiture. Toi et moi dans l'Eldorado. Les autres dans le camion.

La voix de Leonard change presque imperceptiblement.

— Juste pour un petit trajet, ajoute-t-il.

Les doutes que je pouvais nourrir sur la raison de notre présence ici s'évanouissent. Personne n'en repartira à l'exception de Leonard. Et de son associé...

Parce que ce n'est pas Quanh qui conduit le pick-up rouge, c'est Luther Toth.

Alison et Cassie reçoivent l'ordre de descendre de l'Eldorado. Leonard consulte son frère, qui tient ce qui ressemble au fusil de Quanh. Et qui porte ce qui ressemble au ciré vert de Devlin. J'ai à peine une seconde pour m'entretenir avec Alison.

— Qu'est-ce qu'on fait ? me demande-t-elle.

Il n'y a aucune peur dans ses yeux.

— Si tu as une ouverture, saisis-la. Ça ne se présente pas bien. Mais attends le bon moment. Il va falloir être malin.

— Pourquoi je commencerais maintenant ?

Il y a une lourde bâche noire qui recouvre le plateau du pick-up,

des formes vagues qui ressemblent à de grosses cosses en dessous. Cassie n'a pas l'air effrayée, juste un peu engourdie. Elles sont contraintes de grimper dans la cabine, Cassie au milieu. Alison coincée contre la portière du passager. Leonard et moi retournons à la voiture. Le pick-up nous attend pour que nous ouvrons le chemin. Nous prenons vers l'ouest, la pluie martelant le toit de l'Eldorado. J'ai le sentiment qu'il pleut depuis la nuit des temps.

Nous allons à Stillwater. Le trajet prend plus longtemps que dimanche matin ; je n'ai pas le comportement brave de Cassie, pas plus que ses airbags ou son niveau d'alcool dans le sang. Les phares du pick-up ne quittent pas mon rétroviseur. Leonard vérifie sa route toutes les deux minutes. Il nous fait suivre un autre trajet que celui dont j'ai pris l'habitude.

Au début il garde le silence, puis il devient plus bavard. Le fait qu'il soit disposé à parler est mauvais signe. Cela n'a plus grande importance que je sache les choses ou que je les ignore. Je suis certain qu'il a l'intention de nous tuer.

— Tout ça, c'est vraiment la faute de Quanh, dit-il. Et la tienne. Je t'avais averti de ne pas te mêler de ça. Généralement je ne prends pas la peine de prévenir les gens. Tu aurais dû m'écouter.

— Je ne savais pas que c'était un traitement de faveur.

Je me souviens de la voiture de patrouille qui nous a dépassés tout à l'heure. Peut-être le conducteur a-t-il transmis notre numéro d'immatriculation. Peut-être Reese a-t-il capté la communication. Ça ne paraît pas très plausible.

— Pourquoi c'est de la faute de Quanh, exactement ?

— S'il n'était pas revenu pour commencer à envoyer toutes ces arnaques sur les vacances Lost Moon, à faire passer des annonces et à vendre des films... je veux dire, tout était oublié, personne n'en avait plus rien à foutre. Mais il n'a pas voulu laisser les choses en l'état...

— C'est Quanh qui a envoyé les prospectus...

— Laisse-moi t'expliquer un peu. Quanh est un peu le grand-oncle de Kim Moon. Miner l'a retrouvé il y a des années de ça par l'intermédiaire de la Croix-Rouge, il lui a envoyé des lettres concernant Ellis et la famille, il lui a envoyé les boîtes à chaussures. Ça fait des années qu'il est en prison. Au printemps dernier, il a débarqué aux États-Unis, il a commencé à expédier des prospectus à tous ceux qui avaient un lien quelconque avec la disparition, dans l'espoir de flanquer la pagaille. Ce qui a réussi.

Je continue de surveiller la route, espérant voir une voiture de patrouille mais il n'y a pratiquement pas de circulation.

— Et toi, quel était ton lien avec Kim Moon ?

— Je ne l'ai pas enlevé, si c'est ce que tu penses. J'étais encore flic à l'époque, dans le comté des Lacs. C'est moi qui ai enregistré la déposition d'Ellis. Je n'ai pas été le seul, mais c'est moi qui ai vérifié son alibi pour ce jour-là. Quand j'ai découvert que ça ne concordait pas, j'ai fait en sorte qu'il commence à me poster un chèque chaque semaine.

— Tu me racontes des conneries. Il n'avait pas assez d'argent pour...

— Tu sais comment ça se pratique, Harding. Tu ne demandes pas plus que les gens ne peuvent payer... tu t'arranges juste pour qu'ils continuent à payer. Je faisais raquer cinq ou six types comme Ellis. C'était dur de joindre les deux bouts sur un salaire de flic.

Je me tourne vers lui.

— Tu prétends que c'est Ellis qui a tué Kim ?

— Je prétends qu'Ellis est parti le voir, pour lui faire une surprise ou je ne sais pas quoi. Pour lui parler de ce qu'il faisait avec Lori Wilder. Je prétends que c'est pour voir Ellis qu'il est descendu du car.

— Et après, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Lori était dans le car elle aussi... il n'a pas été très clair sur cet aspect des choses, je crois qu'il les avait vus au lit ensemble et qu'il a suivi le car... enfin bon, Lori ne l'a absolument pas vu, ça s'est juste passé entre Kim et lui. Le ton est monté, ils se sont énervés, tu connais l'histoire. Kim est parti en courant. Il a fini au fond d'une grotte. Ellis a voulu cacher ce qui s'était passé. Même si c'était un accident ce que personne ne peut vraiment affirmer avec certitude, c'était évident qu'on allait lui retirer ses autres enfants.

Je vois bien où il veut en venir.

— En quoi tout cela pouvait-il te concerner, Leonard ? À moins que tu n'aies été plus impliqué que tu ne le dis... enfin quoi, tu n'as pas vraiment à t'inquiéter pour ta pension de retraite.

— Deux ans plus tard, je suis allé voir Ellis pour toucher mon fric. Sauf que sa conscience s'était mise à le tourmenter. Il voulait raconter ce qui s'était passé. Moi, je n'ai pas trouvé que c'était une si bonne idée que ça. J'aimais bien les cinquante dollars qu'il m'envoyait chaque semaine. Ça me payait ma note de bière.

— Alors tu as tué la famille Moon ? Pour un versement de cinquante dollars ?

— J'ai tué des types pour moins que ça. J'ai tué des types pour rien du tout... Tu prends à droite, là-bas.

Il m'attrape par le bras :

— Mets ton clignotant.

J'obéis. Luther me suit quand je bifurque.

— Et je n'y suis pas allé pour tuer qui que ce soit. Ce n'est même pas moi qui ai sorti mon flingue en premier.

Il soupire puis ajoute :

— Les choses s'enchaînent et c'est l'escalade.

— Comment as-tu fait pour t'en sortir ?

— J'avais des amis.

— Tu savais pour Kalani, où elle était pendant tout ce temps, et tu n'as jamais rien fait ?

— Elle ne savait rien, et agir contre elle comportait davantage de risques que si je laissais les choses en l'état, surtout après qu'elle a intégré le circuit porno, elle a eu plusieurs fois maille à partir avec la justice là-bas, en Californie. Un de mes amis dans la police avait suffisamment de choses sur elle pour lui soutirer sa petite rente à lui, qui dépassait sûrement largement les cinquante dollars... c'est un super coup, tu sais, Harding ? Elle est du genre qui gueule en baisant, Harding, je l'ai entendue gueuler ce jour-là et je l'ai entendue gueuler deux ou trois fois depuis, grâce à cet ami à moi.

— Pourquoi elle ne t'a pas reconnu, pourquoi elle ne connaissait pas ton nom ?

— Je ne me la suis pas faite. J'ai juste regardé.

— Et ton frère ?

— Luther n'est pas au courant de ça.

Il insiste sur le mot ça en balayant l'air de la main, comme s'il parlait de l'Eldorado ou de l'air nocturne, puis il ajoute :

— Il pense que je travaille pour des services de sécurité d'entreprises.

— C'est ce que je dis aux gens, pour mon boulot.

— Eh bien dans ce cas, on est tous les deux des escrocs. Et des tuteurs.

— Ce n'est pas tout à fait la même chose, Leonard. Tuer des enfants ?

— Tu n'as pas fait la guerre, Harding. Tu n'as pas participé aux opérations sur le terrain. Les enfants te tuaient aussi vite que le faisaient les soldats, aucune différence. Tu ne laisses pas des enfants derrière toi. Tu ne laisses rien au hasard. En plus, je planais plus haut qu'un avion à réaction, à l'époque, putain, je me souviens même pas de la moitié des trucs, c'est probablement la raison pour laquelle la moitié de mes balles ont arrosé les meubles, mais ce dont je me souviens c'est d'avoir lutté avec Ellis pour lui prendre son arme et

avoir pensé ensuite, putain, maintenant il va falloir que j'aille jusqu'au bout. Après le premier coup de feu je n'avais plus le choix sur ce qui me restait à faire. Je n'y ai pas réfléchi à deux fois.

Maintenant, je sais où nous sommes. La route m'est connue et quand nous roulons dans une étroite rue principale, que nous dépassons des magasins d'alimentation et des stations-service plongés dans le noir, je vois un panneau qui indique Gaines Road, celle sur laquelle se dresse la ferme de Cassie.

— Qu'est-ce qu'Ellis lui a fait, à Kim ?

— Il dit qu'il l'a frappé une fois, le même est tombé, alors il a paniqué et il a jeté le corps dans une caverne, mais qui sait ? Je pense qu'il avait bu.

— Quelle caverne ?

— Quelle différence ça fait ?

— C'est juste par curiosité...

— Près de l'église, là-bas dans le sud. À Dry Ridge. Mais tu trouveras rien, elle se rétrécit en plongeant à la verticale... il y est retourné une dizaine de fois lui-même pour regarder. Il n'a pas réussi à se souvenir de l'endroit exact. Il était souvent défoncé aussi, à l'époque.

Nous dépassons la ferme des Moon, puis les prés se changent en bois ; nous aboutissons à une petite route qui me semble être une allée remontant à une ferme voisine. Mais elle se termine en cul-de-sac près d'une barrière en ruines. Nous sommes à environ huit cents mètres de chez Cassie. Le pick-up se gare derrière nous. Luther, Alison et Cassie en descendent.

— On y va, dit Leonard.

Nous commençons à marcher.

Leonard est un gosse des villes, comme moi, mais c'est un pro : il a apporté une lampe torche de qualité, au faisceau suffisamment divergent pour que nous restions bien visibles, et il nous maintient groupés, les uns derrière les autres. Le sommet est un cimetière. Nous arrivons en haut au moment où le ciel explose juste au-dessus de nos têtes avec un bruit suffisant pour réveiller les morts, s'il y en a qui dorment. Le cimetière de Stillwater date de la guerre de Sécession : je le sais d'après la plaque de bronze sur laquelle je bute dans l'herbe. La moitié des stèles sont renversées.

Le terrain descend en pente depuis la route, longe une clôture défoncée pour atteindre une grange et une rivière en furie. La propriété est divisée par des fils de fer barbelés tendus entre des poteaux en faux acacia. Nous traversons le cours d'eau et pataugeons

dans suffisamment de boue pour opérer cinq cents soins faciaux. Il n'y a pas de lune pour nous guider, juste la lampe de Toth et les éclairs.

Au pied de la colline, les bois se font plus touffus.

Le sol est couvert d'aiguilles et de pommes de pin, ainsi que d'une litière détrempée qui colle à mes chaussures. L'odeur est celle d'une jungle. Il y a une nouvelle rivière, trop large celle-ci pour être franchie d'un bond, mais avec un pont constitué d'anciens poteaux de téléphone. Il mène à la cabane que j'ai vue dimanche.

Avec sa torche Leonard parcourt les fenêtres qui sont couvertes de papier marron. Il y a des traces de pas, certaines assez récentes, conduisant à la porte. Leonard a décrit un très large cercle ; je ne sais pas bien pourquoi.

— Dedans, nous ordonne-t-il.

Cassie entre en premier. Luther attend dehors. Il y a une seule grande pièce, à peu près de la taille d'un garage capable d'abriter deux voitures. C'est beaucoup trop propre pour une cabane abandonnée. Quelqu'un habite là. Au début je me dis que ça devait être Mason, mais quand Toth allume une lampe Coleman, je vois un cendrier rempli de cigarettes marron. Le plancher à larges lattes présente six marques récentes, espacées comme le seraient celles d'une tente individuelle.

— Bienvenue sous le toit de M. Quanh, déclare Toth.

Leonard ordonne à Alison et à Cassie de s'asseoir contre le mur du fond. Il n'y a pas d'autre porte, juste la fenêtre de façade. Il fait une fois le tour de la pièce avec sa lampe. Une souris détale vers un trou dans un angle.

— C'est très douillet, commente Alison.

À ce moment-là, Luther passe la tête par la porte.

— Tu ferais bien de venir voir, dit-il à son frère.

Leonard scrute l'extérieur. Je vois ce qui les tracasse : les deux phares d'un unique véhicule sur la longue allée qui mène à la ferme. J'entends Leonard qui retire le cran de sûreté de son pistolet.

— Quoi qu'il arrive, Harding, ne fais pas l'imbécile.

Il m'est impossible d'identifier la voiture. Elle cahote légèrement d'un côté et de l'autre à cause des irrégularités du sol.

— Reste avec les filles, commande Leonard à son frère avant de me pousser dehors et de refermer la porte. Je veux que tu sois à un endroit où je peux te surveiller. Mon frère n'a pas l'habitude de ce genre de conneries.

— Alors laisse-moi deviner, dis-je pour tenter de détourner son attention. Tu vas faire en sorte que tout continue à accuser Ellis en te

débarrassant de Quanh ? Pourquoi nous mettre dans le même panier ?

— J'ignorais ce que tu savais, répond-il en fouillant dans ses poches à la recherche de cartouches supplémentaires. Je l'ignore toujours. Je suppose que ça n'a plus beaucoup d'importance.

— Tu peux encore laisser partir Alison et Cassie... elles n'ont rien entendu de ce que tu m'as dit. Elles ne savent rien.

— C'est trop tard pour ça, déclare-t-il.

Les phares se rapprochent lentement.

Alison sort sur la petite avancée de la cabane. Leonard la voit mais il s'éloigne dans la direction opposée, vers l'allée d'accès. Luther est à côté d'elle. En taille, il doit la dépasser de trente centimètres. Il ressemble à un directeur d'entreprise de pompes funèbres. Il lui dit quelque chose et il rit. Elle se penche et renoue soigneusement les lacets de ses bottes de cuir.

Je pense que le véhicule qui s'approche lentement sur l'allée gravillonnée est une voiture de police.

— Ce que je fais de ces filles dépend entièrement de toi, Harding, me dit Leonard. Alors tâche de bien te tenir.

Le véhicule s'immobilise à environ cinquante mètres. C'est bien une voiture de patrouille. Un projecteur orientable s'ajoute aux phares pour éclairer le décor. Reese en descend et se tient derrière sa portière ouverte. Il a un pistolet à la main. Je n'ai jamais été aussi content de voir un flic.

Ce sentiment dure une bonne dizaine de secondes.

— Je n'aime pas ça, Leonard, dit Reese. Ça devient vraiment n'importe quoi.

— Ça va marcher, assure Leonard.

— Où est Cassie ?

— À l'intérieur, répond l'ancien policier en pointant son revolver dans cette direction.

— Et les autres ?

— Quanh et Devlin sont attachés dans le camion.

— Tu as le flingue de Quanh ?

— J'en ai trois : il y a aussi un fusil et un Derringer. Nous pouvons faire preuve de créativité. En plus, on a trouvé un pistolet chez Devlin.

— Et Harding ?

— Il n'était pas armé.

— Bon, déclare Reese qui se tient toujours derrière la portière de sa voiture. Des mandats ont déjà été lancés contre Quanh et Devlin... nous pouvons y ajouter le nom de Harding. Mais je ne sais pas...

— Je t'assure que ça va marcher. Nous pouvons coller les Wilder sur le dos de Quanh et de Harding. On peut dire que Harding a aidé Quanh, et qu'ils s'en sont pris aux Wilder parce qu'ils avaient tué les Moon. Et après, Devlin a tué Cassie et eux deux avant de se suicider.

— Comme je viens de dire, c'est n'importe quoi.

— Ça serait le cas si nous n'avions pas la loi avec nous. Tu es flic, Reese. Tu peux arranger ça.

À ce point, je pense que tous deux en sont à calculer lequel a le plus besoin de l'autre.

Quand j'y repense aujourd'hui, je ne crois pas que ce soit Leonard qui ait commencé... Il avait besoin de Reese vivant, le temps au moins de se sortir de cette situation. Le mois suivant, il aurait pu lui rendre une petite visite au milieu de la nuit. Mais comme dans l'immédiat Reese a son utilité, je suis persuadé que Leonard est pris de court quand l'inspecteur parvient à une conclusion différente et prend conscience qu'il serait plus facile de tout faire endosser aux frères Toth. C'est peut-être ce qu'il prévoyait de faire depuis le début.

Il se penche à l'intérieur de la voiture et en ressort avec un revolver en arborant cette expression d'assurance que prennent les flics même quand leurs adversaires sont supérieurs en armes. Il tire une fois sur Leonard, le touchant à l'épaule. Ce n'est pas un tir efficace, pas un tir fatal. Reese n'a probablement pas utilisé son arme une seule fois dans sa carrière. Il avance de deux pas. Leonard Toth ne lui donne pas l'occasion d'en faire un de plus.

Il tire à deux reprises. Il vise bien. Son métier l'exige. Reese heurte violemment les gravillons. Il y a sur son visage une expression d'incompréhension, comme s'il était monté dans le mauvais bus sans savoir comment. Les détonations attirent Cassie à la porte de la cabane.

La suite se déroule très vite.

Je suis assez loin de Leonard mais Alison est à peine à un pas de son frère et je me rends compte que c'est peut-être notre seule chance. Lorsque Leonard se relève en portant à son épaule la main qui tient le pistolet puis s'avance vers le corps de Reese, je l'imité.

— Mais qu'est-ce que tu as fabriqué, bordel ? dis-je en ne regardant que Reese comme si lui et moi étions très amis.

Je ne tourne pas les yeux vers Leonard jusqu'à ce que je sois à sa hauteur et, même à ce moment-là, je ne relève pas la tête, je me contente de plonger latéralement en le projetant contre la voiture. J'entends Luther derrière moi qui crie le nom de son frère. J'entends Leonard qui m'ordonne de reculer, mais maintenant nous sommes tous

les deux par terre, nous efforçant de nous emparer de son arme tombée sur le sol. Je n'entends pas Alison. J'entends un bruit d'os qui se brisent. J'entends le hurlement de Luther Toth.

Leonard et moi roulons sur la pente d'une petite ravine. Le pistolet a disparu. Nous le cherchons tous les deux : il n'y a pas de lune et tout est luisant de pluie. Leonard est sur le versant de la colline, juste un peu plus bas, quand il repère l'arme : je le vois qui regarde derrière moi, sur la pente. Il me saisit par les jambes avant même que j'aie pu me retourner.

Il est blessé mais plus robuste que moi et il doit enregistrer une poussée d'adrénaline. Néanmoins, avant qu'il n'ait pu trouver son rythme, je parviens à lui tordre le bras dans le dos et à le clouer au sol. La terre est si gorgée d'eau que des petites flaques ne cessent de se former partout où nous prenons appui et le visage de Toth est dans l'une d'elles.

C'est à ce moment-là que je vois ce qu'il regardait, derrière moi : non pas son pistolet mais Cassie qui arrive à la rescousse.

— Harding, crie Alison au sommet de la pente.

— Ça va.

Leonard est touché dans le haut de la poitrine ; il a un hoquet quand je lui soulève la tête de l'eau. Il n'est pas gravement atteint. Mais il continue de se débattre.

Je distingue le visage de Cassie. *Qu'on me laisse une seule chose.* Et je vois Alison qui s'élance sur la pente, j'entends Leonard qui dit quelque chose et quand il tente de se relever en me repoussant je lui enfonce à nouveau la tête, droit dans l'eau boueuse. J'appuie de toutes mes forces. Je n'ai pas la moindre hésitation.

— J'ai brisé les genoux de Luther, m'annonce Alison en négociant la pente. Les deux. Il ne risque pas de s'en aller. Et Leonard ?

— Il est mort.

Et le temps qu'elle arrive en bas de la colline, il l'est.

Épilogue

McKaskins attend dans un break vert devant l'église méthodiste de Twin Lakes. Il lit le *Weekly World News*. Une fois de plus, le Garçon des Cavernes a échappé aux autorités. Je lui dis que je veux conduire. Il monte dans le 4Runner, vêtu d'une nouvelle chemise à carreaux, d'un pantalon de toile robuste et de bottes de pêche, puis il me montre où nous allons sur la carte.

— Je ne vais pas y arriver sur cette simple indication, lui dis-je.

Il a un panier de pique-nique avec du poulet froid et du Diet Snapple^[15]. Je suis surpris qu'il n'ait pas apporté sa canne et ses hameçons.

He shall come down

He shall come down

He shall come down like the rain.

— Je suis un peu au courant de ce qui s'est passé, me dit-il. Le révérend Daniels, notre ministre chargé de la jeunesse à Stillwater, je crois que vous vous êtes parlé, m'a envoyé une lettre. Je suis heureux que tout se soit bien terminé.

Je hoche la tête. Moi aussi, j'ai reçu une lettre il y a quelques jours.

La police m'a fait savoir qu'elle rouvre l'enquête concernant la mort des membres de ma famille... Je vais peut-être réussir à l'accepter mieux désormais... c'est plus facile, me semble-t-il, quand les démons possèdent de vrais visages et quand la cause de toute cette horreur se révèle n'être que Toth au lieu de ce que mon imagination a pu inventer au fil des ans...

D'après les policiers, Luther Toth a confirmé ce que vous leur aviez dit... ce sont bien eux qui ont tué Mason et Zane et qui

ont orienté vos soupçons sur Devlin et Léo en espérant que Quanh ou vous-même alliez les tuer... Luther a déclaré que le plan initial ne prévoyait pas de commettre d'assassinats mais seulement d'exploiter la paranoïa et les mauvais souvenirs que Quanh faisait resurgir... ils pensaient que nous allions peut-être nous effacer les uns les autres (ce sont les termes mêmes utilisés par Luther), alors je ne sais pas. Je suis restée plus longtemps que vous autour du poste de police en espérant comprendre mieux. Il me semble que j'y parviens maintenant. Quanh a accepté de partager des choses avec moi, des lettres de mon père, il n'y a pas moyen de savoir s'il était vraiment parent avec Kim, mais il est clair que le révérend Miner en était convaincu. Les lettres lui ont fourni un point de départ pour son plan, mais aucune idée précise concernant la personne qui avait pu enlever Kim. Par conséquent, tous ceux qui étaient là à cette époque devenaient suspects, moi y comprise. Il croyait que les histoires de Lost Moon et la publicité concernant mon film allaient faire bouger les choses et ça a sans doute été le cas... Comme vous me l'avez suggéré, Harding, j'ai déclaré à la police que j'ignorais où il était parti et pourquoi il n'avait pas voulu rester...

Quanh n'a pas voulu attendre l'arrivée de la police ce soir-là. Après les avoir découverts sous la bâche (Quanh et Devlin, ligotés à l'aide de cordes comme des tapis orientaux), nous l'avons regardé de la ferme jeter ses sacs de selle vides sur le plateau du pick-up. La pluie s'était arrêtée ; on pouvait même apercevoir les étoiles, entendre les criquets et les grenouilles, voir les lucioles. Son pantalon était encore plein de boue à cause des fouilles qu'il avait effectuées à Lake Geneva. Il avait perdu son Stetson quelque part dans la bataille mais il a enfourché son pick-up rouge, il lui a fait effectuer une volte-face sur les graviers et s'est élancé au triple galop sur la longue allée. Il n'a pas eu un regard en arrière.

J'ai décidé de ne pas faire d'annonce concernant mon âge, et donc si vous acceptez de le garder pour vous, ce sera notre petit secret... Je vais laisser courir les rumeurs, vraies ou fausses, laisser quelqu'un d'autre décider...

Merci encore de l'aide que vous m'avez apportée pour

découvrir la vérité sur toutes ces choses. Et s'il vous plaît, remerciez votre ami Tommy Mullaney de ma part. Son aide a été précieuse auprès de ses collègues.

Transmettez toute mon amitié à Alison. Merci pour tout.

Cassie

PS : J'ai parlé à Sookie. Elle vous transmet le bonjour. Plein de bonjours.

La caverne se compose de cinq cavités souterraines, réparties ici et là sous les collines, à moins qu'elles ne soient toutes reliées entre elles ; McKaskins m'affirme que personne ne les a vraiment explorées en détail.

— Il n'y a rien d'intéressant, vous comprenez. Ni or ni argent, pas de roches rares ni de cristaux, pas de vie animale étrange. Et la zone n'a été intégrée à rien. Ce n'est pas un parc national ni rien.

— Dans ce cas, pourquoi quiconque voudrait s'en approcher ?

— Personne ne le veut. Surtout de celle sur laquelle vous m'avez posé des questions. Elle se rétrécit trop, trop vite pour pouvoir s'aventurer très loin à l'intérieur.

Le trajet ne nous prend qu'une quinzaine de minutes. Nous nous garons sur une demi-lune de gravillons donnant l'impression que quelqu'un a eu la velléité de tracer une allée avant de changer d'avis.

— On continue à pied.

McKaskins a recommencé à siffler un air de Bob Wills ; je crois que c'est *Time Changes Everything*.

— Ce n'est pas loin, ajoute-t-il.

Nous franchissons les collines les unes après les autres, sautant au-dessus de torrents si larges que nous retombons dans la boue jusqu'aux chevilles avant de nous arracher à son étreinte et de poursuivre notre chemin. Je porte un sac à dos, une lampe torche et une petite pelle pliable. La pluie a cessé il y a plusieurs heures. L'aube approche. L'air est étonnamment clair et dégagé pour une journée aussi humide.

À mi-pente de l'ultime colline, McKaskins m'arrête et tend le doigt vers un petit orifice, un peu plus loin au sommet, au milieu des rochers. Des touffes d'herbe et de plantes sauvages poussent devant l'ouverture, comme des décorations.

— C'est là ?

Je me protège les yeux du soleil avec la main. Il hoche la tête. Je demande :

— Qu'est-ce qu'on entend ?

— Vous voulez parler des oiseaux ? La pluie est enfin terminée.

— Non, pas les oiseaux...

— Le fleuve, me dit-il. Juste de l'autre côté de la colline. Il a commencé sa décrue mais il y a toujours beaucoup de courant à l'endroit où son cours se rétrécit.

Je me demande comment ils sont montés ici et McKaskins remarque certainement la façon dont je scrute les lieux.

— Qu'est-ce que vous cherchez ?

— Des traces qui ont pu échapper aux regards. Il n'y a pas d'autre accès ?

— Tout droit. Je vais vous attendre ici.

Pendant que je grimpe, je vois McKaskins en contrebas qui plonge la main dans son panier de pique-nique. Il a étalé une couverture sur un gros rocher, ouvre un Diet Snapple. Il siffle encore une chanson de Bob Wills. Ce sont des bottes de pluie que j'ai aux pieds, pas des chaussures d'escalade, mais l'inclinaison semble plus manquée vue d'en bas et, par ailleurs, il y a quantité de fentes dans la roche, de minuscules marches, si bien qu'en une dizaine de minutes je suis à l'entrée de la caverne. Au début je ne comprends pas pourquoi je me suis donné tout ce mal : McKaskins a raison, c'est trop étroit. Aucun adulte ne peut s'insinuer à l'intérieur. Mais un gamin ? Comme Kim ?

Je finis d'escalader la colline qui est couverte de buissons de mûres. La plupart des baies sont sur le sol, disposées par le vent et la pluie, elles n'ont pas eu le temps de mûrir. Le fleuve se trouve de l'autre côté et je vois maintenant pourquoi j'en entendais le bruit : il y a un méandre juste sous l'endroit où les eaux récemment gonflées s'attaquent au versant donnant naissance à un nouveau lit. Je descends de ce côté-là qui comporte davantage de boue que de roches, glissant à une ou deux reprises, jusqu'à ce que je sois à moins de dix mètres de la surface. Il y a un autre trou, à flanc de colline, dont le pourtour se compose de terre nouvellement mise à nu là où le courant a emporté la couche d'herbe et quand je m'approche, je vois que ça doit faire partie de la caverne, ça doit être le fond de celle qui s'ouvre en. Ce n'est pas assez large pour s'y introduire mais je n'ai pas vraiment besoin de le faire. Ce que je veux, ce pourquoi je suis venu, luit dans la boue à côté des os d'un jeune garçon, ce qui subsiste après vingt ans dans une caverne sombre et fraîche : juste les os et deux médailles pour chien que j'arrache à la terre avec mes doigts, le tout révélé par le fleuve.

Je demeure indécis quant à la conduite à tenir jusqu'à ce que les eaux décident à ma place : au moment où je reprends mon escalade, une autre partie de la colline cède et s'effondre dans les flots ; une petite avalanche de boue s'approprie à nouveau la caverne. Les ossements ont disparu. La terre où reposent les restes de Kim est ensevelie dans une nouvelle caverne.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé ? me demande McKaskins quand je suis de retour.

Il observe mes mains sales.

— Rien, dis-je.

Il hoche la tête, me tend un morceau de poulet et une petite serviette humide. Ellis était passé tout près. Il avait dû faire le tour de cette colline une douzaine de fois alors que Kim gisait sans vie au fond de la caverne. Il avait peut-être senti à quel point il était près de lui.

McKaskins tient un Snapple froid à ma disposition.

— Quel était le nom de cette fille ? La sœur du garçon que vous cherchiez... Cathy ou Cazzie...

— Kalani. Kalani Moon.

— Kalani, répète-t-il. Je suis certain que Kalani a été heureuse de découvrir que son père n'était pas un assassin. Après tout ce temps.

J'acquiesce en silence.

— Je disais au révérend Daniels à quel point la chapelle à laquelle le frère de Kalani a travaillé a souffert du déluge... il a pensé que des gens de Stillwater pourraient venir la repeindre. Je lui ai dit que ce serait merveilleux. Nous pourrions la dédier différemment cette fois, y ériger quelque chose à la mémoire de Kim. Kalani aimerait peut-être venir assister à ça.

— J'en suis persuadé.

— On ne sait toujours pas où le dénommé Toth a abandonné le corps ?

— Celui de Kim ? Non. Maintenant que Leonard Toth est mort, je doute que quelqu'un l'apprenne jamais.

— Qu'il repose en paix. Il est auprès du Seigneur.

— Du Seigneur et de Bob Wills.

Et McKaskins conclut :

— Amen.

Nous retournons au 4Runner. Je dépose le révérend à son église, bois un café et prends le chemin du retour. Les plaques pour chien sont dans ma poche. Je trouverai peut-être une tombe mieux appropriée entre ici et Chicago. Cela ne servirait à rien de les montrer à quiconque. Ce sont peut-être des fausses. Je ne peux rien affirmer en

les regardant. Je ne suis assurément pas un collectionneur expert en médailles pour chiens.

Cet ouvrage a été réalisé par

FIRMIN DIPOT
CROUPE CPI
Mesnil-sur-l'Estrée

*pour le compte des Éditions Payot & Rivages
en mars 2002*

Imprimé en France

Dépôt légal : avril 2002
N° d'impression : 58873

- [1] Référence à ce qui, chez elle, pourrait passer pour une éjaculation féminine (Ryan, *rain*, la pluie) (N. d. T.)
- [2] *Rolling Thunder Revue Tour* : tournée de Bob Dylan accompagnée d'un film. (N. d. T.)
- [3] Deux des personnages principaux des *Grandes espérances*, de Charles Dickens. (N. d. T.)
- [4] Musicien de country. (N. d. T.)
- [5] *Food and Drug Administration* : l'organisme fédéral qui autorise la mise en vente des produits alimentaires et pharmaceutiques. (N. d. T.)
- [6] Ligne de produits créée par l'acteur dans un souci caritatif. (N. d. T.)
- [7] Le 17 février 1970, sa femme et ses filles furent massacrées, par quatre agresseurs dont une femme selon ses dires, alors qu'il dormait chez lui sur le sofa. (N. d. T.)
- [8] Personnage de La Famille Adams. (N. d. T.)
- [9] *National Rifle Association*, société et puissant groupe de pression composé de citoyens détenteurs d'armes à feu. (N. d. T.)
- [10] *Les femmes de Stepford*, titre d'un roman d'Ira Levin (1972) dans lequel les femmes d'une banlieue bourgeoise sont toutes des ménagères accomplies, au physique de rêve, baignant dans la béatitude matrimoniale. (N. d. T.)
- [11] *Gitché Gumee*, nom indien du lac Supérieur. (N. d. T.)
- [12] *Ginger ale* : boisson gazeuse à base de gingembre. (N. d. T.)
- [13] Walter Winchell, journaliste et éditorialiste. (N. d. T.)

[14] *Ride the High Country*, référence au western de Sam Peckinpah (*Coups de feu dans la sierra*, 1962) dans lequel deux cavaliers vieillissants tentent d'unir leurs forces. (N. d. T.)

[15] *Diet Snapple* : boisson fruitée à base de framboises et de canneberges. (N. d. T.)